This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME SIXIEME.

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

Pour ſervir à l'Hiſtoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

TOME SIXIEME.

* * *
* *
*

A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON.

1787.

DC 136
A2.C6
v.6

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES pour ſervir à l'Hiſtoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

De Paris, le 7 Février 1778.

JE vous ai dit quelque choſe d'un Ecrit, ayant pour titre : *Lettre à un ami*, dans lequel on détailloit tous les inconvéniens qui doivent réſulter des nouveaux réglemens concernant la librairie. Il paroît aujourd'hui un *Diſcours impartial ſur les affaires actuelles de la librairie*, dont l'objet principal eſt de réfuter tous les raiſonnemens avancés dans la *Lettre à un ami*. Après avoir lu l'un & l'autre ouvrage, on pourroit peſer les raiſons de part & d'autre, & de cet examen il reſteroit une notion juſte & préciſe du bien & des abus qu'on peut attendre de ces nouveaux réglemens; mais je ne vous ennuierai pas de tous ces détails. Je ferai comme cet avocat qui plaidoit devant je ne ſais quel Sénat : *Meſ-*

ſeigneurs, dit-il en s'adreſſant aux Membres qui compoſoient ce Sénat, *vous avez l'année derniere jugé ce procès d'une maniere, cette année vous le jugez d'une autre, & toujours à merveille.* Je ne puis cependant me diſpenſer de relever une erreur aſſez plaiſante dans un écrivain. L'auteur du nouvel écrit, ou pour mieux dire, le défenſeur des réglemens, prétend que la contrefaçon d'un livre ſans privilege n'eſt point un vol. Qu'eſt-ce donc ? ſi le privilege du Souverain ne donne point la propriété, mais la défend ſeulement contre les entrepriſes de ceux qui voudroient envahir une poſſeſſion quelconque, la propriété exiſte donc toujours, qu'elle ſoit appuyée d'un privilege ou qu'elle ne le ſoit pas. Il compare encore la contrefaçon d'un livre à celle d'un tableau, d'une eſtampe. Comment n'a-t-il pas ſenti que la comparaiſon étoit abſolument fauſſe ? Le mérite d'un tableau conſiſte dans le talent du peintre. Le talent ne ſe contrefait pas, & il n'y a aucun connoiſſeur qui veuille ſe contenter d'une copie pour un original : mais le mérite d'un livre ne conſiſte nullement dans la beauté de l'impreſſion. On a dans une édition contrefaite tout ce qu'on peut avoir dans l'édition originale, & la différence du prix détermine à préférer ſouvent la contrefaçon, puiſque la lecture d'un bon livre plus ou moins bien imprimé procure le même plaiſir. Racine ne ſera pas moins admirable dans une contrefaçon que par-tout ailleurs : mais il n'en eſt pas de même de Rubens dans la copie qu'un barbouilleur aura faite d'un de ſes tableaux.

Quelques propos peu meſurés, échappés dans les ſociétés à Mlle. ci-devant Chevalier d'Eon, contre M. de Beaumarchais, avoient fait eſpérer à un certain public qui ſe plaît au déſordre, de voir aux priſes ces deux perſonnages ſinguliers. La Dlle. d'Eon prétend que M. de Beaumarchais lui a volé ſoixante mille livres; ce dernier a appris l'accuſation de Mlle. d'Eon, & pour s'en diſculper, il a adreſſé à M. le Comte de Vergennes, la lettre ſuivante, en date du 27 Décembre 1777.

» M. le Comte! Tant que la Dlle. d'Eon s'eſt contentée de vous écrire ou de vous faire dire du mal de moi, relativement aux ſervices que je lui ai rendus en Angleterre, vous m'avez vu mépriſer ſon ingratitude en ſilence & gémir de ſa folie ſans me plaindre; je dis ſa folie, parce qu'en effet rien n'eſt auſſi fou que de s'adreſſer à vous, qui ſavez avec quelle chaleur j'ai plaidé ſa cauſe, épouſé ſes intérêts, exagéré ſon infortune; avec quelle douce compaſſion j'ai diſſimulé ſes fautes en les rejettant ſur la foibleſſe d'un ſexe à qui l'on peut tout pardonner. »

» Lorſque vous me prouviez qu'elle me déchiroit dans ſes écrits, ſouvenez-vous, M. le Comte, que je ne ceſſai de vous importuner pour qu'il me fût permis d'étendre encore en ſa faveur les généroſités du Roi, que vous me reprochiez d'avoir déjà porté beaucoup trop loin? rappellez-vous auſſi combien de fois je revins à la charge, en combien de façons je me repliois pour obtenir de vous & de Sa Majeſté la condeſcendance de retrancher

le terrible mot de *pardon* du ſauf-conduit que je ſollicitois pour cet être amphibie. Enfin, quelle preuve accablante je pourrois publier de ſa noire ingratitude & de ſes folies, ſi j'ouvrois mon porte-feuille. »

» Aujourd'hui ce n'eſt plus de loin ni par écrit qu'elle eſſaie de me nuire; c'eſt à Paris, dans les plus grandes maiſons où la curioſité la fait admettre un moment; c'eſt à table & devant les valets qu'elle pouſſe la noirceur juſqu'à m'accuſer publiquement d'avoir à mon profit retenu 60,000 livres qui lui appartenoient dans les fonds que j'étois, dit-elle, chargé de lui remettre, laquelle ſomme elle va me forcer de lui reſtituer, en me perdant d'honneur. »

» Quoiqu'en cette affaire, M. le Comte, je n'euſſe à juſtifier ma conduite qu'au Roi & à vous, & quoique l'atteſtation de déſintéreſſement, de zele & de capacité que Sa Majeſté vous a autoriſé à me donner de ſa part à ce ſujet, ait dû me ſuffire, vous ſavez mieux que perſonne combien on eſt avide ici de méchancetés, comme elles ſont accueillies par les oiſifs, comme elles s'accréditent par le défaut de contradiction, & que c'eſt du ſilence même de ceux qui les mépriſent, que naiſſent ces fâcheuſes préventions qui empoiſonnent toute la vie d'un homme innocent. »

» Je vous ſupplie donc, Monſieur le Comte, de vouloir bien mettre aux pieds du Roi mes juſtes plaintes. Il m'eſt affreux d'en avoir à porter contre un être à qui j'ai fait & voulu tant de bien; mais je ne puis me taire ſans

déshonneur. Les perſonnes les plus qualifiées ont eu la bonté de m'en avertir. »

» Je ne demande point que la Dlle. d'Eon ſoit punie. Je lui pardonne : mais je vous ſupplie de permettre au moins, que ma juſtification ſoit auſſi publique que l'offenſe qui m'eſt faite, puiſqu'il eſt enfin prouvé qu'on n'a jamais pu faire de bien à cette femme, ſans qu'il en ſoit toujours réſulté beaucoup de mal pour ceux qui ſe ſont intéreſſés pour elle. »

Vous voulez, Monſieur, connoître la réponſe de M. le Comte de Vergennes à M. de Beaumarchais. Eh bien, la voici, datée du 10 de ce mois.

» J'ai reçu, Monſieur, votre lettre du 27 Décembre dernier, & je n'ai pu y voir qu'avec bien de la ſurpriſe qu'il vous eſt revenu que la Dlle. d'Eon vous imputoit de vous être approprié à ſon préjudice des fonds qu'elle ſuppoſoit lui être deſtinés : j'ai peine à croire, *Monſieur, que cette Demoiſelle ſe ſoit portée* à une accuſation auſſi calomnieuſe ; mais ſi elle l'a fait, vous ne devez en aucune maniere en être inquiet & affecté. Vous avez le gage & le garant de votre innocence dans le compte que vous avez rendu de votre geſtion, dans la forme la plus probante, fondé ſur des titres authentiques & dans la décharge que je vous ai donnée, de l'aveu du Roi. »

» Loin que votre déſintéreſſement puiſſe être ſoupçonné, je n'oublie pas, Monſieur, que vous n'avez formé aucune répétition pour vos frais perſonnels, & que vous ne m'avez jamais laiſſé appercevoir d'autre intérêt que celui de

faciliter à Mlle. d'Eon les moyens de rentrer dans ſa patrie. Je ſuis, &c. »

Pour ſatisfaire complétement votre curioſité, j'ajouterai à ces ceux lettres, celle de M. de Beaumarchais à Mlle. d'Eon, en lui envoyant les deux lettres ci-deſſus. Elle eſt datée du 13 Janvier 1778.

» Un autre eût cherché, Mademoiſelle, à ſe venger de vos calomnies, de façon à vous ôter l'envie pour toujours de nuire à vos bienfaiteurs, il me ſuffit de vous en ôter le crédit, en vous faiſant connoître ma lettre à M. de Vergennes & la réponſe de ce Miniſtre que je vous envoie; elles prouveront à chacun, que ma juſtification eſt le ſeul objet que j'aie ſollicité. Qu'un ménagement ſi peu mérité vous faſſe rentrer en vous-même & vous rende au moins plus modérée, puiſque mes ſervices accumulés n'ont pu vous inſpirer ni juſtice ni reconnoiſſance. Cela eſt eſſentiel pour votre repos. Croyez-en celui qui vous pardonne; mais qui regretteroit infiniment de vous avoir connue, ſi l'on pouvoit ſe repentir d'obliger l'ingratitude même. J'ai l'honneur d'être, &c. »

On ne ſait pas encore quelles ſeront les ſuites de ces miſſives, mais elles pourroient devenir ſérieuſes.

AUX INSURGENS,

SALUT!

Bravo, Meſſieurs les Inſurgens;
Vainqueurs dans une juſte guerre;
Vous donnez par vos ſentimens
Un peuple de plus à la terre;
Fermes, courageux, patiens,
Doués d'une franchiſe altiere,
Libres ſur-tout!.... Voilà mes gens.
Après des exploits éclatans,
Il faudroit un jour, pour bien faire,
Envoyer danſer vos enfans
Sur les débris de l'Angleterre.
Apprenez bien aux nations
Qu'il en eſt une qui mépriſe
Les deſpotes pâles & blonds,
Reſpirant le feu des charbons
Et les brouillards de la Tamiſe.
Viendra le temps qu'avec éclat,
Vous renverſerez les tribunes
De ces marchands, hommes d'état,
Petits Conſuls dans les Communes.
Cependant, ſoit dit entre nous,
Avec tant de philoſophie,
Comment diable vous battez-vous,
N'ayant pas une académie?
Nous qui penſons; à peine, hélas!
Conſervons-nous quelque énergie;
Nos eſprits ſeuls font du fracas,
Nos ames ſont en léthargie.
Heureuſement on voit ſur pied,
Sans compter les économiſtes,

Des Picciniſtes, des Gluckiſtes,
Qui ſe battent pour des pamphlets,
S'eſcarmouchent par des injures,
Et nos valeureuſes brochures
Nous conſolent de vos ſuccès.

De Paris, le 11 Février 1778.

On vient de me dire une action de bienfaiſance, qui fait honneur aux lettres, & je voudrois de tout mon cœur n'en avoir jamais que de cette eſpece à vous raconter. Dans une aſſemblée des écrivains dramatiques qui ſe réuniſſent chez M. de Beaumarchais pour travailler aux nouveaux réglemens concernant les Comédiens, il dit qu'une femme de qualité lui avoit écrit qu'après avoir perdu une fortune immenſe par un coup imprévu du haſard, une petite fille de l'immortel Racine étoit tombée tout à coup dans la plus affreuſe indigence & qu'elle languiſſoit depuis quelque temps à Cadix. Tous les aſſiſtans ſe *cottiſerent* ſur le champ, chacun ſuivant ſa fortune, & formerent en un inſtant une ſomme aſſez conſidérable. M. de Beaumarchais s'eſt chargé de la faire paſſer en Eſpagne, & pour ne point humilier l'infortunée, il s'eſt propoſé de ne lui offrir ce ſecours que comme un à compte de ce qu'il doit revenir de la piece d'*Athalie*, à la famille de ſon illuſtre Auteur. Il faut vous dire, Monſieur, que les Comédiens ont eu l'inſolence de refuſer à M. Racine fils, d'entrer en compte ſur le produit d'un des chef-d'œuvres de la ſcene, ſon pere étant mort avant que cette Tragédie fût miſe au théâtre.

Grande rumeur entre les amateurs de muſique : les pieces ſont produites, les avocats babardent, les juges ſont en état de décider entre Gluck & Piccini. Les opinions paroiſſent moins partagées que jamais, & ſi les profondes impreſſions qu'un ouvrage de muſique fait dans l'ame des auditeurs, doivent l'emporter ſur les ſenſations agréables & paſſageres que fait éprouver une douce mélodie, Gluck triomphe. La monotonie d'une muſique charmante mais languiſſante fait bâiller plus d'un ſpectateur ; aux repréſentations de Roland, j'ai vu quelques femmes s'endormir au ſecond acte, & tout le monde le plaint des inſomnies que cauſent *Alceſte* & *Armide*. L'ame agitée de mille mouvemens divers par la magie de l'inimitable Gluck rentre difficilement dans un état de calme, & Piccini ſemble ne s'être jamais douté que l'objet de ſon art pouvoit être de produire des effets de cette nature.

Les *comédiens François* ont donné la premiere repréſentation de *l'Aveugle par crédulité*, petite comédie en proſe & en un acte de feu M. de Fournel. Si la piece n'eſt pas bonne, on y rit du moins, & il faut convenir que la gaîté devient chaque jour plus rare parmi nous. J'obſerverai ſeulement que cette piece eſt reçue depuis pluſieurs années & que dans cet intervalle l'auteur eſt mort. Voilà déjà deux pieces dont les auteurs n'ont point vu le ſuccès : *Gabrielle de Vergi* & cette comédie. Si les comédiens continuent à mettre la même lenteur dans la repréſentation des ouvrages qu'ils reçoivent, il eſt preſqu'impoſſible que la moitié

des auteurs les voient jouer. Une piece de théâtre ſera donc un legs qu'un écrivain fera à ſa famille.

On vient de juger l'appel *a minimâ* de la ſentence du Châtelet, concernant la veuve Deſrues. On a confirmé le plus amplement informé d'un an, pendant lequel temps elle doit garder priſon. Il y a eu treize voix pour lui faire éprouver le ſort de ſon mari & douze pour confirmer la ſentence du Châtelet. Au bas de l'arrêt on a ajouté que, d'ici à un an, s'il ne ſurvient point de nouvelles charges, la Cour ſuppliera le Roi de faire enfermer la veuve Deſrues pour ſa vie dans une maiſon de force. M. de la Dixmerie, connu par pluſieurs ouvrages eſtimés, a conſacré ſa plume à défendre cette malheureuſe pour laquelle il a publié un Mémoire. Cet écrit n'a fait qu'augmenter l'intérêt que ſes malheurs avoient déjà inſpiré. Il nous reſte à faire des vœux pour qu'on adopte en France le Code criminel ſuivi en Angleterre. Un accuſé peut ſe défendre ou ſe faire défendre publiquement, & tous les citoyens ſont inſtruits des motifs qui ont engagé les Juges à condamner un coupable. Il ſeroit au moins à deſirer qu'un ſoupçon ne ſuffit pas pour précipiter un homme dans un cachot, pour l'y laiſſer languir pendant des années, pour lui faire perdre ſon état & ſa ſanté; & que, quand enfin il eſt déclaré innocent, il lui ſoit permis de prendre à partie ſes Juges & d'en obtenir des dédommagemens proportionnés au tort qu'une mépriſe peut lui avoir fait. Alors les Juges ſeroient ſans doute plus cir-

conſpects & ſur-tout plus expéditifs. Cette veuve Deſrues, avant qu'aucun crime fût conſtaté, a été miſe dans un cachot où elle a ſouffert le froid, & alors elle étoit enceinte; on l'a dit attaquée d'un cancer, & les gens de l'art ne préſument pas qu'elle aille au terme où doit expirer ſa détention.

Il eſt bien décidé que la requête du fils de M. de Lally eſt admiſe & qu'il y aura une réviſion de ſon procès. Quelqu'un a dit ingénieuſement que ce Général avoit mérité la mort de toutes les mains, excepté de celles du bourreau.

Le procès de M. le Marquis de Mirabeau, auteur de *L'ami des hommes*, contre ſa femme, a produit l'épigramme ſuivante qu'on croiroit faite par Rouſſeau, & qui en a même la tournure :

Certain auteur d'un chétif opuſcule
Du genre humain s'eſt déclaré l'ami :
Mais par ſa proſe & lourde & *ridicule*,
Plus que ſatan, il s'en montre ennemi.
Ce n'eſt le tout : Monſieur s'aviſe encore
D'être jaloux ; & mari ſans pitié,
Craignant qu'amour, d'un bois ne le décore ;
Dans un couvent ſequeſtre ſa moitié.
Or, ſur cela maint plaiſant le diffame
Et va diſant : c'eſt prendre trop de ſoins ;
Aime, pour Dieu, les hommes un peu moins
Mais au rebours aime un peu plus ta femme.

Pour conſoler M. Goſſec de la diſgrace qu'a

éprouvée ſa muſique à Verſailles, on a fait ce quatrain :

Goſſec, la cour blâme tes chants
Et Paris en dit des merveilles :
C'eſt que les oreilles des grands
Sont toujours de grandes oreilles.

Une Demoiſelle qui vit en Province avec une tante dont elle attend toute ſa fortune, ne pouvoit obtenir ſon conſentement pour ſon mariage avec un des jeunes gens les plus honnêtes de la ville. Elle profitoit du moment où ſa tante étoit retirée, pour introduire dans la maiſon celui qu'elle aimoit, & paſſer la ſoirée avec lui & un de ſes couſins, ſans lequel il n'auroit pas été reçu chez ſa maîtreſſe. Quatre voleurs, dans la perſuaſion de ne trouver que des femmes dans cette maiſon qui eſt à quelque diſtance de la ville, s'y ſont introduits derniérement ſur les onze heures du ſoir. Deux ſont entrés dans la chambre de la vieille tante qui, ne dormant pas dans ce moment, a jetté un cri perçant. Le jeune homme, qui étoit avec ſon couſin dans l'appartement de la niece, ſort à ce cri. Ils entrent dans la chambre de la tante au moment où le poignard étoit levé ſur elle ; un oreiller étouffoit ſes cris. Le jeune homme s'élance ſur les aſſaſſins, on s'en ſaiſit. La tante, frappée du danger qu'elle venoit de courir, n'a pu ſe réſoudre à refuſer pour ſon neveu celui qui étoit ſon libérateur.

Dans l'une de nos grandes villes de Province

où ce ſont les Officiers municipaux qui tiennent la police du ſpectacle, un de ces Meſſieurs manda dernièrement un muſicien & lui fit des reproches ſur ſa négligence. Le pauvre diable qui connoiſſoit toute l'étendue du pouvoir municipal, ne le contraria qu'avec tout le reſpect poſſible & lui demanda très-timidement quels étoient les griefs qu'il avoit contre lui, ou ſi on lui avoit porté des plaintes. — » Oh! je n'ai beſoin de perſonne, Monſieur, » j'ai des yeux, & je vois bien que vous vous » repoſez la moitié du temps pendant que les » autres violons *jouent*. — Mais je ne joue pas » du violon, Monſieur. — Vous mentez, je » vous en ai vu un. — Je vous demande par- » don, je joue de la quinte. — De la quinte! » de la quinte! Ne faites pas l'inſolent, croyez- » moi, & qu'il ne vous arrive plus de reſter » les bras croiſés quand les autres jouent, com- » me vous avez fait hier dans l'opéra. — Ah! » *Monſieur, je comptois* mes pauſes. — Qu'eſt- » ce que c'eſt, *Monſieur*, compter des pau- » ſes, conter des gaudrioles! — *Mais non*, » Monſieur, il y avoit un *tacet allegro* & — » Comment? comment *tacet allegro!* Je crois » que vous me tenez des propos. En priſon. — » Mais, Monſieur, — En priſon, vous dis-je! » Ah! je vous apprendrai à vous moquer d'un » homme en place. » Ne connoiſſez-vous pas dans votre pays, Monſieur, plus d'un pendant de cet Officier citadin, & dans une claſſe plus élevée?

Il ſeroit étrange que dans le ſiecle où l'on écrit le plus, bien des plumes ne s'exerçaſſent pas ſur la révolution la plus étonnante peut-

être que l'hiſtoire ait jamais eue à tracer. L'influence inſenſible des intérêts particuliers, les ſuites de guerres ſans fin & long-temps incertaines ont produit de grands changemens dans les Empires ; la politique, & ſouvent le haſard ont préſidé à leur formation, & nous avons vu s'élever ſous de ſages loix dans le cours d'une année un Gouvernement entiérement fondé ſur la morale & l'amour de la vertu. C'eſt à cette occaſion qu'on a compoſé un petit ouvrage intitulé : *Calendrier de Philadelphie* ou *Conſtitutions de Sancho Pança & du bon homme Richard en Penſylvanie.* Je trouve très-déplacé que l'écuyer de Don Quichotte figure dans cette brochure dont le ſujet doit exclure toute idée de plaiſanterie & de ridicule, mais à cela près elle eſt remplie de maximes & de préceptes reſpectables qu'on a tirés en grande partie des ouvrages du docteur Francklin.

Quelques autres légérement haſardés ont déterminé notre Gouvernement à empêcher la publication de cet écrit.

Miſtriſs Rachel, Sir Thomas, le bon homme Richard & Sancho en converſant *après ſouper*, prenent la réſolution de faire à l'uſage de leurs compatriotes un cours abrégé de morale, diviſé par les jours de l'année, de maniere *qu'il n'y en ait pas un ſeul depuis le premier Janvier juſques au 31 Décembre, qui n'offre matiere à réfléchir.* Tel eſt le motif du calendrier que je vous annonce : ce que j'en vais extraire vous donnera une idée de ſon exécution.

Janv. 1. Que d'amis aujourd'hui ! heureux qui ſait en faire le diſcernement ; car

il en eſt peu de vrais, beaucoup de faux, & une infinité de frivoles.

5. Les Quakers ſe ſont fait un principe de religion de ne point boire à la ſanté les uns des autres. Ils craindroient que cela ne les engageât à boire au delà de leur ſoif. Pourquoi la ſageſſe de nos Quakers eſt-elle farcie de tant de ridicules, tandis que la folie des petits-maîtres François eſt pétrie de graces?

26. *L'oiſiveté porte les marques de la réprobation divine*; elle engendre la molleſſe & l'ennui, elle induit le riche à tous les vices & le pauvre à tous les crimes.

28. La chaire des Pontifes Romains eſt devenue un trône. Miſtriſs Rachel demande ſi un ſiege pour être plus *élevé en* eſt plus près des cieux?

29. *Les croſſes des Evêques qui étoient* anciennement de bois *ſont d'or* aujourd'hui. Au moins en réſulte-t-il qu'on n'a plus tant de peine à trouver des ſujets qui veuillent s'en charger.

22. On dit que beaucoup de joueurs commencent par être dupes & finiſſent par être fripons : ne pourroit-on pas en dire à peu près autant des moines?

Fév. 6. L'homme juſte remplit conſtamment tous ſes devoirs, & peſe dans la

balance la plus égale tous ſes droits & ceux d'autrui. Le philoſophe ſe montre plus attentif à ſes devoirs que jaloux de ſes droits. L'homme éminemment vertueux ſacrifie volontairement de ſon propre avantage aux beſoins de ſon prochain.

14. La religion eſt un lien ſacré qui nous attache à Dieu. Il eſt eſſentiellement le tiſſu de deux cordons qui ſont la vérité & la vertu. Ce lien peut encore être reſſerré par différens nœuds, mais il faut prendre garde de les multiplier au-delà du beſoin.

27. Tout intolérant, prêtre ou laïque, Roi ou ſujet, tend un piege où il pourra être pris lui-même; il aiguiſe un trait dont on pourra le percer.

28. Quelqu'un a comparé toutes ces qualifications d'impie, d'hérétique, de ſchiſmatique, &c. à des balles de paume qu'on pouſſe & qu'on ſe renvoie alternativement. Mais une balle de paume ne peut que crever un œil, tout au plus; tandis que l'accuſation d'héréſie a fait brûler des milliers d'hommes ſur la ſurface de ce globe.

Mars 1. Toutes les vérités ſe tiennent par la main, & toutes les erreurs s'enchaînent les unes aux autres. Ceci mérite toute votre attention, Rois

de l'Europe. Si vous admettez que tous les hérétiques, ou fauteurs d'héréſie ſont indignes de vivre, quelqu'un ne manquera pas de conclure qu'ils ſont également indignes de régner; & s'il lui ſemble que vous ne vous portez pas avec aſſez d'ardeur à exterminer les hérétiques, il vous jugera fauteur d'héréſie, & dès-lors voyez à quoi tiendra la trame de vos jours. Cette idée ſeule fait frémir.

8. *Le travail & la frugalité* procurent des richeſſes, & les richeſſes procurent de la conſidération : *un laboureur ſur ſes pieds eſt plus haut qu'un gentilhomme ſur ſes genoux.*

12. Si vous aimez la vie, ne perdez pas le temps, car c'eſt l'étoffe dont elle eſt faite, dit le docteur Francklin. *Le riche* laborieux eſt un citoyen bien reſpectable.

18. On ſe diſtingue plus avantageuſement par ſes mœurs que par ſon habit. C'eſt ſans doute dans cette confiance que tant de jeunes Seigneurs François ne font plus porter de livrée à leurs laquais.

20. Non-ſeulement il faut ſonger à vos beſoins futurs, mais encore à ceux de votre famille. Vous êtes obligé de rendre à votre pere & de prêter à votre fils.

31. *Dites-nous, Pontifes, que fait l'or*

dans les temples ? Voilà en quels termes S. Bernard d'après Juvenal, apoſtrophoit les Papes & les Evêques de ſon temps ; on devroit faire attention que le luxe des temples eſt le néceſſaire des hôpitaux.

Avril 4. Les moines rentés poſſedent les héritages des familles nobles ; les moines mendians ſucent la ſubſtance des pauvres familles.

5. Comment peut-on mettre dans la tête de tant de jeunes gens, de renoncer à leur patrimoine pour courir tout le reſte de leur vie après le bien d'autrui ?

13. Aux Iſles Maldives, les peres marient leurs filles fort jeunes, *parce que c'eſt*, diſent-ils, *un grand péché que de leur laiſſer endurer la néceſſité d'hommes.* Rendroit-on un grand ſervice à ces prétendus barbares, ſi l'on envoyoit chez eux des miſſionnaires pour perſuader à leurs filles que c'eſt au contraire une grande vertu *d'endurer la néceſſité d'hommes.* Et ſi l'on parvient à perſuader cela à ces jeunes perſonnes, faudra-t-il les empriſonner auſſi-tôt pour le reſte de leurs jours, de peur que quelqu'un ne vienne leur prêcher une autre doctrine ?

24. Les paſſions ſont à l'homme ce que les vents ſont au vaiſſeau. Il faut

ménager leur énergie, & ſe défendre de leur impétuoſité.

Juin 28. Puiſſe le bon Monarque, qu'il eſt inutile de nommer, ne jamais oublier cette importante maxime de Monteſquieu : *que la Cour eſt l'ennemie née du Royaume ;* que l'une eſt inſatiable & que l'autre n'eſt pas inépuiſable !

Juill. 4. C'eſt l'anniverſaire du jour où il s'eſt formé en Amérique un nouvel Etat qui s'eſt tout-à-coup élevé au niveau des plus anciens. Toute l'Europe en eſt étonnée. Miſtris Rachel ne l'eſt point, elle dit que quand on met le feu à un faiſceau de bois verd, on doit s'attendre à voir une flamme pure ſuccéder tout-à-coup à la plus épaiſſe fumée.

21. Sous un bon Gouvernement, chacun *travaille* pour tous en croyant ne travailler que pour ſoi. Un Prince ſage fait enter l'intérêt public ſur l'intérêt particulier, comme un bon jardinier ente le franc ſur le ſauvageon.

22. Dans un Gouvernement mixte comme celui d'Angleterre, la nation n'a pas un ſeul homme ſur qui elle puiſſe entiérement compter ; parce que chacun a des intérêts diſtincts de l'intérêt national.

23. Dans une Monarchie pure, le Souverain n'a point d'autres intérêts

que ceux de ſon peuple ; le tout eſt de le bien connoître. Un bon Monarque doit être auſſi peu tenté de vexer ſon peuple, qu'un bon laboureur de mettre le feu à ſa maiſon.

Août 14. (Fête de S. Alexandre) l'Egliſe Romaine honore aujourd'hui la mémoire d'un charbonnier devenu Evêque. C'eſt peut-être ce qui a donné occaſion de propoſer pour modele la foi du charbonnier. On conçoit bien que cela ne doit s'entendre que des charbonniers nés dans le pays où ce proverbe eſt répandu.

19. L'amour de la liberté rend les hommes indomptables & les peuples invincibles.

Sept. 10. La conſcience eſt à l'animal réfléchiſſant, ce qu'eſt le ſecond eſtomac à l'animal rumigant. Il faut abſolument que tout ſoit ramené là.

Oct. 16. Pourquoi la plupart des religieuſes ſont-elles rongées de vapeurs ? parce que les préceptes de leur bénigne inſtitutrice contraſtent avec ceux de leur divin Créateur. La femme forte de Salomon n'étoit pas ſujette à ce mal.

Nov. 6. Il eſt de principe qu'il ne faut jamais contredire les fous, mais celui de tous qu'il eſt le plus dangereux de contrarier, c'eſt le fa-

natique. Les paſſions entées ſur la religion mettent les hommes en fureur à l'aſpect de la raiſon, de même que l'hydrophobie les met en fureur, à l'aſpect d'un miroir.

24. Chaque citoyen a ſa maiſon pour aſyle. Ce principe eſt antérieur à toutes les Loix civiles, ſoit des Républiques, ſoit des Monarchies. On peut même dire que les ſociétés politiques n'ont été formées que pour garantir à chacun ce *droit inamovible & impreſcriptible.*

Déc. 9. On peut comparer les diſputes théologiques aux combats des gladiateurs Andabates qui deſcendoient dans l'arêne un bandeau ſur les yeux. On pourroit paſſer à Boſſuet d'avoir fait un commentaire ſur l'Apocalypſe, mais on ne ſauroit paſſer cela à Newton.

13. Quelle *inconſéquence* de proſcrire le Pharaon & de permettre les Loteries & ſur-tout la Génoiſe, qui ſont de tous les jeux de haſard les plus inſidieux, & qui conduiſent le plus de dupes à l'hôpital!

16. Pourquoi les priſons ne ſont-elles pas des maiſons de travail auſſi-bien en Europe qu'en Amérique? Nos priſons convertiſſent les libertins; celles d'Europe achevent de les corrompre.

28. Les principes de l'adminiſtration d'un

Royaume ſont abſolument les mêmes que ceux de l'adminiſtration d'une maiſon, mais il y a inévitablement plus de frottemens dans une machine en grand que dans ſon modele en petit, d'ailleurs, dit Miſtris Rachel, les peres de famille marchent ſur un plancher uni & les Rois ſur un parquet ciré.

CHANSON

Sur l'Air de Narbonne, *dans l'Amoureux de quinze ans.*

Amans qui près d'une maîtreſſe
Pouſſez de languiſſans ſoupirs,
Vous perdez le temps des plaiſirs;
Quand vous lui parlez de tendreſſe;
Croyez-moi : pour la mettre en train;
Mettez-lui, mettez-lui, mettez-lui
Le verre à la main.

Si quelque belle par malice
Feint de vous traiter rudement;
Bruſquez l'agréable moment,
Il dépend ſouvent du caprice.
Croyez-moi, pour la mettre en train;
Mettez-lui, mettez-lui, mettez-lui,
Le verre à la main.

Si vous voulez de votre belle
Ranimer l'amour impuiſſant,
L'emporter ſur quelqu'autre amant
Ou terminer une querelle;

Croyez-moi, pour la mettre en train;
Mettez-lui, mettez-lui, mettez-lui,
Le verre à la main.

Et vous qui près d'une coquette
Ne pouſſez que de vains ſoupirs;
Pour la ſoumettre à vos deſirs
Voici l'infaillible recette:
La plus fiere réſiſte en vain
Quand elle a, quand elle a, quand elle a
Le verre à la main.

Mari de femme impérieuſe;
Jalouſe ou de mauvaiſe humeur;
Dans cet accès de fureur,
Pour guérir la capricieuſe,
Suivez le conſeil du refrein.
Mettez-lui, mettez-lui, mettez-lui
Le verre à la main.

C'eſt ainſi que de ſa Liſette
Tircis s'eſt rendu le vainqueur;
Elle eut beau s'armer de rigueur
L'amour en ſigna la défaite,
Si-tôt que pour la mettre en train;
Il lui mit, il lui mit, il lui mit
Le verre à la main.

De Verſailles, le 14 Février 1778.

QUOIQUE dans nos ports & parmi nos troupes, tout ſoit en mouvement, notre miniſtere ne déclare pas ſon intention, ce qui fait perſiſter à croire qu'il attend des nouvelles du congrès américain. L'Ambaſſadeur d'Angleterre

eſt aux écoutes de tout ce qui ſe fait & ſe dit ; il paroît ne plus accorder ſa confiance aux paroles pacifiques que nous lui proférons. Il faudroit au reſte que notre Gouvernement fût doué d'une patience & d'une indulgence inouies pour voir ſans indignation les procédés que les vaiſſeaux anglois d'obſervation ſe permettent contre nos navires marchands, & même contre ceux du Roi. A chaque inſtant on adreſſe de nos ports au Miniſtre de la marine des dénonciations & des plaintes à ce ſujet. Quoi qu'il en doive être, le Marquis de Langeron qui commande à Breſt, & qui ſe trouvoit ici, a eu ordre du Roi de ſe rendre ſur le champ dans ce port, ſur l'avis qu'une eſcadre angloiſe le ſerroit de très-près. On y a fait paſſer deux régimens. Il paroît que M. de Maillebois ſera chargé d'un corps de vingt mille hommes en Normandie, & qu'un de trente mille hommes ſera commandé par M. de Broglie en Bretagne. Le premier but eſt ſans doute d'inquiéter l'Angleterre, & de l'empêcher de tranſporter en Amérique les troupes qu'elle raſſemble. Ne vaudroit-il pas mieux laiſſer tranſporter les troupes, & puis faire une deſcente ? Notre état militaire ſe trouvera groſſi de ſoixante mille hommes par la création qui vient d'être faite de 105 bataillons dits de *garniſon*, leſquels formoient la milice ſupprimée.

M. le Garde des Sceaux a écrit circulairement à tous les Procureurs Généraux des Parlemens pour leur mander qu'ils euſſent à diſpoſer les préſidiaux à ſe conformer à certains articles

articles de l'édit publié contre cette juriſdiction. Cette lettre n'a excité qu'un nouveau mépris, & le grand Conſeil, qui ſoutient les préſidiaux en défendant ſa propre exiſtence, a lieu d'eſpérer encore. Le Garde des Sceaux avoit ſollicité *Monſieur*, frere du Roi, de ſe rendre au grand Conſeil pour y faire enregiſtrer de force l'édit contre les préſidiaux; mais ce Prince n'a pas voulu ſe prêter à ce coup d'autorité.

L'autre ſoir, chez le Roi, & en ſa préſence, deux Seigneurs ont mis la converſation ſur le chapitre de M. de Maurepas, & ne l'ont épargné ni ſur ſon inſouciance épicurienne, ni ſur le manque de talens miniſtériels auquel on devoit attribuer tous les déſordres ſucceſſifs de l'adminiſtration. S. M. a tout entendu. A propos de ce vieux Seigneur on s'occupe auſſi d'une prédiction pour le mois prochain, que l'on a remarquée dans l'almanach de Liege de Mathieu Lansberg : *Un vieux renard, après avoir bien joué de ſes tours, ſera pris enfin au piege qu'on lui tendra.*

VAUDEVILLE.

Au lieu d'eſprit, du perſifflage,
Peu de fond, beaucoup d'étalage;
Des intrigues au-lieu d'amour;
Au-lieu de pudeur & de graces,
Des avances & des grimaces,
C'eſt le goût du jour.

Joindre aux éclairs de la folie
La nuit de la mélancolie;
A vingt fréluquets, tour-à-tour,

Se livrer, au-lieu de ſe rendre,
Et les quitter pour les reprendre,
C'eſt le ton du jour.

Impertinent avec aiſance;
Ignorant avec ſuffiſance;
Fat à Paris, fier à la Cour;
Toujours occupé ſans affaire:
Indiſcret, mais avec myſtere,
C'eſt l'homme du jour.

N'avoir de l'amour que les ailes;
Duper, en courant, mille belles,
En être la dupe à ſon tour,
Et mourir d'ennui tête-à-tête,
Pour faire chanter ſa conquête,
C'eſt l'amant du jour.

Brillant dans la tracaſſerie,
Forcé dans la plaiſanterie,
Obſcurci par un nouveau tour;
Outré par-delà l'hyperbole,
Et ſublime dans le frivole,
C'eſt l'eſprit du jour.

De Paris, le 16 Février 1778.

La claſſe des Grands n'eſt pas la ſeule où réſide la bravoure qui fait le caractere de notre nation. Les diſcours du Lord Suffolck ont excité de la part des chefs de notre militaire une vive ardeur de ſe venger, & plus d'un François ont partagé ce ſentiment. Ce qui s'eſt paſſé à ce ſujet vient d'être répété en petit dans un de nos cafés. Des Anglois y diſcou-

roient indiſcrétement, & parloient de nous d'une maniere offenſante; un brave & galant homme, quoique marchand de tableaux, nommé *Solier*, qui ſe trouvoit là, ne put ſe contenir, & témoigna l'impreſſion qu'il reſſentoit. Un Anglois ſort, le marchand le ſuit, les deux adverſaires entrent en explication, & perſonne ne doutoit que les ſuites n'en fuſſent ſanguinaires : cependant le premier parut ne vouloir pas ſe battre avec un particulier qui n'étoit pas gentilhomme, & qui d'ailleurs avoit la réputation d'être très-fort dans l'eſcrime; le François lui obſerva vainement qu'il étoit des armes dans l'uſage deſquelles l'adreſſe ne lui donnoit aucun avantage, & qu'en ce pays, pour une telle affaire ſur-tout, la nobleſſe des ſentimens étoit auſſi conſidérée que celle des parchemins; on ne ſe battit pourtant point. Le marchand n'a pas manqué de publier ſon aventure, ce qui a donné lieu à une ſeconde explication, mais elle s'eſt terminée auſſi pacifiquement que la premiere.

L'affaire des Libraires & leur réſiſtance aux diſpoſitions du gouvernement, partage avec les nouvelles politiques, l'attention de nos ſociétés. Ils ont été très-reconnoiſſans de la chaleur avec laquelle M. Linguet a défendu leurs intérêts. Ils ont cherché à le lui témoigner & à tirer parti de la vigoureuſe déclamation que l'ex-Avocat a faite en leur faveur; une députation en regle de la communauté s'eſt préſentée chez le correſpondant de M. Linguet à Paris, avec mille écus, en le priant de les faire paſſer au Journaliſte, & de lui

demander mille exemplaires du Numéro où ſe trouve l'article qui les concerne. M. le Queſne avoit d'abord regardé cette propoſition comme avantageuſe pour ſon commettant, mais celui-ci n'a pas cru devoir l'accepter, & il a accompagné ſon refus du préſent de trois cens exemplaires que le premier avoit déjà délivrés aux Libraires.

Des plaiſans ont affiché à la porte de la ſalle de l'opéra ces trois adreſſes. *A M. Piccini, rue du Champ-fleuri. A M. Marmontel, rue des mauvaiſes paroles. A M. Gluck, rue du grand hurleur.* Il y a effectivement dans cette Capitale trois rues ainſi nommées. On ſe porte toujours en foule à l'opéra de Piccini, dans lequel *Larrivée* fait un plaiſir inexprimable. Quant à moi, je rends juſtice au mérite de M. Piccini, mais je verrois cent fois ſon *Roland*, ſi j'en avois le courage, que cependant je ne changerois pas d'avis.

A propos de calembours, j'ai entendu l'autre jour dans le parterre de l'opéra, des gens qui faiſoient un aſſez ſingulier emploi au figuré, d'expreſſions techniques de l'art de la cuiſine. Paſſez-moi de vous rapporter ces propos, malgré leur trivialité. La foule étoit extrême & chacun s'en plaignoit. Un homme s'aviſe de dire : *Je ſuis tout rôti.* Un autre reprend : *Et moi je ſuis bouilli.* Un troiſieme qui étoit placé préciſément au milieu des deux premiers, ſe met à dire avec un grand flegme : *Pour moi, je ſuis entre deux plats.*

Je vous ſollicitois, il y a quelque temps, d'établir un prix en faveur de l'homme éclairé

qui découvriroit une nouvelle fabrication d'uſtenciles de cuiſine, exempte des inconvéniens & des dangers qui doivent faire proſcrire ceux qu'on emploie. Notre ſociété d'émulation a eu la même idée, & propoſe une récompenſe de neuf cens livres pour cette utile invention.

Nous avons ici un homme unique pour mouler les reſſemblances en carton. Un de nos Princes s'eſt amuſé derniérement à affubler d'une robe de chambre ſon buſte que l'artiſte en queſtion avoit parfaitement rendu. Ce ſimulacre placé ſur un lit repréſentoit d'une maniere étonnante un homme couché. Un valet de chambre entre, & tout étonné de voir ſon maître dans une pareille attitude à une heure indue, le croit malade, lui parle & l'appelle en vain; inquiet & effrayé, il fait accourir par ſes cris tous les gens de la maiſon, & envoie même chercher les médecins. Cette ſcene fut interrompue, & la piece finit par les éclats de rire qui échapperent au Prince, dans le cabinet voiſin où il s'étoit caché pour en être témoin.

Un vieillard tomba en apoplexie l'un des jours derniers, & perdit entiérement connoiſſance dans un fiacre. Le cocher arrivé à l'endroit qui lui avoit été indiqué, appelle inutilement ſon bourgeois; il s'apperçoit de l'état où il eſt, & crie au ſecours; une grande affluence de gens inutiles entoure bientôt la voiture ſelon l'uſage. Un des ſpectateurs après avoir fixé le malade, s'élance ſur lui en pouſſant des ſanglots, & en s'écriant que c'eſt ſon pere. *Cocher*, dit-il en montant avec vivacité

dans le carroſſe, *je te paierai bien, mene-moi ventre à terre au logis de mon pere, pour que je lui faſſe donner les ſecours inſtans dont il a beſoin...* Il lui nomme une rue fort éloignée. Arrivé à la deſtination, le cocher ne trouve plus que le mourant. Le fils prétendu, après l'avoir volé, s'étoit évadé dans un moment où la courſe avoit été ralentie par un embarras. Voilà, Monſieur, un vol d'une eſpece nouvelle, & un chapitre à ajouter au traité de cet art malheureux.

J'extrais d'une lettre de St. Dizier l'hiſtoire d'une diſcuſſion aſſez plaiſante, entre deux habitans d'un village voiſin de cette ville. Ils ſe préſenterent devant le ſubdélégué pour obtenir la récompenſe accordée à ceux qui détruiſent les loups, & la réclamoient tous deux en apportant un de ces animaux qu'ils ſe diſputoient mutuellement. Pour juger de la ſolidité de leurs prétentions, il fallut s'informer de la maniere dont la louve avoit été tuée. Voici comme cela s'étoit paſſé. Pourſuivie par le chien d'un de ces particuliers, la louve tomba avec ſon ennemi dans le puits de l'autre payſan; les deux animaux s'y noyerent: le lendemain matin, on les y trouva morts. Le propriétaire du puits prétendoit l'être de la louve; le maître du chien vouloit qu'elle lui fût adjugée, puiſque c'étoit ſon chien qui, en luttant contr'elle, l'avoit précipitée dans le puits où il avoit été lui-même entraîné; que c'étoit un dédommagement naturel de la perte de cet animal; que d'ailleurs, ſon adverſaire n'avoit ſouffert aucun dommage, &c. &c.

Chacun plaida ſa cauſe avec beaucoup d'adreſſe, & ſut tirer parti de ſes raiſons, car nos payſans, naturellement aſſez bornés, ſont très-adroits lorſqu'il s'agit de leur intérêt. Le ſubdélégué les mit d'accord, en partageant entr'eux, par égale portion, la ſomme de quinze livres, & en ordonnant que le prix de la peau ſeroit également partagé, auſſi-bien que les œufs, les fromages, &c. &c. qui ſeroient ramaſſés en promenant la tête de la louve dans les villages circonvoiſins.

La nouvelle la plus intéreſſante dans ce moment, c'eſt l'arrivée du Patriarche de la littérature à Paris. M. de Voltaire, moitié par amitié pour Madame de Villette, moitié pour avoir le plaiſir de voir jouer ſes tragédies au théâtre François, s'eſt enfin déterminé à revenir dans cette Capitale ſon ſéjour natal. On ne s'attendoit pas à le voir, & ſa préſence a fait la plus grande ſenſation. La Cour & la Ville ſe rendent chez M. le Marquis de Villette où il loge, & s'empreſſent à lui offrir un hommage que ſes talens & ſa célébrité méritent. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que M. de Voltaire ſoit arrivé le jour même qu'on a mis le Kain en terre. Ce qui a donné lieu au quatrain ſuivant.

Le Roi des hiſtrions, le Dieu des beaux-eſprits
Terminent en un jour leur courſe vagabonde :
Voltaire vient vivre à Paris,
Et le Kain part pour l'autre monde.

Je dois vous dire que le jour que le Kain

a été enterré, les théâtres Français & Italiens ont été fermés. Ce comédien laiſſe après lui quatre cens mille livres, & deux fils pour les partager. On aſſure que l'aîné, âgé de vingt-deux ans, ſe deſtine à la déclamation : puiſſe-t-il avoir hérité des talens de ſon pere, & non de ſon caractere dont beaucoup de gens ont eu à ſe plaindre. Ce fameux tragédien étoit depuis quelque temps amoureux d'une jeune débutante avec laquelle il vouloit ſe marier. On a fait à ce ſujet le calembour ſuivant. On diſoit qu'elle avoit trompé le tiers & le quart, & qu'elle vouloit encore tromper le Kain. Une fievre putride à laquelle s'eſt jointe une attaque d'apoplexie, l'a enlevé de ce monde après dix jours de maladie. Il y avoit peu de jours qu'il avoit encore joué le rôle de Vendôme dans *Adelaïde du Gueſclin*, avec une ſupériorité qu'on ne lui avoit pas encore connue; ſa perte ſera difficile à réparer.

Tout Paris, & même juſqu'aux Princes de l'Egliſe, s'empreſſent d'aller rendre hommage à celui de la littérature. Il reçoit toutes ces viſites en robe de chambre & en bonnet de nuit. D'heure en heure il ſort de ſon cabinet dans la ſalle, appuyé ſur le bras tantôt de l'un tantôt de l'autre. On lui nomme les différentes perſonnes qu'il ne reconnoît point ou qu'il n'a jamais connues. Chacun en reçoit quelques paroles honnêtes. On lui préſenta M. Gluck. — Avancez, que je vous embraſſe, Monſieur. — J'ai différé mon départ pour Vienne de vingt-quatre heures, afin d'avoir l'honneur & le bonheur de vous voir. —

Quand partez-vous ? — Demain. — Vous allez voir un grand Empereur, vous êtes bien heureux. Et il lui tourne le dos. Vous vous rappellez que l'illuſtre voyageur a paſſé à Ferney, & qu'il n'en a pas viſité le Seigneur. Deux heures après, on annonça M. Piccini : — Ah, ah, il vient après Gluck, cela eſt juſte, dit M. de Voltaire. Ce mot fixera vraiſemblablement la prééminence de ce dernier, ſur laquelle on n'eſt pas généralement d'accord.

Il paroît preſque certain que Mlle. le Chevalier d'Eon & le Sr. de Beaumarchais, vont prendre le public pour juge de leurs différens, & publier réciproquement des mémoires. Les gens oiſifs qui connoiſſent les talens des deux champions pour ce genre, attendent avec impatience le premier ſignal du combat. On raconte que l'Auteur du *Barbier de Séville*, ayant rencontré Mlle. d'Eon dans une maiſon, lui demanda en perſifflant, ſi elle ſavoit coudre & filer : *Non, M. de Beaumarchais*, répondit la Demoiſelle d'Eon, *je ne ſais que découdre & enfiler.*

Des lettres de Marſeille mandent un fait ſingulier que voici. Un collecteur des tailles envoie ſon fils porter de l'argent au receveur, qui réſidoit dans une ville voiſine. Le jeune homme ne reparoît plus. Le Collecteur fait toutes les perquiſitions poſſibles pour découvrir ſon fils, & c'eſt inutilement. Après un mois d'attente vaine, un de ſes amis lui dit que le Curé ſavoit bien ce qu'étoit devenu le jeune homme ; il va trouver le Paſteur qui lui annonce ſeulement, que ſon fils a été aſſaſſiné

& volé, & que ſon cadavre eſt caché dans un bois ſous des feuilles à tel endroit. Le pere s'informe quel eſt l'aſſaſſin : le Curé aſſure qu'il ne peut le déclarer. Le lendemain le Collecteur armé d'un piſtolet menace le Curé de lui brûler la cervelle s'il ne lui nomme le meurtrier. Le Paſteur effrayé le nomme. La Juſtice inſtruite de cet événement fait le procès au Curé, & le Parlement d'Aix le condamne à être brûlé pour avoir révélé des ſecrets confiés ſous le ſceau de la confeſſion, &, ce qui paroîtra le plus étonnant dans cette affaire, c'eſt que le meurtrier a été déchargé, par le même arrêt, de toute accuſation & renvoyé abſous.

Vous aimez J. J. Rouſſeau, vous l'eſtimez: eh bien, Monſieur, il a un nouveau chagrin, & il paroît ne s'en pas conſoler aiſément. Cet éloquent écrivain avoit fait des mémoires dans leſquels tous ceux dont il avoit eu à ſe plaindre étoient démaſqués. Ces mémoires aujourd'hui ſe trouvent égarés. Il ſoupçonne que quelqu'un les lui a volés. Il craint qu'on ne les faſſe paroître & que cette production ne lui ſuſcite de nouvelles affaires. Enfin, il eſt dans une agitation au-deſſus de toute expreſſion. Chacun parle diverſement de cet événement. On tient à ce ſujet mille propos oppoſés les uns aux autres.

On écrit de Londres qu'on vient de plaider dans la ſalle de Weſtminſter une cauſe unique. Il s'agiſſoit d'un legs conſidérable fait par teſtament, mais qui ne devoit être payé que quand un tiers dénommé dans l'acte ſeroit

mort, pourri & damné. On prouva ſans peine la mort de cette perſonne décédée depuis trois ans, & la putréfaction du corps fut préſumée de droit : mais à l'égard de la damnation, comme on ne pouvoit l'établir, ni phyſiquement ni moralement, il a fallu s'en tenir à un plus amplement informé qui s'étendra probablement juſqu'au jugement dernier.

On raconte auſſi qu'un criminel détenu dans les priſons de Londres & convaincu d'un crime atroce, fit venir un chirurgien. Vous ſavez qu'en Angleterre les criminels ont droit de vendre leur cadavre, & qu'ils ſe ſervent de l'argent pour s'enivrer & faire la débauche. Après quelques débats, le priſonnier en queſtion obtint du chirurgien deux guinées de ſa perſonne. Quand il les eut reçues, il partit d'un éclat de rire. Le chirurgien ſurpris en demanda la raiſon. *C'eſt*, dit le criminel en ſe tenant les côtés, *que tu m'as acheté comme un homme qui doit être pendu & que je ſerai brûlé.*

Voici une aſſez jolie Romance toute nouvelle.

PETRARQUE.

En s'éloignant de ſa muſe
L'amant de Laure en ces mots
Du rivage de Vaucluſe
Fit retentir les échos.
O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes ſens,
Rocher, qu'attendrit ma lyre,
Redis encor ſes accens.

En répondant à mes plaintes
Echos, vous avez appris
Quels ſont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien épris,
N'oubliez pas ce langage,
Et, ſi Laure quelquefois
Vient rêver ſur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ſes charmes
Tous mes ſens ſont occupés :
Dites-lui que de mes larmes
Tous mes pas ſeront trempés,
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon ſouvenir ne ſera
Qu'un miroir pur & fidele
Où l'amour me la peindra.

Dites-lui que ſon image
Me ſuivra dans le ſommeil,
Et recevra pour hommage
Le ſoupir de mon réveil.
Que mon oreille attentive
Croira ſans ceſſe écouter
Les ſons, que ſa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les graces
Viendroient pour me conſoler ;
Que les amours ſur mes traces
Loin d'elle auroient beau voler ;
A leur troupe enchantereſſe
Je dirois dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendreſſe
Ou laiſſez couler mes pleurs.

Inſenſible à tout, loin d'elle
Rien ne flatte mes deſirs ;
Je me croirois infidele,
De goûter quelques plaiſirs.
Sur une rive étrangere
Où le deſtin me conduit,
Une eſpérance légere
Eſt le ſeul bien qui me ſuit.

Mais, ſi Laure m'eſt ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie,
Quand j'aurai perdu l'eſpoir.
Puiſſe la Parque appaiſée
Me laiſſer, après ma mort,
Préférer à l'Elyſée
Les ombrages de ce bord.

De Verſailles, le 18 Février 1778.

Le Prince Louis, grand Aumônier, eſt depuis trois ſemaines ici avec un train magnifique, ne ſortant qu'avec un cortege de courtiſans. C'eſt un ſeigneur honnête & très-aimable : il fait les délices de M. & de Madame de Maurepas, mais la Famille Royale ne paroît pas auſſi prévenue en ſa faveur.

Le N°. 18 du Journal de Linguet, avoit été dénoncé au Parlement par un de Meſſieurs qui avoient remis la dénonciation aux gens du Roi, mais l'avocat général Seguier vient de leur déclarer qu'il ne voyoit pas lieu à donner des concluſions. M. Seguier craint vraiſemblablement de ſe mettre aux priſes avec un adverſaire tel que Linguet.

Lorſque la députation du Parlement vint ici chez M. le Garde des Sceaux, pour recevoir la réponſe du Roi aux remontrances ſur l'affaire des vingtiemes, le chef de la Magiſtrature leur répondit d'abord verbalement d'une maniere ſi entortillée, que Meſſieurs n'en comprenoient pas le ſens. Enfin il tira de ſa poche une réponſe écrite, qu'il lut & dont le réſultat eſt que l'eſprit du Roi n'étant pas encore mûri par l'âge & par l'expérience des affaires, les repréſentations récidivées qu'ils pourroient faire n'auroient d'autre ſuccès que d'aigrir ce jeune Prince, parce que tout en lui prouvant que le Parlement déſiroit le bien, Sa Majeſté ne croiroit pas, quant à préſent, pouvoir mieux le chercher ni employer des moyens plus propres pour le procurer. Au reſte, cette réponſe fabriquée par M. Necker pour défendre ſon opération la défend aſſez mal. Comme communément ces ſortes de réponſes ſont courtes, que celle-ci eſt fort longue, & que d'ailleurs nous rions & plaiſantons de tout, nos plaiſans ont dit : *La réponſe eſt le pendant de l'épée de Charlemagne.* — Pourquoi ? — *C'eſt qu'elle eſt longue eſt plate.*

Le Garde des Sceaux paroît avoir abandonné ſon cher Edit concernant les préſidiaux, & le grand Conſeil n'eſt pas encore abattu. Le chef de la Magiſtrature a dit au Lieutenant de Police, qu'il falloit défendre l'entrée du Journal de Linguet. « Monſeigneur, quand vous » me remettrez un ordre de la main du Roi, » je le ferai. — Mais n'ai-je pas le droit !... — » Monſeigneur, c'eſt un tel ordre qui a per-

» mis l'introduction, il m'en faut un ſembla-
» ble pour y contrevenir. »

On ne parloit ici la ſemaine derniere, que de la guerre entre l'Empereur & le Roi de Pruſſe, à l'occaſion de la ſucceſſion de Baviere, on diſoit même que S. M. Pruſſienne nous avoit fait inſinuer qu'Elle eſpéroit bien que nous ne donnerions pas le ſecours de 24,000 hommes que nous devons à la Maiſon d'Autriche pour ſa défenſe.

De Paris, le 21 Février 1778.

La *famoſité* de notre Académie des *Quarante*, & l'intérêt qu'on a pris aux événemens qui rendront remarquable l'époque actuelle de ſon hiſtoire, m'engagent à vous tranſcrire une lettre du Cardinal de Richelieu ſon fondateur. Cette lettre qui n'eſt point connue eſt relative à cet établiſſement, & adreſſée au favori du Cardinal. " *Mon cher Bois-Robert*, la France
» malgré la foibleſſe d'un Roi, les intrigues des
» Grands, la fureur des partis que j'écraſe &
» des haines que je mépriſe, la France, dis-je,
» touche à un moment de ſplendeur que je
» m'applaudis d'avoir préparé. J'ai mis à la
» raiſon les Cours de Rome & de Madrid; j'ai
» pris la Rochelle en dépit de trois Rois. Cette
» place qui commençoit à devenir un nouvel
» Etat dans l'Etat; le boulevard du Calviniſ-
» me eſt renverſé; j'ai tranché là du Général
» & je ne m'en ſuis pas mal tiré. Les proteſ-
» tans ſont à bas, la Maiſon d'Autriche parle
» moins haut, la Reine mere eſt déconcertée

» par ma réconciliation avec ſon fils, & la jour-
» née des dupes ne l'a pas été pour moi ; elle
» a ſauvé la France en affermiſſant mon auto-
» rité. La Baſtille regorge de mes ennemis ;
» je les aime mieux là qu'ailleurs ; tout le monde
» murmure, perſonne n'oſe agir. Voilà ce qu'il
» faut à un Miniſtre dont le deſpotiſme n'eſt
» que le ſecret de faire le bien ſans contra-
» diction. Je tiens ferme enfin, entre mes
» mains, les rênes du gouvernement, & par-
» venu au dernier période de mes op érations
» politiques, j'ai reporté mes regards ſur des
» objets plus paiſibles, mais non moins inté-
» reſſans pour la nation ; je l'aime aſſez pour
» me vouer à ſa haine, en voulant fortement
» ſa gloire & ſes progrès. „

» J'ai fondé l'Imprimerie Royale, j'ai re-
» bâti la Sorbonne, j'ai élevé le Palais où je
» regne, j'ai établi le Jardin des plantes, &
» quoique mes actions ſoient pacifiques en appa-
» rence, le Roi d'Angleterre, avant qu'il ſoit
» un an, verra que je ne m'endors pas ſur mes
» vengeances. En attendant, je cherche dans
» les lettres des loiſirs doux, des amuſemens
» ſolides, un aliment à mon activité. Jaloux
» d'être regardé comme le pere de la Tragédie
» & de la Comédie françoiſes, j'ai fait conſ-
» truire, à cette intention, dans l'intérieur
» de mon palais, un théâtre qu'il ne tient
» qu'à Rotrou & à Corneille de rendre fameux.
» Je ne ſuis que leur protecteur, je voudrois
» être leur rival. La gloire des lettres eſt la
» plus pure de toutes. Mais je me ſuis apperçu
» que ceux qui les cultivent, détachés de tous

» les intérêts, diviſés par leur état même,
» autant que par la jalouſie, n'ayant aucun
» point de ralliement, aucun but fixe, ne jet-
» teroient jamais, ainſi déſunis, l'éclat qui
» doit être la ſuite & la récompenſe de leurs
» travaux. Tous ces rayons divergens, pour
» avoir de la force & de la chaleur, doivent
» être réduits à un ſeul faiſceau; telle eſt la
» révolution que je veux opérer, en formant
» un corps de quarante hommes choiſis dans
» l'élite de la nation, qui en épurent la lan-
» gue, en étendent les idées, acquierent en
» matiere de goût, une ſorte de puiſſance lé-
» giſlative équivalente à celle de nos tribu-
» naux, en matiere de gouvernement; ſi ja-
» mais l'intrigue, la cabale, les petites ma-
» nœuvres doivent être bannies d'une ſociété,
» elles le ſeront de celle dont je médite le
» plan; la culture des lettres adoucit l'ame,
» la diſpoſe à l'indulgence, ſur-tout à cet eſ-
» prit d'équité fruit naturel des connoiſſances
» & de la philoſophie. Plus on eſt éclairé,
» moins on doit être perſécuteur; la perſé-
» cution eſt fille de l'ignorance à moins qu'elle
» ne le ſoit de la politique & de la néceſſité.
» Dans ce nouveau lycée on tiendra d'une
» main impartiale la balance des réputations;
» il n'y s'agira pas, je m'en flatte au moins,
» de ces haines particulieres & de ces petites
» rivalités baſſes qui feroient tout de ſuite
» quarante ſots de quarante hommes d'eſprit;
» mais de l'intérêt général d'une aſſociation
» d'où il peut réſulter les plus grands avan-
» tages; elle ſera en quelque ſorte un dépôt

» illuſtre de tout ce que la France aura de » ſcience, de goût & de politeſſe. »

„ Il ſera, je crois, parfaitement déſigné ſous „ le nom d'Académie françoiſe; ce qui ſuppo- „ ſera un corps appartenant à la nation, & „ dès-lors inacceſſible aux brigues, aux in- „ ſinuations, aux vues étroites, au Cailletage „ meurtrier des cotteries ſubalternes. „

„ Pour élever l'ame de chacun de ſes mem- „ bres aux idées nobles dont je leur remets „ l'exécution, ils auront pour deviſe : à *l'im-* „ *mortalité*. Cela eſt un peu faſtueux, mais „ c'eſt ainſi que les hommes ſe menent. Il eſt „ bon de leur exagérer les avantages de la „ gloire; ſans cela, ils n'en verroient plus que „ les difficultés. Pour les rendre bons ou grands, „ il faut preſque toujours commencer par les „ tromper. „

„ Un corps, (de beaux-eſprits ſur-tout) ne „ peut ſe ſoutenir que par des louanges de „ fondation; ſemblables à certains fruits tar- „ difs qui pour mûrir, ont beſoin de tous les „ feux de l'aſtre du jour. En conſéquence, ces „ Meſſieurs ſe loueront de leur vivant & on les „ louera publiquement après leur mort, afin „ d'encourager leurs ſucceſſeurs. Il ſera peut- „ être difficile de varier ce protocole éternel „ d'éloges, mais ce ſera l'affaire de leur élo- „ quence, car je m'attends bien qu'ils ſeront „ éloquens. Quant à leurs autres devoirs, je „ m'en fie d'avance à leur choix & à leur ſa- „ geſſe que je ſuppoſe incorruptible. Il n'y „ aura de titre d'excluſion que pour la médio- „ crité. Les vrais littérateurs, au-lieu de trou-

„ ver des tyrans dans une ſociété de ſages, „ y viendront chercher au contraire des armes „ contre l'oppreſſion. La voix des ſuccès n'y ſera jamais étouffée par celle de l'envie ; la nation déſignera les choix & ils „ ſeront confirmés par le corps qui la repréſentera. „

„ Un autre moyen, ce me ſemble, de lui „ donner du poids & de la conſiſtance aux „ yeux du public, c'eſt d'y réſerver des places „ pour les hommes de la Cour, de quelque „ rang qu'ils ſoient, & de mettre ainſi au pair „ des dignités & des *titres*, les talens ſupérieurs, qui, par eux-mêmes, doivent franchir les diſtances & ne plus connoître d'inégalité ; bien entendu que les hommes puiſſans, adoptés par faveur, prendront ſur eux „ de ne jamais exiger rien d'injuſte, comme „ à la rigueur cela pourroit leur arriver, & „ qu'ils ne ſe ſerviront de leur crédit que „ dans les occaſions importantes où leur ſociété „ aura beſoin de leur appui „

„ Cette confraternité des hommes de lettres „ & de ceux qui n'ont ſur eux que l'avantage „ de la naiſſance, me paroît devoir être également honorable pour les deux claſſes. Ce „ n'eſt qu'en ſe confondant qu'ils pourront mutuellement s'appuyer. Où la gloire ſera commune, les diſtinctions n'auront plus d'accès ; „ elle couvrira tout du même éclat & préſentera ſous la même palme, l'Alteſſe, l'Eminence & le ſimple Académicien aux regards „ de la poſtérité. „

„ Voilà en partie mes idées ſur cet éta-

„ bliſſement, & je ne le regarde pas comme
„ la moindre branche de ma réputation. „

„ Les circonſtances m'ont forcé d'être ferme
„ & de paroître cruel. Je veux au moins laiſ-
„ ſer un monument dont l'amour des hommes
„ ſoit la baſe, dont la douceur ſoit le lien &
„ qui atteſte à l'avenir, que les rigueurs de
„ mon miniſtere ont bien plutôt été le crime
„ des temps, que celui de mon ambition, de
„ mon caractere & de ma politique. „

„ Adieu, Bois-Robert, vous êtes trop long-
„ temps à la campagne. Revenez au plutôt,
„ j'ai beſoin de quelqu'un qui me faſſe rire.
„ Je fais jouer ſur mon théâtre la Tragédie
„ de *Mirame*. J'en ai fourni le ſujet, le plan
„ & la plupart des vers à ce bon Saint-Sorlin.
„ N'importe, il croit naïvement que c'eſt lui
„ qui l'a faite, ſoit : je ne me donnerai pas
„ la peine de détruire ſon illuſion. „

„ Quoi qu'il en ſoit, je veux que vous aſ-
„ ſiſtiez à ce ſpectacle, duſſiez-vous, après, en
„ faire des plaiſanteries. Je pardonne aux épi-
„ grammes pourvu qu'elles m'amuſent. Vous
„ m'avez laiſſé Colletet & l'Etoile : ces deux
„ gens m'ennuient, & quoiqu'il ne faſſe ni
„ vers ni proſe, mon ſinge a beaucoup plus
„ d'eſprit qu'eux. Encore une fois, je vous
„ attends avant huit jours, ſinon, je vous
„ exile, & Citois (*) aura beau faire, il n'y
„ aura pas d'ordonnance qui tienne, je ne
„ vous rappellerai plus. „

(*) Médecin du Cardinal.

Je ne peux m'empêcher de vous raconter une plaiſanterie dont une ſociété joyeuſe s'eſt fort amuſée dans une petite ville de Province. C'étoit à propos du dîner que le Général Gates donna aux Généraux Anglois le jour de la capitulation de Burgoyne (ce dîner fut ſervi ſur deux planches ſans nappe, & conſiſtoit en un jambon, une oie & un vaſte plat de viande bouillie.) On diſoit qu'après ce très-frugal dîner, les Généraux donnerent Bal, précédé d'une repréſentation de l'*Avocat Patelin*, comédie, traduite du François par le Général Burgoyne : chacun, tant d'un parti que de l'autre, voulut y jouer ſon rôle. Le Général Howe prit celui de M. Guillaume. Celui-ci croyoit aller manger l'oie chez l'Avocat, & fut bien duement attrapé. L'Anglois croyoit plumer l'oie dans Philadelphie, qu'y trouva-t-il ? Arnold fit Agnelet. L'un tuoit les moutons de M. Guillaume, pour empêcher qu'ils ne mouruſſent de la clavelée, l'Américain paſſa les Anglois au fil de l'épée, pour les guérir de la maladie du ſuicide. Enfin, le rôle de l'Avocat fut donné au brave Washington. Celui-ci, dès le commencement de la guerre, ſe traça un plan qu'il ſuit ſans qu'on puiſſe l'en détourner. Patelin, dès la premiere ſcene annonce ſon deſſein : la dèrniere en eſt l'exécution. Burgoyne, Clinton, Gates ſe chargerent des rôles ſubalternes. Immédiatement après la piece, le Bal commença : Burgoyne & Arnold danſerent une Allemande, dans laquelle on remarquoit de très-plaiſantes figures ; par exemple, après cinq ou ſix tours de paſſe-paſſe, l'Anglois

ſe trouvoit la tête priſe entre les deux genoux de l'Américain ; Clinton & Gates danſerent un Menuet, mais ſans ſe donner la main, enfin, Howe & Washington donnerent une Matelote Iroquoiſe, à la fin de laquelle le Philadelphien battit quelques entrechats, en attendant que l'Achille d'Albion battît la chamade.

La ſalle du ſpectacle & du bal offroit les plus belles décorations ; on y remarqua de bons tableaux. Un entr'autres où l'on avoit peint la liberté domptant un léopard, avec ces mots, *Dat vincla libertas*, plut aux inſurgens. La fable de la bellette entrée dans un grenier, & faiſant de vains efforts pour en ſortir, avec ces mots au bas, *Non quo ingreſſa, exitura modo*, parut aux Anglois d'une invention plate, & d'un coloris fade; Howe ne dit pas ce qu'il en penſoit.

L'orcheſtre enfin étoit compoſé de Penſilvains & d'Anglois, ceux-ci donnerent un *Miſerere* dans le goût Italien; des *Oratorio* dédiés au Général Arnold, des *Fugues* en préſence de Gates, des *ſonates*, *quatuor*, *trio*, &c. ; & pour terminer, les variations de l'air *ma liberté fait mon bonheur ſuprême ;* dans leſquelles, tandis que les inſurgens chantoient en chœur ce refrain :

» Moi j'aime mieux chanter & rire,
» C'eſt le fruit de la liberté.

les Anglois comptoient triſtement douze ou quinze meſures de tacet.

Voici encore une jolie Romance nouvelle de M. Berquin.

O lit charmant, où ma Myrthé
Dort en paix quoique ſans défenſe,
Temple ſecret de la beauté,
Va, ne crains rien de ma préſence ;
Je puis trouver la volupté
Au ſein même de l'innocence.

Laiſſe-moi poſer cette fleur
Au chevet de ma bien-aimée;
Qu'elle en reſpire la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle douceur
A ſon haleine parfumée!

O ſommeil! laiſſe-moi jouir
Du calme heureux où tu la plonges;
Laiſſe mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ſes ſonges;
Et que ſans avoir à rougir,
Elle ſe plaiſe à leurs menſonges!

Mais, quel tranſport en ce moment
Agite ſon ame attendrie?
Dieux! pour qui ce ſoupir charmant
Qui meurt ſur ta bouche fleurie?
O ma Myrthé, c'eſt ton amant
Qui fait ta douce rêverie!

Que tu dois me voir amoureux
Dans ce ſonge qui te careſſe!
Mais un ſonge au gré de mes vœux
Te peindroit-il donc ma tendreſſe,

Lorſque moi-même je ne peux
T'en exprimer toute l'ivreſſe?

Si juſqu'au retour du ſoleil
Baigné de l'air qu'elle reſpire,
J'oſois ici de ſon ſommeil
Partager l'aimable délire!
Si je pouvois à ſon réveil
Surprendre ſon premier ſourire!

Mais non, de ces vœux indiſcrets
Loin de moi l'ardeur égarée!
Dors ma Myrthé, repoſe en paix,
Qu'en cette retraite ſacrée,
Tout ſoit pur comme tes attraits,
Timide comme ta penſée!

S'il m'en coûte quelques ſoupirs
A m'arracher de ta préſence,
Je n'y perds pas tous mes plaiſirs:
Sans offenſer ton innocence,
J'emporte avec moi mes deſirs,
Et les douceurs de l'eſpérance.

On cite déjà une foule de traits du ſéjour de M. de Voltaire à Paris. Entr'autres bons mots, en voici un de Madame la Maréchale de Luxembourg. Elle étoit en converſation avec Papa grand-homme : entre Mlle. Clairon, qui s'écrie d'un ton théâtral : *O mon Dieu tutélaire*, puis ſe jettant aux pieds du patriarche, balbutie pluſieurs fois *mon ame*, & n'acheve pas. Madame de Luxembourg, fâchée d'avoir été interrompue par la harangueuſe, lui dit bruſquement : « Dites *mon art*, Mademoiſelle, & finiſſez

finissez. » Belle & Bonne (l'épouse de M. de Villette) au dire des Parisiens, n'est pas aussi belle qu'on l'avoit annoncée. Il paroît qu'ils ne lui contestent pas la qualité de bonne, mais je crois qu'elle ne la leur communiquera point, car ils s'exercent avec rigueur sur le compte de l'épouse & de l'époux.

De Versailles, le 26 Février 1778.

Le triomphe éclatant de M. de Voltaire à Paris vient de recevoir un petit échec assez cruel. On se proposoit de lui donner le fauteuil au théâtre françois, honneur accordé à Corneille & à Racine. La Reine vouloit qu'il eût une loge tapissée comme la sienne, & à côté de la sienne, afin de pouvoir causer avec lui chaque jour, &c. &c. Mais le Roi étant chez son auguste épouse, & entendant parler de Voltaire, se mit à dire : *eh, eh, M. de Voltaire! il est à Paris; cela est vrai, mais c'est sans ma permission.* — *Mais, Sire*, il n'a jamais été exilé. — *Cela se peut; mais je sais ce que je veux dire.*

A l'occasion de la mort de *le Kain*, notre acteur tragique, on a fait ce malin couplet sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

Nous venons de perdre le Kain
Et Saint-Germain;
Maurepas fait notre destin,
Destin funeste!
Mais il nous reste
Monsieur Carlin.

Ce *Monſieur Carlin* eſt l'arlequin de la comédie Italienne, dont la perte que l'on croit prochaine ſera auſſi irréparable que celle de le Kain.

On a honoré les mânes de le Kain, de l'épitaphe ſuivante.

Il eſt mort ce ſublime acteur
Qui doit vivre à jamais chez la race future,
Qui fit long-temps combattre & l'art & la nature.
Lutte pénible, où l'art ſeul fut vainqueur.
Nature de ſes traits enlaidit l'aſſemblage,
Fit ſa taille écourtée & ſa voix ſans accords;
Par les mains du travail l'art ſeul grandit ſon corps,
Aſſouplit ſon organe, embellit ſon viſage;
Ses efforts, Melpomene, ont emporté le prix;
De tes propres lauriers il couronna ſa tête,
Et malgré toi, ton ſceptre en ſes mains fut remis:
Si par droit de naiſſance il ne l'a point acquis,
Il l'obtint par droit de conquête.

La meilleure des épitaphes de *le Kain* ne ſeroit-elle pas celle-ci?

Ci gît le Kain, ci gît la tragédie.

De Paris, le 28 Février 1778.

Je vous annonce l'arrivée des Bouffons italiens que la nouvelle adminiſtration de l'Opéra a fait venir à grands frais pour augmenter un peu ſa recette. A compter de la rentrée prochaine, ce ſpectacle ſera ouvert cinq à ſix fois par ſemaine. Le nouveau directeur fait à peu près comme ce Prince qui crut décupler ſon

revenu en décuplant le nombre des portes de la ville, & fut tout étonné de voir qu'on ne percevoit pas plus de droits d'entrées aux vingt portes nouvelles que n'en avoient rapportés les deux portes qui exiſtoient auparavant. Au moins, peut-on obſerver que M. de Viſmes en multipliant prodigieuſement ſes dépenſes, aura beſoin pour les ſupporter, d'une augmentation de produit de laquelle il ne peut guere ſe flatter.

M. Gluck eſt parti pour Vienne & a emporté dans ſon porte-feuille deux tragédies qu'il nous préſentera l'hiver prochain avec toute la magie de ſon art inimitable. L'une eſt *Iphigénie en Tauride* & l'autre *Atys*.

Les repréſentations de *Roland* ſe continuent à l'opéra avec aſſez d'affluence, comme il eſt d'uſage dans cette ſaiſon, où une infinité de gens déſœuvrés vont cauſer *filles* en faiſant ſemblant d'écouter une muſique agréable, & en lorgnant ce qu'ils peuvent appercevoir des attraits qui ſe trémouſſent ſur le théâtre. Tout le monde à peu près paroît cependant avoir pris un parti ſur la grande queſtion à décider entre Gluck & Piccini, & ſelon les apparences la muſique de celui-ci ſera réſervée pour les jours des bouffons.

Voici encore des vers en l'honneur de Saratoga.

Patente de Lord-Duc pour John Burgoyne.

Nous le Parlement d'Angleterre,
Souverain par mer & par terre
D'Empereurs, Rois & Potentats,
Corſaires, inſulaires & ſoubas,

A tous Rois, Etats monarchiques,
Margraves, Electeurs, Républiques
Salut. N'ayant rien plus à cœur
Que de combler de biens, d'honneur,
Tous ceux qui par action belle,
Se couvrent de gloire immortelle,
Ayant à toutes bonnes fins
Examiné tous les bultins
Qui ſont venus de l'Amérique
Et autres lieux rimans en *igue* :
Ayant enfin oui le rapport
Préſenté par Suffolk & Nort
Sur les hauts faits de Jean Burgoyne,
Voulons que ce grand Capitaine
Dont on veut dénigrer le nom,
En le traitant de fanfaron,
Soit accordé toute juſtice ;
Et pour confondre la malice
De Burke & Pitt ſes ennemis
Et d'autres tortueux eſprits ;
Mandons à notre Secrétaire
D'expédier en beau caractere
A ce Général fameux
Brevets & titres glorieux
Pour rétablir ſa renommée
Fort injuſtement attaquée
En maints lieux & pays divers
Tant déçà que delà les mers.

A ces cauſes, par ces préſentes
Authentiques lettres-patentes ;
Nous & le Roi, nous le nommons
Duc & Milord de Benningſton :
Permettons qu'en ſes armoiries
Pour ſupports ſoient deux batteries

Des canons qu'à *Saragota*
Ce général abandonna,
En faiſant ſi belle retraite,
Quand ſon armée fut défaite
Par ces inſurgens, ces poltrons
Et ces François vrais fanfarons,
Qui n'auront jamais en partage
De nos Allemands le courage,
N'en déplaiſe au Comte Turpin
Qui l'un de nous, provoque en vain.
Ayant le tout conſidéré
Et mûrement délibéré,
Avons, ſous le grand ſceau de cire
Et le cachet de notre *Sire*,
Expédié le préſent brevet
De Duc Pair, même Baronnet
Pour le Général Jean Burgoyne.
Signé Bute, Nort & Germaine,
Trente Janvier avant minuit
Mil ſept cent ſoixante dix-huit.

Je vous ai déjà fait remarquer que depuis quelque temps nos preſſes ne ſont guere occupées que pour les journaux & les critiques de toute eſpece. On écrit ſur les écrits des autres, qui écrivent à leur tour ſur ce qu'on écrit contre eux ; notre librairie rouloit ſur ce cercle vicieux, & ſur quelques compilations, lorſque la circulation a été ſubitement interrompue dans ce genre de commerce, par la mauvaiſe humeur que les nouveaux réglemens ont donnée aux bibliopoles de la capitale, & par l'incertitude des changemens que ces ordonnances pourroient encore éprouver d'après leurs ſollicitations. Ces

événemens au reſte ont bien pu empêcher ou retarder la publication de pluſieurs bons livres, mais non pas celle de quelques brochures aſſez plates en général & toujours un peu épigrammatiques. De ce nombre eſt l'*Apologie de l'Almanach des Muſes de l'année* 1778, par M. de Francaleu; avec cette épigraphe:

Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule & je n'oſerai rire?

Boileau.

Vous devinez bien que cette prétendue apologie eſt une ſatyre. Elle a pour objet l'*Almanach des Muſes* & le projet formé par les *Princes du Parnaſſe*, éditeurs de cette collection, de nous donner un recueil complet des pieces fugitives, depuis la naiſſance de la poéſie en France. » Divin fils de Latone, s'écrie à ce ſujet M. de » Francaleu, toi qui regnes dans le délicieux » ſéjour qu'arroſe l'eau d'hippocrene, tu as » donc enfin tourné un regard paternel ſur ma » patrie! oui, c'eſt toi qui viens d'inſpirer à » tes diſciples chéris un ſi courageux deſſein,... » ſoutiens cette entrepriſe commencée ſous de » ſi heureux auſpices; & que tes fideles hiſto» riographes, après avoir tiré du ſein des téne» bres tant de pieces charmantes dignes de voir » le jour, aillent, pour prix de leurs glorieux » travaux, tenir à tes côtés, tes ſceaux au tem» ple de mémoire....» Un éclat de rire qui ſe fait entendre tire M. de Francaleu de cette extaſe; c'eſt Dorval ſon neveu qui ne conçoit pas comment ſon oncle peut raffoler d'une ſembla-

ble rapſodie. On examine le recueil de cette année : l'oncle trouve tout excellent comme de raiſon, & peu de pieces ſont du goût de Dorval. Il en veut principalement à M. Dorat & à M. François de Neufchateau. Il s'attire à la fin la malédiction de ſon oncle : c'eſt l'endroit le plus plaiſant de ce petit pamphlet ; le voici.

» Vas, maudit ſoit l'inſtant où mon malheureux frere
M'embarraſſa d'un monſtre en devenant ton pere.
(*Métromanie.*)

» Va, dis-je, je t'abandonne à ton aveuglement, J'avois cru appercevoir en toi le germe de quelques talens : combien je me ſuis trompé ! tu n'as que le fiel d'une vipere. Mais je ſerai bien vengé : tu ramperas, tandis que ceux que tu dénigres planeront dans les cieux. Oui, j'ai déjà ſouſcrit pour douze exemplaires de l'immortelle collection dont le ſuccès confondra ton ame jalouſe. Tu verras le nom de ton oncle imprimé dans la liſte des ſouſcripteurs, atteſter à tout l'univers la pureté de ſon goût. Ma bibliotheque gémira ſous le poids précieux des volumes multipliés qui s'empreſſeront d'éclorre ; & j'admirerai à mon aiſe les buſtes gravés de ces grands hommes qui t'offuſquent, couronnés de lauriers qui n'ombrageront jamais ta tête altiere. Cours porter dans tes cercles aveuglés, tes vers auſſi inſipides que ta perſonne. Si Apollon n'étoit le plus pacifique des Dieux, il auroit déjà emprunté les carreaux de ſon pere pour te réduire en poudre. Mais c'eſt à moi qu'ap-

» partient le droit de le venger : va, malheu-
» reux, je te donne en ſon nom ma malédic-
» tion poétique. »

M. Pierre-Matthieu Renault de St. Germain, né à Châtellerault, dont ſa famille eſt originaire, eſt décédé au mois de Mars dernier à Chandernagor ſur les bords du Gange, âgé de quatre-vingts ans. Il paſſoit pour un des plus anciens Européens qui aient jamais exiſté dans l'Indoſtan. Après avoir occupé les grades les plus diſtingués, il avoit été pendant ſeize ans Gouverneur & Directeur général des établiſſemens françois dans le Bengale. Sa ſanté ne lui ayant pas permis d'en continuer les fonctions, à la derniere paix, le feu Roi lui en conſerva le titre & les honneurs, par des lettres de gouverneur honoraire qu'il lui fit expédier. Pendant près de cinquante ans qu'il a été au ſervice du Roi & de la Compagnie, il a reçu les témoignages les plus flatteurs de ſatisfaction de la part des différens Miniſtres de S. M. dont ſa famille conſerve les lettres. Les Anglois ayant commencé les opérations de la derniere guerre par attaquer avec toutes les forces qu'ils avoient préparées à cet effet, nos établiſſemens de Bengale, M. Renault de St. Germain ſe trouva aſſiégé au mois de Mars 1757 à Chandernagor par la flotte de l'amiral Varron & par l'armée du Colonel Clive, devenu Lord depuis, & fort célebre par les richeſſes immenſes qu'il avoit accumulées dans l'Inde. Dépourvu de forces & de ſecours, ſans munitions, ſans retranchemens, avec quelques Européens & environ trois cens Cipayes, M. Renault tint quelque

temps en échec l'armée & la flotte ennemie, & lorſqu'il fut réduit à capituler, il le fit d'une maniere qui lui mérita des éloges des Anglois & des remercîmens du Gouvernement. Il avoit ſous ſes ordres pendant le ſiege, pluſieurs officiers de mérite dont il s'empreſſa de vanter & de faire récompenſer les ſervices. De ce nombre furent M. de la Vigne-Buiſſon qui commande actuellement à l'Orient, lequel obtint la croix de St. Louis, & M. Law de Lauriſſon qui fut fait Colonel, & qui eſt aujourd'hui Gouverneur général de l'Inde françoiſe : c'eſt le *petit-fils du célebre Law*. On a remarqué que M. Renault eſt mort préciſément vingt-ans après la priſe de Chandernagor, jour pour jour. Il a joui pendant ſa longue carriere de la plus grande conſidération perſonnelle. Il avoit fait un commerce conſidérable & acquis de grandes richeſſes. L'emploi qu'il en faiſoit a dû le faire regretter des pauvres ; comme ſes vertus, la douceur de ſes mœurs & l'extrême probité dont il a toujours fait profeſſion, l'ont fait regretter de ſes amis & de ſa famille. Le teſtament qu'il a fait eſt une derniere preuve de ſa piété, de ſa bienfaiſance & de ſon amour pour la patrie. Après avoir accordé la liberté à pluſieurs familles d'eſclaves & ordonné des aumônes à Chandernagor, il a fait des diſpoſitions analogues en faveur de ſes concitoyens & de la ville où il avoit pris naiſſance. Rien n'eſt plus intéreſſant que l'article de ſon teſtament, par lequel il recommande à ſes enfans d'être toujours vertueux & toujours amis.

Vous voyez, Monſieur, que ſi le ſéjour d'ou-

tre-mer corrompt ordinairement les mœurs ; il a quelquefois auſſi ſervi au développement aux vertus. L'exemple de M. Renault n'eſt pas le ſeul qu'on puiſſe citer. Il faut, à la vérité, avouer que les climats ſalubres occaſionnent moins de déréglemens que ceux où l'influence d'une température mal-ſaine menace continuellement les jours. On voit peu de gens ſonger à ſe former un établiſſement durable dans les contrées de l'Amérique, où on n'augmente ſa fortune qu'en abrégeant ſa vie. On y cherche à hâter ſes ſuccès par toutes ſortes de voies, pour revenir promptement un jour dans ſa patrie, & on eſſaie d'oublier dans le ſein d'une débauche effrénée, les ſouffrances & les déſagrémens d'une exiſtence qui lutte ſans ceſſe contre la mort.

Le fils d'un riche négociant s'étoit livré dans ſa jeuneſſe à tous les excès. Il irrita ſon pere dont il négligea les ſages avis. Le vieillard, près de finir ſa carriere, fait un acte par lequel il déshérite ſon jeune fils & meurt. Dorval inſtruit de la mort de ſon pere, fait de ſérieuſes réflexions, rentre en lui-même & pleure ſes égaremens paſſés. Il apprend bientôt qu'il eſt déshérité. Cette nouvelle n'arrache de ſa bouche aucun murmure injurieux à la mémoire de ſon pere. Il la reſpecte juſques dans l'acte le plus déſavantageux à ſes intérêts. Il dit ſeulement ces mots : *Je l'ai mérité.* Cette modération parvint aux oreilles de Jenneval ſon frere, qui, charmé de voir le changement des mœurs de Dorval, va le trouver, l'embraſſe & lui adreſſe ces paroles à jamais mé-

morables : « *Mon frere, par un teſtament que voici, nôtre pere commun m'a inſtitué ſon légataire univerſel ; mais il n'a ſans doute voulu exclure que l'homme que vous étiez alors & non celui que vous êtes aujourd'hui, je vous rends la part qui vous eſt due.* »

L'exemple d'un pareil déſintéreſſement eſt bien rare : cependant il n'eſt pas unique. Il me rappelle un autre trait auſſi généreux. Par un caprice aſſez ordinaire à un chef de famille, un vieillard avoit trois filles : en mourant, il inſtitua la plus jeune ſa légataire univerſelle. Celle-ci, dès qu'elle le ſait, s'empare du teſtament, le cache & partage avec ſes ſœurs comme ſi de rien n'étoit. On n'a découvert cette belle action qu'après la mort de celle qui l'avoit faite. Cette conduite eſt plus généreuſe encore que celle du frere de Dorval ; la bienfaitrice a ſauvé à ſes ſœurs la honte d'être déshéritées & les a diſpenſées de toute reconnoiſſance.

LE SECRET DE LA NOCE.

CONTE.

La jeune Luce épouſa le vieux Luc.
A Cupidon ſon âge étoit rebelle.
Onc il ne put, de ſon amour caduc
Donner, hélas ! qu'une preuve à la belle :
Puis il lui dit : *voilà tout le ſecret !*
En femme ainſi, l'on vous métamorphoſe.
Cent fois, Madame, on recommenceroit
Que ce ſeroit toujours la même choſe.

De Paris, le 2 Mars 1778.

On a commencé à plaider au Parlement une affaire qui fait beaucoup de bruit. C'eſt celle de M. de Belledamade, négociant de la ville de Bordeaux, contre Meſſieurs de Queyſſac. Ils s'accuſent réciproquement d'aſſaſſinat : mais le négociant couvert de bleſſures a le triſte avantage de ces affreux témoignages ; les premiers Juges ont preſque jugé en ſa faveur, par les décrets décernés contre ſes adverſaires qui en ſont appellans. Déjà deux arrêts rendus tant à Bordeaux qu'à Toulouſe paroiſſent avoir confirmé ces décrets de priſe-de-corps ſur leſquels le Conſeil a cru trouver des moyens de caſſation, & d'après ce jugement, a envoyé au Parlement de Paris, ce procès qui a d'autant plus d'éclat que les plus habiles Avocats ſont en lice pour défendre & attaquer, trois de la part de Meſſieurs de Queyſſac (ils ſont trois freres) Gerbier à la tête. Target eſt pour le Sieur Damade. Cette cauſe attire beaucoup de monde au Palais. Meſſieurs de Queyſſac ſont trois Officiers, très-protégés, qui ont bien ſervi, & que l'on accuſe. Damade eſt un homme iſolé, ſans appui, qui n'a pour lui que la voix publique. On attend avec impatience le jugement qui doit fixer l'opinion générale.

Vous vous rappellez, Monſieur, les prétentions du domaine du Roi à la ſucceſſion très-conſidérable de M. Dumas, Receveur général des finances : un pauvre diable habitant de Lyon dans le fauxbourg de la Guillotiere, vient de

ſe préſenter muni de pieces qui le rendent héritier naturel de ce financier, qu'il démontre avoir été ſon oncle à la mode de Bretagne. Il y a tout lieu de croire qu'il ſuccédera à cinq ou ſix millions auxquels monte cet héritage.

Un bon Eccléſiaſtique, plein d'un zele ardent, s'eſt préſenté chez M. de Voltaire ces jours derniers, a demandé à lui parler en particulier. Lorſque tout le monde ſe fut retiré, il s'eſt jetté aux genoux de l'auteur de *la Pucelle*, en le conjurant de ſe confeſſer. M. de Voltaire a promis que quand l'envie lui en prendroit, il ne choiſiroit point d'autre confeſſeur. Le Prêtre tranquilliſé revient de temps en temps s'informer ſi le moment de la grace approche. Il eſpere que ce triomphe pourra au moins lui procurer un bénéfice, & certainement il l'auroit mérité.

Larive, acteur médiocre, reſte en poſſeſſion des rôles que le Kain jouoit avec une ſi grande ſupériorité. On vient de faire à cette occaſion ce quatrain :

Qui me conſolera du malheur qui m'arrive ;
Diſoit en ſoupirant Melpomene à Caron ?
Lorſque tu fis paſſer à *le Kain* l'acheron
Que ne dépoſois-tu ſes talens ſur *la rive* !

La premiere repréſentation *de l'Homme perſonnel*, comédie en un acte & en vers par M. Barthe, auteur des *Fauſſes infidélités*, n'a pas eu tout le ſuccès qu'on s'en étoit promis. Pourtant le rôle de l'*Homme perſonnel* rempli

par Moïſe a fait le plus grand plaiſir. Au moyen de corrections & de changemens aſſez conſidérables, cette piece en eſt à la quatrieme repréſentation & les applaudiſſemens ne manquent pas.

ÉPIGRAMME.

Eh, le pauvre Villette en vain
Paroit tout enflé de ſa gloire :
Il a beau faire, c'eſt un nain
Qui montre un géant à la foire.

A M. de Voltaire, arrivé à Paris le même jour que le Kain fut enterré.

Le même jour qu'on vit le célebre le Kain
S'acheminer vers l'infernale rive,
O Voltaire, Paris t'a reçu dans ſon ſein :
Roſcius s'en va le matin,
Sophocle, le ſoir, nous arrive.
Quelle double leçon pour l'homme obſervateur !
Que le haſard eſt un grand moraliſte !
Le trépas imprévu de ce ſublime Acteur
Afflige notre orgueil, autant qu'il nous attriſte.
L'aſpect de ſon lugubre deuil
Nous dit qu'on voit périr tout ce qu'on a vu naître,
Et que le plus grand homme eſt promis au cercueil ;
Mais s'il nous humilie, en nous faiſant connoître
Ce que l'homme doit devenir,
Tu ſais bien nous enorgueillir
En nous montrant ce qu'il peut être.
C'eſt offrir tour-à-tour, ſous diverſes couleurs,
De l'humaine nature un portrait qui reſſemble ;
Vous nous rappellez tout enſemble,
Lui, ſon néant, toi, ſa grandeur.

Par M. Imbert.

De Verſailles, le 5 Mars 1778.

Les Ducs & Pairs ſont occupés d'une grande queſtion relative à la maiſon de Rohan. Vous ſaurez peut-être que cette maiſon prétend deſcendre des Princes du ſang de Bretagne, que cette origine lui a toujours été conteſtée par la nobleſſe du royaume, & que jamais, malgré le crédit que les Rohans ont eu à différentes époques à la Cour, ils n'ont pu faire prononcer définitivement en leur faveur. En vue de préparer le ſuccès de cette prétention ſous les dernieres années de Louis XV, le Pere Griffet, Jéſuite, avoit compoſé un ouvrage ſur les preuves de l'hiſtoire, dont le but eſſentiel étoit d'accréditer la prétention des Rohans. M. Gibert fut chargé de répondre, & le fit bien; les Rohans chargerent un certain Abbé Georgel de répliquer. Sa réplique fut remiſe à M. de Laune, Avocat, pour la combattre en lui recommandant de ne rien ménager & d'attaquer avec force. M. de Laune a travaillé depuis ſix ans, & ſon travail venant d'être achevé, il a fallu convoquer les Pairs pour l'examiner. Entr'autres allégations importantes & frappantes, M. de Laune avance que les titres dont la maiſon de Rohan ſe prévaut, & qu'elle dit avoir trouvés à la tour de Londres, & dans l'abbaye de Marmoutier, ſont purement factices, qu'ils ne ſont ni du ſtyle ni de l'écriture du temps de leur date.

Les Pairs, après lecture & examen, ont été partagés en trois avis. L'Evêque de Noyon a

opiné que l'ouvrage fût remis aux Commiſſaires à l'effet d'obtenir la permiſſion du Roi de le faire imprimer pour en être remis un exemplaire aux archives de chaque pairie, de choiſir quatre généalogiſtes pour conſtater le faux des titres, &c. &c. Le ſecond avis a été ouvert par le Duc de Luynes, qui, ayant eu un Rohan pour aïeul, a propoſé de retoucher l'ouvrage qu'il trouvoit conſéquent, mais mal digéré. Le Duc de Nivernois, qui a ouvert le troiſieme avis, a dit que l'ouvrage lui paroiſſoit ſi mal fait, que s'il étoit imprimé perſonne n'auroit le courage de le lire ; qu'ainſi il falloit charger quelqu'un de le refondre en entier, le Duc de Mortemard a interrompu M. de Nivernois en lui diſant que le ſtyle ne faiſoit rien contre l'inculpation des faux titres : il falloit en finir ſur une affaire qui duroit depuis quinze ans. Après maints débats, la pluralité s'eſt réunie à ſuivre l'affaire ſans rélâche, & juſqu'à concluſion. D'après cela M. de Nivernois & quelques amis ont déclaré qu'ils ne viendroient plus aux aſſemblées pour cette affaire.

De Paris, le 7 Mars 1778.

La ſociété économique de Berne a annoncé, pour l'année prochaine, la diſtribution de deux prix de cinquante louis chacun, propoſés par des amis de l'humanité en faveur de ceux qui traiteront le mieux l'objet important, dont voici le programme : *Compoſer & rédiger un plan complet & détaillé de légiſlation ſur les matieres criminelles, ſous ce triple point de vue.* 1°. *Des*

crimes & des peines proportionnées qu'il convient de leur appliquer. 2°. De la nature & de la force des preuves & des préſomptions. 3°. De la maniere de les acquérir par la voie de la procédure criminelle, en ſorte que la douceur de l'inſtruction & des peines ſoit conciliée avec la certitude d'un châtiment prompt & exemplaire, & que la ſociété civile trouve la plus grande ſûreté poſſible pour la liberté & l'humanité. Cet objet intéreſſant a ſuggéré à un écrivain célebre & facile à reconnoître, (*) des réflexions qui forment un de ces ouvrages interdits aux journaliſtes, & dont par conſéquent je vous dois compte.

L'exiſtence des crimes eſt ſans contredit le premier des maux que doit déplorer le philoſophe ami de la ſageſſe & de l'humanité ; mais il eſt ſans remede, ou du moins on n'y peut oppoſer que des palliatifs inſuffiſans. Ce ſont les loix, ouvrages d'hommes ſujets à erreurs, conduits par des vues d'intérêt, égarés par les paſſions. L'imperfection de ces loix, leur obſcurité, leurs abus produiſent ſouvent des maux pires encore que ceux qu'elles ont pour objet de prévenir. « La loi, dit notre auteur, eſt un » poignard à deux tranchans qui égorge également l'innocent & le coupable. Ainſi, ce qui » devoit être la ſauvegarde des nations, en eſt » ſi ſouvent devenu le fléau, qu'on eſt parvenu à douter ſi la meilleure légiſlation ne » ſeroit point de n'en point avoir. En effet,

(*) M. de Voltaire : on m'aſſure qu'il eſt un de ceux dont la bienfaiſance a concouru à la formation de ces prix.

» ſi on vous fait un procès dont dépend votre
» vie, qu'on mette d'un côté les compilations
» des Bartoles, des Cujas, &c., que de l'autre
» on vous préſente vingt juges peu ſavans, mais
» qu'ils ſoient des vieillards exempts des paſ-
» ſions qui corrompent le cœur, au-deſſus du
» beſoin qui l'avilit, & accoutumés aux affai-
» res, dont l'habitude rend preſque toujours
» le ſens droit; dites-moi par qui vous choi-
» ſiriez d'être jugé, ou par cette foule de ba-
» billards orgueilleux, auſſi intéreſſés qu'inin-
» telligibles, ou par ces vingt ignorans reſpec-
» tables? »

Tous les crimes vont paſſer en revue devant notre écrivain philoſophe. Il commence par le vol, & tous les gens ſenſés regarderont avec lui comme une cruauté inutile & dangereuſe, l'uſage de le punir de mort. Ils ne ſeront peut-être pas également de ſon avis à l'égard du meurtre: » Voilà, dit-il, des citoyens qui vous crient, » un brutal m'a crevé un œil, un barbare a » tué mon frere, vengez-nous; donnez-moi un » œil de l'agreſſeur qui m'a éborgné; donnez-» moi tout le ſang du meurtrier par qui mon » frere a été égorgé, exécutez l'ancienne uni-» verſelle loi du talion: ne pouvez-vous pas » leur répondre; quand celui qui vous a fait » borgne aura un œil de moins, en aurez-vous » un de plus? Quand j'aurai fait mourir dans » les tourmens celui qui a tué votre frere, ce » frere ſera-t-il reſſuſcité? Attendez quelques » jours, alors votre juſte douleur aura perdu » de ſa violence; alors vous ne ſerez pas fâché » de voir, de l'œil qui vous reſte, une groſſe

» ſomme d'argent que je vous ferai donner » par le mutileur..... A l'égard de l'aſſaſſin de » votre frere il ſera votre eſclave tant qu'il vi- » vra. Je le rendrai toujours utile au public & » à vous-même. » Bien des gens penſeront qu'il eſt des meurtres qui ne méritent pas la mort, mais *ils* croiront que l'aſſaſſin de ſang-froid, de deſſein prémédité, pour des vues baſſes d'intérêt, ou pour certaines vengeances odieuſes & inexcuſables, eſt ce chien enragé dont il faut purger la ſociété pour ſauver la vie du plus grand nombre, parce que celui qui a pu commettre une fois ce crime, ne connoîtra plus de bornes à ſes fureurs ou à ſes paſſions, parce qu'il eſt impoſſible de s'aſſurer qu'il ne ſe rendra pas coupable d'un ſecond meurtre, ou du moins parce qu'aucun autre crime ne peut plus lui coûter. Ce chapitre devoit néceſſairement traiter de la guerre & amener celui du duel : ce que notre auteur dit ſur ces deux objets n'eſt pas neuf, mais n'en eſt pas moins philoſophique, & ne trouvera de contradicteurs que parmi ces claſſes de gens à qui les préjugés les plus odieux ſont devenus ſacrés, étant combinés avec leur intérêt perſonnel. " On dit que „ la guerre a rendu de tout temps les meurtres „ non-ſeulement légitimes, mais glorieux. Ce- „ pendant, d'où vient que la guerre fut tou- „ jours en horreur chez les Brachmanes, au- „ tant que le porc étoit en exécration chez „ les Arabes & les Egyptiens ? D'où vient que „ les Pythagoriens, les Thérapeutes, les Tro- „ glodites, les Eſſeniens, & ceux qui voulu- „ rent quelque temps les imiter, ne regarde-

„ rent les batailles tant vantées, ſi ſouvent
„ ordonnées par les Dieux de toute eſpece,
„ & honorées de leur préſence, que comme
„ d'infames aſſaſſinats multipliés, & comme
„ l'aſſemblage de tous les crimes? Les primi-
„ tifs auxquels on a donné le nom ridicule de
„ *Quakers*, ont fui & déteſté la guerre pendant
„ plus d'un ſiecle, juſqu'au jour où ils ont été
„ forcés par leurs freres les Chrétiens de Lon-
„ dres, de renoncer à cette prérogative qui
„ les diſtinguoit de preſque tout le reſte de la
„ terre. „ Et à l'égard du duel.... « Ne nous
„ direz-vous point pourquoi les Scipions, les
„ Metellus, les Céſars & les Pompées n'alloient
„ point ſur le pré pouſſer de tierce & de quar-
„ te, & pourquoi c'eſt la gloire d'un ſous-Lieu-
„ tenant Baſque ou Gaſcon, qui pour prix de
„ ſa vaillance & en exhauſſement de chevale-
„ rie, eſt condamné à être pendu?.... Ne re-
„ marquerez-vous pas que toute ſociété s'em-
„ preſſe à chaſſer un coquin, de qualité ou
„ non, qui eſt ſurpris trompant au jeu, ne
„ s'agiroit-il que de quelques piſtoles? Tandis
„ que toute ſociété ſe fait un devoir de pro-
„ téger, de ſauver, d'aider tous les coupables
„ des deux crimes les plus funeſtes au genre hu-
„ main, le duel & l'adultere? „

Il ne faut rien pouſſer à l'extrême, & quoique la dépravation de l'eſpece humaine dans les ſociétés civiliſées en ſoit venue au point qu'il eſt ſouvent indiſpenſable de détruire le criminel pour détruire le crime ainſi que pour épouvanter ceux qui ſeroient tentés de le commettre, il n'en eſt pas moins abſurde &

déraiſonnable autant qu'injuſte & barbare ; d'ôter la vie à des gens qui ont troublé l'ordre établi, qui ont enfreint des loix, commis des crimes, tandis que les mêmes qualités, dont l'abus les a égarés, pourroient être employées à l'avantage de l'humanité. « Un homme qui » auroit brûlé la grange de ſon voiſin ne ſeroit » point brûlé en cérémonie, parce qu'un peu » de foin & de paille n'équivaut pas à la vie » d'un homme qui meurt par un ſi cruel ſup- » plice. Mais, après avoir aidé à rebâtir la » grange, il veilleroit toute ſa vie chargé de » chaînes & de coups de fouet à la ſûreté de » toutes les granges du voiſinage..... Man- » drin, le plus magnanime de tous les contre- » bandiers, auroit été envoyé au fond du Ca- » nada ſe battre contre les Sauvages lorſque » ſa Patrie poſſédoit encore le Canada..... Un » faux monnoyeur eſt un excellent artiſte. On » pourroit l'employer dans une priſon perpé- » tuelle à travailler de ſon métier à la vraie » monnoie de l'Etat, au-lieu de le faire mou- » rir dans une cuve d'eau bouillante, comme » l'ordonnent Charles-Quint & François I..... » Un fauſſaire enchaîné toute ſa vie pour- » roit tranſcrire de bons ouvrages ou les re- » giſtres de ſes Juges, & ſur-tout ſa ſentence.... » La polygamie ne ſeroit un cas pendable que » dans la comédie de *Pourceaugnac*, & la loi » trop rigoureuſe de Charles-Quint & des An- » glois, ſeroit entiérement abolie pour faire » place à une loi moins dure & plus conve- » nable..... Le plagiat, c'eſt-à-dire, la vente » d'un enfant volé, ſeroit auſſi peu pour-

» ſuivi qu'il eſt rare dans l'Europe chré-
» tienne. A l'égard du plagiat des auteurs, il
» eſt ſi commun qu'on ne peut le pourſui-
» vre. »

Le chapitre de l'héréſie eſt, comme vous devez le penſer, un des plus curieux de ce petit ouvrage, & l'un de ceux que l'auteur a écrit avec le plus de feu. « Quand com-
» mença-t-on à condamner en forme juridique
» des docteurs, des prêtres & des ſéculiers ;
» à être étranglés ou décolés, ou brûlés en
» place publique, pour des opinions que per-
» ſonne n'entendoit ? Ce fut, ſi je ne me
» trompe, ſous Théodoſe, qui ne ſavoit rien
» de ce qui ſe paſſoit dans ſes Etats, ainſi
» qu'il eſt arrivé depuis à plus d'un Monar-
» que..... » Les évêques Priſcillien, Mitamo & Salvien ont été les premiers hérétiques condamnés à mort. Ce fut Maxime, tyran des Gaules, qui les fit pendre. « Ce Maxime étoit
» un barbare débauché, ivrogne, avare &
» diſſipateur ; un vrai ſoldat, ne ſachant point
» de quoi il étoit queſtion, s'en ſouciant en-
» core moins ; d'ailleurs dévot & fait pour
» être gouverné par les prêtres pourvu qu'il
» gagnât à les protéger..... Dès que les er-
» goteurs furent ſi loyalement en curée, ils
» ne diſcontinuerent plus d'aller à la chaſſe
» des hérétiques & des impies. Ils crierent
» *Alali* d'un bout de l'Europe à l'autre. Ils
» changerent quelques Princes en chiens de
» chaſſe, qui plongerent leurs gueules dans le
» ſang des bêtes relancées par eux. Dès que
» les Princes réſiſterent, ils furent immolés

» eux-mêmes depuis Henri IV. l'Empereur,
» juſqu'à l'autre Henri IV. de France, le meil-
» leur des Rois & des hommes..... C'eſt pen-
» dant ces ſiecles d'ignorance, de ſuperſtition,
» de fraude & de barbarie, que l'Egliſe, qui
» ſavoit lire & écrire, dicta des loix à toute
» l'Europe, qui ne ſavoit que boire, com-
» battre & ſe confeſſer à des moines. L'Egliſe
» fit jurer aux Princes qu'elle oignit, d'ex-
» terminer tous les hérétiques, c'eſt-à-dire,
» qu'un Souverain fît ſerment à ſon ſacre de
» tuer preſque tous les habitans de l'univers.
» Car preſque tous avoient une religion dif-
» férente de la ſienne. *L'héréſie fut le plus*
» grand des crimes, & aujourd'hui même en-
» core chez une aimable nation notre voi-
» ſine, le code pénal de tous les Parlemens
» commence par l'héréſie; cela s'appelle crime
» de leſe-Majeſté Divine au premier chef.....
» On a porté des loix bien terribles contre
» les hérétiques en France. On publia en 1699
» un Edit par lequel tout hérétique nouvel-
» lement converti étoit condamné aux galeres
» perpétuelles s'il étoit ſurpris ſortant du Royau-
» me, & ceux qui avoient favoriſé ſa ſortie,
» livrés à la mort. Ainſi le réputé principal
» criminel étoit bien moins puni que le com-
» plice. Cette loi barbare & abſurde n'eſt point
» abolie, mais il faut avouer qu'elle eſt for-
» mitigée par les mœurs; on s'eſt bien relâ-
» ché depuis qu'en 1767, l'Impératrice de
» toutes les Ruſſies, ſouveraine de 1200 mille
» lieues quarrées, a écrit de ſa main à la tête
» de ſes loix, en préſence des députés de

» trente nations & de trente religions ; *la* » *faute la plus nuiſible ſeroit l'intolérance.* »

Paſſons au chapitre du ſacrilege, où ſe trouve naturellement placée une hiſtoire récente qui fait honte & horreur à l'humanité. C'eſt celle du Chevalier de la Barre. Voici comme M. de Voltaire la raconte. « Vous avez ſans doute en- » tendu parler de la cataſtrophe arrivée l'an *1766* » à quelques enfans d'une petite Ville d'un » Royaume voiſin. Ce Royaume poſſede une » eſpece de gens inconnus chez nous. Ils ſont » vêtus autrement que les autres hommes. » Leurs cuiſſes, leurs jambes & leurs pieds ſont » nus, leur barbe deſcend juſqu'à la ceinture, » une corde les ceint ; ils mettent dans leurs » manches ce que nous mettons dans nos po- » ches ; nous parlons par la bouche, & ils par- » lent par le nez. Les anciens Bretons qui de- » meurent à l'occident de la mer d'Allemagne, » ne croient pas que ces animaux ſoient des » hommes. Il y a même une loi de courir ſus » s'ils abordent dans l'Iſle ; mais dans les pe- » tites Villes du Continent dont je vous parle, » ils ſont ſi révérés certains jours de l'année » quand ils font certaines fonctions interdites » dans notre Pays, qu'il faut ſe mettre à ge- » noux quand ils paſſent deux à deux dans » la rue..... Or, un jour qu'ils paſſoient, quel- » ques enfans qui en ſavoient peut-être trop » pour leur âge, négligerent de s'agenouil- » ler. On prétend même qu'ils montrerent peu » de reſpect pour une figure de bois que nous » ne ſouffrons point dans notre République, » & qui en effet par elle-même (ſi on la diſ-

» tingue

» langue de l'objet adorable qu'elle repréſente
» mal) ne mérite pas beaucoup de conſidé-
» ration. L'irrévérence de ces enfans envers
» ce bois ne fut même jamais conſtatée.....
» Ce crime fut jugé par trois magiſtrats, dont
» l'un étoit l'ennemi reconnu des familles de
» ces enfans ; l'autre un patricien marchand
» de cochons, j'ignore le troiſieme..... Ils les
» condamnerent à la torture ordinaire & ex-
» traordinaire, à l'amputation du poing, à
» l'amputation de la langue arrachée avec des
» tenailles, & enfin à être brûlés vifs..... Le
» tribunal de la grande Ville revit le procès,
» & confirma le jugement à la pluralité de
» quinze voix contre dix. L'arrêt fut exécuté
» autant qu'il fut poſſible par cinq bourreaux
» que le grand Tribunal délégua exprès ſur
» les lieux. L'Europe entiere frémit d'hor-
» reur..... Quelle horreur abſurde qu'on joue
» la vie & la mort d'un citoyen au jeu de
» ſix contre quatre, ou de cinq contre trois
» ou de quatre contre deux, ou de trois contre
» un !..... Et ſait-on bien ce que c'eſt qu'un
» crime de leſe-Majeſté Divine ? Eſt-ce de vou-
» loir aſſaſſiner Dieu, comme Lycaon ſe pro-
» poſa d'aſſaſſiner Jupiter, qui étoit venu ſou-
» per chez lui ? Eſt-ce de lui faire la guerre
» comme autrefois les Titans & enſuite les
» Géans la lui firent, & comme précédemment
» il en avoit eſſuyé une très-funeſte de la part
» des anges, ſelon ce qu'ont écrit les premiers
» Brachmanes, peres des anciennes fables &
» des anciennes ſciences ? Eſt-ce enfin de nier
» l'exiſtence de Dieu comme ont fait des phi-

» ſophes impies de l'antiquité ? Certes de
» malheureux enfans livrés à cinq bourreaux
» par trois ignorans, n'avoient rien fait de
» cela. L'un d'eux, échappé aux cinq bour-
» reaux, eſt un officier très-ſage, un homme
» vertueux. Il ſert un très-grand Roi, qui
» en le favoriſant, apprend aux nations qu'il
» ne faut pas offenſer Dieu juſqu'à prétendre
» le venger par des aſſaſſinats horribles, &
» qu'il ne faut pas ſe preſſer de brûler de jeunes
» inconſidérés qui peuvent devenir des hom-
» mes utiles & reſpectables..... Quand on ſe
» repréſente que des citoyens d'ailleurs judi-
» cieux, ont ſigné le matin une abominable
» boucherie, & qu'ils vont le ſoir paſſer le
» temps chez des dames, entendre & dire des
» plaiſanteries, & mêler des cartes, de leurs
» mains enſanglantées, peut-on concevoir de
» tels contraſtes ? Et n'eſt-on pas fortement
» tenté de renoncer à la ſociété des hom-
» mes ?..... »

Je m'arrête au chapitre intitulé, *De la nature & de la force des preuves, & des préſomptions*; la preuve *par témoins* eſt une de celles contre leſquelles notre auteur s'éleve avec le plus de chaleur & de fondement. « Faut-il que
» dans tous les cas deux témoins conſtans, in-
» variables dans leurs dépoſitions uniformes
» ſuffiſent pour faire condamner un accuſé ?
» deux hommes également prévenus ſe trom-
» pent ſi ſouvent, & croient avoir vu ce
» qu'ils n'ont point vu ! ſur-tout quand les eſ-
» prits ſont échauffés, quand un enthouſiaſme
» de faction ou de religion faſcine les yeux.

» N'y eut-il pas dans le procès criminel de
» Syrven, en 1762, un médecin & un chi-
» rurgien catholiques zélés, qui virent de
» l'eau dans l'eſtomac de la fille de ce Syr-
» ven, ouverte par eux? & qui jugerent que
» Syrven avoit noyé ſa fille, parce qu'il étoit
» proteſtant, quoique l'eau dans l'eſtomac eut
» été une preuve en bonne phyſique, que
» la fille n'étoit pas morte noyée.... Une ca-
» bale de la populace à Lyon ne vit-elle pas
» en 1772, de jeunes gens porter en dan-
» ſant & en chantant, le cadavre d'une fille
» qu'ils venoient de violer & d'aſſaſſiner? cela
» ne fut-il pas dépoſé en juſtice d'une voix
» unanime? & cependant les juges reconnu-
» rent enfin ſolemnellement dans leur ſenten-
» ce, qu'il n'y avoit eu ni fille violée, ni
» cadavre porté, ni chant, ni danſe... On ſe
» ſouviendra long-temps du gentilhomme Lan-
» glade, innocent, condamné à la torture &
» aux galeres où il mourut.... Rapportons en-
» core l'incroyable, mais publique aventure
» de la Pivardiere. Madame de Chauvelin,
» mariée en ſecondes noces avec lui, eſt ac-
» cuſée de l'avoir fait aſſaſſiner dans ſon cha-
» teau. Deux ſervantes ont été témoins du
» meurtre. Sa propre fille a entendu les cris
» & les dernieres paroles de ſon pere. *Mon*
» *Dieu, ayez pitié de moi!* l'une des ſervantes
» malade en danger de mort, atteſte Dieu en
» recevant les ſacremens de ſon Egliſe, que
» ſa maîtreſſe a vu tuer ſon maître. Pluſieurs
» autres témoins ont vu les linges teints de
» ſon ſang, pluſieurs ont entendu le coup de

» fuſil par lequel on a commencé l'aſſaſſinat.
» Sa mort eſt avérée. Cependant il n'y avoit
» eu ni coup de fuſil tiré, ni ſang répandu,
» ni perſonne tué. Le reſte eſt bien plus ex-
» traordinaire. La Pivardiere revient chez lui;
» il ſe préſente aux juges de la province qui
» pourſuivoient la vengeance de ſa mort. Les
» juges ne veulent pas perdre leur procédure,
» ils lui ſoutiennent qu'il eſt mort, qu'il eſt
» un impoſteur de ſe dire encore en vie,
» qu'il doit être puni de mentir ainſi à la
» juſtice, que leurs procédures ſont plus croya-
» bles que lui. Ce procès criminel dure dix-
» huit mois avant que ce pauvre gentilhomme
» puiſſe obtenir un arrêt *comme quoi il eſt en-*
» *core en vie*... Au moment que je vous parle,
» il ſe paſſe une ſcene moins révoltante. Deux
» coupables ſont condamnés par un Parlement
» avec deux femmes réputées complices. Les
» deux hommes, par leur teſtament de mort,
» déclarent que les femmes ſont innocentes.
» Le rapporteur allegue que la loi n'écoute
» pas cette juſtification tardive, & veut qu'on
» les pende tous quatre. Le bourreau plus pi-
» toyable que le Conſeiller, & raiſonnant
» mieux, ayant déjà pendu les deux hommes
» & une femme, conſeille tout bas à la der-
» niere de crier qu'elle eſt groſſe. On ſuſpend
» l'exécution, on écrit à Verſailles & la fem-
» me eſt ſauvée... Nous avons vu par les let-
» tres de pluſieurs juriſconſultes de France,
» qu'il n'y a point d'année où quelque Tri
» bunal ne faſſe périr dans les ſupplices, des
» malheureux dont l'innocence eſt enſuite re-

» connue & non vengée. Il faut de l'argent » pour demander juſtice en révifion ; mais les » pauvres familles qui la demanderoient ſont » réduites à l'aumône, tandis que dans la Ca- » pitale trois ou quatre cens mille oiſifs, » après s'être occupés de convulſions pendant » vingt ans, diſputent gaîment ſur un vaux- » hall, ſur un opéra-comique, ſur les dou- » bles croches... » Ces faits ne doivent-ils pas ſuffire, entre mille autres que l'on pourroit citer, pour faire ſentir la néceſſité d'une réformation dans le code criminel, & faut-il qu'un objet ſur lequel toutes les puiſſances de l'Europe devroient ſans ceſſe avoir les yeux attachés, ne devienne en ce moment la matiere d'une diſcuſſion ſérieuſe, que parce qu'il ſe trouve deux particuliers généreux, aſſez amis de l'humanité pour y deſtiner une partie de leur fortune ?

On a recueilli ce mot que le Kain a prononcé à ſa mort, & qui vaut la peine d'être tranſcrit ; *J'ai été toute ma vie la dupe des femmes, de mes amis & du public ſur-tout, qui a dit : Joue, amuſe-moi & creve, & je meurs.* M. de Voltaire témoigne ſans ceſſe ſes regrets ſur cette perte : elle lui a été d'autant plus ſenſible en ce moment, qu'il a été peu ſatisfait des acteurs auxquels il a fait répéter ſa tragédie d'*Irene*. Il diſoit à Madame Veſtris, en lui reprochant une froideur naturelle qu'elle ne vient à bout de vaincre ou de maſquer qu'avec beaucoup d'art : *Madame, je me rappelle Mlle. Duclos que j'ai vue, il y a cinquante ans, faire pleurer une aſſemblée nombreuſe, en*

prononçant un ſeul mot : un mon pere, mon amant, *dit par elle, faiſoit fondre en larmes tous les ſpectateurs.* C'eſt en voulant déclamer quelques vers du rôle de Briſard, qui ne les rendoit pas comme M. de Voltaire, encore plein de feu, les avoit ſentis, qu'il s'eſt rompu un vaiſſeau dans la poitrine. Dès qu'il a paru hors de danger, ſon hôte a célébré ſa convaleſcence par ces vers.

Le dernier ſouffle de la vie
Etoit prêt à vous échapper;
Mais reſpectant votre génie
La mort a craint de vous frapper.
Quatre-vingts ans ont vu l'hiſtoire
Compter vos jours par vos ſuccès:
Vous vivrez encor pour la gloire
Et pour l'honneur du nom François.
Vous avez, dès votre jeune âge,
Conquis le ſceptre des talens,
Et vous y joindrez l'avantage
De le garder juſqu'à cent ans.

C'eſt avec regret que je mêle le fiel du ſarcaſme à des éloges mérités, mais vous exigez que je ne vous cele rien. On ſe diſtribue dans nos ſociétés, des copies de cette méchante piece de vers, dans le ſtyle des annonces de la foire.

AVIS IMPORTANT.

Le S. V..... dit Marquis,
Succeſſeur de Jodele,
Facteur de vers, de proſe & d'autres bagatelles,
Au public donne avis

Qu'il poſſede dans ſa boutique
Un animal plaiſant, unique,
Arrivé recemment
De Geneve en droiture:
Vrai phénomene de nature,
Cadavre, ſquelette ambulant;
Il a l'œil très-vif & la voix forte;
Il vous mord, vous careſſe, il eſt doux, il s'emporte,
Tantôt il parle comme un Dieu,
Tantôt il parle comme un diable;
Son regard eſt malin, ſon eſprit eſt tout feu,
Cet être inconcevable
Fait l'aveugle, le ſourd, & quelquefois le mort.
Sa machine ſe monte & démonte à reſſort,
Et la tête lui tourne au ſurnom de grand homme.
Du mont Crapack il eſt l'original en ſomme,
On le verra tous les matins,
Au bout du *quai des théatins;*
Par un ſalut profond, beaucoup de modeſtie,
Les grands Seigneurs paieront leur curioſité;
Porte ouverte à l'Académie,
A tous acteurs de comédie
Qui flatteront ſa vanité,
Et voudront adorer l'idole.
Les gens mitrés, portant étole,
Verront de loin, moyennant une obole,
Pour éviter ſes griffes & ſes dents.
Tout poëte entrera moyennant quelqu'encens.

M. d'Angiville, Directeur général des bâtimens, ayant chargé M. Pigal de faire inceſſamment les buſtes du Maréchal de Saxe & de M. de Voltaire, ce dernier a envoyé ces vers à M. Pigal.

Le Roi ſait que votre talent
Dans le petit & dans le grand

Madame Adélaïde, tante du Roi, a fait compagnie à ſon neveu le jour du Mardi-gras, tandis que tout le monde danſoit, & a profité du moment pour lui faire obſerver tous les vices & les abus du gouvernement. M. de Maurepas, M. Necker & quelques autres n'ont pas été oubliés. Cette Princeſſe reſpectable par ſes ſentimens comme par ſes connoiſſances, a eu le plaiſir de toucher le Monarque & d'exciter ſon attention.

J'ai entendu ſe dire à l'oreille qu'un grand politique avoit inſinué au Roi d'Angleterre qu'il devroit s'entendre avec notre Cour, nous laiſſer effectuer une deſcente en Angleterre & en profiter pour conſommer le plan formé par le Miniſtere Britannique, de ſubjuguer la nation & de rendre ſon Chef Monarque héréditaire; opération devenue facile par la foibleſſe actuelle du parti de l'*oppoſition*.

TRÈS-HUMBLE RÉPONSE *à très-haut & très-puiſſant Seigneur Monſeigneur* Pierre-Auguſtin *Caron ou* Carillon, *dit* Beaumarchais, *Baron de* Ronac *en Franconie, Adjudicataire général des Bois de Péquigny, de Tonnerre & autre lieu, premier Lieutenant des chaſſes de la garenne du For-l'Evêque & du Palais, Seigneur des forêts d'Agiots, d'Eſcompte, de change, rechange & autres rotures, &c. &c. &c.*

Par Charlotte-Génevieve, Louiſe, Auguſte, Andrée, Thimothée d'Eon de Beaumont, *connue juſqu'à ce jour ſous le nom du Chevalier* d'Eon, *ci-devant Docteur conſulté, Cenſeur*

écouté, Auteur cité, Dragon redouté, Capitaine célebre, Négociateur reſpecté, aujourd'hui pauvre fille majeure, n'ayant pour toute fortune, que les Louis qu'elle porte dans ſon cœur, & ſur ſon cœur.

MONSEIGNEUR,

» JE n'ai reçu que le 19 Janvier la très-gracieuſe épître que votre Grandeur a daigné m'écrire le 13, & à laquelle étoit jointe une copie certifiée & ſignée, *Caron de Beaumarchais*, de celle dont vous aviez honoré un Miniſtre, que même la Nobleſſe en ſeconde place doit qualifier de Monſeigneur, & que vous, maſcaron plaqué je ne ſais où, ne traitez que de *Monſieur le Comte.* »

» Au titre de votre obligée, je vous fais mon ſincere compliment, de la réponſe honnête par laquelle ce Miniſtre indifférent à de pareilles minuties, a ratifié votre protocole, & dont vous ne manquerez pas de profiter avant peu pour lui écrire : *mon cher Comte.* »

» Comme il n'eſt pas poſſible que ce ſoit ſa dignité qui ſe ravale juſqu'à vous, il faut bien en conclure que c'eſt votre grande capacité qui vous éleve juſqu'à lui, & à mes yeux l'immenſe publicité que vous avez donnée aux lettres ſuſdites, ayant bien moins pour motif vos griefs contre le Chevalier d'Eon, que le deſir de renfler votre exiſtence, je veux y contribuer moi-même pour l'honneur de mon ſiecle, je conſens de tout mon cœur, que les miniſtres & ſecrétaires d'Etat, à tel ait leur bon plaiſir,

ne ſoient plus que de petits Meſſieurs pour vous. »

« Tout ce qui les amuſe eſt pour moi choſe exquiſe;
» Et par reſpect pour eux, je vous Monſeigneuriſe.

» Mais, Monſeigneur, que votre ſtyle avec moi eſt changé! Vous me faites entendre les accens du courroux & de l'indignation. Ce ne ſont plus ces complimens, ces douceurs que vous cherchiez à me prodiguer, quand je portois une canne : Vous parlez, vous écrivez comme quelqu'un qui ſe fâche, & qui ne craint point les coups d'éventail. Certes, Monſeigneur, vous êtes pour le moins auſſi brave homme que Bouſſard; ce valeureux pilote a ſauvé quelques matelots à ſon maître; & vous, ſupérieur aux riſques des mers, & à ceux des *Bagnos* de *Londres*, plus perfides qu'elles, vous êtes parvenu à ſauver des millions d'ennemis de la France, que j'aurois pu tuer encore. Plus ſage qu'Uliſſe qui trouva ſous les habits d'une fille, un vengeur à la Grece déſolée, vous avez ſu d'un Achille françois, qui ſeul pouvoit valoir pluſieurs bataillons, ne faire qu'une femme. C'eſt un effort d'induſtrie, qui met le fils de Caron bien au-deſſus du fils de Laërte; car ſi vous pouviez emmailloter ainſi tous les Achilles de la France, elle verroit bientôt le retour des beaux jours d'Aſtrée; & nous dormirions tous tranquilles ſous l'ombre de votre capacité & de votre zele. Pour moi qui, à bon compte vous ai l'obligation de ne pouvoir plus voir de feu que celui de ma cheminée, j'ai tout lieu d'être ſur

prise, que vous me taxiez d'ingratitude. Que ne vous dois-je pas en effet, pour m'avoir éloignée de tous les périls de la guerre, & associée au bonheur de votre immortalité? Ce sont là de ces bienfaits que je ne cesserai de publier. La postérité saura, dans quel sens vous avez agrandi mon infortune. Elle n'hésitera point à croire qu'après avoir été pendant vingt ans le confident & le ministre du plus grand Roi de la terre; qu'après avoir servi avec éclat dans les armées, commandées par mes illustres protecteurs, que vivant enfin sous un ministre renommé par ses lumieres & son équité, j'ai été trop heureuse, que vous ayiez plaidé ma cause; que vous ayiez épousé mes intérêts, les intérêts d'une veuve du secret de Louis XV. Il lui paroîtra fort naturel que j'aie excité votre douce compassion, au milieu de mon arsenal & au sein du pays le plus libre de la terre. Elle vous saura gré d'avoir dissimulé mes fautes; de moi qui ai si peu craint les représailles sur cet article. Elle louera la condescendance que vous daignez avoir pour mon sexe & qui vous fait rejetter sur ses foiblesses, des égaremens qui ont excité l'envie du vôtre, & qui feront l'éternel désespoir de tous ceux que la vertu guerriere n'enflamma jamais. Elle sera sur-tout frappée d'admiration que vous n'ayiez point demandé que je fusse punie; ce qui sans doute veut dire, blâmée. Cependant qu'il me soit permis, de vous l'observer, Monseigneur, votre prévoyance sur ce point lui paroîtra un défaut: car, si on me faisoit subir cet opprobre, ce seroit un nouveau champ ouvert à votre géné-

rosité. Vous la porteriez jusqu'à m'apprendre, comment on manœuvre pour se faire réhabiliter; je l'augure ainsi des pardons que vous m'offrez par trois fois, tant de votre lettre au ministre, que dans celle que vous m'adressez, au risque de faire dire que vous y êtes poussé par l'intérêt du renard, dont la queue étoit restée au piege. J'ai rejetté les terribles pardons de la Cour; mais, Monseigneur, je me parerai des vôtres; j'en ferai mon bouquet de noces, mon chapeau de virginité : leur odeur suave charmera toutes les nimphes mes compagnes; chacune voudra en avoir, & les offrir à Junon, pour se rendre propice la déesse dont vous avez trois fois enfumé les autels. »

» Vous voyez, Monseigneur, de quelle vénération je suis remplie pour vous. Jugez de l'étonnement où me jettent les plaintes que vous adressez au trône, sur mes propos à votre sujet. *Les personnes les plus qualifiées vous en ont averti*, dites-vous, que j'allois vous *forcer à me restituer soixante mille livres en vous perdant d'honneur.* Il est aisé de voir que cette menace est sortie de la bouche de quelque imposteur mal instruit de mes affaires. Si consultant moins votre vanité, que la bienséance, vous m'eussiez demandé raison à moi-même, plutôt qu'au Ministre, des bruits qui couroient, je vous aurois dit, qu'au-lieu d'une somme de 60 mille livres, c'étoit une somme de 256,763 livres 10 sols, dont je prétendois être frustrée, salaire légitime de mes services secrets & publics, en tout genre honnête, pendant plus de vingt ans. Je vous aurois rappellé, que cette juste

réclamation de l'ancien Miniſtre plénipotentiaire de France, vous a ſervi à brillanter votre néant dans le cabinet d'un Miniſtre, dont l'économie ne doit pas être une des moindres vertus ; & que ſa place met dans la malheureuſe néceſſité de ſoutenir l'honneur amphibie d'une eſpece d'agent qui ne peut avoir aucune part dans ſon eſtime. Néanmoins ſi votre ame s'ouvre un jour au repentir du tort que vous m'avez fait, pour régénérer votre crédit, en obtenant à mon occaſion les entrées familieres chez le Miniſtre ; & que ſur les bruits des excellentes affaires qui vous ſont venues par ce moyen, vos remords vous portent à me rendre les 256,763 liv. 10 ſols que votre machiaveliſme m'a fait perdre, je recevrai ſans ſcrupule cette reſtitution qui, je vous l'aſſure, loin de *vous perdre d'honneur*, vous en fera autant pour le moins que l'hommage rendu d'office à votre déſintéreſſement. Au reſte, je ne vous forcerai à rien, Monſeigneur, pas même à me rendre cette belle Vierge d'après le Correge, que j'ai donnée à M. Caron, parce qu'il me diſoit, qu'il aimoit les Vierges ; ni cette Vénus d'après le Carrache que j'ai donnée à M. Caron, parce qu'il aime encore plus les Vénus ; ni ce grand & ſingulier coffre-fort avec des ſerrures à ſecret que j'ai donné auſſi à M. Caron, parce qu'il aime, pardeſſus tout, les beaux yeux d'un coffre-fort. Il me ſuffit que mon bon cœur ſe ſoit arrêté à l'article de mes armes qui tentoient auſſi votre cupidité gloutonne ; mais ſur leſquelles l'honneur de m'en avoir dépouillée, ne vous avoit donné aucun

droit. Il me ſuffit que la foibleſſe de mon ſexe ait confondu la force du vôtre, en ſe refuſant avec perſévérance à l'infame marché que vous avez oſé me propoſer, pour m'aſſocier à un vol de grand chemin, & me faire partager le prix de ma honte. Il me ſuffit enfin d'avoir flétri de mon blâme public le jugement du tribunal anglois, qui a prétendu faire gagner à vos conſors cette cauſe d'iniquité, dont l'opprobre ne peut ſe conſommer, & les paiemens ſe réaliſer, qu'en vertu d'un conſentement qu'on ne m'arrachera jamais, ou par une inſulte que je ne crains point pour ma cendre, par-tout où régneront les mœurs. En attendant, repaiſſez votre eſpoir des complaiſances, que peuvent avoir pour vous certains bouffons qui amuſent Paris, en me perſonnifiant dans de fort bonnes maiſons, où cela ne dure qu'un moment, parce que ce n'eſt pas moi. Votre partie eſt ſans doute déjà liée avec le peintre Muſſon, pour ranimer par ſes faceties le feu des gageures ſur mon ſexe & faire remonter vos primes avec votre impudence. C'eſt ainſi que Figaro va faiſant la barbe à tout le genre humain; & moi qui n'ai point de barbe, je rirai de voir avec quelle burleſque effronterie, il a oſé faire lire à un Miniſtre qui ne connoît de farces que celles du grand théâtre de l'Europe, le couplet du *creſcendo* de Baſile pillé de lui-même & d'autrui; & je dirai: *Ecce iterùm Criſpinus.* Voilà comme nous jouirons tous deux des biens que nous tenons l'un de l'autre. Vous, Monſeigneur, de votre riſible importance, & moi de mon eſtimable nullité: Vous

du grand nom qui vous reſtera dans Iſraël, pour vos eſcomptes de 375 livres ſterling, ſur la ſomme de 4625 liv. ſterl. que vous aviez à payer à mon acquit, pour une partie de la créance ſans intérêt de mon généreux protecteur, le lord Comte Ferrers, Pair & Amiral d'Angleterre; & moi de la bienveillance que cet illuſtre ami m'a conſervée; vous enfin, de l'idée de m'avoir fait connoître en France, où j'étois connue long-temps avant vous, & le ſerai long-temps après vous; & moi, du plaiſir d'avoir fruſtré le ſordide intérêt que vous aviez de faire connoître mon ſexe en Angleterre; d'avoir ſauvé l'honneur de mon Roi, de ma patrie, de ma famille, de mon ſexe, & de l'ordre de St. Louis que je lui fais porter, en refuſant dans ma miſere ſix mille guinées ſur les cinquante mille, dont ma honte vous eût aſſuré l'infâme profit.... Et venez encore vous plaindre, que je ne vous rends pas juſtice, mon cher Seigneur; bon jour, bon ſoir, & adieu. Joignez celle-ci aux autres dans votre portefeuille, où l'on vous conſeillera de les laiſſer. »

(*Signé*) la Chevaliere d'Eon.

Note géographique, hiſtorique, & non politique.

Bien des gens peuvent ne pas connoître la baronnie de Ronac en Franconie, il eſt à propos de les inſtruire par le fait ſuivant. Sous le nom de *Ronac*, anagramme de Caron, Pierre Auguſtin eut en Franconie, l'an 1774, une aventure de moulins à vent, qui le fit qualifier de fripon ſur les lieux, d'impoſteur à Vienne, & de viſionnaire à Paris, comme ſon voyage d'Eſpagne. Cette note eſt tirée de Buſching géogr. T. III, p. 774, chap. de la *Franconie ou franche-coquinerie*.

APPEL A MES CONTEMPORAINES.

» Quelle eſt la femme qui aura lu les fameuſes lettres du Carillon, ou Caron dit Beaumarchais, des 3 & 13 Janvier au Miniſtre & à moi, & qui dans ſon cœur n'aura point dit, elle y répondra? Vous m'avez rendu juſtice, mes dignes contemporaines, & ſi ce coup a tardé, c'étoit pour aggraver ſa punition, il faut que ſon ignominie s'accroiſſe par le ſuccès même dont il a cru jouir. »

„ J'ai ſacrifié à l'amour de ma patrie & de ma famille l'épée que j'ai portée avec honneur, depuis que j'ai commencé à me connoître; ce ſacrifice me devient encore plus précieux par le mérite d'obéir au meilleur des Souverains, & de marquer ma ſoumiſſion & ma reconnoiſſance à des Miniſtres bienfaiſans, après avoir été toute ma vie honnête femme, & de pouvoir être citée à jamais au nombre de tant d'autres qui ont prouvé, que les qualités & les vertus dont les hommes ſont ſi fiers, n'ont point été refuſées à mon ſexe : Pour avoir remis mon épée, aurois-je dépoſé auſſi mes ſentimens? Dans mes nouveaux vêtemens, au milieu de Paris, au pied du trône, je ſuis outragée par un hiſtrion, qui n'eût pas oſé regarder en face le Chevalier d'Eon, par un plébéien qui faiſoit carillonner des pendules, quand l'Europe retentiſſoit de mes exploits guerriers & politiques : & je ne repouſſerois pas ſon audace avec les ſeules armes qui me ſont laiſſées! je le dois à moi-même, au nom

de mes peres, à mon ſiecle, à la poſtérité, à mes bleſſures, à l'ordre de St. Louis qu'elles m'ont mérité, à mes généreux protecteurs, & à vous toutes mes contemporaines, dont je trahirois l'honneur, ſi mon courage pouvoit m'abandonner. „

„ Je vous adreſſe ma réponſe à Pierre Caron dit Beaumarchais, dont le ton hypocrite & la méchanceté lui euſſent mérité dans Londres un autre traitement de ma part & tel que l'ont éprouvé les gens déshonorés & flétris qu'il y a choiſis pour ſes amis & ſes patrons, au ſcandale même de l'Angleterre qui leur donne aſyle. „

„ Il a voulu par un indigne artifice m'enlever la conſidération qui doit faire ma plus douce exiſtence, je le confonds en me moquant de lui & de ſon impuiſſante colere. C'eſt un Therſite qu'il faut fouailler, pour avoir oſé parler avec inſolence de gens qui valent mieux que lui, & qu'il devroit reſpecter : je le dénonce & le livre à toutes les femmes de mon ſiecle, comme ayant voulu élever ſon crédit ſur celui d'une femme, & enfin venger ſon eſpoir fruſtré en écartant une femme, & celle qui a le plus à cœur de voir triompher la gloire de ſes ſemblables. „

Signé, la Chevaliere d'Eon.

Au petit Montreuil, près de Verſailles, ce lundi jour de la Purification 1778.

NB. Pierre Caron, dit Beaumarchais, a certifié & ſigné les copies des deux lettres qu'il a publiées, je fais certifier & ſigner la copie des deux miennes par Barthelemi

Pille, dit *la Grenade*, mon valet de chambre, dont la ſignature a toujours valu tant en juſtice que hors.

Je certifie les deux préſentes lettres conformes aux originaux que j'ai dans mes mains, ce 2 Février 1778.

Signé, Pille, dit la Grenade.

Cartel dans mon nouveau Genre.

» PIERRE CARON n'a pas craint de m'attaquer, parce qu'il ſait bien que ma diſcrétion tant éprouvée ſur les affaires du Roi, doit m'interdire tout uſage de victorieuſes raiſons qui militent pour ma cauſe, il ſait bien que je ne ſuis coupable d'aucune ingratitude à ſon égard, & qu'il ne m'a rendu aucun ſervice effectif; mais il me défie de détruire ſur ces deux points ſes impudentes aſſertions: M. Panchaud & d'autres répandent par-tout, qu'il leur a ouvert ce fameux porte-feuille dont il me menace, tandis que je ne puis point ouvrir le mien. »

» Caron fait circuler à Paris & à la Cour les lettres qu'il m'a écrites, & il ſe garde bien de produire mes réponſes, (car il n'a de moi que des réponſes.) Ma poſition eſt embarraſſante, il eſt vrai, mais je ſuis femme, & les reſſources ne doivent point me manquer. J'en ai deux. »

» Voici la premiere. Depuis que pour mon malheur Pierre Caron s'eſt mêlé de mes affaires en vertu de ſa commiſſion du Roi du 25 Août 1775, & après un débat qui étoit pour m'éblouir, je n'ai point ceſſé d'importuner Mgr. le Comte de Vergennes par des lettres volumineuſes pleines de mes alarmes, de mes réclamations, de mes proteſtations & de mes

plaintes contre cet indigne agent qui abuſoit de ſa commiſſion pour obtenir d'immenſes richeſſes par la manifeſtation de mon ſexe ; & de ſupplier le Miniſtre de mettre vis-à-vis de moi un intermédiaire plus honnête, plus digne de ſa confiance & de la mienne, plus propre à faire reſpecter ſa nation chez l'étranger : mes inſtantes prieres furent exaucées ; Beaumarchais s'étant vu forcé par moi d'abandonner mon affaire qu'il avoit laiſſée à ſon Chancelier Morande, auteur du *Gazetier cuiraſſé*, je traitai directement avec Mgr. le Comte de Vergennes qui me fit l'honneur de m'écrire le 12 Juillet dernier une lettre de ſa main, ſur la foi de laquelle, ſans héſiter, je ſuis revenu en France. Voici comme ce Miniſtre s'y exprime. *Soyez ſans inquiétudes ſur M. de Beaumarchais, une fois en France vous pourrez directement vous fier à moi ſans le ſecours d'aucun intermédiaire.* »

» Comment puis-je mieux prouver que Beaumarchais étoit bien plus l'objet de ma déteſtation que de ma reconnoiſſance ? mes lettres à ce Miniſtre des 25 Avril & 2 Mai 1776, des 1er. & 18 Juillet 1777, &c. atteſtent tout ce que je viens d'avancer, qui eſt encore relaté avec ma pleine mais ſecrete juſtification dans ma derniere lettre à ce Miniſtre, en 25 pages *in-folio* du 20 Janvier dernier. »

» Si j'en impoſe, je ſupplie Mgr. le Comte de Vergennes de me donner pour juges les deux Secrétaires du Conſeil d'Etat, ſur le prononcé deſquels il ſera permis à Beaumarchais de faire ſtatuer juridiquement qu'il m'a rendu de vrais ſervices, & que je ſuis coupable d'ingratitude

à ſon égard. 2°. Ma ſeconde reſſource eſt le porte-feuille même de Pierre Caron, & je vais le faire ſortir du repli où il le tient fermé par un ſecret. Ce ſont mes réponſes à ſes lettres, je le ſomme de les produire ſans oublier celles du 7 & 30 Janvier & du 12 Novembre 1776. Il dira qu'il eſt gêné par les affaires du Roi qui s'y trouvent mêlées, mais il eſt aiſé de lever cette difficulté; s'il n'eſt pas un impoſteur ſur l'article de mon ingratitude, qu'il remette toutes mes ſuſdites réponſes à Mgr. le Comte de Vergennes, & moi je ſupplie ce Miniſtre d'en faire expédier à Caron de Beaumarchais des *duplicatas* certifiés par les deux Secrétaires du Conſeil d'Etat, dans leſquels il ne ſera laiſſé que les ſeuls objets perſonnels audit Sieur Pierre Caron de ma part, ſavoir, les reproches que je n'ai ceſſé de lui faire de ſon Machiaveliſme, de ſes fourberies, de ſon libertinage, de ſes infidélités dans ſa négociation, de ſon avarice, de ſes eſcroqueries prouvées pour Mylord Ferrers, de ſes procédés infames pour faire une grande fortune ſur mon ſexe, & du déſeſpoir où j'étois de me voir *entre ſes mains*. En cet état il produira ſans inconvéniens mes lettres, & nous verrons s'il oſe ſoutenir qu'il m'a rendu des ſervices réels & m'accuſer d'ingratitude. Ceux qui deſirent qu'on croie à ſa probité, n'y croient pas eux-mêmes, s'ils ne s'uniſſent point à lui & à moi pour lui faciliter un moyen ſi ſimple de me fermer la bouche, que je n'ai ouverte que ſur ſa provocation. »

» J'aurois encore une multitude de preuves

subsidiaires à fournir pour le convaincre d'une posture : elles existent dans les justes plaintes que le Lord Ferrers a portées contre lui au Ministre, & que ce Seigneur vouloit porter au Roi lui-même ; je les ferois voir dans les gazettes angloises du mois de Novembre 1779, où je protestai hautement contre les indignes paris qui se ranimoient sur mon sexe, depuis le retour de Beaumarchais à Londres, & son départ pour Versailles, dans lesquelles gazettes tout le secret de notre négociation étoit révélé par son confident *Morande.* »

» Je citerai de plus l'aveu & la déclaration de son digne associé Morande, le calomniateur de Louis XV, pris chez moi par trois témoins le 8 Mai 1776. Je cite enfin la propre lettre de Beaumarchais du 30 Décembre 1775, où il me fait d'ameres plaintes sur mes articles des papiers anglois contre les gageures sur mon sexe, encore ému de la vive & féminine colere, ce sont ses expressions, que je lui avois montrée la veille ; comme il étoit loin de penser alors *que cette féminine colere* seroit un jour celle de tout mon sexe contre lui, & qu'elle foudroieroit sa masculine bassesse. »

Signé, la Chevaliere D'Éon.

SECONDE LETTRE AUX FEMMES.

A Paris, le 10 Février 1778.

» Victoire, mes contemporaines, victoire & quatre pages de victoires, mon honneur, votre honneur triomphent : le grand Juge du Tribunal d'Angleterre vient de casser & d'a-

néantir lui-même en préſence des douze grands Juges d'Angleterre ſes propres jugemens concernant la validité des Polices ouvertes ſur mon ſexe. Voilà le glorieux effet de la terrible leçon que j'ai donnée à ce Tribunal au moment où je partois pour la France. Son arrêt définitif du 31 Janvier a reçu l'oppoſition de ceux qui avoient ſoutenu d'après ma conduite, que j'étois homme, & qu'on vouloit forcer à payer leurs gageures en exécution de ſes deux jugemens : il a eu le courage de prononcer dans les termes mêmes de mes proteſtations publiques en langue angloiſe, que la vérification néceſſaire bleſſant la bienſéance & les mœurs, & qu'un tiers ſans intérêt (c'eſt moi, c'eſt la Chevaliere d'Eon) pouvant en être affecté, la cauſe devoit être miſe au néant. Il a obſervé que les Cours de juſtice ſe déshonoroient en ſervant les fantaiſies ridicules de ces êtres mépriſables qu'on nomme *Gamblers*, ce qui veut dire joueurs où parieurs eſcrocs, & que les Tribunaux ne devoient plus recevoir de ſemblables cauſes, de pareils effrontés, qui, ſans reſpect humain venoient troubler la majeſté du Tribunal, injurier l'honneur & la réputation de Mlle. d'Eon; qu'il falloit les livrer tous à l'infamie, à l'exécration publique, & ne pas s'occuper de leurs brigandages. Tous les Juges ont réuni leurs voix à l'opinion du Lord Manſfield & la ſalle du Banc du Roi a retenti d'applaudiſſemens à Weſtminſter. »

» Voici l'obſervation de l'éditeur du *St. James Chronicle* du 3 Février ſur ce jugement; elle eſt traduite littéralement. *Les parieurs qui avoient*

avoient gagé à coup ſûr ſe trouveront ainſi fruſtrés de la riche moiſſon qu'ils ſe croyoient à la veille de faire & qu'ils avoient ſi long-temps attendue : cet arrêt fait reſter en Angleterre une ſomme au moins de ſoixante & quinze mille livres ſterlings (environ dix-huit cens mille livres tournois) que ſans cela il auroit fallu envoyer à Paris à M. Panchaud, (banquier) pour lui & pour un petit nombre d'amis, qu'on avoit honnêtement admis dans le ſecret pour duper des crédules parieurs de la ville de Londres : un de ceux-ci preſſé par l'exécution du dernier jugement, avoit malheureuſement payé le 30 au ſoir. »

» O ma patrie, que je vous félicite de n'avoir point reçu tout cet or par une voie auſſi infame, vous avez tant de bras, tant de cœurs tous prêts à enlever à l'audacieuſe Angleterre des dépouilles & plus riches & plus glorieuſes. »

» Magiſtrats qui avez reçu mes ſermens, Miniſtres qui m'avez accréditée, Généraux qui m'avez commandée, camarades qui m'avez ſuivie, Ordre Royal & militaire de St. Louis qui m'avez enrôlée, partagez ma joie, ombre de Louis XV, reconnoiſſez l'être que votre puiſſance a créé. »

» J'ai ſoumis l'Angleterre à la loi de l'honneur. Femmes, recevez-moi dans votre ſein, je ſuis digne de vous. »

Signé, la Chevaliere D'ÉON

De Paris, le 13 Mars 1778.

Il y a certainement des honnêtes gens partout, même en Normandie, & des gens d'eſ-

» Il me ſemble que l'égoïſte doit être placé entre l'honnête homme & le ſcélérat ; il eſt également éloigné de l'un & de l'autre. »

» Tout occupé de lui ſeul, il reſſerre tant qu'il peut les devoirs de la probité ; mais il y voit quelque avantage, & il s'en écarte rarement. »

» Il apperçoit du danger dans le crime ; & il compte trop peu ſur les précautions qui peuvent le cacher, pour ſe le permettre. Il n'a perdu ni la raiſon, ni la crainte ; le vice, dans ſon ame, eſt ſans paſſion. »

» Ce caractere n'exclut pas l'eſprit, qui n'eſt qu'une heureuſe combinaiſon dans les idées ; mais il exclut l'énergie de l'ame, d'où ſort tout ce qui eſt grand. »

» L'égoïſte croit ſes principes la ſageſſe même ; mais il ſent qu'ils doivent être odieux ; il ne les étale ni ne les cache : différant en ceci du cynique & de l'hypocrite. Son viſage ne ment pas ; mais il n'annonce pas ſon ame. »

» Il aime les plaiſirs ; mais il en redoute les ſuites ; il n'eſt pas débauché. »

» L'argent doit être ſa ſeule paſſion, mais il le recherche pour en uſer ſobrement, & non pas pour l'enfouir, comme l'avare. »

» Ce qui le touche le plus dans les dignités, c'eſt le profit, & il ne les recherche pas avec l'emportement de l'ambition. »

» Il eſt habituellement froid & dur ; il devient cruel dès que ſon intérêt l'exige ; mais ſa cruauté eſt plus paſſive qu'active, c'eſt-à-dire, qu'il l'exerce plutôt par des refus que par des violences. »

» Nous ne naiſſons pas plus avec ce vice qu'avec les autres; mais il ſe manifeſte de bonne heure; on ne peut trop ſe hâter d'en étouffer le germe; il n'en eſt qu'un moyen; c'eſt de fatiguer l'enfant dans une longue épreuve de cette dépendance où les hommes ſont entr'eux : obligé d'implorer des ſecours, il apprendra à quelles conditions on les obtient. »

» L'égoïſte ne ſe marie pas; mais il n'en prend pas moins ſes précautions pour être le principal héritier de la famille. »

» Si un ami malheureux épanche dans ſon ſein un cœur dévoré de chagrins; il répond : *que je ſuis content de n'être plus dans cette ſituation-là !* »

» Il regarde les parens, comme des gens de qui on attend & avec qui on partage des ſucceſſions; les amis, comme des êtres raiſonnans qu'on s'amuſe quelquefois à entendre & à entretenir; les bienfaits, comme des actions de dupe, qu'un homme prudent ne fait pas, mais qu'un homme heureux paie avec des mots; tous les hommes, comme des ennemis qu'il faut craindre & tromper; il les juge d'après lui-même : tel eſt l'égoïſte. »

De Verſailles, le 16 Mars 1778.

La nuit du mardi gras, M. le Comte d'A.. étoit au bal à l'opéra, & donnoit le bras à Madame de Canillac. Madame de Bourbon s'y trouvoit ſéparément, donnant le bras à M. de Roncheroles, frere de Madame de Canillac.

La liberté qu'autoriſe le déguiſement donna lieu à des plaiſanteries aſſez ameres entre les deux maſques, qui pourtant n'étoient pas encore ſûrs de ſe reconnoître. M. le Comte d'A.... tint à la Princeſſe des propos aſſez leſtes pour l'offenſer au point qu'elle voulut lui arracher le maſque. Ne le pouvant pas, elle en releva la barbe avec ſon éventail, en s'exprimant d'une maniere très-propre à piquer la perſonne à qui elle s'adreſſoit. M. le Comte d'A.... la ſépara avec vivacité du bras qu'elle tenoit, & lui froiſſa le maſque ſur la figure. Après beaucoup de brouhaha, chacun diſparut. M. le Prince de Condé n'ayant ſu cette aventure que quelques jours après, ne manqua pas d'aller ſe plaindre à M. de Maurepas qui voulut éviter d'être médiateur, en diſant : Comme le Roi n'aime point le bal, & n'y va point; il ne voudra pas ſe mêler de ce qui s'y eſt paſſé. Le Prince prit de l'humeur & parla fort haut, & ſi haut que le Mentor fut du même pas rendre compte de l'aventure au Roi. S. M. ſe chargea de l'affaire. Elle parla à M. le Comte d'A.... de l'aventure du bal, & lui propoſa d'aller faire des excuſes à Madame de Bourbon, mais cette propoſition fut rejettée. Enfin le Roi décida que la Princeſſe viendroit lui faire des excuſes de s'être ſervie d'un terme injurieux envers le Prince, & que M. le Comte d'A.... iroit enſuite en faire de ſa vivacité à Madame de Bourbon. Perſonne n'a été content de cet arrangement.

De Verſailles, le 18 *Mars* 1778.

Le Roi a fait appeller Madame de Bourbon & M. le Comte d'A.... dans ſon cabinet, a fait à l'un & à l'autre des réprimandes, & a déclaré qu'il entendoit qu'il ne fût plus queſtion de l'aventure. Cependant, hier dès ſix heures du matin, M. le Duc de Bourbon étoit au bois de Boulogne à attendre M. le Comte d'A.... qui devoit y paſſer, pour aller à ſon château à onze heures. Ce Prince eſt arrivé, eſt deſcendu de cheval, & ayant dit quelques mots au Duc de Bourbon, ils ont mis l'épée à la main, ſe ſont pouſſé trois bottes, & à l'inſtant des Seigneurs témoins les ont ſéparés & fait embraſſer. Ils ſont revenus dîner à Paris, où M. le Comte d'A.... a fait des excuſes honnêtes à Madame de Bourbon, l'aſſurant qu'il ne l'avoit pas reconnue, & que même il l'avoit priſe pour toute autre.

Le Roi a été informé du duel peu d'heures après, & hier au ſoir, les deux Princes ont reçcu chacun une lettre d'exil, l'un à Choiſy & l'autre à Chantilly.

De Verſailles, le 19 *Mars* 1778.

Pendant le combat, le Prince de C.... étoit à pied auprès d'un arbre, ſur le chemin du bois de Boulogne, à en attendre l'iſſue. Il ſauta au cou de ſon fils; en le voyant revenir ſain & ſauf & avec M. le Comte d'A.... qui avoit une bleſſure légere.

Les deux Princes ſe ſont battus en chemiſe. C'eſt M. de Cruſſol, Capitaine des Gardes de M. le Comte d'Artois, qui a ſéparé les combattans, en les priant de réſerver un ſang auſſi précieux, pour une occaſion utile à l'Etat.

A l'iſſue du combat, M. le Comte d'A.... a écrit au Roi la lettre ſuivante :

» Je me jette aux genoux de mon Roi, » j'implore ſa clémence, je lui demande par- » dón d'avoir déſobéi à ſes ordres, mais je » n'ai rien fait que ce que l'honneur preſcrit » à un brave gentilhomme François. Je ſuis » ſeul coupable & M. le Duc de Bourbon ne » l'eſt pas. Il s'eſt conduit dans cette circonſ- » tance avec toute la valeur & toute la déli- » cateſſe poſſibles. Je réclame la tendre ami- » tié de mon frere, ſoit que ſa clémence, » ſoit que ſa ſévérité prononce, & j'eſpere » qu'il ne fera aucune diſtinction entre mon » couſin & moi. »

L'exil des deux Princes ne durera que peu de jours.

De Verſailles, le 20 Mars 1778.

Nous ſommes enfin liés par un traité avec les Américains, & nous les avons reconnus comme une Puiſſance libre & indépendante. M. Franck-lin a été préſenté au Roi en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire de la nouvelle République, & a reçu audience en cette qualité.

M. de Beaumarchais a pris, dit-on, le parti de ne point répondre à M. le Chevalier d'Eon. Voici encore une piece à joindre au ſac de cette procédure.

Envoi à M. le Comte de Vergennes pour Madame la Comteſſe.

MONSEIGNEUR,

» N'ayant point encore le bonheur d'être connu perſonnellement de Madame la Comteſſe de Vergennes, je n'oſe lui préſenter moi-même mon *appel aux femmes*, que j'adreſſe à toutes celles dont j'ai à cœur de me conſerver les bontés & l'eſtime. J'oſe eſpérer que vous me ferez la grace, Monſeigneur, de vouloir bien le lui remettre de ma part. Madame la Comteſſe aura peut-être eu connoiſſance de la légéreté avec laquelle Pierre Caron, dit Beaumarchais, m'a attaqué auprès de vous ſur de vains bruits, ſans avoir pris la peine de s'en expliquer avec moi, & de la témérité qu'il a eue de publier ſcandaleuſement ſes prétendus griefs, quoique vous lui euſſiez répondu *que vous ne pouviez les croire.* J'oſe attendre d'un cœur ſenſible & généreux, comme celui de Madame la Comteſſe, le même intérêt pour ma cauſe, qui fait deſirer à toutes les femmes, que je confonde cet audacieux tartuffe, le fléau d'un ſexe & l'opprobre de l'autre. »

Je ſuis, &c.

Signé, la Chevaliere d'ÉON.

De Paris, le 22 Mars 1778.

LE carnaval dernier ne m'a fourni, Monſieur, aucune de ces anecdotes piquantes, ni

de ces aventures qui rendent ordinairement dans cette saison ma correspondance un peu graveleuse. Il est plus honorable pour l'humanité, & plus satisfaisant pour moi d'avoir à vous raconter des faits semblables à celui dont la lettre suivante de Montauban contient le récit.

» En France, lorsqu'il se fait une belle action, tout le monde voudroit y avoir part. Je vous ai déjà annoncé l'établissement d'un bureau de charité dans notre ville. Un pere de famille qui ne pouvoit sacrifier le bien de ses enfans au soulagement des malheureux, est venu offrir à la communauté, de donner des bals parés au profit des pauvres. Cette offre, qui présente au public des plaisirs en échange d'une aumône, a été acceptée; les bals s'ouvriront demain, & la recette en sera versée dans la caisse de charité. De cette maniere les bons esprits ne verront dans ces fêtes que l'occasion de faire le bien : ils ne rougiront pas d'y paroître, & la folie aura été au moins une fois d'accord avec la raison. Mais, ce qui ne doit pas être oublié, c'est un trait de désintéressement que je vais vous rapporter. Le régiment de Picardie est en quartier en cette ville. Vous savez que les grenadiers des troupes reglées ont la garde des jeux publics dans les villes de leur résidence : ceux de Picardie ayant été avertis pour les bals, se sont rendus par députés chez M. le Chevalier de Lameth, maire de la ville, pour lui offrir les factionnaires d'usage, & pour lui annoncer qu'ils n'entendoient retirer aucune espece de rétribution de ce service. *Dès que les bals sont au profit des pauvres*, a dit le por-

teur de parole, *mes camarades & moi ſerons trop heureux de pouvoir faire ce brin de charité*: une pareille générosité mérite des éloges : elle honore les chefs qui ſavent inſpirer de ſi beaux ſentimens, & les ſoldats qui ſont capables de les concevoir. Que cet exemple ſi doux & ſi facile à ſuivre, ne ſoit pas perdu pour l'indigence. La ſaiſon qui doit rendre aux malheureux l'eſpérance & la vie, eſt encore éloignée. Si le riche ſe laſſe d'être bienfaiſant, les beſoins du pauvre renaîtront en foule. Les braves grenadiers de Picardie donneroient leur ſang, s'il pouvoit tenir lieu de ſubſiſtance; & vous qui poſſédez l'aiſance & des biens ſuperflus, pourriez-vous ne pas être humain & charitables? »

» La richeſſe diſoit un jour à la miſere,
» Pourquoi couvres-tu l'univers?
» Las! répondit cette derniere,
» C'eſt que mes maux & mes revers
» Depuis long-temps ne vous affectent guere : »

Le Voyage de l'Envie eſt une petite brochure qu'on vend en cachette, je ne ſais trop pourquoi, car elle eſt remplie d'éloges. Après avoir demandé grace pour les anacroniſmes, l'auteur commence ſon récit. Le regne d'Aſtrée ayant pris fin, tous les vices eurent leur liberté. L'envie avoit été releguée en Sibérie; elle monta en traineau & ſe mit à courir le monde. Arrivée dans la capitale des Ruſſies, elle ſollicita l'hoſpitalité de quelques boyards qui regrettoient encore la barbarie de l'ancien gouvernement ſous lequel leurs ancêtres avoient eu le

bonheur de vivre ; elle leur inſpira bientôt, ſinon le courage de le rétablir, du moins le déſir de le voir renaître, elle leur fit ſentir tout ce qu'il y avoit d'humiliant pour eux de voir l'Etat proſpérer entre des mains étrangères. Une conſpiration mal adroitement conduite fut bientôt le fruit de ſes inſinuations & n'aboutit qu'à faire renfermer quelques moines dans leurs couvents & à faire reléguer les principaux chefs du complot dans les mêmes lieux que l'envie venoit d'abandonner. L'Envie ſe remet en route pour chercher meilleure fortune ailleurs. La Suede ſe trouvant naturellement ſur ſa route, elle ſe diſpoſoit à y paſſer avec d'autant plus d'empreſſement que la conſtitution actuelle de cet Etat, l'eſprit ariſtocratique qui y dominoit, & les diſpoſitions de ceux qui avoient la principale part au gouvernement, favoriſoient ſenſiblement ſes vues & lui promettoient d'y paroître avec éclat. Mais au moment où elle alloit partir, elle apprit avec douleur que la plus heureuſe des révolutions avoit entiérement changé la face du royaume ; qu'un Monarque ſage & bienfaiſant, par la ſeule force de ſon génie étoit rentré dans ſes droits, qu'il n'exerçoit ſon autorité que pour rendre ſes peuples heureux, & qu'on prévoyoit que dans le cours de ſon regne il ne donneroit aucune priſe à la critique & à la malignité. L'Envie va de là faire des ſiennes en Pologne : elle entre à la diete où on liſoit le réſumé de tous les articles dont l'on étoit convenu juſques-là ſans oppoſition. Il avoit été dreſſé par un de ces hommes ſupérieurs qui

ſemblent nés pour être les légiſlateurs des nations. Déjà la pluralité étoit manifeſte & tout annonçoit l'unanimité des ſuffrages, lorſque le terrible mot *Niepoqwalqm* ſe fait entendre bien diſtinctement. Une multitude de ſabres brillent à l'inſtant; le trouble & la confuſion s'emparent de l'aſſemblée, on cherche le coupable; l'innocent crie à la violence & à l'injuſtice; le déſordre augmente, & la diete eſt enfin rompue. L'envie ſe lie avec la diſcorde. Elles perſuadent à la République, qu'elle ſera plus heureuſe & plus puiſſante en ſacrifiant le tiers de ſon territoire. Ainſi dit, ainſi fait. Les Puiſſances voiſines s'empreſſent à la débarraſſer de ſon ſuperflu. Le partage s'en fait ſous les auſpices de l'Envie qui tient la balance & qui ſigne le traité. Chaque petit Prince de l'Allemagne éprouve les heureuſes influences de la préſence de l'Envie qui viſite ſucceſſivement leurs Etats. Si elle faiſoit ſentir aux uns que les deſcendans en ligne directe d'Arioviſte ou d'Arminius ne devoient céder en rien à ceux qui ne prouvoient que juſqu'à Vitikint, elle avoit l'art de perſuader aux autres, que le vrai moyen de s'élever au-deſſus de leurs pareils étoit de déployer une magnificence exceſſive, de doubler leurs équipages de chaſſe, d'entretenir des opéra, de faire venir des voix d'Italie, & d'avoir à leur ſolde un nombre de troupes réglées au-deſſus de leurs forces & de leurs beſoins; en un mot de ſe ruiner pour s'attirer une plus grande conſidération. Cependant elle leur laiſſoit encore la reſſource d'écorcher leurs ſujets ou de les vendre. Les ef-

forts de l'Envie pendant ſon ſéjour en Hollande n'aboutirent qu'à quelques banqueroutes ; elle paſſe en Angleterre, où elle étoit appellée depuis long-temps, particuliérement par le parti de *l'oppoſition*. On prétend qu'elle y compoſa preſque tous les diſcours qui ſe firent alors en Parlement contre la Cour & le Miniſtere & on reconnut ſa maniere, dans tous les libelles où ils étoient déchirés. Cela ne l'empêchoit point de paroître auſſi quelquefois à la Cour où elle faiſoit pareillement de ſon mieux. Un bal qui ſe donnoit à l'occaſion d'un jour de naiſſance lui fournit l'occaſion de ſe diſtinguer. Le haſard l'ayant placée à côté d'une Ducheſſe, elle lui fit remarquer la femme d'un ſimple baronnet couverte de diamans qui effaçoient ceux de toute l'aſſemblée. La Ducheſſe n'étoit pas aſſez philoſophe pour ſupporter une telle indignité ; ſon premier mouvement fut de ſe faire juſtice elle-même de cette inſolence, mais écoutant enſuite la voix de la raiſon, elle s'en tint à la ſage réſolution d'éclipſer à ſon tour, ſa rivale en pierreries, à la premiere occaſion ; ce qui fut exécuté, dit-on, au moyen de quelques complaiſances que la fiere Lady ne s'étoit jamais permiſes juſqu'à ce moment, & que l'Envie ne manqua pas de rendre publiques. Cependant l'Envie ne négligeoit point ſes premiers amis ; invitée tous les ſoirs dans les tavernes où les honorables membres avoient coutume de s'aller délaſſer de leurs travaux patriotiques, on prétend que dans une de ces parties, elle pouſſa le délaſſement juſqu'à accorder ſes faveurs à un des Matadors du parti,

auſſi diſtingué par ſon libertinage que par ſon acharnement contre tous les gens en place, & que de cette petite aventure naquit le fameux W..... C'eſt peut-être la reſſemblance de ce dernier avec tous les portraits qu'on a de l'Envie, qui a donné lieu à cette hiſtoire. En France, l'Envie fut ſinguliérement accueillie par les médecins & les gens de lettres qui ſe livroient à ſes inſpirations & en même temps vomiſſoient des injures contre elles. La Cour lui offroit en ce pays un théâtre brillant; mais la néceſſité d'y paroître toujours ſous le maſque & d'être ſubordonnée dans toutes ſes opérations à la politique & à la cabale la dégoûtoit de ce ſéjour. Elle étoit ſur le point de quitter la patrie quand une occaſion ineſpérée de faire briller ſes talens vint relever ſon courage. L'adminiſtration des finances venoit d'être confiée à un homme qui joignoit à la droiture la plus intacte, des lumieres étendues, & des vues auſſi ſages que profondes. Etranger & ſans aucun appui que celui de ſon mérite & de ſes talens, il avoit été apperçu & choiſi pour remplir ce poſte délicat & de tout temps expoſé aux orages. Sa modeſtie lui avoit fait refuſer les honneurs, & ſon déſintéreſſement les profits attachés à cet emploi. Il profeſſoit la religion de Sulli, mais il profeſſoit ſur-tout ſes principes & ſa probité. Que de titres pour ſe faire des ennemis & que d'encouragement pour l'Envie! la victoire lui parut ſi facile qu'elle négligea les moyens de s'en aſſurer. Le génie qui veilloit alors au bonheur de la France déconcerta ſes meſures, & l'homme de bien con-

ſerva ſa place. L'Eſpagne eut bientôt l'honneur de poſſéder la diligente voyageuſe : elle y vit la deſtruction de l'inquiſition à laquelle elle ſe vanta fauſſement d'avoir part. On ne doit point croire qu'elle contribua au déſaſtre des Miniſtres de ſes volontés. Elle fut bien ſurpriſe à ſon arrivée en Italie de trouver ſi peu de perſonnes illuſtres parmi tant d'illuſtriſſimes. Les grands hommes y avoient preſque totalement diſparu, & pour ne pas laiſſer tomber l'uſage de cette épithete, on étoit convenu de la donner à quelques muſiciens qui partageoient les ſuffrages du public. Elle exerce ſes talens dans le conclave & viſite enſuite les autres contrées de l'Italie. Parvenue en Suiſſe elle crut voir que la nation avoit dégénéré. Elle eſpéroit que les différences de religion, de forme de gouvernement, de richeſſe, de population, jointes à l'amour de l'argent dont on avoit autrefois accuſé ces peuples, produiroient des chocs d'intérêt favorables à ſes deſſeins. Elle ſe remua autant qu'il lui fut poſſible & ſe mit plus d'une fois hors d'haleine pour ſouffler la diviſion dans un corps dont l'union faiſoit la force. Cependant le ſuccès ne répondit point à ſon attente, mais ſi elle ne put pas venir à bout de rompre les liens de cette confédération, elle ſe flatta du moins d'être parvenue à les relâcher. L'Envié dirige ſa courſe vers le ſéjour du philoſophe de Ferney. C'étoit peu de l'avoir outragé en mille occaſions. Elle forme le hardi projet de le ranger ſous ſes loix. Elle va droit au lieu de ſa retraite dont elle ſe procure l'entrée en prenant les traits de la flatterie, &

bientôt ſous ce déguiſement elle s'inſinue dans ſon eſprit ; enſuite profitant de cet avantage elle lui met ſous les yeux les ſuccès de ſes contemporains & de ſes prédéceſſeurs, dans les différentes carrieres qu'il a parcourues, & lui repréſente les lauriers qu'ils ont cueillis dans ces différens genres comme autant de larcins faits à ſa gloire. L'écrivain s'irrite, le philoſophe s'oublie & le grand prêtre du temple du goût ſe permet de ſacrifier auſſi à l'Envie ſur l'autel même de ce Dieu, &c. &c.

Voilà, Monſieur, une eſquiſſe de l'hiſtoire de l'Envie qui auroit pu être beaucoup plus piquante, ſans franchir les bornes que l'écrivain s'eſt impoſées.

Il n'eſt point de jour où l'on ne publie quelque épigramme contre le *fameux critique*, & où on ne lui adreſſe dans le *Journal de Paris* quelques lettres, dans leſquelles tantôt on le plaiſante avec fineſſe & tantôt on releve les nombreuſes bévues qui lui échappent. Enfin, ce ſont tous les jours de nouvelles plaintes, de nouveaux reproches, de nouvelles tournures pour le corriger, & tous les jours de nouvelles fautes, de nouvelles inſolences de ſa part. Puiſqu'après tant de leçons humiliantes pour lui, il ne ſe corrige pas, il faut qu'il ſoit incorrigible. Voici une de ces épigrammes.

Aigre cenſeur, lourd & froid écrivain,
On bâille, dès qu'on lit & tes vers & ta proſe.
Tout un parti te prône en vain :
Si tu n'étois méchant, tu ſerois peu de choſe.
Par les brigues tu crois en impoſer : Non, non ;

Tout ce manège-là ne prend point dans le monde.
Le ſeul moyen pour toi d'avoir toujours raiſon,
Eſt d'empêcher qu'on te réponde.

Les réglemens rédigés par les Auteurs dramatiques qui s'aſſemblent chez M. de Beaumarchais, ont été communiqués aux Comédiens par Mrs. les Gentilshommes de la Chambre. La Compagnie qui s'attendoit à trouver dans ces réglemens des ſarcaſmes & du deſpotiſme de la part des Auteurs, étoit décidée à demander ſa retraite : mais n'ayant pu répondre aux propoſitions décentes & équitables que préſente ce nouveau code, elle temporiſe & eſpere que l'affaire, traînant en longueur, ſera bientôt abandonnée par les plaignans. Cependant le corps des gens de lettres eſt déterminé à mettre tout en œuvre pour faire autoriſer ces réglemens dans les formes juridiques, & s'ils ne peuvent parvenir à obtenir ce qu'ils demandent, ils ſe propoſent d'implorer le Roi pour l'établiſſement d'un ſecond théâtre. Déjà même pluſieurs écrivains dramatiques ont propoſé leurs pieces à la Dlle. Montenſier, Directrice du théâtre de la ville de Verſailles. M. de Sauvigny vient d'y faire repréſenter avec ſuccès ſa Tragédie de *Gabrielle d'Eſtrées* : M. d'Arnaud va y donner ſa Tragédie d'*Idoménée* ; M. Ducis ſon *Macbet*, &c. Les Comédiens François ſont furieux ; ils prévoient avec raiſon que le théâtre de Verſailles, ſouvent honoré de la préſence de la Famille Royale, va devenir le rival du ſpectacle de Paris, & que, ſi les Auteurs prennent le parti d'y porter les nouveautés, il

peut bientôt les éclipſer. La mort de le Kain rend leur poſition d'autant plus critique que ſans cet Acteur, le public ne peut voir les Tragédies de l'ancien répertoire, & qu'actuellement pour attirer la foule, les Comédiens ont plus beſoin que jamais de donner des pieces nouvelles : mais leur pareſſe incurable, leur inſolence, ſont des obſtacles qu'ils ne pourront pas aiſément ſurmonter.

On raconte qu'un banquier de cette ville fit l'un de ces jours baptiſer un de ſes enfans ſur la paroiſſe St. Euſtache. Après que le parrain & la marraine eurent ſigné ſur le regiſtre, le pere par diſtraction ſigna : *un tel & compagnie*, accoutumé à ſigner ainſi ſes lettres de change. Des gens malins prétendent que l'enfant qu'il faiſoit baptiſer, pouvoit en effet appartenir à l'un de ſes aſſociés.

Une eſpece de fou à qui l'ambition avoit fait tourner la tête, & qu'on a renfermé à Charenton pour le traiter, vient de faire une réponſe bien digne de lui. Parmi les moyens qu'on tente pour le ramener à la raiſon, on ne néglige pas d'employer de ces ſurpriſes capables de lui tourner le ſang d'une autre maniere. Un jour on lui banda les yeux, & on apoſta cinq ou ſix ſoldats avec des fuſils braqués contre lui. Alors on lui ôta le bandeau. Il s'écria, en éclatant de rire ; *eh ! c'eſt le déſerteur.* Voilà tout l'effet qu'a produit ce beau remede.

M. de Voltaire encore très-foible, & crachant du ſang, n'a pu aſſiſter à la premiere repréſentation de ſon *Irene*, mais Madame Denis ſa niece y eſt venue recevoir les hommages du

public. Cette repréſentation a été honorée de la préſence de notre auguſte Reine, des Princes & Princeſſes, & d'un concours le plus brillant & le plus nombreux de ſpectateurs. Vous ne douterez pas que cette tragédie n'ait été fortement applaudie. Comme les journaux vous la feront connoître en détail, je me bornerai à vous dire que l'enſemble ne m'en a pas paru intéreſſant, qu'il y a de beaux endroits, des détails dignes de Voltaire, que ſi elle étoit l'ouvrage d'un jeune auteur, elle lui feroit beaucoup d'honneur, mais qu'on s'apperçoit bien qu'elle eſt le fruit de la verve d'un homme de quatre-vingt quatre ans. Cet homme de quatre-vingt quatre ans eſt encore d'une telle vivacité que ſes parens & ſes amis ont peine à le tenir au lit, & ſur-tout à l'empêcher de parler, & que cette vivacité le tuera. Il a été très-ſenſible au ſuccès de ſa piece, & a envoyé à Mlle. Veſtris une ſuperbe épingle de diamans. On feroit un recueil de toutes les ſaillies qui lui échappent encore. En voici une plaiſante. Une certaine belle Dame que M. de Voltaire avoit connue autrefois, mais qui n'eſt plus une Hébé, étoit venue lui faire viſite dans un coſtume un peu trop jeune. S'appercevant que M. de Voltaire regardoit ſa gorge qu'il avoit trouvée charmante autrefois, elle lui dit : *Eſt-ce que vous vous ſouvenez encore de ces deux petits frippons-là ? — Oui, Madame, mais je m'apperçois qu'ils ſont devenus de grands pendarts.*

Un M. l'Abbé Gauthier, bon Eccléſiaſtique, Aumônier de l'hôpital des incurables, le même qui étoit accouru chez M. de Voltaire au pre-

mier moment de ſa maladie, ayant eu le courage & la conſtance de revenir preſque tous les jours, eſt enfin parvenu à s'en faire écouter, & même à en arracher une eſpece de confeſſion ; comme ce même Eccléſiaſtique avoit confeſſé feu l'Abbé de l'Attaignant avant ſa mort, on a fait cette épigramme :

Voltaire & l'Attaignant, tous deux d'humeur gentille,
Au même confeſſeur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce ſoit à Gauthier, que ce ſoit à Gargnillle.
Monſieur Gauthier pourtant me ſemble bien trouvé,
L'honneur de deux cures ſemblables,
A bon droit étoit réſervé
Au chapelain des Incurables.

De Verſailles, le 25 Mars 1778.

Le Roi paroît de fort mauvaiſe humeur de ſe voir entraîné à faire la guerre contre ſon intention, & malgré tout ce qu'il croit avoir fait pour l'éviter. D'ailleurs les affaires intérieures pour le bien deſquelles ce Monarque vraiment bien intentionné s'eſt donné tant de peines, ne le ſatisfont point; il en reconnoît les vices.

Milord Stormont eſt parti ſans dire adieu. Nous nous attendons à la guerre.

Il s'éleve un orage contre le Mentor. M. d'Oſſun a eu depuis quelque temps des entretiens ſecrets avec le Roi, & M. de Malesherbes qui s'en eſt défendu pluſieurs jours, y a été appellé. On y a examiné la ſituation actuelle des

De Paris, le 28 Mars 1778.

On m'apporte une lettre manuſcrite dans laquelle le *fameux Critique* ſe plaint à un de ſes amis des humiliations qu'il reçoit journellement. En voici la copie.

» Le courage me manque, mon cher ami; je n'y puis plus tenir. Je ſuis prêt à ſuccomber ſous les coups de mes adverſaires. Je vois à chaque inſtant un nuage d'ennemis qui s'élevent contre moi. C'eſt à qui me fera quelque niche. Le *Journal de Paris* eſt le champ de bataille où l'on s'eſcrime. L'un me reproche ma mauvaiſe-foi : l'autre ſe moque de mes décifions : celui-ci, ſous un nom étranger, me conſulte de la maniere la plus mortifiante. »

« Pour me perdre, il n'eſt point de reſſorts qu'on
» n'invente :
« Tout le monde me ſiffle, & pas un ne me vante.

» Que dis-je? le moindre journaliſte, l'eſpece à mon gré la plus vile qui exiſte, s'égaie ſur mon compte. On diroit que je ſuis né pour être le plaſtron de tous les plaiſans. J'ai pourtant fait face à tout. Je me ſuis même abaiſſé à répondre aux critiques les plus obſcurs. J'ai traité l'un avec le plus profond mépris. Je me ſuis efforcé de perſiffler de mon mieux les autres. Eh bien! ils vont toujours leur train. Rien ne les décourage, tous mes efforts ne ſervent qu'à redoubler leur inſolence & leur perſécution. Ce qui me déſole, &

& je ne ſaurois me le diſſimuler, les rieurs ne ſont preſque jamais de mon côté. Il ſemble que le public ſoit de moitié dans les petits tours que mes ennemis me jouent. Après la mort de Fréron, le plus redoutable de tous, j'ai cru pouvoir jouir en paix de toute ma gloire. Point du tout; ſi je critique un livre nouveau, ſi je publie un ouvrage ſoit en vers ſoit en proſe,

» Chaque lecteur d'abord me devient un Fréron.

» On m'épluche; on ne me paſſe rien. On me fait enrager. Cependant qu'ai-je fait? Vous ſavez, mon cher ami, combien je ſuis doux, honnête, fidele à mes amis, enfin tranchons le mot, combien je ſuis bon homme. Oh, la maudite engeance que les envieux! oh! l'ingrat public. Je lui ai donné Varwick, Timoleon, Guſtave, Pharamond, Mélanie, Menzikoff, &c. J'ai traduit Suétone avec une facilité entraînante. J'ai remporté des prix au College & à l'Académie, & cette immenſe réputation que je me ſuis faite par tant de chef-d'œuvres n'en impoſe à perſonne. Une des choſes qui m'a le plus mortifié, ce ſont certains plaiſans qui, dans les ſociétés, me rapportent malignement les bons mots de mes ennemis. Enfin, le jour où je fus reçu à l'Académie, ce jour que je regardois comme un moment de triomphe, fut pour moi un jour de triſteſſe & d'affronts. Le public me hua tout d'une voix. Ce n'eſt pas tout encore. J'ai beau imprimer que je ne lis ni les feuilles de

Fréron ni les autres journaux ; ils me diſent quelquefois des choſes ſi piquantes que je m'abandonne à toute mon indignation ; je prends la plume ; je réponds, & chacun voit que je ne dis pas la vérité. Quel ſupplice ! ceux mêmes que je n'ai ceſſé de louer, pour qui j'ai vaincu mon penchant à dire du mal, ceux pour qui je me ſuis immolé avec tant d'intrépidité, commencent à me tourner le dos. Dernièrement dans une nombreuſe ſociété, on liſoit un Poëme aſſez mauvais ; j'oſai dire mon ſentiment, & l'abbé Arnaud, qui ne doit ſa réputation qu'à mes éloges, eut l'audace de me dire hautement qu'on *étoit las de mes impertinences critiques, que je n'étois qu'un Subligny.* Le croirez-vous ! ce ſont ſes propres paroles. *Me comparer à Subligny ! moi ! comme s'il y avoit ſi loin de l'auteur de Mélanie à l'auteur d'Iphigénie.* Voltaire, Voltaire lui-même que j'ai appellé ſi affectueuſement *Papa grand homme ;* lui, pour qui je me ſuis fait la moitié de mes ennemis, ne m'a-t-il pas payé de la plus noire ingratitude ? Il liſoit ſon *Irene*, qui ne vaut pas grand choſe, trente perſonnes applaudiſſoient, & j'ai cru devoir lui dire avec franchiſe mon avis, & ce grand ingrat m'a terraſſé en me diſant : *M. Joſſe, vous êtes chaudronnier,* & chacun de rire. Ah ! c'en eſt fait, je renonce au métier d'écrire, ou ſi l'envie me prend encore, ce ſera pour faire une ſatyre contre le public, les Frérons, Voltaire & même contre toute l'Académie. Adieu, mon ami. Si vous voulez cultiver en paix les lettres, n'ayez jamais de talens & encore moins

de goût, ou bien attendez-vous à une guerre éternelle & à mourir de déſeſpoir. »

SATYRE

SUR LA FAUSSE PHILOSOPHIE.

Se dire Philoſophe eſt la mode aujourd'hui ;
L'on n'entend que ce mot ; mais, bon Dieu ! quel ennui
De voir des charlatans nous étaler ſans ceſſe,
Tant de Philoſophie, & ſi peu de Sageſſe !

Et quel ſiecle, en effet, de molleſſe abattu,
Si riche en beaux diſcours, fut ſi pauvre en vertu ?

Nos Peres corrompus, qu'effrayoit notre audace,
Ont maudit les excès de leur coupable race ;
Et nos fils, plus que nous, dans le crime exercés,
Par leurs enfans pervers ſe verront ſurpaſſés.

Amitié, nœuds du ſang, amour de la patrie,
Vous n'êtes rien pour nous ; l'intérêt ſeul nous lie ;
L'avare faim de l'or a ſéché tous les cœurs ;
L'honneur ſe voit fermer la porte des honneurs ;
La fraude s'enrichit des publiques ruines,
Et s'éleve aux grandeurs ſur des tas de rapines.
Tous les rangs ſont vendus à qui peut les payer :
Aux mains du lâche on voit le ſceptre du guerrier ;
Du glaive de Thémis l'injuſtice eſt armée :
Dans les lieux les plus ſaints la débauche allumée,
Sous le froc ſcandaleux leve un front libertin ;
Et l'impiété marche une croſſe à la main.
Dieu n'eſt plus qu'un fantôme, & l'ame eſt un vain ſonge.
Ainſi, ſans nuls remords, dans le crime on ſe plonge,
Et tous lâchant la bride aux plus affreux penchans,

Corrompus par ſyſtême, avec art ſont méchans.

Ecoutez-les pourtant, d'un jargon magnifique,
Nommer ce ſiecle impie, âge philoſophique:
Chacun eſt Philoſophe, & n'en prend que le nom;
On vit en ſcélérat, & l'on parle en Caton;
Et bornant ſa ſageſſe à de belles maximes,
Du manteau des vertus on habille ſes crimes.
Que dis-je? Rien n'eſt mal à qui ſait raiſonner.
Au vice hardiment on peut s'abandonner;
Le Philoſophe a l'art de diſculper le vice:
Il n'eſt corbeau ſi noir que cet art ne blanchiſſe.

Demandez à Criſpin pour quel heureux talent
Plutus l'a fait monter ſur ſon char opulent;
Criſpin fait de ſa femme un trafic adultere,
Et de ſon lit vénal Plutus eſt tributaire.
Si vous vous indignez, il ſourit de mépris:
„ Vieux préjugé, dit-il, dont nous ſommes guéris!
„ Quand on eſt Philoſophe, on brave, ſans ſcrupule,
„ Un chimérique affront, un honneur ridicule.
„ L'hymenée eſt un joug incommode & peſant;
„ S'il peut nous enrichir, c'eſt un joug bienfaiſant:
„ Mais raiſonnons un peu. Dans ce monde où nous
„ ſommes,
„ L'opinion volage eſt la Reine des hommes.
„ Ce qui chez nous eſt mal, eſt ſouvent bien ailleurs
„ Le Lapon, ſous la hute, à l'abri des railleurs,
„ Vous offre ſa compagne, & même avec priere,
„ Vous preſſe d'honorer ſa couche hoſpitaliere.
„ Cet autre, plus heureux en de plus doux climats,
„ De ſa fille, avec ſoin, cultive les appas,
„ Pour vendre cette fleur du Sultan recherchée,
„ Que l'ennui du ſerrail aura bientôt ſéchée.
„ Quel eſt donc cet honneur par vous ſi révéré,

„ Que vingt peuples divers ont toujours ignoré,
„ Qui change avec le lieu, l'habit & le langage?
„ C'eſt le tyran des ſots, & l'eſclave du ſage. „

Un jour, l'ami ſenſé d'un Abbé peu Chrétien,
Le gourmandoit ainſi; dans un libre entretien:
„ Vous qui n'avez de foi qu'aux plaiſirs de ce monde,
„ Qui raillez de Beauvais la piété profonde,
„ Qui trainez le ſcandale en habit de Prélat,
„ Et diffamez la croix qui fait votre éclat;
„ Que n'avez-vous choiſi, ſur cette vaſte ſcene,
„ Un rôle plus conforme à votre humeur mondaine?
„ Et pourquoi du public affronter les rumeurs
„ Sous un habit ſacré que profanent vos mœurs?

„ Ami, dit le Prélat, c'eſt par Philoſophie.
„ Que Beauvais, à ſon gré, prêche & vous édifie;
„ Moi, je veux être heureux. Formé pour les plaiſirs,
„ Je voyois la fortune ingrate à mes deſirs.
„ Ennemi du travail qui nous lie à ſa chaîne,
„ Et vend trop cher les biens qu'il nous donne avec
peine,
„ Falloit-il à mon Prince immoler mon repos,
„ Briguer à ſon ſervice un emploi de Héros;
„ Ou, ſur les fleurs de lys, maudire, à l'audience,
„ Des Avocats criards la menteuſe éloquence;
„ Ou calculer l'argent que l'Etat doit payer,
„ Et ce qu'il rend au Roi, mais ſur-tout au Fermier?
„ Non: je voulois, ſans ſoins, libre & dans l'indolence,
„ Savourer les doux fruits d'une oiſive opulence;
„ J'enviai du Clergé les paiſibles tréſors:
„ Et l'intrigue, à la Cour, dirigeant mes efforts,
„ J'avançai près des Grands, en careſſant leurs vices;
„ De leurs femmes ſur-tout j'encenſai les caprices;
„ Flexible à leurs humeurs, je ſervois nuit & jour

„ Leurs brigues, leurs plaiſirs, leur haine & leur amour;
„ Et bientôt la faveur, couronnant mon attente,
„ Ceignit ce front mondain d'une mine éclatante. (*)
„ Ainſi, par mes plaiſirs tous mes jours ſont comptés;
„ La Richeſſe & le Luxe, amans des Voluptés,
„ Préparent mes feſtins, mes jeux & mes délices;
„ J'enrichis la Beauté qui m'offre ſes prémices.
„ Du vulgaire envieux que m'importent les cris?
„ Je laiſſe les remords aux timides eſprits;
„ Et bénis des humains la pieuſe foibleſſe
„ Qui conſacra ſes dons à nourrir ma molleſſe. „

Grace au raiſonnement, ſophiſte accrédité,
Et du libertinage orateur effronté,
Il n'eſt plus ici-bas de vice, ni de crime;
Tout ce qui plaît eſt bon; tout devient légitime:
Ces nobles ſentimens qu'inſpirent les vertus,
Ces remords, dont ſouvent nos cœurs ſont combattus,
Sont de vains préjugés, dont l'homme encor novice
Eſt, dès ſes premiers jours, bercé par ſa nourrice,
Dans ſon cerveau flexible aiſément imprimés,
Enfans de l'habitude, en vertus transformés.
L'homme, abuſé long-temps d'une erreur générale,
Fit deſcendre du Ciel la ſévere morale,
Et, tyran de ſon cœur prompt à ſe mutiner,
De devoirs importuns ſe plut à l'enchaîner.
L'homme plus Philoſophe, & plus doux à ſoi-même,
S'eſt fait, pour vivre heureux, un plus ſage ſyſtême:
L'intérêt perſonnel eſt ſon unique loi,

(*) Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne ſut plus qu'abuſer d'un ample revenu,
Et, pour toutes vertus, fit, au dos d'un carroſſe,
A côté d'une mitre, armorier ſa croſſe.
Lutrin, Chant. 6.

Et ſon premier devoir eſt de n'aimer que ſoi :
Ses plaiſirs ſont ſes mœurs, ſon bien fait ſa juſtice ;
La fraude n'eſt pour lui qu'un prudent artifice ;
Savoir le mieux tromper, c'eſt-là le ſeul honneur :
Le mal d'autrui n'eſt rien s'il fait notre bonheur :
La ſourde oppreſſion, les rapines ſubtiles
Sont d'un eſprit adroit les reſſources utiles ;
Et, pourvu qu'on échappe à l'aveugle Thémis,
Un crime bien ſecret devient juſte & permis.

Ainſi, l'on peut nier, avec Philoſophie,
Le dépôt qu'un ami, ſans témoins, nous confie,
Vendre tous les ſecrets qu'il cache en notre cœur,
Et de ſon lit jaloux tramer le déshonneur.

Ainſi, de Carondas la main déterminée,
A trois fois étouffé le flambeau d'Hymenée,
Et trois fois la victime, attirée en ſes lacs,
En apportant ſa dot, vint ſigner ſon trépas.
Ce n'eſt pas qu'imitant la fille de Tyndare, (*)
Il ait armé ſon bras d'une hache barbare ;
Ses femmes n'ont point eu le ſort du Roi d'Argos ;
Un breuvage diſcret, ſuivi d'un plein repos,
Mettant le Philoſophe à l'abri du ſcandale,
Fit à ſes trois moitiés paſſer l'onde fatale.
Quoi, toutes trois ? Le monſtre ! — Ah ! ſoyez moins ſurpris ;
Dix auroient même ſort, s'il en épouſoit dix.

J'entends déjà quelqu'un me dire avec colere :
» Singe de Juvénal, cenſeur atrabilaire,
» Crois-tu, ſi notre ſiecle enfanta ces noirceurs,

(*) Clytemneſtre.

» Que l'Encyclopédie ait perverti nos mœurs ?
» Déclamateur chagrin, raiſonne mieux ; écoute :
» L'homme en tout temps le même, eſt né mêchant ſans doute,
» De tout temps on a vu la noire trahiſon
» Aiguiſer le poignard, ou verſer le poiſon ;
» Et, quoi qu'on nous ait dit des mœurs du premier âge,
» Le monde encore enfant n'en étoit pas plus ſage.
» Mais n'allons pas ſi loin chercher la vérité.
» Quand le François, nourri dans la férocité,
» Au meurtre, par honneur, inſtruit dès ſon enfance,
» Pétri de préjugés, cuiraſſé d'ignorance,
» N'avoit que ſa valeur pour juſtice & pour loi,
» Tyran de ſes vaſſaux, s'armoit contre ſon Roi ;
» A la voix d'un hermite, alloit avec ſa Belle,
» Pour laver ſes péchés, combattre l'infidele ;
» Ou déſoloit la France en dévot aſſaſſin,
» Et pour notre ſalut nous déchiroit le ſein ;
» Etoit-il Philoſophe ? Et l'Encyclopédie
» A-t-elle de la ligue allumé l'incendie ?
» Dans ces jours ſi cruels, ſuivis de jours ſi doux,
» Avoit-on plus d'honneur & de vertu que nous ? »

Peut-être : mais enfin, de quoi ſe glorifie
Ce ſiecle de molleſſe & de Philoſophie ?
Dites-moi : Le François a-t-il un cœur plus franc,
Plus prodigue à l'état de ſon généreux ſang,
Plus ardent à venger la plaintive innocence,
Contre l'iniquité que ſoutient la puiſſance ?
Le François Philoſophe eſt-il plus reſpecté,
Pour la foi, la candeur, l'exacte probité ?
Où ſont-ils ces Héros, ces vertueux modeles,
Que l'Encyclopédie a couvés ſous ſes ailes ?
Cherchons, ſous les drapeaux de la gloire & de Mars,
Les rivaux des Némours, des Gaſtons, des Bayards.

La pourpre des Harlais, jadis ſi révérée,
Du même éclat encor ſe voit-elle illuſtrée ?
Et quel Miniſtre enfin, près d'un Roi généreux,
Qui met tout ſon bonheur à voir ſon peuple heureux,
Pour éclairer ſes pas d'un conſeil toujours ſage,
Dans les nobles projets où ſa vertu l'engage,
Pour vaincre tous les ſoins dont il eſt aſſailli,
Se pique d'égaler ou d'Amboiſe, ou Sully ?

Ceſſons, par nos mépris, d'outrager nos ancêtres,
Pour les leçons d'honneur ils ſont encor nos maîtres ;
Et leurs mâles défauts, de candeur revêtus,
Montroient plus de grandeur que nos foibles vertus.
Il eſt vrai ; tant leur ame alors étoit groſſiere !
Ils n'avoient point ſenti que l'homme eſt tout matiere ;
Ils n'avoient point cet art d'égarer le bon ſens,
Au labyrinthe obſcur des grands raiſonnemens,
Et, ſous le fard trompeur des brillantes maximes,
Donner même viſage aux vertus comme aux crimes.
De la nature alors laiſſant parler la voix,
Ils cédoient, ſans rougir, à ſes plus ſaintes loix,
Ils aimoient les doux noms & de fille & de mere,
Le frere n'étoit point étranger à ſon frere ;
Et, par Philoſophie, un fils dénaturé,
Chez eux dit-il jamais à ſon pere éploré :
» Je ne dois rien à qui m'a donné la naiſſance :
» Ma vie eſt-elle un fruit de votre bienfaiſance ?
» Preſſé de l'aiguillon d'une amoureuſe ardeur,
» Vous cherchiez le plaiſir, & non pas mon bonheur.
» Non, jamais vos bienfaits n'égaleront peut-être,
» *La ſomme des malheurs attachés à mon Etre.* (*)

(*) Expreſſions empruntées à ces déclamateurs lugubres qui ſe diſent Philoſophes.

Maintenant rendez grace à ces nouveaux Docteurs;
De l'humaine raiſon hardis réformateurs,
Qui nous applaniſſant un chemin pour bien vivre,
Ont banni la vertu trop difficile à ſuivre,
Et, ſans nous impoſer de pénibles efforts,
Pour nous guérir du vice, ont chaſſé les remords,
Que notre âge éclairé de leur ſage lumiere,
Pour de ſi doux bienfaits, les aime & les révere;
Qu'avec honneur, par-tout, leurs oracles ſoient lus;
Qu'ils ſoient enfin les Dieux de ceux qui n'en ont plus;
J'y conſens; mais je veux, libre dans mes hommages,
Placer mieux mon encens, & choiſir d'autres ſages.
Si j'en ſens tout le prix, je veux, d'un ſi beau nom,
Honorer l'homme vrai; ſimple, équitable & bon;
Dont l'ame s'élevant à ſon Auteur ſuprême,
Hait le mal, fait le bien pour l'amour du bien même;
Qui, trouvant la vertu née au fond de ſon cœur,
Suit ce guide ſecret qui n'eſt jamais trompeur.

Le ſage qui m'eſt cher, & que ſeul je reſpecte,
S'en va-t-il arborer l'étendard d'une ſecte,
Et par-tout attirant la foule ſur ſes pas,
A la Philoſophie enrôler des ſoldats?
La piété par lui ſe voit-elle inſultée?
De peur d'être dévot, deviendra-t-il Athée?
Ira-t-il, chamarré de ſyſtêmes nouveaux,
Philoſophe empyrique, & fier de ſes tréteaux,
Sous le nom de ſageſſe exquiſe & raiſonnée,
Vendre aux ſots ébahis ſa drogue empoiſonnée!

On ne le verra point, par l'intrigue conduit,
Chercher des partiſans de réduit en réduit:
Il craint l'éclat, il fuit les partis, les cabales,
Vit paiſible & caché, loin des ſectes rivales;
Et s'inquiete peu ſi la faveur du jour

Vers l'une ou l'autre brigue a fait pencher la Cour,
Si, d'un commun effort, le mortier & la croſſe,
De l'Encyclopédie ébranlent le coloſſe.

Il n'enviera jamais un poſte ambitieux,
Pour réformer l'Etat qui n'en iroit pas mieux:
Non qu'il ne lui fût cher de rendre heureux les hommes:
Mais, de notre bonheur ennemis que nous ſommes!
Indulgens pour le mal, armés contre le bien,
Qu'un Dieu l'oſe entreprendre, un Dieu n'y pourra rien.

Le ſage, trop inſtruit qu'au regne affreux du vice,
On tenteroit en vain d'oppoſer la juſtice;
Qu'on ſoumettroit plutôt un lion irrité,
Que de mettre aux méchans le frein de l'équité;
Qu'il périroit cent fois, martyr de leur furie,
Sans qu'il rendît ſa perte utile à ſa Patrie;
Ne pouvant vivre enfin pour le bonheur d'autrui,
Va, plaignant les humains, vivre du moins pour lui:
Et, tel qu'un voyageur accueilli d'un orage,
Rencontrant, avec joie, une grotte ſauvage,
Y brave, en attendant que les cieux ſoient plus doux,
L'injure de la pluie, & les vents en courroux;
Tel le Sage, à l'abri des tempêtes civiles,
Loin de l'iniquité, cette Reine des villes,
Trouvant dans ſa retraite, à l'ombre de ſes bois,
La paix, la liberté qui fuit la Cour des Rois,
D'un cours égal & pur voit s'écouler ſa vie,
Oublié des méchans, qu'à ſon tour il oublie.

De Verſailles, le 2 Avril 1778.

On ne ſait pourquoi les Hollandois viennent de placer encore des ſommes immenſes dans les emprunts de l'Angleterre, ce qui a fait un grand bien à cette derniere Puiſſance dont

les fonds ont ſubitement éprouvé une hauſſe conſidérable. Les bons Richards ſpéculent ſur la continuation de la paix en Europe & ils ſeront attrapés.

Le Prince Stadhouder a demandé aux Etats-Généraux une augmentation dans la Marine militaire, & cette demande ſera ſuivie ſans doute de celle de l'augmentation des forces de terre, mais quelques Provinces & Amſterdam ſur-tout s'y oppoſent.

M. de Maurepas qui, en dépit de nous, n'eſt point tenté d'aller vivre en ſolitaire, a découvert l'intrigue ſecrete de M. d'Oſſun & les conférences tenues entre ce Conſeiller d'Etat & M. de Malesherbes. Il a fait agir des affidés qui ſont parvenus à arrêter les effets de leurs ſuggeſtions près du Monarque. Le Roi a rompu les conférences.

Le Roi commence à perdre de ſa confiance aux grands talens de M. Necker, & cela ne pouvoit manquer d'arriver. S. M. s'en étant derniérement ouverte avec le Mentor, celui-ci qui ſûrement déteſte M. Necker, mais qui doit le ménager par rapport à certaines affaires particulieres entr'eux, l'a défendu auprès du Roi: mais c'eſt aſſez que M. de Maurepas ait apperçu le ſentiment du Roi pour qu'en vieux courtiſan il cherche le moyen de ſacrifier ſon protégé, & j'ai remarqué que dès le lendemain un homme de robe qui depuis quelque temps eſt ſur les rangs pour le contrôle général des finances, en a été flatté & careſſé contre l'ordinaire. En attendant M. Necker fait des ſiennes & à ſa maniere. Par ce qu'on ap-

pelle des reviremens de parties, il ſe procure quelques fonds, il extorque quelques mille livres ſur les tailles, ſur les vingtiemes, &c. mais tout cela eſt de foible reſſource pour des beſoins auſſi conſidérables que preſſans. Il a propoſé ces jours-ci au Conſeil la création d'un papier-monnoie, mais ſa propoſition a été rejettée généralement. Ses ennemis l'attendent à la réaliſation de cent millions de fonds qu'il a promis depuis long-temps au Roi, ſi la guerre avoit lieu, réaliſation qu'on regarde comme impoſſible. Il pourroit ſe tirer d'affaire ſi le ſyſtême pacifique de M. de Maurepas étoit maintenu, mais quoique ce Miniſtre ſe retourne de toutes les manieres ici, à Madrid & même à Londres, pour que la paix ſubſiſte entre les deux Cours, il y a à parier qu'il n'y parviendra point. Indépendamment des intentions très-hoſtiles du Roi d'Angleterre, tous nos Miniſtres excités par les grands de la Cour & tout le militaire, veulent la guerre & la ſoutiennent d'une néceſſité abſolue pour l'honneur & l'avantage de la nation. Jamais les circonſtances ne nous ont offert tant d'eſpoir de ſuccès contre nos ennemis.

M. de Vergennes, en vue d'inſtruire particuliérement le Roi & de le déterminer à prendre un parti dans la criſe politique actuelle, lut, il y a quelques jours au Conſeil des dépêches, un Mémoire fort important. Il préſente d'abord un tableau de gradation de la puiſſance Angloiſe d'où il réſulte que la France doit s'efforcer dans ce moment d'acquérir & de s'aſſurer la ſupériorité maritime; & déve-

» tenu ſur la matiere en queſtion un langage
» qui n'eſt pas indifférent pour la tranquil-
» lité de l'Empire d'Allemagne. Mais comme
» on n'en eſt pas encore venu au point de
» reconnoître ce Prince pour garant de la
» paix de Weſtphalie & encore moins pour
» juge ſupérieur en Empire, il ne ſeroit pas
» difficile de deſſiller les yeux à tout l'Empire
» & de faire connoître le vrai motif de ſes vues
» & de la conduite qu'il tient, de démontrer
» combien ſes theſes & ſes prétentions ſont in-
» juſtes & incompétentes, &c.

De Paris, le 4 Avril 1778.

Puiſque M. de Beaumarchais n'a point jugé à propos de répondre aux gentilleſſes de Mlle. d'Eon, & que je n'ai rien à vous apprendre ſur la ſuite de cette diſpute, dont les gens du monde eſpéroient s'amuſer, j'ai la plus grande envie de vous raconter une eſpiéglerie que l'auteur du *Barbier de Seville* a faite en Eſpagne à un cuiſinier. Ce petit tour pourra vous amuſer un moment, & ſuppléer à la diſette des choſes que vous aimez & qui reſtent toujours rares.

Un Ambaſſadeur à la Cour de Madrid avoit invité M. de Beaumarchais à dîner. Celui-ci accepte la propoſition en priant l'Ambaſſadeur de lui donner un foie de veau qu'il aimoit beaucoup. L'Ambaſſadeur le lui promet & donne des ordres en conſéquence. Le jour convenu, M. de Beaumarchais ſe rend à l'invitation. On ſe met à table. Au premier ſervice, au ſecond,

au troiſieme, M. de Beaumarchais qui ne voit point de foie de veau, le demande à l'Ambaſſadeur. Celui-ci fait venir le cuiſinier, le réprimande, & veut ſavoir pourquoi il n'a point exécuté ſes ordres. Le cuiſinier s'excuſe, en diſant qu'il les avoit oubliés. L'Ambaſſadeur invite M. de Beaumarchais pour la huitaine, & recommande très-expreſſément au cuiſinier d'avoir un foie de veau pour ce jour-là. Ce jour arrive; point encore de foie de veau. L'Ambaſſadeur irrité fait venir le cuiſinier, qui pour s'excuſer dit qu'il avoit un foie de veau, mais que s'étant gâté, il n'avoit point oſé le ſervir à ſon Excellence. L'Ambaſſadeur aſſez mécontent remet encore la partie à la huitaine, & ordonne à ſon cuiſinier d'avoir deux foies de veau. Si l'un ſe gâte, dit-il, l'autre ſera mangeable. Mais point du tout, on ne voit pas plus paroître de foie cette fois-ci que les autres. Alors l'Ambaſſadeur irrité veut ſavoir la raiſon de cette obſtination, & fait appeller le cuiſinier qui déclare enfin qu'il étoit venu de France en Eſpagne pour faire la cuiſine d'un grand Seigneur, & non celle d'un bourgeois, & que ce n'étoit que ſur la table de ces derniers qu'on voyoit de pareils mets. Vous penſez bien que le cuiſinier eut ſur le champ ſon congé. Il va ſe préſenter chez l'Ambaſſadeur d'une autre couronne, qui avant de l'accepter vient prendre des informations de ſon ancien maître. Celui ci dit que c'étoit M. de Beaumarchais qui le lui avoit donné, & que c'étoit à lui qu'il falloit s'adreſſer pour ſavoir ce qu'il deſiroit. M. de Beaumarchais conſulté, répondit

que c'étoit un des plus habiles cuiſiniers de France : mais que ſon mets favori, ſon chef-d'œuvre étoit un foie de veau, & qu'il n'avoit point ſon pareil pour accommoder cette eſpece de plat. Le nouveau maître invite M. de Beaumarchais à en venir manger un chez lui le lendemain. Je n'ai pas beſoin de vous dire ce que fit le cuiſinier dans ſa nouvelle maiſon. On eut beau lui faire toutes les menaces poſſibles, il aima mieux ſortir de ſa condition que de ſervir un foie de veau. Il n'en voulut point démordre. On lui fait ſon compte & on le chaſſe. Il entre enſuite chez l'Ambaſſadeur de Ruſſie, qui quelques jours après reçut ordre de retourner à Pétersbourg où le cuiſinier le ſuivit. Là, M. de Beaumarchais trouva encore le ſecret de déſoler ce pauvre diable en lui faiſant demander dans toutes les maiſons où il entroit, le maudit foie de veau qu'il s'eſt toujours obſtiné à ne pas vouloir ſervir.

L'eſpionage de la police qu'on avoit abandonné, recommence plus que jamais. Un grand Seigneur s'entretenoit chez lui des aſſaſſinats dont on avoit fait courir le bruit cet hiver, pour nuire à M. le Noir, & ſe plaignoit du peu de police qui regnoit actuellement dans Paris. M. le Noir le lendemain pria le grand Seigneur de paſſer chez lui, & lui répéta les propos qu'il avoit tenus la veille. Le Seigneur étonné ne pouvoit concevoir comment le Magiſtrat en avoit pu être informé. *Vous voyez*, lui dit M. le Noir, *qu'on vous a trompé, & que la police n'eſt pas ſi mal faite qu'on vous l'a dit.* Savez-vous ce qui arriva de là? C'eſt que

ce Seigneur dit par-tout le plus grand bien du Lieutenant de police.

Voici une très-jolie chanſon dont on attribue à feu M. le Régent les paroles & la muſique. Je ne connois guere en notre langue de couplets qui reſpirent davantage le plaiſir & la gaîté.

Pour vivre ici ſans regret
Amis, je ſais un ſecret.
Toujours d'envie en envie,
Je vais égayant ma vie,
Je ris, je bois,
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

La ſageſſe eſt un grand bien,
Dit un vieux qui ne peut rien:
Mais en attendant cet âge
Où je deviendrai ſi ſage,
Je ris, je bois,
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

S'il ne falloit que mourir,
A rien je n'irois courir:
La mort de tout ſoin délivre:
Mais *item* puiſqu'il faut vivre,
Je ris, je bois,
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

A la table comme au lit,
Je ſais tout mettre à profit.
Sans qu'aucuns ſoins me traverſent,
L'amour & Bacchus me bercent,
Je ris, je bois,
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

Quand on eſt ſans paſſions
On vit ſans tentations :
Mais moi, qui ne ſuis pas dupe,
A ſuccomber je m'occupe.
Je ris, je bois,
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

Le Samedi 30 Mars, la comédie françoiſe a été honorée de la préſence de M. de Voltaire. Il s'étoit rendu l'après-midi à l'Académie françoiſe. La cour du Louvre étoit remplie de curieux. Les Académiciens ſortirent au-devant de lui pour le recevoir. Il fut conduit à la place du directeur, que cet Officier & l'Académie l'ont prié de recevoir. Enſuite l'Académie l'a nommé, par acclamation, directeur du Trimeſtre d'Avril, ſans tirer au ſort ſuivant l'uſage. La ſéance a été remplie par la lecture de l'éloge de Deſpréaux.

Au moment que M. de Voltaire eſt ſorti de l'Académie, on a accompagné ſa voiture en criant *vive M. de Voltaire*. De-là il eſt allé à la comédie françoiſe, on s'eſt porté en foule à ſon carroſſe, & l'empreſſement qu'on a témoigné pour le voir a failli lui être funeſte, car on a manqué de l'étouffer. Il s'eſt placé dans la loge des gentilshommes de la chambre. Dès qu'il a paru, une aſſemblée auſſi brillante que nombreuſe a manifeſté ſa joie par des applaudiſſemens & par des acclamations redoublées. Le Sr. Brizard, comédien, s'eſt préſenté à ſa loge, & lui a mis ſur la tête une couronne de laurier que la modeſtie de M. de Voltaire lui a fait refuſer. On a battu des mains. La piece a été

très-bien jouée, & encore mieux accueillie ; la tragédie finie, on a baiſſé la toile qu'on a levée un moment après, & le public a vu avec les tranſports les plus vifs le buſte de l'auteur ſur lequel chaque comédien a mis une couronne de laurier qu'il tenoit. Le parterre, les balcons, les loges, toute la ſalle a retenti d'applaudiſſemens. *Hélas !* dit le vieillard, *on veut donc me faire mourir aujourd'hui de joie & d'honneurs.* Rien n'étoit plus touchant, plus reſpectable que de voir un homme de quatre-vingt-quatre ans s'efforcer de faire connoître au public combien il étoit ſenſible à l'hommage qu'on lui rendoit. Madame Veſtris s'eſt avancée ſur le théâtre & a récité les vers ſuivans que M. le Marquis de St. Marc a faits ſur le champ ;

Reçois en ce jour un hommage,
Que confirmera d'âge en âge,
La ſévere poſtérité.
Non, tu n'a pas beſoin d'atteindre au noir rivage,
Pour jouir parmi nous de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que je viens de te préſenter.
Il eſt beau de la mériter,
Quand c'eſt la France qui la donne....

Ce tribut, dont l'ivreſſe du public a fait tout le mérite, a cauſé la ſurpriſe la plus agréable aux ſpectateurs & à celui qui en étoit l'objet. C'eſt ſans contredit le moment le plus glorieux pour les Lettres, c'eſt du moins le triomphe le plus éclatant dont M. de Voltaire ait joui dans ſa vie. Jamais l'enthouſiaſme

n'a été porté ſi loin & n'a été ſi général. Il n'y a que le Sieur Gilbert, auteur ſatyrique auquel on ne peut refuſer du talent, qui ait déſapprouvé de pareils tranſports. En ſortant du ſpectacle, il s'eſt écrié qu'il n'y avoit plus de mœurs, plus de religion & qu'enfin tout étoit perdu. Il eſt vrai que ce prédicant a manqué d'être aſſommé par les aſſiſtans.

M. de Voltaire étant à Berlin adreſſoit ſouvent à différentes perſonnes des vers écrits ſur des cartes. Pluſieurs de ces petits impromptus étoient charmans & le plus grand nombre a été perdu. En voici un qui n'eſt pas connu & qui étoit adreſſé à ce fou de La Metrie, alors malade.

Je ne ſuis point inquiété,
Si notre joyeux la Metrie
Perd quelquefois cette ſanté
Qui rend ſa face ſi fleurie ;
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Et dépit de la faculté,
Sont les doux emplois de ſa vie.
Il ſe conduit comme il écrit,
A la nature il s'abandonne :
Et chez lui le plaiſir guérit
Les maux que le plaiſir lui donne.

On raconte beaucoup de duretés & de bruſqueries du Papa grand homme. Le petit *ſaint Ange*, un des éleves du *Fameux critique*, s'aviſa d'aller voir le vieillard de Ferney. Il avoit

arrangé un petit compliment fort gentil, pour lui demander la permiſſion de lui faire ſa cour. » Je ſuis venu aujourd'hui, lui dit-il, voir » Homere ; demain je viendrai voir Sopho- » cle : après demain Anacréon, &c. &c. » *Ah, Monſieur,* dit M. de Voltaire, en interrompant St. Ange, *je ſuis bien vieux : ſi vous vouliez me rendre à la fois toutes ces viſites : vous m'obligeriez beaucoup.* Le *Fameux critique* faiſoit quelques difficultés de lui lire ſa *fameuſe* tragédie des *Barmécides*, en lui diſant que ſon état ne lui permettoit pas de ſupporter de fortes ſenſations. *Ça me fera revivre,* dit le vieillard, *liſez toujours.* Enfin le *Fameux critique* fut décidé à obéir : le malin hermite écoutoit avec attention : tantôt il bâilloit, & tantôt il ſourioit. Quand l'écrivain tragique eut fini de lire : *Cette piece,* dit-il, *eſt un Roman invraiſemblable où il ſe trouve quelques beaux vers déplacés.* Lorſqu'on donna *Irene*, le public manifeſta en quelques endroits ſon mécontentement. Les amis de l'auteur s'aviſerent de faire de légers changemens aux vers qui avoient déplu, & ne jugerent pas à propos d'en avertir le vieillard. Il lui parvint un manuſcrit où étoient ces corrections. Il ſe mit dans une fureur incroyable. Il juroit & tempêtoit de toutes ſes forces. Enfin, ſa colere devint ſi violente qu'il recommença à cracher le ſang. M. Dargental, ſon plus tendre ami, avoit participé à ces corrections & avoit cru, pour ménager ſa ſenſibilité, ne point devoir l'en inſtruire. M. de Voltaire toujours furieux paſſa au ſallon où étoient raſſemblés une

vingtaine de perſonnes. *Non*, dit-il, *on ne feroit pas un pareil tour au fils de Barthe.* Quelqu'un lui fit obſerver que M. Barthe étoit préſent. Voltaire rentra dans ſon cabinet avec une fureur encore plus grande. *Quel diable*, dit-il, *va s'imaginer que ce Barthe eſt là ! que vient-il faire ici, & que n'eſt-il à Marſeille ?* Un moment après on lui préſente M. Perronet, premier ingénieur des ponts & chauſſées de France : *Ah ! Monſieur*, lui dit Voltaire, *vous êtes bien heureux : vous faites de beaux ponts : mais au moins il n'y a point de d'Argental qui s'aviſe d'y faire des arches.* Ce ſont tous les jours de pareilles ſcenes de fureur & de bruſquerie. Ses amis tremblent de l'aborder.

Je dois vous faire mention d'une ſingularité naturelle qui intéreſſe tous les phyſiciens. On mande de Savigné-l'Evêque qu'il y a une fille âgée de ſept à huit ans, qui eſt toute velue, qu'elle a une grande barbe au menton, & que de ſes oreilles il deſcend deux mouſtaches qui lui pendent ſur les épaules. Cette ſingularité, toute ſurprenante qu'elle ſoit, n'eſt pourtant pas ſans exemple. Scaliger en rapporte pluſieurs ; & Aulugelle dit expreſſément, qu'il y a de certains habitans dans une extrémité des Indes qui ſont garnis de poil & même de plumes comme les oiſeaux. Un auteur moderne rapporte qu'en l'année 1650, ſous le Pontificat de Clément X, on vit à Rome une fille velue par tout le corps, le poil étoit blond & extrêmement long, les mouſtaches qui ſortoient de ſes oreilles lui deſcendoient d'un pied & demi au-deſſous du menton. Dans ce moment-

ment-ci, on montre à la foire St. Germain, une curioſité à peu près ſemblable.

LA PARURE NATURELLE.

CONTE.

Il eſt trop vrai, ſexe charmant & doux ;
Plaire à nos yeux eſt un beſoin pour vous ;
Heureux beſoin, que la coquetterie,
Le don d'aimer, le vœu d'être chérie,
L'art d'embellir vos charmes ſéduiſans,
Font éclater ſans attendre les ans !
Le trait naïf qu'en mes vers je retrace,
En eſt la preuve. Ecoutez-moi, de grace :
Tout ornement de mon conte eſt proſcrit.
Simplicité vaut mieux que bel eſprit.
A quatorze ans, Eglé vive & gentille,
Sous les regards de ſes triſtes parens,
Croiſſoit en âge, ainſi qu'en agrémens.
A quatorze ans, quel bonheur d'être fille !
Fille & jolie ! Eglé l'étoit, dit-on ;
Son grand œil noir, ſa mine appétiſſante,
Le tour heureux de ſon petit menton,
Les doux tréſors de ſa gorge naiſſante,
Charmoient déjà tous les yeux du Canton.
Adviat qu'un jour ſur ces globes d'albâtre
Point n'étendit ce envieux tiſſu,
Qui les dérobe au regard idolâtre.
O, quel bonheur, ſi Colin l'avoit ſu !
Mais cet oubli, par la mere apperçu,
Fit bien gronder la pauvre Eglé ſurpriſe.
» Que vois-je, ô ciel ! ô fille mal apprîſe !
» Quoi, ſans fichu ! quel coupable deſſein
» Aux yeux laſcifs découvre votre ſein ?

» Ah! gardez-vous de paroître ainſi nue.
» Sous un mouchoir, il faut vous enterrer. »
Las! j'y conſens, dit la fille ingénue ;
Mais avec quoi pourrai-je me parer ?

De Paris, le 11 Avril 1778.

Vous avez peut-être entendu parler d'une Mlle. Bertin, marchande de modes fort en vogue aujourd'hui à Paris, & très-connue par ſes tons ridicules. Pour vous en donner un exemple, je vous raconterai un de ſes propos. Une femme de qualité vient demander à cette Dlle. Bertin pluſieurs bonnets pour envoyer dans la Province. La marchande couchée ſur une chaiſe longue dans un Caraco élégant, daigne à peine ſaluer la femme de qualité par une très-légere inclination de tête. Elle ſonne : une jeune nymphe charmante qu'on nomme *Mlle. Adelaïde* ſe préſente. *Donnez à Madame*, dit Mlle. Bertin, *des bonnets d'un mois.* La Dame lui repréſente qu'on en voudroit de plus nouveaux. *Cela n'eſt pas poſſible, Madame*, reprend la marchande ; *dans mon dernier travail avec la Reine, nous avons arrêté que les bonnets les plus modernes ne paroîtroient pas avant huit jours.* Depuis ce temps, on n'appelle plus la Dlle. Bertin que *le Miniſtre des modes.*

Mardi dernier, vers les quatre heures du ſoir, une Demoiſelle, âgée tout au plus de ſeize à dix-ſept ans, d'une taille & d'une figure très-avantageuſes, fille d'un riche bijoutier de cette Capitale, eſt tout-à-coup ſortie de ſa

maiſon, & s'eſt miſe à courir de toutes ſes forces le long de la rue St. Honoré, en faiſant des contorſions épouvantables. C'étoit un jour d'opéra, & ces ſortes de jours, la rue St. Honoré eſt embarraſſée par un grand nombre de voitures. Cette fille bravoit les carroſſes avec une intrépidité ſinguliere, ſe jettoit ſur les tas de pierres, ſe relevoit enſuite toute enſanglantée, ſans ſe plaindre, & recommençoit à courir. La populace croyant d'abord que c'étoit une fille de mauvaiſe vie à qui le vin avoit tourné la tête, s'attroupa autour d'elle en la huant. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir que la folie ſeule pouvoit cauſer un ſemblable délire. On l'arrêta. Pluſieurs perſonnes la reconnurent. Six hommes avoient beaucoup de peine à la contenir. Son pere qui étoit abſent depuis une heure ou deux, vit en retournant chez lui cette foule de monde. La curioſité le fait approcher. Il reconnoît ſa fille. On devine aſſez quelle a été la ſurpriſe & la douleur d'un pere dans une pareille circonſtance. Il ſe trouva mal, & on fut obligé de les porter tous deux à leur logis. On m'a dit que cette malheureuſe venoit d'apprendre qu'un jeune homme qu'elle aimoit paſſionnément, s'étoit marié ſans l'en prévenir, & que la tête lui a tourné ſur le champ. On prétend que ſon eſprit guérira, mais elle s'eſt caſſé une jambe, & elle ſera eſtropiée pour toute ſa vie.

Un Anglois de diſtinction ayant une ſanté foible & ſe trouvant à Paris, s'étoit lié avec le célebre Lorry, médecin, & l'invita à man-

ger chez lui trois fois par ſemaine. Cet étranger valétudinaire ne manquoit pas de conſulter le Docteur pendant le repas. Mais au bout de quelque temps, ce dernier s'appercevant que les politeſſes étoient intéreſſées, envoya à l'étranger un mémoire de ſes viſites montant à 1200 livres, & lui donna en même temps quittance, diſant qu'il étoit ſuffiſamment payé par ſes dîners, qui égaloient le nombre de ſes viſites.

Gabrielle d'Eſtrées, tragédie nouvelle de M. de Sauvigny, quoique reçue aux François, vient d'être repréſentée avec ſuccès ſur le théâtre de la ville de Verſailles. Cette piece paroît en ce moment imprimée & précédée d'une juſtification de *Gabrielle d'Eſtrées*, & d'une très-jolie Epître aux jolies femmes.

Le Patriarche du Parnaſſe n'a pas manqué, Monſieur, comme vous le penſez bien, de répondre aux galanteries de M. le Marquis de St. Marc : voici les vers qu'il a adreſſés à cet officier. Vous y trouverez cette tournure aimable & facile qui caractériſe le Neſtor de nos Poëtes.

Vous daignez couronner, aux yeux de Melpomene,
D'un vieillard affoibli les efforts impuiſſans.
Ces lauriers, dont vos mains couvroient mes cheveux
blancs,
Etoient nés dans votre domaine.
On ſait que de ſon bien tout mortel eſt jaloux.
Chacun garde pour ſoi ce que le ciel lui donne.
Le Parnaſſe n'a vu que vous
Qui ſut partager ſa couronne.

LA RECONNOISSANCE DE LE KAIN

Envers M. DE VOLTAIRE, *ſon bienfaiteur.*

AU LECTEUR.

» Je m'empreſſe de remplir un des vœux de le Kain, en faiſant part au public de ſes ſentimens à l'égard de M. de Voltaire, ſon bienfaiteur & ſon maître dans le grand art de la déclamation, comme dans l'art plus grand encore de jouer la tragédie. Ce public, toujours prêt à flétrir les ingrats, verra avec intérêt l'ame reconnoiſſante du grand Acteur que nous regretterons long-temps, & les procédés généreux du grand homme que nous poſſédons au milieu de nous, après une abſence de vingt-huit ans. Préſenter aux hommes des exemples de généroſité & de reconnoiſſance, c'eſt les diſpoſer à être généreux & reconnoiſſans. Ce que je vais raconter eſt tiré d'un petit Mémoire que le Kain avoit travaillé à ma ſollicitation, qu'il m'avoit confié quelque temps avant ſa mort, & dont il m'avoit laiſſé la liberté de diſpoſer même de ſon vivant.

L'Abbé D***.

» La paix de 1748 rappella tous les plaiſirs à Paris. L'inſtitution des théâtres particuliers eſt une des agréables ſingularités de cette heureuſe époque. On en diſtingua trois principaux, ſur leſquels de jeunes gens de familles honnêtes exerçoient leurs talens. »

» Le premier étoit à l'Hôtel de Soyecourt, fauxbourg Saint-Honoré; le ſecond au Marais,

à l'Hôtel de Clermont-Tonnerre ; le troiſieme, rue Saint-Méry, à l'Hôtel de Jabak. M. le Kain fut le fondateur de ce dernier. »

» Le public ſe partagea bientôt ſur les talens des jeunes acteurs. Sur un théâtre ils avoient plus de fineſſe & de graces, ſur l'autre plus d'uſage. Quant aux actrices, les unes étoient plus jolies, & les autres plus décentes. »

» Les jeunes gens qui s'amuſoient, & qui amuſoient le public à leurs dépens, exciterent les murmures, & peut-être l'envie des comédiens François. Ceux-ci ſe plaignirent, & le Gouvernement fit fermer les théâtres de ſociété. »

» M. de Chauvelin, curieux de voir jouer la comédie du *Mauvais Riche* de M. d'Arnaud, obtint la réhabilitation du théâtre de Clermont-Tonnerre, auquel s'étoit réuni celui de l'Hôtel de Jabak. La piece fut jouée avec ſuccès au mois de Février 1750. L'aſſemblée la plus brillante qu'il y eut alors à Paris, y aſſiſta. M. de Voltaire y fut invité par l'auteur. Ce grand homme, aſſez content de la piece & du jeu des acteurs, demande le nom du jeune homme qui avoit joué le rôle de l'Amoureux. On répond que c'eſt le fils d'un Orfevre, qu'il joue la comédie pour ſon plaiſir, & qu'il veut en faire ſon état. M. de Voltaire témoigne le deſir de le voir. M. d'Arnaud fut chargé de l'engager à lui rendre une viſite le ſurlendemain. »

» Le plaiſir, dit M. le Kain dans ſon Mémoire, que me cauſa cette invitation, fut encore plus grand que ma ſurpriſe. Je ne pein-

drai point mon embarras en voyant M. de Voltaire pour la premiere fois. Je ne crois pas que la préſence d'une divinité eût pu m'inſpirer plus de reſpect & plus d'admiration. Il eut la bonté de mettre fin à mon embarras en m'ouvrant ſes deux bras paternels, & en remerciant Dieu d'avoir créé un être qui l'avoit ému & attendri.... »

» M. de Voltaire me fit enſuite mille queſtions ſur ma famille, ſur ma fortune & ſur mon éducation. Tout en m'interrogeant, il me fit prendre ma part d'une demi-douzaine de taſſes de chocolat mélangé avec du café. C'étoit ſa nourriture ordinaire depuis cinq heures du matin juſqu'à trois du ſoir. Il me demanda enſuite quel genre de vie je voulois embraſſer ? Je lui répondis avec une fermeté intrépide, que je ne connoiſſois au monde d'autre bonheur que celui de jouer la comédie ; que le haſard me laiſſant maître de mes actions, & jouiſſant de ſept cens livres de rente, j'avois lieu d'eſpérer qu'en abandonnant le commerce de mon pere, je ne perdrois rien au change ſi je pouvois être admis un jour dans la troupe des comédiens François. »

» Ah ! mon ami ! s'écria M. de Voltaire, » ne prenez jamais ce parti ; jouez la comédie » pour votre plaiſir, & n'en faites jamais votre état. C'eſt le plus beau, le plus rare, » le plus difficile des talens ; mais il eſt avili » par des barbares & proſcrit par ***. Si » vous voulez renoncer à votre projet, je » vous prêterai dix mille francs pour com-

» mencer votre établiſſement, & vous me ſes » rendrez quand vous pourrez : allez, mon » enfant, revenez ſur la fin de la ſemaine, » & donnez-moi une parole poſitive. »

» Tel étoit mon embarras, confus & pénétré juſques aux larmes des bontés généreuſes de M. de Voltaire : je voulus le remercier, & ne le pus. Je me retirois, lorſqu'il me rappella, & me pria de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avois déjà joués. Je lui propoſai aſſez mal-adroitement de déclamer le grand couplet de Guſtave au ſecond acte..... »

» Point, point de Piron, s'écrie M. de Voltaire, je n'aime pas les mauvais vers, dites » tout ce que vous ſavez de Racine. » Je commençai la premiere ſcene d'*Athalie*, dont je ſavois par cœur toute la tragédie, faiſant alternativement le rôle d'*Abner* & celui de *Joad*. Je n'avois pas tout-à-fait rempli ma tâche, que M. de Voltaire s'écria : « Ah ! Monſieur, les beaux vers, & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que toute la Piece eſt écrite » avec la même chaleur & la même pureté, » c'eſt que la poéſie eſt inimitable, &c. Adieu, » mon ami, ajoute-t-il en m'embraſſant ; c'eſt » moi qui vous prédis que vous aurez la voix » touchante, que vous ferez un jour tous les » plaiſirs de Paris : mais pour Dieu, s'il vous » eſt poſſible, ne montez jamais ſur le théâtre. »

» Dans ma ſeconde viſite j'annonçai à M. de Voltaire que mon parti étoit pris de jouer la comédie. Alors il me prit chez lui ; il fit bâtir un théâtre au-deſſus de ſon appartement, & me fit jouer avec ſes nieces & ma ſociété. Il

ne voyoit qu'avec peine qu'il nous en avoit beaucoup coûté d'argent pour amuſer le public & nos amis. »

» Les offres déſintéreſſées de ſon argent, les dépenſes de l'établiſſement de ſon théâtre, la bonté qu'il eut de me recueillir chez lui, de me défrayer moi & mes camarades de tout ce qui pouvoit nous en coûter, ſont des preuves qu'il eſt auſſi généreux & auſſi noble dans ſes procédés que ſes ennemis ont été injuſtes en l'accuſant du contraire. »

» Je dois encore à la vérité, de dire que depuis que je ſuis au théâtre, M. de Voltaire m'a non-ſeulement aidé de ſes conſeils, comblé de bontés en tout genre, qu'il m'a gratifié de plus de deux mille écus. Il me nomme *ſon grand acteur, ſon Garrik, ſon enfant chéri*. Ce ſont là des titres que je ne dois qu'à ſa bonté; mais ceux que j'ai adoptés au fond de mon cœur, ſont ceux d'*élève ſoumis, reſpectueux & ſinguliérement reconnoiſſant*. »

» Pourrois-je ne pas l'être en effet, puiſque c'eſt à M. de Voltaire que je dois les premieres notions de mon art. Ce fut auſſi à ſa ſeule conſidération que M. le Duc d'Aumont voulut bien m'accorder mon ordre de début au mois d'Août 1750. M. de Voltaire me l'obtint lors de ſon paſſage à Compiegne pour aller à Berlin. »

» Quiconque lira ces détails reconnoîtra que je ſuis loin de reſſembler à ces cœurs ingrats qui rougiſſent d'un bienfait, & qui, pour conſommer leur ſcélérateſſe, calomnient indignement leurs bienfaiteurs. »

» J'en ai connu plus d'un de cette eſpece à l'égard de M. de Voltaire. J'ai été témoin des vols qui lui ont été faits par des gens de toute ſorte d'état. Il a plaint les uns, mépriſé les autres, & n'a jamais tiré vengeance d'aucuns. Son caractere eſt impétueux; mais ſon cœur eſt bon & généreux, ſon ame eſt compatiſſante & ſenſible. Il n'a jamais attaqué le premier aucun homme de lettres. Je lui ai entendu dire mille fois qu'il étoit au déſeſpoir de ne pouvoir être l'ami de Crébillon; mais que ſon refus d'approuver *Mahomet*, dont on l'avoit nommé cenſeur, étoit un procédé mal-honnête & impardonnable. »

» Nous bornerons là le récit de M. le Kain, parce que c'eſt là que finit le langage de ſa reconnoiſſance. La ſuite de ſon Mémoire ne renferme que quelques anecdotes, la plupart relatives au théâtre François. La ſuivante ne déplaira pas aux amateurs. »

» Madame la Ducheſſe du Maine, avant le départ de M. de Voltaire pour la Pruſſe, voulut voir repréſenter ſur ſon théâtre, à Sceaux, *Rome ſauvee*, tragédie qui n'étoit point encore connue. M. de Voltaire ſe chargea du rôle de Cicéron; celui de Lentulus fut confié à M. le Kain. Des Seigneurs rempliſſoient les autres rôles. A la fin de la Piece, Madame la Ducheſſe du Maine demande quel eſt l'acteur qui a joué Lentulus? C'eſt le meilleur de tous, répond promptement M. de Voltaire. »

» A la ſuite de ce fait, M. le Kain ajoute qu'il n'eſt pas poſſible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique, de plus ro-

main, que M. de Voltaire dans le rôle de Cicéron : c'étoit cet Orateur lui-même tonnant au milieu du Sénat contre les deſtructeurs des mœurs, de la religion & des loix. »

» M. de Voltaire n'a jamais vu M. le Kain ſur le théâtre François : c'eſt une étrange fatalité qu'il eſt bon d'obſerver. Il ne put y monter que quelques jours après le départ de M. de Voltaire pour la Pruſſe, & au moment où M. de Voltaire, âgé de 84 ans, abſent depuis près de 30, rentre à Paris, on lui annonce que M. le Kain vient de deſcendre dans la tombe. »

C'eſt-là, dit M. l'Abbé D***, rédacteur du Mémoire, une fatalité plus triſte encore, que l'aventure *des oreilles du Comte de Cheſterfield.*

Ce qui ſuit eſt auſſi extrait du Mémoire de le Kain, & c'eſt encore lui qui va parler.

» Je ne dirai rien de la ſublimité des talens de M. de Voltaire en tout genre, c'eſt à l'Europe entiere à faire ſon éloge, & à tous les Rois de l'Europe à reconnoître le ſervice qu'il leur a rendu en rendant leurs peuples plus doux, plus humains & plus indulgens à ſe ſupporter. »

» Mais je puis parler plus qu'un autre, de ſa facilité pour écrire en vers. Je l'ai vu refaire pluſieurs fois, & en peu de temps, le rôle de *Cicéron* dans *Rome ſauvée*. Je l'ai vu faire deux fois le cinquieme acte de *Zulime*, après avoir jeté au feu ſon premier manuſcrit. Je pourrois citer beaucoup d'exemples de cette prodigieuſe facilité à travailler ; mais de tous ceux que

je rapporterois ; il n'y en auroit peut-être aucun de comparable à ceux dont M. Vanière son secrétaire a cent fois été témoin. »

» Je me bornerai donc à citer quelques anecdotes qui méritent d'être conservées, & d'être connues de tous les Littérateurs ; c'eſt en leur faveur que je les ai recueillies. »

» A la mort de Baron, ſon emploi fut donné à Sarrafin. Cet Acteur ne ſuivoit que de bien loin les traces de ſon prédéceſſeur. M. de Voltaire le chargea du rôle de *Brutus*, dans la tragédie du même nom. On répétoit la pièce au théâtre ; la molleſſe de Sarrafin, dans ſon invocation au dieu Mars, le peu de fermeté, de grandeur & de majeſté qu'il mettoit dans ſon premier acte, impatienta M. de Voltaire. » Songez donc, lui dit-il, avec une ironie » ſanglante, que vous êtes *Brutus*, le plus fer- » me de tous les conſuls de Rome, & qu'il ne » faut point parler au dieu Mars comme ſi » vous diſiez : *Ah ! bonne Vierge, faites-moi » gagner à la loterie un lot de cent francs.* »

» La leçon étoit bonne, mais inutile. Sarrafin ne fut ni plus mâle, ni plus vigoureux ; ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étoient en lui ; il ne fut vraiment recommandable, que dans les choſes pathétiques ; il ignoroit l'art de peindre les paſſions fortes & vigoureuſes : il ne montra jamais ſur la ſcene, ni l'ame de *Mithridate*, ni la nobleſſe d'*Auguſte*. »

» Douze ans après *Brutus*, M. de Voltaire donna au théâtre françois *Mahomet*. Le Comédien le Grand fut chargé du rôle d'*Omar*. Cet Acteur, doué de la plus belle voix du monde,

& du don des larmes, étoit d'ailleurs ſans eſprit & ſans intelligence. A la répétition générale de cette ſuperbe tragédie, ayant à peindre au ſecond acte, l'effet terrible que la préſence de *Mahomet* avoit impoſé au peuple & au ſénat de la Mecque, il terminoit cette harangue en diſant ces deux beaux vers : »

Mahomet marche en maître & l'olive à la main.
La treve eſt publiée, & le voici lui-même.

» Le ton plat & puſillanime avec lequel le Grand proféroit ces deux vers, lui valut l'apoſtrophe ſuivante : « Oui, *Mahomet* arrive, » dites-vous, s'écrie M. de Voltaire, c'eſt com- » me ſi vous diſiez : *Rangez-vous, voilà le* » *vache.* »

» Le pauvre le Grand ſentit toute la baſſeſſe de la comparaiſon, & rougit ; mais ſa balourdiſe & ſon peu de génie, ne lui permirent pas de faire mieux. »

» Tout le monde connoît la célébrité que Mlle. Dumeſnil s'eſt faite dans le rôle de *Mérope*, & qu'elle a conſtamment ſoutenu pendant vingt ans. Lorſqu'on répéta cette piece pour la premiere fois, M. de Voltaire reprochoit à cette célebre Actrice, de ne mettre ni aſſez de force, ni aſſez de chaleur, en invectivant Polifonte. " Il faudroit, lui dit Made- » moiſelle Dumeſnil, avoir le diable au corps, » pour arriver au ton que vous voulez me faire » prendre. » *Eh ! vraiment oui, Mademoiſelle, c'eſt le diable au corps, qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts. Oui, oui, ſans le*

diable au corps, on ne peut être ni bon Poëte, ni bon Comédien. M. de Voltaire diſoit là une grande vérité.

» On l'interrogeoit un jour ſur la préférence que les uns accordoient à Mlle. Clairon ſur Mlle. Dumeſnil. Les uns prétendoient que pour attacher l'ame, la remuer, la déchirer, il falloit avoir, comme Mlle. Dumeſnil, de la *machine à Corneille.* Mlle. Clairon, dit M. de Voltaire, *a de cette machine dans les entrailles & dans le goſier;* & la queſtion fut jugée. »

» Un jour nous répétions chez lui, rue Traverſiere, la Tragédie de *Mahomet;* je jouois *Saïde.* Une jolie Demoiſelle, fille d'un Procureur au Parlement de Paris, jouoit le rôle de *Palmire;* elle n'avoit tout au plus que quinze ans; elle étoit très-intéreſſante; elle étoit auſſi fort éloignée d'exhaler les imprécations qu'elle vomit contre *Mahomet*, avec la force & l'énergie que la ſituation de ſon rôle exigeoit. »

» M. de Voltaire, pour lui montrer combien elle étoit éloignée du ſens de ce rôle, lui dit avec douceur: " Mademoiſelle, figurez-vous » que Mahomet eſt un impoſteur, un fourbe, » un ſcélérat, qui ſe fait poignarder votre » pere, qui vient d'empoiſonner votre frere, » & qui pour couronner ſes bonnes œuvres, » veut abſolument coucher avec vous. Si tout » ce petit manege vous fait un certain plaiſir, » vous avez raiſon de le ménager comme vous » faites; mais ſi cela vous répugne à un cer- » tain point, voilà comme il faut s'y prendre! » Alors M. de Voltaire joignant l'exemple au précepte, répete lui-même cette imprécation

& parvient à faire de cette Demoiſelle une actrice intelligente & très-agréable. »

» En 1762, on joua à Ferney l'*Orphelin de la Chine*. Le rôle de Gingiskan fut donné au libraire Cramer. Feu M. le Duc qui étoit chez M. de Voltaire, & qui d'ailleurs étoit très-aimable, ſe chargea d'inſtruire Gengiskan. A la premiere répétition, M. de Voltaire ſentit que M. le Duc n'avoit fait de ſon élève qu'un plat & froid déclamateur. Il perſiffla Cramer, qui eut bientôt oublié les leçons de ſon maître. Quinze jours après, il revint à Ferney répéter ſon rôle avec M. de Voltaire, qui s'appercevant d'un grand changement, cria à Madame Denis: *Ma niece, Dieu ſoit loué, Cramer a dégorgé ſon Duc.* »

» Depuis plus de trente ans, l'on n'avoit point encore vu au théâtre françois une cabale auſſi forte que celle qui s'éleva contre M. de Voltaire à la premiere repréſentation d'*Oreſte*; il faut en excepter la cabale qui ſe forma en 1734, lorſque pour la premiere fois on joua *Adélaïde de Gueſclin*; elle fut ſifflée depuis trois heures juſqu'à huit; elle eſt aujourd'hui applaudie depuis le premier juſqu'au dernier vers. »

» Cette petite aventure de la belle *Adélaïde* devroit, ce ſemble, corriger de la légéreté & de la précipitation avec leſquelles on juge toujours une piece nouvelle. A quoi doit donc ſervir la connoiſſance d'une erreur où l'on eſt tombé, ſinon à rendre les hommes plus attentifs & plus circonſpects dans leurs jugemens. »

» Quand on repréſenta *Oreſte*, la plus ſaine

cette épigramme atroce, mais pleine de ſel & finement exprimée.

Un coquin à qui l'on fit grace,
Etoit au carcan ſur la place.
Il a de l'eſprit, diſoit-on ;
Mais un quidam répondit : *Non.*
Vous voyez ſa ſottiſe inſigne :
S'il en avoit, ſeroit-il là ?
Comme il parloit, Clément paſſa.
Tenez, dit-il, en faiſant ſigne,
Un homme d'eſprit, le voilà !

Tous les mouchards de la Police ſont en mouvement pour découvrir le lieu d'une aventure aſſez extraordinaire. Le myſtere & les précautions qu'on a priſes pour n'être pas connu, font ſoupçonner quelque forfait. Vers les huit heures du ſoir deux hommes ſe préſentent chez une ſage-femme de cette ville & lui font entendre qu'ils viennent la chercher pour accoucher une fille de la plus grande qualité qui a eu la foibleſſe de ſe laiſſer tromper par un malheureux qui l'a abandonnée. Pour être plus ſûr de ſa diſcrétion, on exige d'elle qu'elle ſe laiſſe bander les yeux. Elle y conſent. Une voiture l'attend à la porte ; on y monte, & après l'avoir promenée pendant trois ou quatre heures, on la fait monter dans une chambre. Là on lui ôte le bandeau. Elle voit un très-grand feu allumé : elle s'approche d'une jeune fille d'une beauté remarquable. Cette infortunée lui dit tout bas : *Madame, par pi-*

tié, arrachez-moi la vie. Mais, comme elle étoit obſervée avec le plus grand ſoin & qu'elle craignoit elle-même pour ſes jours, la ſage-femme n'oſa jamais lui demander le ſujet de ſes alarmes, quelque deſir qu'elle eut de le ſavoir. Enfin elle accouche cette fille d'un garçon; elle veut enſuite accommoder l'enfant: mais les deux hommes qui l'avoient amenée ſe promenoient dans la chambre pendant l'opération avec le plus morne ſilence & ne voulurent jamais lui permettre d'emmailloter l'enfant. Elle fit obſerver que le feu extraordinaire qui étoit dans la cheminée étoit capable de faire mourir l'accouchée, on ne lui répondit rien. On la paya largement, on lui rebanda les yeux, on la fit deſcendre: mais à peine fut-elle à la porte de la rue, qu'elle entendit des cris épouvantables. On la fit monter dans une voiture, & les deux hommes qui l'avoient amenée la conduiſirent chez elle, après l'avoir promenée deux ou trois heures. Il faut vous dire que cette femme avoit eu la précaution de conſerver du ſang dans une de ſes mains, & qu'en ſortant de la maiſon, elle feignit de s'appuyer ſur le mur. Elle eſpéroit que cet indice ſerviroit à faire reconnoître la maiſon. Dès qu'elle fut libre, elle alla faire ſa dépoſition chez un Commiſſaire: mais on n'a point encore pu découvrir ni la rue, ni la porte, ni les hommes qu'elle a déſignés.

Voici, Monſieur, une petite piece où vous trouverez du naturel & de la naïveté, aſſemblage bien rare dans un ſiecle où la manie de montrer de l'eſprit rend précieux, & où l'af-

affectation de paroître un penſeur profond fait donner dans le galimatias inintelligible.

Je vis un jour en ſonge Cythérée,
Qui par la main tenoit Amour ſon fils,
Baiſſant les yeux. Berger, dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour éleve, & l'inſtruis.
Moi bonnement je me mis à lui dire
Mes premiers airs ; comment un tel dieu ſut
Trouver la flûte ; un tel autre la lyre ;
Tel le hautbois ; tel la harpe ou le luth.
De tout cela rien au galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guere ;
Ecoute-moi ; je l'entends un peu mieux.
Lors m'entonna tous les tours de ſa mere,
Et les amours des hommes & des dieux.
Je fus pour moi ſi charmé de l'entendre,
Qu'en ce moment me ſortit de l'eſprit
Ce qu'à ce dieu je prétendois apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

Tout Paris va voir à l'attelier de M. Houdon un buſte de M. de Voltaire qui eſt ſans contredit le plus reſſemblant de tous les portraits qu'on a fait de ce patriarche.

Nouveau Couplet de M. le Chev. de Boufflers.

Tu diſois que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur,
Tu trouvois le bien ſuprême
A me prouver ton ardeur ;
Tu me peignois la tendreſſe :
Hélas ! c'eſt moi qui la ſens :
Tu jurois d'aimer ſans ceſſe,
Et je tiens tous tes ſermens.

De Paris, le 18 Avril 1778.

UN Gentilhomme allant à cheval, de Blaye à Bordeaux, fut attaqué par un homme masqué qui lui demanda la bourſe, le piſtolet à la main. Le Gentilhomme faiſant ſemblant de chercher ſa bourſe, prit un piſtolet de poche & le tira contre le voleur : mais il manqua ſon coup. Le voleur fit auſſi-tôt un mouvement pour lui brûler la cervelle : mais il s'arrêta & demanda une ſeconde fois la bourſe au Gentilhomme qui la lui remit. Elle contenoit plus de ſoixante louis. Le voleur en prit douze & rendit le reſte au Gentilhomme, en lui diſant, qu'il recevroit de ſes nouvelles avant trois mois, s'il vouloit lui dire ſon nom & ſon adreſſe. Quelque temps après, le Gentilhomme reçut un paquet contenant une boîte d'or avec ce billet. « Un honnête voleur qui vous a » pris douze louis, vous prie de recevoir cette » boîte. Vous avez voulu le tuer, & vous lui » auriez épargné un crime & bien des re- » mords; cependant, il ne méritoit pas de pé- » rir ni par la main d'un honnête homme ni » par celle du bourreau, & c'étoit pour faire » une action bien généreuſe qu'il en faiſoit une » ſi infâme. »

MON APOLOGIE,

SATYRE, PAR M. GILBERT.

Interlocuteurs: PSAPHON, Philoſophe du jour. GILBERT, Poëte ſatyrique.

PSAPHON.

C'eſt ce monſtre !

GILBERT.

Qu'entends-je !

PSAPHON.

Oui, ſon œil le décele ;
C'eſt lui-même : ſans doute, il médite un libelle.

GILBERT.

C'eſt un mauvais auteur ; hâtons-nous de ſortir.

PSAPHON.

Jeune homme ! écoutez-moi ; je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez, & blâmez la Satyre ?
Vous êtes Philoſophe ?

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.
Fameux par ſes talens que la Ruſſie honore,
Pſaphon, par ſes vertus, eſt plus célebre encore ;
Mais vous dont l'inſolence, en des vers impoſteurs,
De cet âge innocent oſa noircir les mœurs,
Et qui des vrais talens déchirant la couronne,
Offenſez des auteurs qui n'offenſent perſonne ;
De la religion ſoldat déshonoré,

Vous qui croyez en Dieu dans un ſiecle éclairé,
Gilbert, de votre cœur ſavez-vous ce qu'on penſe?
Hypocrite, jaloux, cuiraſſé d'impudence,
Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté
Donna ſeule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacheroit votre muſe hardie,
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor ſi démaſquant les prêtres, les dévots,
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots;
Peut-être on vous pourroit pardonner la Satyre:
Lorſqu'on médit de Dieu, ſans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en vers pieux & froids,
Sans daigner ſeulement endoctriner les Rois,
Sans qu'une fois au moins votre muſe en extaſe
Du mot de tolérance attendriſſe une phraſe;
Blaſphémer la vertu des Sages de Paris;
De la chûte des mœurs accuſer leurs écrits;
Tant de fiel corrompt-il un cœur ſi jeune encore?
Infortuné Cenſeur, qu'un peu d'eſprit décore,
Que vous a donc produit votre goût ſi tranchant?
Vous payez cher l'honneur de paſſer pour méchant.
A-t-on vu votre muſe, à la Cour préſentée,
Pour décrier les Rois, du Roi même rentée?
Peut-on citer un Duc qui ſoit de vos amis?
Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis?
Vend-on votre portrait? Quel corps académique
Vous a penſionné d'un prix périodique?
Des quarante immortels journaliſte adoptif;
Etes-vous du fauteuil héritier préſomptif?
Aux cris religieux d'un Parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du théâtre,
Jamais en effigie aſſis ſur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier ſolemnel?
Quelle Bourgeoiſe enfin, quelle actrice diſcrette
Plaignant la nudité de votre humble retraite,

De ſes dons clandeſtins meubla votre Apollon,
Et vint avec reſpect viſiter votre nom ?
Tout le monde vous fuit ; votre ami dans la rue
N'oſant vous reconnoître, à peine vous ſalue.
Jamais à vous chanter un Poëte empreſſé,
De petits vers flatteurs ne vous a careſſé ;
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,
On ne voit chez les grands ſouper votre génie.
Dans nos doctes cafés par haſard entrez-vous ?
L'un vous montre du doigt, l'autre ſort en courroux ;
Le voilà, dit l'auteur, & l'auteur lui réplique ;
Gardez-vous de cet homme ; il mord, c'eſt un critique.
Mais de tant de mépris méchamment conſolé,
Vous ſiffliez l'univers dont vous êtes ſiffié :
Croyez-moi, laiſſez-nous vivre & penſer tranquilles ;
Sur d'utiles ſujets rimez des vers utiles ;
Chantez les douze mois, prêchez ſur les ſaiſons ;
Egayez la morale en opéra bouffons ;
Elevez déſormais vos talens juſqu'aux drames,
Et ſur l'agriculture attendriſſez nos Dames.
Votre jeune Apollon qui n'a point réuſſi,
Dans la Satyre encor ne peut être endurci ;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop oſé rire :
Ceſſez de critiquer....

GILBERT.

Eh ! ceſſez donc d'écrire.
Tant qu'une légion de pédans novateurs,
Imprimera l'ennui, pour le vendre aux lecteurs,
Et par *in-octavo* publiera l'athéiſme ;
Fanatiques criant contre le fanatiſme ;
Duſſent tous les commis, à vos muſes ſi chers,
De leur protection déshériter mes vers ;
Quand même des Catins la colere unanime,
Sans pitié m'ôteroit l'honneur de leur eſtime,

Et

Et qu'enfin mon courage auroit plus de cenſeurs,
Que les ſages du temps n'ont de ſots défenſeurs;
Appellez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite;
Donnez-moi tous les noms qu'un Sophiſte mérite;
Je veux, de vos pareils ennemi ſans retour,
Fouetter d'un vers ſanglant ces grands hommes du jour.
Philoſophe, excuſez ma candeur inſolente;
Je crois, plus je vous lis, la Satyre innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,
Et l'on n'eſt point méchant, pour berner des Auteurs.
Auriez-vous ſeuls le droit de critiquer ſans crime?
Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonime,
Interrogeant les Rois, ſur leur trône inſultés,
Leur dit obſcurément de lâches vérités;
Et vous oſez noircir celui dont la franchiſe
Fait aux pédans du ſiecle une guerre permiſe;
Qui d'un ſtyle d'airain flétrit ces corrupteurs,
Et ſigne hardiment ſes vers accuſateurs?
Eh! quel autre intérêt peut dicter ſes cenſures,
Qu'un généreux deſir de voir les mœurs plus pures
Refleurir ſur nos bords, de vertus dépeuplés;
Et nos froids écrivains, au bon goût rappellés,
Orner d'un ſtyle heureux une ſaine morale,
De leurs partis rivaux étouffer le ſcandale,
Et l'un de l'autre amis, noblement s'occuper,
De mériter la gloire & non de l'uſurper?
Parlez; au bien public s'immolant par malice,
Vengeroit-il le goût, proſcriroit-il le vice
Pour l'étrange plaiſir de perdre ſon repos;
D'être gratifié de la haine des ſots,
Doté ſur vos journaux d'une rente d'injures,
Ou clandeſtinement diffamé par brochures.
Non, s'il fait dans ſes vers parler la vérité;
C'eſt qu'au fond de ſon cœur ſa franche probité,
Ne ſait point retenir la haine vertueuſe,

Que porte au vice heureux l'équité courageuſe,
Et cette impatience & ce loyal mépris,
Que tout mauvais auteur inſpire aux bons eſprits,
A la Satyre enfin quel poëte fidele,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modele?
Perſe qui vécut chaſte en mérita le nom.
Là repoſent Condé, Colbert & Lamoignon,
Et toute cette cour de héros ou de ſages
Que Boileau, pour amis obtint par ſes ouvrages:
Interrogez leur cendre; & du fond des tombeaux,
Leur cendre véridique honorant Deſpreaux,
Juſtifiera ſon art que vous oſez proſcrire;
Et ſes mœurs, de ſon ſiècle éternelle Satyre,
Diſciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,
Sans gloire, & cependant calomnié comme eux,
Je pourrois au menſonge oppoſer pour défenſe
L'eſtime de Crillon, ma vie & le ſilence;
Mais je veux vous confondre, & voici mes forfaits.
Ma muſe, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeller mon ſiecle au culte de la gloire,
De ſa honte effrontée oſa tracer l'hiſtoire.
O douleur, ai-je dit, ô ſiecle malheureux!
D'une morale impie, ô regne déſaſtreux!
Le crime eſt ſans pudeur; l'équité, ſans courage;
Et c'eſt de la vertu qu'on rougit dans notre âge.
Viſitons nos Cités: hélas! que voyons-nous,
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux!
L'athéiſme, en déſerts convertiſſant nos Temples;
Des forfaits dont l'hiſtoire ignoroit les exemples;
De célebres procès où vaincus & vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs;
Sous les rangs confondus & diſputant de vices;
Le ſilence des loix, du ſcandale complices.
Peindrai-je ces Waux-Hals, dans Paris protégés,

Ces marchés de débauche, en ſpectacle érigés,
Où des beautés du jour la Nation galante,
Des ſottiſes des Grands à l'envi rayonnante,
Promenant ſes appas, par la vogue enchéris,
Vient, en corps, afficher des crimes à tout prix;
Où parmi nos Sultans la mere court répandre,
Sa fille vierge encor, qu'elle inſtruit à ſe vendre;
Jeune eſpoir des plaiſirs d'un riche ſuborneur,
Qui cultive à grands frais ſon futur déshonneur.
Mais par-tout affligée & par-tout méconnue,
La pudeur ne ſait plus où repoſer ſa vue;
Et l'opprobre & le vice & leur proſpérité,
Bleſſent de toutes parts ſa chaſte pauvreté:
La fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime
Le ſpectacle public des reſpects qu'il imprime,
Par un Grand dérobée aux ſoupirs des laquais,
Long-temps obſcurs fermiers de ſes obſcurs attraits,
Poſſede ces hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu ſa retraite indigente:
Bientôt de ſa beauté, fameuſe dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris,
Au ſein de Paris même, encor plein de ſa honte,
Epouſer les aïeux d'un Marquis ou d'un Comte,
Armorier ſon char de glaives, de drapeaux,
Et ſe maſquer d'un nom porté par des héros;
Et n'imaginez pas que ſa richeſſe immenſe
Ait de ſon fol amant dévoré l'opulence;
Qu'il ſoit, pour expier ſa prodigalité,
Réduit à devenir dévôt par pauvreté.
L'Etat volé paya ſes amours printanieres;
L'Etat, juſqu'à ſa mort, paiera ſes adulteres.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monſieur promene à pied ſon ennui libertin.
Sous ce modeſte habit déguiſant ſa naiſſance,

Penthievre quelquefois viſite l'indigence,
Et des tréſors pieux dépouillant ſon Palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.
Mais ce voluptueux, à ſes vices fidele,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé ſa Grandeur;
Il jette le mouchoir à ſa jeune pudeur:
Vôlez, & que cet or, de mes feux interprête,
Coure avec ces bijoux marchander ſa défaite;
Qu'on la ſéduiſe. Il dit: ſes eunuques diſcrets,
Philoſophes Abbés, Philoſophes valets,
Intriguent, ſement l'or, trompent les yeux d'un pere;
Elle cede; on l'enleve: en vain gémit ſa mere;
Echue à l'opéra par un rapt ſolemnel,
Sa honte la dérobe au pouvoir Paternel.
Cependant une vierge, auſſi ſage que belle,
Un jour à ce Sultan ſe montra plus rebelle.
Tout l'art des corrupteurs, auprès d'elle aſſidus,
Avoit, pour le ſervir, fait des crimes perdus.
Pour ſon plaiſir d'un ſoir, que tout Paris périſſe!
Voilà que dans la nuit, de ſes fureurs complice,
Tandis que la beauté, victime de ſon choix,
Goûte un chaſte ſommeil ſous la garde des loix,
Il arme d'un flambeau ſes mains incendiaires;
Il court, il livre au feu les toits héréditaires,
Qui la voyoient braver ſon amour oppreſſeur,
Et l'emporte, mourante, en ſon char raviſſeur:
Obſcur, on l'eut flétri d'une mort légitime;
Il eſt puiſſant, les loix ont ignoré ſon crime....

Mais de quels attentats, nés d'infames amours,
N'avons-nous pas fouillé l'hiſtoire de nos jours?
Quel ſiecle doit rougir de plus de parricides?
Plus d'empoiſonnemens, de fameux homicides,
Ont-ils jamais laſſé le glaive des bourreaux?

Dans toutes nos cités j'entends les tribunaux
Sans ceſſe retentir de raps & d'adulteres ;
Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires ;
Le Suicide enfin, raiſonnant ſes fureurs,
Atteſte par le ſang le déſordre des mœurs.

Tels furent mes diſcours ; mais lorſque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étois que l'écho des hommes vertueux ;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux ;
Et démenti par vous, leur voix me juſtifie.
Mais plus d'un grand ſe plaint que divulguant ſa vie,
L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,
A flétri ſes amours d'un portrait reconnu :
De quel droit ſe plaint-il ? Ce tableau trop fidele,
L'ai-je déshonoré du nom de ſon modele ?
Quand des traits différens, recueillis au haſard,
Pour corriger les mœurs, je compoſe avec art
Un portrait fabuleux & pourtant véritable ;
Si du public devin la malice équitable,
S'écrie : ah ! c'eſt un tel, ce Marquis diffamé ;
Qu'il s'en accuſe ſeul ; ſes vices l'ont nommé.
Suis-je donc ſi méchant, ſi coupable ?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes,
Non, parce que vos vers, du public interprêtes,
Noirciſſent quelques grands que nous n'eſtimons pas :
Immolez au mépris ces nobles ſcélérats.
Moi-même, ami des grands, par fois je les déprime ;
Vous nommez les auteurs, & c'eſt-là votre crime.

GILBERT.

Ah ! ſi d'un doux encens je les euſſe fêtés ;
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc ! un écrivain veut que ſon nom partage
Le tribut de louange offert à ſon ouvrage,

Et m'impute à forfait, s'il bleſſe la raiſon,
De la venger, d'un vers égayé de ſon nom?
Comptable de l'ennui dont ſa muſe m'aſſomme,
Pourquoi s'eſt-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends ſoulever les lecteurs détrompés,
Contre un auteur bouffi de ſuccès uſurpés;
Sous une périphraſe étouffant ma franchiſe,
Au-lieu de d'Alembert, faut-il donc que je diſe:
C'eſt ce joli pédant, géometre orateur,
De l'Encyclopédie Ange conſervateur,
Dans l'hiſtoire, chargé d'inhumer ſes confreres;
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires.
Si j'évoque jamais du fond de ſon journal,
Des Sophiſtes du temps l'adulateur bannal;
Lorſque ſon nom ſuffit, pour exciter le rire,
Dois-je, au-lieu de la Harpe, obſcurément écrire:
C'eſt ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui ſifflé pour ſes vers, pour ſa proſe ſifflé,
Tout meurtri des faux pas de ſa muſe tragique,
Tomba de chûte en chûte au trône académique.
Ces détours ſont d'un lache & malin détracteur,
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Si-tôt que l'auteur ſigne un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager & l'éloge & le blâme.
C'eſt un garant public du plaiſir qu'il me vend:
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'énivre;
Lui ſeul a dû rougir d'avouer un ſot livre.
Mais qui ſont ces auteurs dont le nom offenſés,
Se virent par ma plume au ſifflet dénoncés?

PSAPHON.

Qui ſont-ils! des ſavans, renommés par leurs graces;
Des Poëtes loués dans toutes les préfaces;
Des hommages du Nord dans Paris aſſiégés;

Craints peut-être à la Cour & pourtant protégés ;
Que la Sorbonne vante & même excommunie,
Et dont les penſions atteſtent le génie ;
Qui recherchés des grands, des belles deſirés,
Quoiqu'ils ſoient lus enfin, ſont encore admirés.

GILBERT.

Et ce ſont ces honneurs qui portent ma colere
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique jaloux de plaire aux bons eſprits,
Toujours du bien public occupe ſes écrits :
Eh ! quelle utilité peut ſuivre la ſatyre,
Lâchement dégradée & perdue à médire,
D'un troupeau d'écrivains, au mépris condamnés,
Mort avant que de naître, ou qui ne ſont pas nés ?
Dois-je exhumer St. Ange & mettre au jour Murville ?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville ?
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix ?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :
Quel mal ont-ils produit ? D'une affreuſe morale,
Leur plume a-t-elle fait proſpérer le ſcandale ?
Prêché par eux, le vice eût perdu ſes appas :
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas ?
Mais ceux qu'au moins décore un maſque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie,
A l'obſcène licence, au blaſphême orgueilleux,
Soûtiennent leur crédit ſur ces ſuccès honteux ;
Dont le nom parvenu ſollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire,
Voilà les écrivains que le goût & les mœurs
Ordonnent d'étouffer ſous les ſifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh ! que pourroient vos cris contre leur vaſte gloire !
Soixante ans de ſuccès défendent leur mémoire.

On ſe rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux ;
Qui du Pinde François penſe avilir les Dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers & non point l'âge.
Si je ſuis jeune enfin, j'en ai plus de courage :
Qu'ils tremblent ces faux Dieux dans leur temple
insolent ;
Je l'ai juré, je veux vieillir en les ſiffiant.
D'ennuyer nos neveux vainement ils ſe flattent :
Si ſoixante ans de gloire en leur faveur combattent ;
Je ſuis, contre leur gloire, armé de leurs écrits ;
Je ne m'aveugle point ; d'un ſot orgueil épris,
Mon crédule Apollon ſur ſon foible génie,
N'a point fondé l'eſpoir de leur ignominie ;
Mais ſur l'autorité de ces morts immortels,
Des peuples différens flambeaux univerſels,
Grands hommes éprouvés, dont les vivans ouvrages
Sont autant de cenſeurs des livres de nos ſages ;
Qui parlant par mes vers, du goût humbles ſoutiens,
Couvrent de leurs talens l'impuiſſance des miens ;
Aux regards du public que ma voix déſabuſe,
De leur antiquité ſemblant vieillir ma muſe,
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,
Font taire ſoixante ans de ſuccès mandiés.
Peut-être ma jeuneſſe, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes juſtes cenſures :
On connoît ces vieillards, ſur le Pinde honorés,
Politiques adroits, charlatans illuſtrés,
Ceux-ci, pour aſſurer leur gloire viagère,
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,
De la Philoſophie arborent les drapeaux :
Ceux-là, pour ménager leur illuſtre repos,
Flattant tous les partis de careſſes égales,
Ont juré de mentir aux deux lignes rivales.

Et tous par intérêt taiſant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.
Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'eſt point eſclave encore.
Rempli des morts fameux, ſes premiers précepteurs,
C'eſt par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les Auteurs;
Son goût eſt auſſi vrai, que ſa franchiſe eſt pure;
Comme il ſort de ſes mains, il ſent mieux la nature;
Son libre jugement eſt déſintéreſſé,
Et ſon vers dit toujours tout ce qu'il a penſé.
De votre honte enfin, vos cris viennent m'inſtruire.
Pourquoi vous plaignez-vous, ſi je n'ai pu vous nuire?

PSAPHON.

C'eſt toi ſeul que je plains, intraitable rimeur;
Ta mere te conçut dans un accès d'humeur;
Depuis cherchant à nuire & nuiſant à toi-même,
Tu devins ſatyrique & méchant par ſyſtême.

GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas! l'humanité
Mon frere, à vous prêcher excite ma bonté:
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels ſeront vos appuis?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs
Tous ceux qui du faux goût ont rejetté l'empire,
Un Roi qu'on peut louer, même dans la ſatyre.

PSAPHON.

Qu'importe ! aux penſions nous ſerons ſeuls admis ;
Ayez pour vous le Roi, nous aurons les Commis.

GILBERT.

Sous un Roi qui voit tout ils ſuivent la juſtice.
Mais ſoit : n'écrivez plus, & qu'on vous enrichiſſe :
Vous aimez la fortune, & moi, la vérité :
Trop heureuſe à mes yeux la douce pauvreté
D'un Poëte anobli de mœurs & de courage,
Qui peut dire : jamais de mon avare hommage,
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'eſtime,
Ce peu de gloire au moins eſt noble & légitime ;
Tous mes écrits, enfans d'une chaſte candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;
Ils plaiſent ſans blaſphême & vivent ſans cabales ;
Mes modeſtes ſuccès ne ſont point des ſcandales ;
Ma muſe eſt vierge encore, & mon nom reſpecté,
Sans tache, ira peut-être à la poſtérité.

De Verſailles, le 20 Avril 1778.

M. de Sartine avoit dépêché au Comte d'Eſtaing à Toulon un courier extraordinaire auquel on avoit promis 100 louis d'or de gratification, s'il arrivoit avant que ce chef d'eſcadre eût mis à la voile. Vous devez croire combien nous avons été curieux de ſavoir ſi le courier arriveroit à temps, & encore plus

l'objet de ſes dépêches. Nous venons d'apprendre que l'eſcadre avoit mis à la voile huit heures avant l'arrivée du courier, & qu'il a rapporté ſes dépêches au Miniſtre; mais nous ne ſommes pas inſtruits ſi l'objet en étoit d'empêcher le départ ou de changer ſa deſtination.

Des perſonnages myſtérieuſement embarqués ſur cette eſcadre, ont mis l'imagination des ſpéculateurs à la torture. C'eſt M. Gerard qui déploiera en Amérique le caractere de Miniſtre plénipotentiaire de S. M. T. C. & M. Deane, ci-devant collegue de M. Franklin. On ignore l'objet militaire de la miſſion de M. d'Eſtaing, mais il a promis ſur ſa tête le ſuccès de ce dont il eſt chargé. Comme, malgré ſes talens & ſes qualités extraordinaires, il n'eſt aimé de perſonne, à cauſe de ſa ſévérité & de ſa ruſticité, il a voulu un pouvoir ſans bornes ſur tous les hommes ſoumis à ſon commandement & on lui a confié ce pouvoir. Quand il eſt monté ſur ſon vaiſſeau, il a appellé tous les Officiers de l'eſcadre & leur a dit : " Meſſieurs, j'ai répondu ſur ma tête du ſuccès de ce qui m'eſt „ confié, & vous me répondrez ſur la vôtre „ de l'exactitude & de la fidélité pour les or„ dres que je vous donnerai, ſi cette condi„ tion déplaît à quelqu'un de vous, il peut „ encore ſe retirer. Au reſte, ceux qui ne me „ quitteront point peuvent s'aſſurer que je fe„ rai tout pour mériter leur eſtime & leur „ amitié. Perſonne ne s'eſt retiré, & le plus „ grand nombre a embraſſé de bon cœur ce „ reſpectable chef. „

M. le Duc de Chartres eſt prêt pour aller à

Breſt, où peut-être M. de Sartine l'accompagnera pour voir ſi tout eſt dans l'état où ce Miniſtre l'a voulu. Le Roi a eu une velléité d'aller viſiter ce port.

On m'aſſure qu'il y a au tréſor royal de grandes ſommes d'argent pour les frais de la guerre. Comme pour ramaſſer tant d'eſpeces il a fallu payer le moins poſſible & que la confiance que M. Necker avoit fait renaître n'a pas duré long-temps, la circulation générale eſt fort obſtruée & il en réſulte beaucoup d'accidens malheureux.

M. de Vergennes diſoit avant-hier à quelqu'un : *J'eſpere encore que la guerre d'Allemagne n'aura pas lieu, & quant à l'Eſpagne, aſſurez-vous qu'elle fera comme nous & avec nous.*

M. du Château, Officier du régiment de Laval, a été tué dans nos Colonies par M. de la Borde ſon camarade, ſecondé de quelques complices. On ne raconte pas encore les particularités de ce meurtre. Quoi qu'il en ſoit, M. de la Borde a été jugé, condamné à mort & exécuté très-promptement, mais ſon exécution a occaſionné un déſordre aſſez tragique. Le gouvernement dans la crainte que les amis du criminel ne fiſſent une émeute avoit diſperſé des piquets de troupes de côté & d'autre avec ordre de faire feu au premier mouvement. L'exécution avoit attiré une foule de curieux. Il y en eut qui, pour mieux voir, s'aviſerent de grimper ſur un vieux mur qui s'écroula bientôt avec fracas. Un piquet, placé derriere, crut qu'on l'aſſailloit avec des pier-

res & fit feu, le piquet voiſin en fit autant, un troiſieme auſſi..... Le patient entendant ce tapage, crut qu'on venoit à ſon ſecours; il s'écria de deſſus l'échafaud: *A moi, camarades & amis.* Sur le champ on lui brûla la cervelle à coups de fuſil, & enſuite le bourreau le rompit comme la Sentence le portoit. Cette bagarre a coûté la vie à vingt-huit perſonnes, & il y a eu beaucoup de bleſſés. Quelque choſe d'aſſez ſingulier, c'eſt que l'épouſe de M. de la Borde, s'étant rendue ici pour ſolliciter de l'avancement pour ſon mari, avoit obtenu le brevet de Colonel dans l'intervalle où le Miniſtere a eu connoiſſance du crime. Cette digne femme l'ignoroit encore, lorſqu'elle vint en Cour dernierement pour y faire ſes remercîmens; mais voyant que tous ceux qu'elle vouloit approcher, lui tournoient le dos, l'inquiétude la ſaiſit, elle courut au bureau de la marine & apprit une nouvelle très-capable de la faire mourir de douleur.

De Paris, le 25 Avril 1778.

Dans la quinzaine de Pâques, je dois vous parler du ſermon que M. l'Abbé Maury a prononcé à Verſailles ſur l'aumône, le jour de la Cêne, en préſence du Roi & de la famille royale. Ce diſcours a fait à la Cour la plus profonde impreſſion. On ne parle d'autre choſe dans toutes les ſociétés. Le prédicateur a enviſagé ſon ſujet du côté politique, &, ſous cet aſpect, cette matiere a paru abſolument neuve. Il veut que les hôpitaux ne ſoient plus

des priſons infectes où les pauvres entaſſés périſſent autant de beſoin que des maladies contagieuſes inévitables dans ces ſortes de réfuges. Le Roi a été ſi content du ſermon, qu'il a dit à M. le Prince de Rohan, grand Aumônier, qu'il vouloit qu'on ſuivît de point en point tous les renſeignemens que l'orateur donnoit en faveur des pauvres. M. le Comte d'Artois a dit; *On me reproche de ne point écouter les ſermons. Qu'on prêche comme cela, & l'on verra ſi je ne ſuis pas attentif! Je ſais celui-là par cœur.* En un mot, ce diſcours a fait tant de bruit que je ne ſerois point étonné de voir quelque jour M. l'Abbé Maury devenir Evêque, & aſſurément, quoiqu'en diſent nos Prélats de qualité qui appellent fort charitablement ces ſortes d'Evêques des *Officiers de fortune*, il ſeroit cent fois plus glorieux de devoir ſa grandeur à ſes talens qu'à ſa naiſſance. Un des Aumôniers du Roi faiſoit compliment à M. l'Abbé Maury ſur les beautés de ſon diſcours & ſur le ſuccès qu'il avoit eu; mais il ajouta qu'il auroit dû tonner contre ces philoſophes également ennemis du trône & de la Religion. *Vous oubliez, Monſieur l'Abbé*, reprit l'orateur, *que je prêchois ſur la charité.*

Madame la Ducheſſe de Mortemart, jeune femme de vingt-quatre ans, étant en couche, vient de mourir de la petite-vérole, après avoir inoculée il y a pluſieurs années. Cette mort déconcerte de nouveau les partiſans fanatiques de l'inoculation.

M. de Voltaire étant chez Madame la Maréchale de Luxembourg, cette Ducheſſe dé-

ploroit la néceſſité où nous nous trouvions de faire la guerre. *Quoi*, diſoit-elle, *eſt-ce que la France ne fera jamais un traité de paix éternelle ? Voilà*, reprit M. de Voltaire en mettant la main ſur l'épée de M. de Broglie qui étoit préſent, *voilà la plume avec laquelle on ſignera un pareil traité.*

Les Prêtres n'ont pas vu de bon œil la ſenſation que la préſence du Patriarche de la littérature a faite à Paris. Pluſieurs fanatiques d'entr'eux ſe ſont même permis de l'invectiver en chaire, en le déſignant de la maniere la moins équivoque, dans différentes paroiſſes de cette capitale, & notamment à St. Sulpice. Mais le plus acharné, le plus emporté de tous ces ſermoneurs, eſt un certain ex-Jéſuite, nommé l'Abbé de *Beauregard*, qui, en prêchant devant le Roi un des jours du carême, a oſé apoſtropher l'auteur de la Henriade avec les expreſſions les plus injurieuſes. En ſortant de l'Egliſe, une Dame de la plus grande qualité dit à M. le Prince de B ** : *Voilà de la véritable éloquence ! — Je ne penſe pas comme cela*, répondit le Prince ; *ce n'eſt point là, ſelon moi, de l'éloquence : ſi je ne craignois de me ſervir de termes trop bas, je dirois que ce ſont des gueulées.*

Une jeune & très-jolie Demoiſelle de qualité, cédant tout-à-coup à un mouvement de la grace, s'eſt déterminée à embraſſer la vie religieuſe, & vient de prendre le voile. Sa famille, qui n'a que cet enfant, eſt déſeſpérée de cette étrange réſolution ; elle a fait tout au monde pour s'y oppoſer. M. de St. Lambert, qui la

connoît, a adreſſé à cette novice les vers ſuivans :

Pour ſuivre un Dieu qui vous appelle,
Vierge ſage, épouſe fidelle,
Vous croyez avoir tout quitté;
Mais avez-vous bien ſupputé?
Vous portez dans la ſolitude
Un eſprit orné par l'étude,
Que le ſavoir n'a point gâté:
Un cœur par les leçons d'un pere,
Par les tendres ſoins d'une mere,
D'honneur, de vertus bien doté.
Je ne blâme point vos promeſſes,
Mais je puis dire en vérité
Qu'en faiſant vœu de pauvreté
Vous conſervez bien des richeſſes.

M. Tronchin, Médecin de M. le Duc d'Orléans, avoit l'ambition d'être de l'Académie des Sciences; il eut recours à Madame Necker qui s'adreſſa à M. d'Alembert, comme à l'homme le plus propre à faire réuſſir une négociation auſſi difficile que celle-là. La plupart des membres de cette compagnie ne trouvant point dans le candidat tous les titres néceſſaires pour être élu, s'y oppoſerent fortement. M. le Chevalier d'Arcy, un des oppoſans, dit à M. d'Alembert : *Monſieur, vous avez tout brouillé à l'Académie françoiſe, & il me ſemble que vous voudriez en faire autant ici : mais je vous préviens que vous n'y parviendrez pas aiſément.* Quoi qu'il en ſoit, malgré les ſtatuts de l'Académie, malgré l'oppoſition de la plupart des membres,

M. d'Alembert fit ſi bien, que M. Tronchin fut élu aſſocié étranger à la place du célebre Chevalier Linnæus. Comme M. d'Alembert vit bien que les membres ne ſeroient point favorables à ſon protégé, il fit trouver à l'aſſemblée fixée pour l'élection, tous les honoraires qui, à la ſollicitation de Madame Necker, donnerent leurs voix, & firent pencher la balance en faveur du Médecin, ſur le mérite de M. Pringle, célebre académicien de Londres.

J'ai entendu raconter qu'en Suede, le pere d'un jeune homme âgé de quinze ans, avoit été, il n'y a pas long-temps, condamné à perdre la vie pour pluſieurs crimes énormes qu'il avoit commis pendant ſa magiſtrature. Son fils n'en fut pas plutôt informé qu'il alla ſe jetter aux pieds du Juge, & le conjura d'accepter l'offre qu'il faiſoit de mourir à la place de ſon pere. Le Magiſtrat queſtionna beaucoup le jeune homme pour ſavoir ſi c'étoit de ſon propre mouvement qu'il parloit de la ſorte. Quand il ſe fut bien aſſuré de la ſincérité de ſes ſentimens, il en écrivit au Roi qui dépêcha un courier pour porter la grace du pere & un titre d'honneur pour le fils; mais celui-ci refuſa conſtamment cette diſtinction, diſant que le titre dont il ſeroit décoré rappelleroit ſans ceſſe au public le ſouvenir de la faute de ſon pere. Le Roi touché juſqu'aux larmes d'un exemple d'amour filial porté ſi loin, voulut avoir à ſa Cour ce jeune homme. Il en prend un ſoin particulier & l'a fait Secrétaire de ſon cabinet. On aſſure que ſon mérite perſonnel ſoutenu par la faveur du Roi peut le conduire très-loin.

Les filoux recommencent leurs petits tours. Un d'entr'eux s'étoit introduit dans la chambre de pluſieurs Clercs de Notaire qui étoient ſortis : n'ayant rien trouvé que du linge & des habits, il s'étoit déterminé à les emporter *plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.* En deſcendant, comme il étoit parvenu au premier étage, le Notaire qui ſortoit de ſon appartement, demanda au voleur, en l'appercevant chargé d'habits, d'où il venoit. Celui-ci, ſans ſe déconcerter, lui dit qu'il étoit dégraiſſeur, & que Meſſieurs ſes Clercs lui avoient donné leurs habits pour en enlever les taches & les nettoyer. Quoi ! dit le Notaire, vous êtes dégraiſſeur : venez donc avec moi voir un habit de velours tout neuf ſur lequel un domeſtique a répandu un peu d'huile. Le faux dégraiſſeur aſſure le Notaire qu'il enlèveroit cette tache de maniere qu'il n'y paroîtroit pas ; il emporta l'habit de velours, dont vraiſemblablement le Notaire ne reverra jamais la tache.

Parmi cinq malheureux qu'on a pendus dernièrement, les Juges en interrogerent un & lui demanderent quel avoit été ſon but en faiſant un métier ſi abominable : il a répondu froidement, que ſon deſſein étoit de gagner par ce trafic une certaine ſomme, & d'aller enſuite vivre en honnête homme dans ſon pays.

On écrit de Lyon qu'un marchand, d'une conduite irréprochable & d'une fortune aiſée, eſt entré dans l'Egliſe de St. Niſier, tout-à-coup a ſauté ſur un Prêtre qui diſoit la meſſe ; l'a terraſſé, foulé aux pieds, a renverſé tout ce qu'il a trouvé ſur l'autel, s'en eſt enfui auſſi-

tôt pourſuivi par la populace, a gagné les bords du Rhône, s'eſt élancé dans un petit bateau dont il a coupé les cordages; étant au milieu du fleuve il s'eſt donné trois ou quatre coups de couteau, & enſuite s'eſt précipité dans l'eau. On a couru après lui & on l'a attrapé aſſez à temps pour le faire échapper à la mort. Il a été tranſporté à l'hôpital de la Charité où il eſt gardé à vue.

ÉPIGRAMME

CONTRE LE JOURNAL DE PARIS,

Par M. Clément.

Fourniſſez-vous à la boutique
Des Journaliſtes de Paris:
Tout s'y trouve, Vers & Phyſique;
Calembours, Morale, Critique,
Et de l'encens à juſte prix;
Monſtres de la foire & muſique,
Voltaire & l'ambigu-comique,
Courſe aux jockeis & les Paris;
Danſeurs de corde & politique,
Finances & vol domeſtique;
Liſte des morts & des écrits;
Si la lune eſt pleine, ou nouvelle,
S'il pleut, s'il vente, ou bien s'il gele;
Et ſi les foins ſont renchéris;
Il en rend un compte fidele.
Les journaliſtes de Paris
Ont la ſcience univerſelle.
Ce n'eſt pas tout: car leur pamphlet
Eſt d'un uſage néceſſaire,
Pour compléter le miniſtere
De l'apothicaire Cadet.

De Verſailles, le 1 Mai 1778.

Le Roi d'Angleterre a écrit directement à notre Monarque une lettre très-affectueuſe & très-touchante, pour l'engager à ne pas rompre avec l'Angleterre, mais Sa Majeſté a répondu avec la fermeté dont Elle eſt capable, que nonobſtant ſon eſtime & ſon amitié pour la perſonne du Roi d'Angleterre, Elle ne peut rien changer au plan qu'Elle a adopté, à moins que pour préliminaire de tout arrangement, l'Angleterre ne reſtitue à la France tout ce qu'elle lui a enlevé dans les guerres dernieres contre tous droits & toutes raiſons.

M. de Sartine a fait embarquer ſur nos eſcadres des officiers de la marine marchande pour ſervir concurremment avec les officiers militaires. Cela a fait des mécontens parmi ceux-ci, mais il leur a été ſignifié qu'au moindre mot ils ſeroient caſſés. Les diverſes opérations de M. de Sartine ont coûté depuis deux ans plus de cent millions, mais ce ſera de l'argent bien placé ſi nous parvenons à humilier nos rivaux.

L'autre jour au lever du Roi, M. le Duc de Chartres demanda à M. de Sartine : Quand dois-je partir? — *Je ſais, Monſeigneur, que vous êtes toujours prêt*, a répondu le Miniſtre.

Il eſt queſtion de faire paſſer une partie des Gardes Françoiſes & Suiſſes vers Dunkerque. A ce ſujet M. de Montbarrey diſant derniérement chez le Roi au Maréchal de Biron : *Si je vous prévenois quinze jours d'avance, votre régiment pourroit-il marcher?* En

tirant ſa montre, *il eſt une heure*, répondit le Maréchal, *ſi le Roi l'ordonne, à quatre heures cet après-midi, ſon régiment des Gardes marchera avec armes & bagages.*

De Paris, le 2 Mai 1778.

M. de Voltaire ſe propoſe de retourner inceſſamment à Ferney, & de laiſſer Madame Denis dans la maiſon qu'il a achetée ici. Il fera bien pour ſa gloire de quitter Paris, car on s'y laſſe de tout. Voici le parallele que M. d'Alembert a fait en ſa préſence, de lui avec Boileau, dans l'éloge de ce dernier qu'il a lu à l'Académie Françoiſe, le 30 Mars.

» Deſpréaux diſoit, comme l'on ſait, en parlant de Racine : *je lui ai appris à faire des vers difficilement.* Il avoit mieux fait encore, & peut-être plus qu'il ne croyoit ; il lui avoit appris à faire *difficilement* des vers *faciles ;* car cette facilité ſi délicieuſe pour l'eſprit & pour l'oreille, eſt un des principaux charmes que la lecture de Racine fait éprouver. Cependant il eſt dans la poéſie un autre mérite, qui n'a pas moins de prix que la ſévere & correcte facilité du diſciple de Deſpréaux ; c'eſt cet heureux abandon qui ſemble faire naître les vers librement, & pour ainſi dire d'eux-mêmes ſous la plume du poëte, comme une belle ſuite d'accords ſous la main d'un muſicien qui prélude de génie. Ne ſeroit-il pas facile, d'après ces principes, de comparer enſemble nos trois plus grands maîtres en poéſie, Deſpréaux, Racine & M. de Vol-

taire ? (je nomme ce dernier quoique vivant, car pourquoi ſe refuſer au plaiſir de voir d'avance un grand homme à la place que la poſtérité lui deſtine ?) Ne pourroit-on pas dire, pour exprimer les différences qui les caractériſent, que Deſpréaux frappe & fabrique très-heureuſement ſes vers ; que Racine jette les ſiens dans une eſpece de moule parfait, qui décele la main de l'artiſte ſans en conſerver l'empreinte, & que M. de Voltaire produiſant comme par inſpiration des vers qui coulent de ſource ſemble parler ſans art & ſans étude ſa langue naturelle ? Ne pourroit-on pas obſerver, qu'en liſant Deſpréaux on *conclut* & on *ſent* le travail ; que dans Racine on le *conclut* ſans le *ſentir*, parce que ſi d'un côté la facilité continue en écarte l'apparence, de l'autre la perfection continue en rappelle ſans ceſſe l'idée au Lecteur : qu'enfin dans M. de Voltaire le travail ne peut ni ſe *ſentir* ni ſe *conclure*, parce que les vers moins ſoignés qu'il laiſſe échapper par intervalles, font croire que les beaux vers qui précedent & qui ſuivent, n'ont pas coûté davantage au Poëte ? Enfin, ne pourroit-on pas ajouter, en cherchant dans les chef-d'œuvres des Beaux-Arts un objet ſenſible de comparaiſon entre ces trois grands Ecrivains, que la maniere de Deſpréaux, correcte, ferme & nerveuſe, eſt aſſez bien repréſentée par la belle ſtatue du *Gladiateur ;* celle de Racine, auſſi correcte, mais plus moëlleuſe & plus arrondie, par la *Vénus de Médicis ;* & celle de M. de Voltaire, aiſée, ſvelte & toujours noble, par *l'Apollon du Belvedere ?* »

Un Deſſinateur a préſenté à M. de la Michaudiere, Prévôt des marchands de la ville de Paris, une bague d'une groſſeur ordinaire, où eſt tracé un plan de Paris très-détaillé. Le même homme, il y à quelques années, avoit offert à M. le Duc de Choiſeul une bague du même genre, où ſe trouve le plan très-net, très-circonſtancié de ſa terre de *Chanteloup*.

...J'ai dîné dernièrement avec un homme qui a fait le tour du monde. Il a été témoin d'une aventure dont on feroit une très-jolie comédie ou du moins un conte très-plaiſant. Vous en jugerez; avant de vous la raconter, il eſt eſſentiel de vous dire, Monſieur, que les Orientaux s'amuſent ſouvent à un jeu qui dure quelquefois pluſieurs ſemaines. Il conſiſte à ne rien recevoir de la perſonne avec laquelle on eſt convenu de jouer, ſans prononcer le mot *Iadeſté*, & delà le jeu a pris le nom d'*Iadeſté*. Toute l'adreſſe de ce jeu eſt de faire recevoir quelque choſe à ſon adverſaire ſans qu'il prononce le mot convenu. Un philoſophe avoit compoſé un fort ample recueil de tous les tours que le ſexe peut jouer, & pour s'en garantir, il le portoit continuellement ſur lui. Un jour, en voyageant, il ſe trouva près d'un camp des Arabes du Déſert. Une jeune femme Arabe l'invita ſi obligeamment à ſe repoſer dans ſa tente, qu'il ne put s'en défendre. Le mari de cette Dame étoit alors abſent. Le philoſophe ſe fut à peine aſſis que, pour ſe défendre des charmes qu'il commençoit à craindre, il prit ſon livre & ſe mit à lire. L'Arabe piquée de ce dédain lui dit : *il faut que ce livre ſoit bien inté-*

reſſant, puiſqu'il eſt ſeul digne de fixer votre attention; peut-on vous demander de quelle ſcience il traite ? — Le ſujet de ce livre, répondit le Philoſophe, *n'eſt pas de la compétence des Dames.* Ce refus du Philoſophe excita de plus en plus la curioſité de la jeune Arabe. Elle le preſſa ſi vivement qu'il lui dit enfin : *Je ſuis l'auteur de ce livre : mais le fond n'eſt pas de moi. Il contient toutes les ruſes que les femmes ont inventées. — Quoi ! toutes abſolument,* dit la Dame ? — *Oui, toutes, & ce n'eſt qu'en les étudiant que je ſuis parvenu à ne les plus craindre.* L'Arabe changeant de propos ſe mit à lancer au prétendu ſage des regards ſi vifs qu'il oublia bientôt ſon livre & tous les tours qu'il contenoit. Voilà mon philoſophe le plus paſſionné des hommes. Il haſarda un aveu. L'arabe feignit de l'écouter. Le ſage s'enivroit déjà des plus flatteuſes eſpérances lorſque la jeune dame apperçut de loin ſon mari. *Nous ſommes perdus,* dit-elle à ſon nouvel amant. *Mon mari va nous ſurprendre; c'eſt le plus jaloux & le plus brutal de tous les hommes. Au nom du Prophete, cachez-vous dans ce coffre.* Le philoſophe ne voyant point d'autre parti à prendre pour ſe tirer de ce mauvais pas, ſe mit dans le coffre que la dame ferma ſur lui & dont elle prit la clef. Elle alla enſuite au devant de ſon mari & le voyant de belle humeur ; *Il faut,* dit-elle, *que je vous raconte une aventure bien ſinguliere. Il eſt venu aujourd'hui une eſpece de philoſophe qui prétend avoir raſſemblé dans un livre toutes les fourberies dont mon ſexe eſt capable. Ce faux ſage m'a entretenue d'amour. Je l'ai écouté. Il eſt jeune, preſſant.*

preſſant. Vous êtes arrivé bien à propos pour ſecourir ma vertu chancelante. A ces mots, le mari qui étoit naturellement d'un caractere jaloux & emporté, éclata en menaces. Le philoſophe qui de ſon coffre avoit tout entendu, maudiſſoit de bon cœur ſon livre, les femmes & les jaloux. *Où eſt ce téméraire ? que je l'immole à ma vengeance !* Elle feignit beaucoup d'effroi, lui montra le coffre, & lui en préſenta la clef. Comme le jaloux ſe diſpoſoit à l'ouvrir, ſa femme lui dit avec un grand éclat de rire : Payez-moi, vous avez perdu l' *Iadeſté, une autre fois ayez plus de mémoire.* Le mari ſe croyant fort heureux d'en être quitte pour cette fauſſe alarme, rendit la clef à ſa femme & s'en alla, après l'avoir priée de ne plus lui donner de pareils ſujets de crainte. La jeune dame tira le philoſophe du coffre, où il étoit plus mort que vif. *Monſieur le Docteur*, lui dit-elle, *n'oubliez pas ce tour. Il mérite une place dans votre Recueil.*

L'AVARE CORRIGÉ.

CONTE.

» Un Financier auſſi riche que dur, & auſſi avare que faſtueux ne tenoit compte d'aucun mérite. L'eſprit par excellence, ſelon lui, étoit de ſavoir amaſſer des richeſſes ; de ſavoir calculer & de faire valoir ſon argent. Tous les arts n'étoient à ſes yeux que des jeux puérils. Ce Midas venoit de ſe faire bâtir un hôtel qu'on auroit cru devoir être deſtiné à loger

le Brun apprend cette nouvelle, fait venir l'extrait mortuaire du défunt, & ſe croyant bien fermement veuve, diſpoſe de ſa main en faveur d'un ſecond mari. La mort du pere de notre exilé le fait revenir en France; il ſe préſente chez lui : mais il eſt ſurpris d'apprendre le ſecond mariage de ſa prétendue veuve. Sa femme & ſur-tout ſes freres intéreſſés à la ſucceſſion qu'il vient recueillir, ne veulent point le reconnoître.

On prétend que le fameux critique s'aviſa de lire dans une des ſéances particulieres de l'Académie, un éloge de Moliere : un Anglois a fait l'épigramme ſuivante à ce ſujet. Elle eſt adreſſée aux Manes de Moliere.

Moliere, une ligue ennemie,
A ta mémoire oſe inſulter,
Et l'on voit contre ton génie
Nos beaux-eſprits ſe révolter.
Notre Pope a beau te vanter,
Meſſieurs de l'Encyclopédie
Dédaigneront de l'écouter.
La troupe comique t'oublie,
Monſieur Rochon croit t'imiter,
Monſieur Beaumarchais t'injurie,
Monſieur Bret veut te commenter,
Et pour mieux te décréditer,
On te loue à l'académie.

Il vient d'arriver au Curé de St. Roch une aventure très-ſinguliere. Il a été dupe d'une femme très-intriguante & a été ſans le ſavoir, complice d'une eſcroquerie profondément com-

binée. Un de ces matins, une femme vient le trouver, lui peint une de ſes paroiſſiennes, riche marchande lingere, comme une débauchée; elle engage le Paſteur à lui faire des repréſentations ſur l'irrégularité de ſa conduite & enfin à entreprendre ſa converſion. Le Curé y conſent & elle ſe charge de la lui amener. L'intrigante ſe rend enſuite chez la lingere; elle ſe dit très-liée avec le Paſteur & avoir toute ſa confiance. *Je ſuis chargée par lui*, dit-elle, *de voir des dentelles, que lui demande un Evêque de ſes amis, d'en faire le prix & de les lui apporter. Comme vous avez une bonne réputation, j'ai préféré de vous procurer cette bonne affaire à tout autre.* Elle choiſit dans le magaſin pour environ une dizaine de mille francs de dentelles; elle aſſure que tout conviendra & engage la marchande à l'accompagner chez le Curé. Son argent devoit être compté ſur le champ. Elle ſe charge de porter le paquet. Elles partent enſemble. L'antichambre du Curé étoit pleine de perſonnes qui attendoient le moment de lui parler. L'intrigante dit à la lingere qu'elle va voir ſi Monſieur le Curé peut ſe détourner un moment & la prie d'attendre. A l'inſtant, d'un air familier elle fend la preſſe, s'introduit dans le cabinet & dit tout bas au Paſteur, qu'elle avoit déterminé la marchande dont elle lui avoit parlé à venir le voir & qu'elle étoit dans l'antichambre. Elle ſort peu après du cabinet en diſant à la lingere que ſon affaire étoit faite, que Monſieur le Curé alloit la payer, qu'elle pouvoit attendre un moment juſqu'à ce qu'elle ſoit revenue de faire voir les dentelles à l'Evê-

que qui les avoit demandées. L'intrigante s'en va. Quelques momens après, le Curé fait entrer la marchande & lui repréſente avec douceur tous les dangers de ſa conduite ; il l'exhorte à en changer. La lingere étonnée ne conçoit rien à ces diſcours. Elle explique le fait au Paſteur, & le prie de s'informer dans le quartier de la vérité de ſa ſageſſe. Enfin le Curé & la lingere ſe ſont apperçus, mais trop tard, du piege qu'on leur avoit tendu, & l'intrigante qu'on a fait chercher dans tous les coins de Paris eſt devenue inviſible avec les dentelles.

Le *Journal françois* dont on attendoit des merveilles à cauſe de la réputation des deux auteurs, Mrs. Paliſſot & Clément, qui ſont très-connus par leur critique ſévere & maligne, n'a pu ſe ſoutenir malgré tous les efforts que ces ariſtarques ont faits pour être méchans. Il n'a plus que 200 ſouſcripteurs, de 900 qu'il avoit l'année derniere. Le Public eſt malin ; il aime les méchancetés : mais il veut qu'on l'inſtruiſe, & le Journal françois n'étoit rien moins qu'inſtructif. M. l'abbé Groſier, un des coopérateurs des feuilles de l'*Année littéraire*, entreprend de redonner une nouvelle vie au défunt *Journal françois*. Il ſera ſeul chargé de ſa rédaction, & le public eſpere que tout ce qui regarde l'hiſtoire y ſera bien traité : mais eſt-il bien propre à rendre compte des ouvrages de littérature & de poéſie ?

On a recueilli quelques traits de M. le Duc d'Orléans, régent du Royaume. Je vous en ferai connoître les principaux, la plupart peu connus.

» Lorſque la Grange-Chancel eut fait les *Philippiques*, célebre libelle contre le Régent, ce Prince le fit venir dans ſon cabinet. Il lui demanda, du ton le plus impoſant, s'il avoit penſé tout ce qu'il avoit écrit. La Grange ſans héſiter, répondit qu'oui. *Tu as bien fait*, reprit le Duc d'Orleans, *de me parler ainſi : car je t'aurois fait pendre, ſi tu avois écrit contre ta conſcience.* »

» Un jour que ce Prince avoit accordé quelques places aux Jéſuites, il dit : *les Janſéniſtes ne pourront pas ſe plaindre de moi ; car j'accorde tout à la grace & rien au mérite.* »

» Une de ſes maîtreſſes voulut un jour avoir de l'influence ſur les affaires du Gouvernement. Pour réuſſir, elle avoit choiſi un de ces momens où la grandeur du Prince avoit fait place aux tranſports de l'amant le plus paſſionné. Le Régent, ſans ſe déconcerter, prit cette femme par la main, la conduiſit devant une glace & lui dit : *voilà une fort jolie tête. Elle eſt, croyez-moi, beaucoup plus propre aux careſſes de l'amour qu'à gouverner un Royaume.* »

» Un jeune Abbé d'aſſez mauvaiſes mœurs le ſollicitoit depuis long-temps pour en obtenir un Evêché, & lui dit ; *Monſeigneur, je ſuis noyé de dettes. Si votre Alteſſe ne m'accorde point ce que je lui demande, je ſuis déshonoré.* — *J'aime mieux*, reprit le Régent, *que vous le ſoyez que moi.* »

» Un ancien Officier, Chevalier de St. Louis & fort malheureux, le preſſoit depuis pluſieurs années de lui accorder une penſion qui le fît ſubſiſter. Le Prince ennuyé de le voir tous

les jours ſuivre avec exactitude ſes audiences s'oublia juſqu'à lui dire : *Allez vous promener; je ne vois ici que votre figure. Vous m'impatientez : vous n'aurez rien.* — *Il eſt donc bien décidé que je n'aurai rien*, reprit l'Officier. — *Oh ! très-décidé.* — *Eh bien, je m'en f...* Le Prince étonné de la fermeté du militaire & fâché de l'avoir déſeſpéré, le fit rappeller & lui accorda le double de ce qu'il demandoit. »

» Ce Prince avoit un Secrétaire contre lequel on avoit fait une très-jolie chanſon, & qui avoit l'ambition d'être de l'Académie françoiſe. Il y avoit dans cette Compagnie une place vacante. Le Secrétaire la demanda à M. le Duc d'Orléans. Lorſque M. de Fontenelle vint faire ſa cour au Régent, celui-ci lui demanda ſa voix pour ſon Secrétaire. Fontenelle eut la fermeté de lui repréſenter que le ſujet qu'il propoſoit n'étoit point propre à remplir une place pareille, & que d'ailleurs il n'avoit aucun ouvrage qu'on put citer. Le Régent eut le bon eſprit de convenir que le philoſophe avoit raiſon ; *Encore*, ajouta-t-il, *s'il avoit fait ſa chanſon.* »

» Un Chanoine, homme de qualité, le ſollicitoit pour en obtenir un Evêché, & être compris dans le premier travail que le Prince devoit faire avec le Roi. Le Régent lui montra quelques difficultés : mais je ſuis, reprit le Chanoine, à ce qu'il me ſemble, du bois dont on fait les Evêques. *Eh bien*, repliqua gaîment le Prince, *quand on en fera de bois, je ne manquerai pas, Monſieur, de vous mettre ſous les yeux du Roi.* »

» Un de ſes amis entra un jour dans ſon appartement, lorſqu'une de ſes maîtreſſes étoit encore au lit : *Il faut*, dit-il, *mon cher ami, que je te montre une femme dont le corps eſt un des plus beaux que tu aies encore vus.* A l'inſtant il prend l'ami par la main, le conduit au lit où étoit la femme en queſtion, & après avoir caché ſa figure, il jette la couverture en bas & découvre le plus beau corps dans toute ſa nudité. L'ami convient qu'il n'en a jamais vu de pareil. Il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer. De retour chez lui, il ne manqua pas de raconter ſon aventure à ſa femme. Il exaltoit avec tranſport les beautés qu'il avoit vues. Cette femme lui demanda ſi la beauté du viſage répondoit à celle du corps. *Ah*, dit-il, *je n'en ſais rien; car le Régent ne m'a pas permis de voir la figure.* C'étoit préciſément la femme de cet ami qui étoit dans le lit du Régent; & ſon mari ne l'avoit point reconnue. »

» Ce Prince avoit promis une place à un particulier, & cependant elle fut donnée à un autre. Celui qui l'avoit ſollicitée dit au Régent : *Souvenez-vous, Monſeigneur, que vous m'avez donné votre parole d'honneur.* — *Voyez donc ces Meſſieurs*, dit le Prince en s'adreſſant à ceux qui ſe trouvoient là : *ils prennent des paroles d'honnêteté pour des paroles d'honneur.* »

Toutes ces anecdotes ont été recueillies dans le temps par un homme de la Cour du Régent, & ſont tirées d'un manuſcrit qui n'a jamais été imprimé.

Les comédiens François ſe propoſent de donner inceſſamment *les Adieux d'Hector & d'An-*

dromaque, tragédie imprimée il y a quinze ou vingt ans, mais abſolument ignorée ainſi que ſon auteur.

Voici un quatrain aſſez ingénieux qu'une très-jolie femme a fait ſur le couronnement de M. de Voltaire.

D'un triomphe ſi mérité,
La mémoire eſt inſigne & doit être éternelle:
La gloire, qui n'eut point d'amant plus digne d'elle,
N'en aura pas de mieux traité.

De Verſailles, le 8 Mai 1778.

On s'eſt dit à l'oreille ce matin, dans l'antichambre du Roi, qu'une voiture ſortant de France a été arrêtée & viſitée par les commis des fermes au dernier bureau de la frontiere d'Alſace, parce que, quoique munie des paſſeports les plus authentiques, les coffres n'avoient pas été plombés par la ferme générale. Cette voiture, ajoute-t-on, s'eſt trouvée chargée de douze millions en eſpeces qui ont été ſaiſis, & dont on s'évertue à deviner la deſtination. Au retour d'un courier expédié ici, on a levé la ſaiſie, & la voiture, dit-on, a continué ſa route avec les millions.

Le Roi avoit réſolu en effet un voyage incognito, & ſous le nom de Comte de Dampierre, à Breſt, mais les Miniſtres de la guerre & de la marine ſont venus à bout de détourner S. M. de ce deſſein, en lui repréſentant que non-ſeulement ſa préſence étoit néceſſaire ici dans les circonſtances actuelles, où à tout mo-

ment on reçoit des dépêches de divers endroits, mais auſſi que ne pouvant arriver à Breſt auſſi ſecrétement qu'elle le penſoit, ce port ſeroit expoſé à une affluence de curieux très-dangereuſe, & même contradictoire avec la défenſe ſévere qui avoit été faite d'y laiſſer toute perſonne qui ne pouvoit en juſtifier la néceſſité. Un motif ſecret & bien plus preſſant, pour M. de Sartine principalement, c'eſt que les innovations de toutes eſpeces que ce Miniſtre a faites dans la marine, & ſur-tout la ſuppreſſion des Officiers de plume, & l'introduction d'Officiers de la marine marchande parmi ceux de la marine royale, ont fait naître de la diſſention, des haines, des rivalités, qu'il en eſt réſulté, & qu'il en réſulte journellement des querelles, des combats, qu'il y a déjà eu nombre de tués & de bleſſés, enfin de grands déſordres, que l'on a bien de la peine à appaiſer. Mais il eſpere que M. le Maréchal de Broglie, à qui le Roi vient de confier le commandement général de cent mille hommes diſperſés ſur nos côtes, depuis la Rochelle juſqu'en Normandie, ſaura mettre ces mutins à la raiſon.

De Paris, le 10 *Mai* 1778.

DANS un livre nouveau, intitulé : *Le Danger de la Satyre*, ou *la Vie de Nicolo-Franco, poëte ſatyrique Italien*, on trouve cette anecdote ſinguliere. Vous pouvez l'ajouter à tous les exemples des hommes ignorans, qui, pour avoir de la naiſſance & du crédit, penſent en ſavoir plus que perſonne. Ce *Nicolo* dînoit chez

le Comte de Marny, très-proche parent du Pape alors regnant : « en ſortant de table, le Comte de Marny demanda à ſes convives, s'ils n'étoient pas auſſi étonnés que lui des louanges exceſſives qu'on donnoit à l'Arioſte. Non, Monſeigneur, dit ſur le champ Nicolo ; perſonne n'en doit être ſurpris, on ne peut trop louer & trop admirer un auſſi grand poëte. — Il faut être fou à mon avis, pour vanter un ouvrage rempli d'autant de folies que le ſien. — Permettez-moi de vous demander, Monſeigneur, ſi vous l'avez lu ? — Non, j'ai bien autre choſe à faire ; mais je m'en ſuis fait rendre compte par des gens de mérite. — Monſeigneur, il me ſemble que pour juger des poëtes, il faut les lire ſoi-même, & ne pas s'en faire rendre compte, comme s'il étoit queſtion d'un mémoire ou d'un placet. Les gens de mérite dont vous parlez, peuvent être très-ſavans d'ailleurs ; mais ils n'entendent rien en poéſie, s'ils n'admirent pas un poëte qui, après Virgile, fait le plus d'honneur à l'Italie, & qui, dans pluſieurs parties de ſon poëme, eſt rival d'Homere. — Vous avez un ton bien déciſif pour un jeune homme. A quel propos nous citez-vous Homere qui étoit un hiſtorien, tandis que nous parlons de poëtes ? — Comment, Monſeigneur, ſuivant vous, Homere étoit un hiſtorien ? — Oui, ſans doute. N'eſt-ce pas lui qui a écrit les guerres d'Alexandre ? j'en prends à témoin ces Meſſieurs. Tous lui diſent qu'il ſe trompoit, qu'Homere vivoit long-temps avant Alexandre, & qu'il étoit le poëte le plus célebre de l'antiquité. Le Comte fut honteux d'une erreur auſſi

groſſiere, & prit de l'humeur contre Nicoſo. Quoi qu'il en ſoit, lui dit-il, vous n'êtes qu'un fat & un étourdi de décider à votre âge ſur de pareilles matieres. — J'aimerois encore mieux, Monſeigneur, être un fat & un étourdi qu'un ignorant. — Comment, je crois que vous oſez me traiter d'ignorant? Sortez d'ici, & ne vous préſentez de votre vie à mes yeux. — Très-volontiers, Monſeigneur, &c. »

Vous trouverez, dans l'épître ſuivante qu'on vient de m'apporter un grand fond de philoſophie, un ſtyle coulant & naturel. Cette piece qui ſort du ton ordinaire du ſiecle mérite d'être recueillie. Je n'en connois point l'auteur: mais je préſume qu'elle eſt d'une main accoutumée à faire de bons vers.

ADIEUX A MEUDON.

Adieu, le château de Meudon,
Adieu, ſes boſquets, leurs ombrages,
Son parc, ſes vignes, ſes bocages,
La terraſſe & tout le canton!
Adieu, ces vallons ſi champêtres,
La ſeine & ces bords eſcarpés,
Nos promenades ſous les hêtres,
Nos entretiens & nos ſoupés!
Adieu, ſon charmant voiſinage,
Son petit bois peu fréquenté,
Ses eaux, ſon aſpect enchanté,
Le roſſignol & ſon ramage,
Les jeunes beautés du village,
Leurs mœurs & leur ſimplicité,
Que je regrette cet aſyle!
Ne pourrai-je y vivre toujours

Libre, ſatisfait & tranquille,
Loin du tracas, loin de la ville,
Entre Bacchus & les amours?....
Lieu charmant, lieu ſolitaire,
Où j'ai rencontré le bonheur;
Heureux chez toi qui ſait te plaire;
Qui, dans le vuide de ſon cœur,
S'il trouve une tendre bergere,
L'aime, l'adore ſans myſtere,
Et jouit du bien enchanteur,
Et d'en recevoir & d'en faire!
Qui, rappellé dans ſon jardin,
Dès que l'aurore le réveille,
Dans la ſaiſon du dieu du vin,
Choiſit le muſcat ſous la treille
Ou cueille une pêche vermeille,
Qu'il lui préſente de ſa main!
Qui, loin d'un cenſeur trop ſévere,
Peut penſer & vivre en ce lieu
Avec Montagne, la Bruyere
Lucrece, Bayle, & Monteſquieu!
Que trouve-t-on dans le grand monde
Qui puiſſe égaler ces plaiſirs?
Des jours fâcheux, d'ardens deſirs,
Que jamais le ſort ne ſeconde;
Des amis faux, des cœurs ingrats,
Des femmes ſans mœurs & ſans honte,
Des ſots, d'illuſtres ſcélérats,
Dont les grands tiennent plus de compte
Que des ſentimens délicats,
D'un honnête homme qui ſe monte
Au ton des vertus qu'ils n'ont pas;
Comment dans cette ville immenſe,
Où les vices ont tant d'attraits,

Voir de l'œil de l'indifférence . .
Ces vils mortels, ces cœurs abjects,
Qui ſans mérite & ſans naiſſance,
Noircis par mille indignes traits,
Se font gloire d'une opulence,
Qu'ils ne doivent qu'à leurs forfaits?
Comment ſupporter l'impudence,
Le ton, les airs & les ſuccès
De ces Nymphes ſans bienſéance
Dont on blâme en vain les excès.
Comment ſe faire aux petiteſſes
Des grands qu'on encenſe aujourd'hui,
S'humilier ſous leurs careſſes,
Souffrir tout d'eux juſqu'à l'ennui?
Ira-t-on, eſclave inſenſible,
Aux dégoûts où l'on ſe ſoumet,
Sous un maintien preſqu'impoſſible
Attendre dans ſon cabinet,
Un magiſtrat.... un fréluquet,
Qui de l'emploi le moins pénible,
Se délaſſant ſur ſon chevet
Vous fait dire par ſon valet
Que Monſeigneur n'eſt pas viſible?
Ira-t-on, dégradant l'honneur
Et s'élevant par la baſſeſſe
Louer quelque plate grandeur,
Et, pour ſe faire un protecteur,
Lui vendre ou ſa ſœur ou ſa nièce?
Si la fortune eſt à ce prix,
Si c'eſt ainſi qu'on la courtiſe,
Adieu, Meſſieurs les favoris,
Ainſi que vous, je la mépriſe.

Chere indolence, calme heureux
Douce obſcurité que j'implore,

Vous êtes les Dieux que j'adore ;
Dans tous les temps, dans tous les lieux ;
Sans ſoucis, ſans inquiétude
Je vois s'écouler mon printemps.
Par vous j'aime la ſolitude,
Par vous je m'adonne à l'étude,
Et j'embellis tous mes inſtans.
J'ai ſu me ſouſtraire à l'uſage
De prodiguer un fade encens
A ceux que l'on rend inſolens.
Je dors en paix, je vis en ſage ;
Je ne fais point ma cour aux grands ;
Iſolé dans mon hermitage,
J'ai des jours purs & ſans orage,
Des plaiſirs moins vifs, mais conſtans ;
Dont la raiſon fait l'aſſemblage.
Là, je m'efforce à chaque inſtant
D'oublier toutes mes folies,
De me garder du cœur méchant,
De mépriſer les perfidies
De ceux que j'ai cru mes amis,
De vingt beautés que j'ai chéries,
Et des ingrats que j'ai ſervis.
Par une conduite auſſi ſage,
Je jouirai, dans mes vieux ans,
Du rare & ſuprême avantage
D'avoir encor d'heureux inſtans ;
Et, lorſque la Parque homicide
Aura réſolu mon deſtin,
Je verrai la mort qui la guide,
Et ſans remords & ſans chagrin,
Moiſſonner de ſa faulx ſanglante,
Des jours de triſteſſe & d'ennuis,
Où l'ame foible & languiſſante

Perdant ſa force & ſes eſprits,
Meurt pour renaître triomphante,
Et ſort du monde avec mépris.

De Paris, le 12 Mai 1778.

UNE prodigieuſe ſtérilité, Monſieur, afflige depuis quelque temps notre littérature. Il ne paroît pas un livre dont je puiſſe vous entretenir ; pas même une de ces petites pieces fugitives qui jettent de la variété dans une correſpondance, & qui amuſent nos ſociétés. Tous nos écrivains ſont dans une inertie effrayante. Cela ne viendroit-il pas des entraves qui ſe multiplient tous les jours pour les littérateurs ? dans ce moment de criſe, les Libraires ne veulent point ſe charger de manuſcrits, & vous ſavez comme ils ſe prêtent peu à faciliter le débit des ouvrages que les auteurs font imprimer à leurs frais. Les contrefaçons d'ailleurs ſont ſans contredit un des plus grands obſtacles à la bonne volonté des Libraires. D'un autre côté, le théâtre François n'offre qu'une carriere hériſſée de difficultés ſans ceſſe renaiſſantes. Un écrivain eſt dix ans à attendre la repréſentation de ſon ouvrage ; maniere tout-à-fait nouvelle d'encourager le talent. Ajoutez à tout cela la littérature diviſée en ſectes, en partis différens qui ſe combattent ſans ceſſe, & finiront par ſe détruire mutuellement. Ce ſont les Philoſophes oppoſés à la cabale des hypocrites & des dévots. Un homme qui ſe ſent du talent, & dont la probité ſévere ne veut point ſe déclarer pour aucun

parti, tremble en ſe produiſant au grand jour, d'être écraſé à la fois par les deux partis, comme il n'arrive que trop ſouvent. Il paroît même par la ſévérité rigoureuſe des cenſeurs, & par les entraves qui chaque jour ſe multiplient, que le gouvernement a un deſſein formé de détruire les littérateurs. Ce projet n'eſt aſſurément pas d'un bon politique. La France ne doit la prépondérance qu'elle a ſur les autres peuples de l'Europe qu'aux grands hommes que les lettres ont enfantés. Ce ſont les Poëtes, ce ſont les hiſtoriens qui, en mettant ſous les yeux les actions vertueuſes des grands Capitaines, des grands hommes d'Etat, donnent à leurs ſucceſſeurs l'envie de les imiter & d'obtenir de pareils éloges. D'ailleurs, un littérateur qui avoit du talent étoit ſûr, en le cultivant, de trouver des reſſources dans ſon talent même. S'il ne rencontre plus que des obſtacles, il abandonne la carrière, & ſe livre aux intrigues, aux baſſeſſes, aux eſcroqueries, pour flatter l'homme en place, & pour obtenir les moyens de ſubſiſter, que ſon travail ne peut plus lui procurer.

Le Patriarche des poëtes ne retourne point à Ferney, comme il en avoit d'abord formé le projet. On répand dans le monde que c'eſt la maladie de Madame la Marquiſe de Villette, qui s'oppoſa à ſon deſſein : mais la véritable raiſon eſt que les amis de M. de Voltaire lui ont fait ſentir qu'il ſe pourroit bien qu'une fois ſorti de Paris, on lui faſſe dire que l'air de Ferney eſt bien meilleur pour ſa ſanté que l'air de cette Capitale, & il s'ac-

coutume merveilleuſement aux cajoleries de nos jolies femmes, & aux adorations d'un certain nombre de gens de lettres.

En 1775, la Cour des Aides crut devoir faire des remontrances au Roi ſur divers abus concernant la perception des droits, & mit ſous les yeux de Sa Majeſté l'avantage qu'il y auroit pour elle & pour le peuple, de ſimplifier les droits qui exiſtent & les loix qui en aſſurent la perception. Ces remontrances écrites avec autant d'énergie que d'éloquence, tendoient à préſenter le vœu unanime de la Nation, pour obtenir les Etats généraux ou au moins des Etats Provinciaux. Les détails où elles entroient, ne parurent pas convenir au Miniſtere; & ces remontrances arrêtées en la Cour des Aides au mois de Mai, reſterent ignorées du public, parce que le Roi s'en fit remettre juſqu'à la minute. Elles viennent d'être imprimées furtivement. C'eſt une brochure de 180 pages, très-difficile à ſe procurer; la Cour des Aides ayant publié un arrêt qui la ſupprime, & la police ſaiſiſſant tous les exemplaires qu'elle peut en attraper.

Meſſieurs de Queyſſat cherchent les moyens de faire caſſer l'arrêt du Parlement, mais il ne paroît pas que leurs conſeils les aient trouvés dans le cas d'y parvenir. On dit que des militaires du premier ordre ſe propoſent de venir à leur ſecours pour ſatisfaire à l'arrêt, leur fortune perſonnelle ne pouvant ſuffire pour l'exécuter. Il ſuffit quelquefois d'appartenir à un corps quelconque, de ſavoir même intéreſſer la claſſe d'hommes dont on fait partie, pour

braver les obſtacles que les loix ont cherché à oppoſer au crime.

Le premier volume des *Annales poétiques* ou *Almanach des Muſes depuis l'origine de la Poéſie Françoiſe* vient de paroître. C'eſt un petit in-12. d'environ 300 pages, très-bien imprimé & décoré du portrait de Charles, Duc d'Orléans, petit-fils de Charles V, pere de Louis XII & oncle de François I. Ce Prince eut la gloire de partager avec Villon l'honneur de jetter les premiers fondemens du Parnaſſe françois. Les hiſtoriens de la Poéſie daignent à peine en parler, & les auteurs des *Annales* le vengent de cet oubli, plutôt en publiant ſes ouvrages pleins de douceur & de graces, qu'en rapportant ſa vie qui contient très-peu d'anecdotes. On a recueilli les poéſies de ſeize poëtes, depuis *Thibault*, Comte de Champagne, & enſuite Roi de Navarre, mort en 1253 juſqu'à Jean le Maire, né en 1473, on a fait précéder le recueil des poéſies de chacun de ces Poëtes, d'un abrégé de leur vie. La ſeule anecdote de ces hiſtoires qui ſoit digne d'être citée, eſt celle de Jean de Meun, dit *Clopinel*, le continuateur du fameux Roman de *la Roſe* commencé par Guillaume de *Lorris*. On ſait que ce Roman contient des ſatyres aſſez licencieuſes contre les femmes. Celles-ci, s'étant réunies aux ennemis de cet ouvrage, voulurent ſe donner le plaiſir d'une vengeance particuliere. Jean de Meun qui étoit deſiré par-tout à cauſe de ſon eſprit vif & enjoué, ſe trouvant à la Cour, fut vendu par quelques Seigneurs galans qui le livrerent aux Dames, comme coupable de leſe-beauté.

Il fut enfermé & reſſerré dans une chambre, & après que l'Orateur de ce ſénat offenſé lui eut reproché vivement tous les attentats de ſa plume qui avoit oſé s'en prendre à l'honneur du ſexe, après qu'on lui eût cité notamment ces deux vers du poëme :

Toutes êtes, ſerez, ou fûtes
De fait ou de volonté Putes,

On lui déclara qu'il avoit été condamné à la peine du fouet. En même temps, il vit un grand nombre de bras armés de verges, levés ſur lui ; une voix unanime & un peu bruyante lui ordonna de ſe dépouiller ; & ſes juges qu'il tâcha vainement d'émouvoir par ſes prieres, alloient exécuter la ſentence qu'ils venoient de prononcer, s'il n'avoit ſu trouver ſur l'heure dans ſon eſprit & dans ſon enjouement de quoi ſe tirer gaîment d'affaire. *Meſdames*, leur dit-il à mains jointes & baiſſant la tête d'un air bien contrit, *j'ai péché envers vous ; je me ſoumets à la pénitence que vous m'avez ordonnée ; me voilà prêt ! mais juſtice veut que la perſonne la plus offenſée ſoit la premiere vengée. Allons, que la plus forte P.... de la compagnie frappe les premiers coups.* Ces mots ralentirent l'ardeur des juges. Les Dames ſe regardoient toutes ſans rien dire ; aucune ne s'empreſſoit de ſe venger à ce titre-là : les verges leur tomberent des mains. Jean de Meun n'eut rien de plus preſſé que de tirer ſa révérence & de s'en aller ; &, ſi l'on rit de cette aventure, ce ne fut point aux dépens de celui qu'on avoit deſtiné à en faire tous les frais.

autres par ſon éclat. Ah, mon Dieu! dit la nymphe, que cette étoile eſt brillante! il n'y a point de diamant qui approche de cela. — *Ah! ma chere amie*, dit l'Ambaſſadeur, *je vous le demande en grace, ne vantez pas tant cette étoile, je ne puis vous la donner.*

Je vous ai mandé il y a quelque temps, qu'on avoit volé au célebre J. J. Rouſſeau ſes Mémoires, & que, ſoupçonnant ſes ennemis d'en avoir eſcamoté le manuſcrit, je déſeſpérois de les voir jamais imprimés. Vous avez partagé mes regrets : eh bien, conſolez-vous. On vient de m'aſſurer que ces Mémoires ſi intéreſſans par la maniere dont ils ſont écrits, & ſi curieux par les détails qu'ils contiennent, ſont actuellement ſous preſſe, & qu'ils vont paroître inceſſamment. Vous vous doutez bien de l'impatience avec laquelle ils ſont attendus. Ceux qui en ont entendu la lecture, prétendent que c'eſt l'ouvrage le plus étonnant qui ſoit ſorti de la plume du célebre Génevois. On ajoute qu'ils renferment un grand nombre d'aveux très-ſinguliers. Il s'y accuſe avec une franchiſe & une ſincérité bien reſpectables, des fautes, même les plus graves, qu'il a pu commettre. On raconte qu'une très-jolie femme lui demandoit un jour ce que ces Mémoires contenoient. — *J'y ai dit*, répondit le Philoſophe, *tout le mal que l'on ne ſait pas de moi, & tout le bien que je ſais des autres.* — *En ce cas-là*, reprit la Dame, *le livre ſera fort court.*

Les comédiens François ont ſuſpendu les repréſentations d'*Irene*. M. de Voltaire eſt occupé

cupé à changer totalement le cinquieme acte. Il veut qu'Irene épouſe Alexis. Derniérement il en déclamoit des vers devant Mlle. Clairon, & il les diſoit avec tant de véhémence que tous les auditeurs craignirent qu'il ne ſe fît mal. Lorſqu'il eut achevé, Mlle. Clairon dit : ces morceaux ſont très-éloquens ; mais où trouver une actrice aſſez forte pour les rendre ! Un pareil effort eſt capable de la tuer. — *C'eſt ce que je prétends, Mademoiſelle*, reprit le vieillard : *Je veux rendre ce ſervice-là au public.* — Il ne faut pas oublier que c'eſt Madame Veſtris qui eſt chargée du rôle d'*Irene*, & que par conſéquent c'eſt à elle que s'adreſſe un ſi doux compliment.

LES MAUVAIS CRITIQUES.

Ami, ſi, comme toi, j'avois le don de plaire,
Si marchant ſur les pas de Greſſet, de Voltaire,
J'eſpérois voir mon nom, par la gloire emporté,
Sur ſon aîle voler à l'immortalité :
Oui, loin de m'écarter des routes du Parnaſſe,
Je pourrois ſur ce Mont envier quelque place,
Et d'un eſpoir flatteur juſtement enivré,
Former des vœux ardens pour ce but deſiré :
Mais que d'écueils, hélas ! s'offrent ſur mon paſſage !
La tempête menace, & je crains le naufrage.

Car ſans parler ici des ennuis, des dégoûts
Réſervés chaque jour à ce peuple de foux,
Entraînés par l'eſprit de cabale & de brigue,
Et fiers d'un grain d'encens allumé par l'intrigue,
Je vais peindre en ces vers qu'enfante mon dépit,
Sur combien de dangers un rimeur s'aſſoupit.

Sous ces boſquets rians où l'ombre de Catulle,
Pour chanter la beauté, les graces, les amours,
Et Vénus à l'hymen préparant d'heureux jours,
Dans ces lieux ſi vantés, où l'on croit voir Ovide
Du fond de ce tombeau que la mort trop avide
Ouvrit à ſes regrets en de lointains pays,
Soupirer des accens répétés par Bernis;
N'a-t-on pas vu jadis la téméraire envie,
Couvrir de ſon poiſon les palmes du génie?
Mævius aiguiſant ſes ſatyriques traits,
Contre Maron naiſſant ſignaloit ſes excès.
Bavius avili déprimoit un grand homme.

Eh bien! cher D***, ſi de l'antique Rome
Les faſtes ont tranſmis ces exemples divers,
Des rimeurs d'aujourd'hui juge tous les travers.
Peins-toi, peins-toi C** ſur ſon triſte pupitre,
Griffonnant avec peine une mauvaiſe épître:
Le front chargé d'ennuis, l'œil inquiet, hagard,
Il lance ſur ſa plume un farouche regard,
Et rendant le papier martyr de ſa colere,
Veut prouver de ſang-froid, qu'il faut brûler V**.

Par ſon âne inſpiré, vois auſſi P***
Frotter ſon cerveau creux pour trouver un bon mot;
Décrians nos auteurs en ſtyle méthodique,
Il détache contr'eux ſa feuille narcotique;
Lui qui cenſeur fameux, dès l'âge de vingt ans,
Livroit la guerre au goût, au génie, au bon-ſens!
Et tant d'autres Cotins féconds en impoſtures,
Débitant tous les mois des volumes d'injures.

Vas-tu me dire encor? « Pour fruit de ſes écrits
» Qu'il eſt doux de ſe voir au rang des beaux-eſprits,
» Partager les honneurs que l'on rend au mérite!
» A ce prix, ne peut-on mépriſer un Therſite,

» Un Midas impudent, Apollon journalier,
» Sans honte fabriquant un poëme groſſier,
» Farci de ces beaux vers dont le ſuccès peut-être
» Conduira ſon Pégaſe aux portes de Bicêtre?

J'en conviendrai pourtant, la gloire a des appas:
Mais, que ſert-il de vivre au-delà du trépas?
A l'immortalité l'homme a tort de prétendre,
La poſtérité ſeule honorera ſa cendre.
Et tel eſt de nos jours l'étrange aveuglement,
Cet avenir enflamme un Poëte naiſſant:
Alors, ſi n'écoutant qu'un mouvement d'ivreſſe,
Il va cueillir des fleurs ſur les bords du Permeſſe,
Soudain mille ſerpens gonflés d'un noir venin,
Viennent tous à l'envi l'imprimer ſur ſa main,
Tandis qu'un ver rampant ſourdement s'achemine,
Et pour flétrir la roſe attaque ſa racine.

Dans mon réduit paiſible aujourd'hui retiré,
Je haſarde un écrit à la preſſe livré,
Bientôt Martin S** jaloux de ſon office,
Va décrier mon nom dans ſa grande notice,
Et fier d'être paré des dépouilles d'autrui,
Me chercher ſur le Pinde une place après lui.
Ce pigmée arrogant, Zoïle famélique,
Tirant ſes revenus de ſon fonds de critique,
Sans trop examiner ſi mon ouvrage eſt bon,
Transforme par inſtinct mon laurier en chardon.
Que puis-je faire, ami, pour venger mon injure?
Faudra-t-il donc qu'uſant des droits de la nature,
Armé d'un triple fouet, dans le ſacré vallon
J'aille pour en chaſſer ce vil Aliboron?
Je me garderai bien d'irriter ſa boutade;
L'âne même en fuyant lâche encor ſa ruade.

Suppoſons cependant, que vanté par S**,
En tremblant je compoſe un ouvrage nouveau;

Craignant à chaque vers la ſatyre implacable,
Et des Frérons bâtards la plume infatigable;
Déjà les C***, gagés pour bien mentir,
Dans un dédale obſcur d'où je ne puis ſortir,
M'entraînent malgré moi par une phraſe énorme,
Eux qui, deux fois le mois, ſous une double forme,
Dans les efforts peinés d'un dur accouchement,
Pour l'effroi des lecteurs, produiſent ſourdement,
Ces extraits avortons, que la preſſe indignée
Accumule à regret durant toute une année.

L*** grand auteur dont V*** prit ſoin,
Journaliſte par goût, & rimeur par beſoin,
Se mutine &. ſe pique en ſa petite ſphere,
Croit ſe faire un rempart d'un écrit éphémere,
Et la férule en main prenant un ton pédant,
Des meilleurs écrivains veut être le régent,
Prétend leur démontrer que la langue ignorée,
Dans ſes volumes ſeuls peut paroître épurée,
Et qu'on aſpire en vain à ſe faire un beau nom,
Si l'on ne ſait par cœur tout ſon T****.

Ces fameux écrivains, cenſeurs atrabilaires,
Sur le Pinde aujourd'hui ſont autant d'adverſaires,
Qu'il faut à chaque inſtant combattre & terraſſer:
Qu'on le tente, auſſi-tôt pour les mieux renforcer,
Un groupe d'envieux ſe trainant ſur leur trace
Les invoque à grands cris, & vient prendre leur place.

O toi, qui fus l'honneur du ſiecle de Louis,
Toi, qui couvris Cotin des plus juſtes mépris,
Boileau, viens m'enflammer du feu de ton génie,
Et renais, s'il ſe peut, pour confondre l'envie!
Ah! ton ombre a dû voir du fond de ſon tombeau
De la ſaine raiſon éteignant le flambeau,

Un amas d'auteurs nains attaquer de grands hommes ;
L'exemple en eſt fréquent dans le ſiecle où nous ſommes.

De l'idole du jour adorateur zélé,
Auſſi lourd proſateur, que Poëte ampoulé,
Le fabuliſte A** penſe glaner ſans peine
Dans le champ moiſſonné par le bon la Fontaine ;
Et précepteur galant, pour l'éclipſer un jour,
Aux genoux de Pſyché conduit auſſi l'amour.

Sans ceſſe tourmenté par ſa noire Sybile,
Et l'eſtomac chargé des vapeurs de ſa bile,
G** au nom du Dieu qu'il invoque en ſes vers,
En pieux Don Quichotte attaqua ces pervers
Dont les écrits ſavans à ſes yeux ſont un crime :
Il faut le voir, ami, dans ſa verve ſublime
Chaſſer le grand Arouët des bords de l'Hélicon,
Et prendre ſes lauriers pour en parer F**.

Peut-être qu'indigné contre tous ces critiques,
Je pourrois leur lancer quelques traits ſatyriques,
Et de noires couleurs ſurcharger mes tableaux,
Mais de nouveaux portraits s'offrent à mes pinceaux.

L'un, amant des Laïs, pilier de leurs toilettes,
Vaſſal très-complaiſant auprès de ces coquettes,
Quand ces Dames d'un livre aſſurent le ſuccès,
Brûle de l'annoncer, & déjà vôle exprès
En des cercles brillans, prôner un perſonnage,
Qui ſoudain ſe rengorge, & croit d'un bon ouvrage
Enrichir notre ſiecle ami des nouveautés.

L'autre, dans un écrit parſemé de beautés,
Ne voit que des défauts, s'emporte, ſe récrie,
Craint de rencontrer même un ſeul trait de génie,
Et blâmant d'une phraſe, & la grace, & le tour,
Contre l'auteur réveille un ancien calembour.

L'inconſéquent Damon jadis dans les couliſſes,
Jappant ſes petits vers en l'honneur des actrices,
Las d'y placer toujours, rangés en eſpalier,
Les roſes, le lilas, le myrthe & le laurier;
Ennuyé de monter dans le char de l'aurore,
De mettre mille amours à la ſuite de Flore,
Dans un écrit mordant blâmé de tout Paris,
En vantant l'amitié, déchire ſes amis.

A quoi bon, diras-tu, ſur pareille matiere
Exercer à plaiſir ta muſe trop ſévere?
Si ton ſiecle eſt fertile en écrivains méchans,
Veux-tu, nouveau Boileau, médire à leurs dépens;
Dieu ſait combien d'écrits fabriqués par l'injure,
Feront pleuvoir ſur toi la haine & l'impoſture!
Laiſſe-là ces auteurs diſtiller tout leur fiel:
Le prêtre, tu le ſais, veut vivre de l'autel.

Ce n'eſt point que je blâme un auteur ſatyrique:
A peindre nos travers, je veux bien qu'on s'applique.
Mais non, comme ce fou, comme ce furieux,
Qui pour coudre une rime à ſes vers bilieux,
Tire de ſa cervelle une fauſſe penſée,
S'applaudit de la voir bien ou mal enchaſſée,
Sûr de ne pas déplaire à des eſprits méchans,
Qu'il amuſe en dépit du goût & du bon ſens.

Quand L*** croyant opérer des merveilles,
Elevera Racine au mépris des Corneilles,
Quand N***, C**, S*** & S**
Oſeront dénigrer & Voltaire & Buffon,
Alors, certes, alors, je louerai ſe critique
Qui leur décochera quelque trait ſatyrique.
Qu'ils ſifflent P***, C**, & P***
Que S** dans leurs vers ait un brevet de ſot,
Le public y conſent: qu'auroit-il à leur dire?

La pure vérité les eût forcés d'écrire.
Mais pourquoi verroit-on nos plus grands écrivains,
Honnis & décriés dans leurs écrits malins?
Le mérite tout bas ſe rit de leur colere:
Voltaire, en dépit d'eux ſera toujours Voltaire.

J'entends déjà d'ici les reproches ſanglans,
Que s'adreſſent entr'eux leurs zélés partiſans.
» Frémiſſons, diſent-ils, quoi! tous tant que nous
» ſommes,
» Verrons-nous, ſans rougir, attaquer ces grands
» hommes?
» Si Perraut de ſon temps eut des admirateurs,
» Si Cotin, ſi Pradon trouverent des lecteurs,
» D'un novice écrivain les plus parfaits modeles,
» Les doctes S*** les profonds L***
» Grands appréciateurs & de proſe & de vers,
» Seroient chez Mérigot à la merci des vers,
» Bien fou qui le croiroit, qu'aucun rimeur n'en doute,
» De l'immortalité tous deux s'ouvrent la route.
» Ecrivains révérés chez nos derniers neveux,
» Sur le Pinde ils iront s'aſſeoir tout glorieux,
» Et l'on ſe ſouviendra dans cent ans, on l'aſſure,
» Des *trois ſiecles* fameux de la littérature. »

Eh, de grace, Meſſieurs, veut-on leur refuſer
Le droit commun d'écrire? Ils en peuvent uſer:
Ce droit leur appartient, & dans plus d'une épître,
S* en les louant fera valoir leur titre?
Quand, pour le renforcer, un marmot d'écolier,
Conſumera ſans fruit ſon encre & ſon papier.

La voilà donc, ami, cette noble carriere
Où tu crois qu'ébloui d'un rayon de lumiere,
Dont l'éclat pourroit luire autour de mon tombeau,
Je dois courir encor quelque danger nouveau:

L'aſpect le plus riant du monde littéraire
Jamais de mon projet ne pourra me diſtraire,
En vain m'offrirois-tu de flatteuſes erreurs,
Mes yeux ſe ſont fermés ſur ces dehors trompeurs.

Elle regne aujourd'hui cette étrange manie,
D'étouffer à plaiſir les germes du génie,
Le Permeſſe eſt bordé de reptiles mordans,
Et faute d'un Cotin, l'on trouve vingt C**.
Que payant du mépris le plus ſenſible outrage,
Je livre mes écrits à leur jalouſe rage,
Et que bravant les coups d'un envieux deſtin,
Je ne laiſſe entrevoir qu'un front calme & ſerein,
Eh bien! ſi je dédaigne une troupe inſolente,
Si malgré moi je montre une ame indifférente,
R** tout dégoûtant de ſes ſales écrits,
D'un ſatyrique ouvrage inondera Paris:
Ainſi l'Hydre autrefois par Hercule abattue,
Sans ceſſe renaiſſante affrontoit ſa maſſue.

Sur le Parnaſſe, ami, cours, vole, j'y conſens,
Jaloux d'honneurs tardifs, place-toi ſur les rangs,
Etonne l'Univers par le fruit de tes veilles,
Qu'il conſerve pour toi le laurier des Corneilles,
Pour moi, toujours content de mon obſcurité,
Jouiſſant des douceurs de ma tranquillité,
Je ne veux point briguer une gloire ſtérile.
Athlete déſormais à ta voix indocile,
Je quitte le combat, je m'y ſens réſolu,
J'aurois trop à rougir ſi j'en ſortois vaincu.

De Paris, le 16 Mai 1778.

Le libraire Lacombe, qui avoit le privilege du *Mercure de France*, vient de faire une banqueroute conſidérable; il emporte à tous

les penſionnaires de ce journal leur penſion d'une année. M. Marmontel perd 18000 liv. & M. Gretry, beau-frere de ce Libraire, a perdu à cette faillite toute ſa fortune, c'eſt-à-dire, le fruit de vingt années de travail. On penſe que M. Suard obtiendra le privilege du *Mercure*. Du moins fait-il tout ce qu'il peut pour ſe le procurer, ce ſeroit un journal ou, pour mieux dire, une arme de plus dans les mains des Encyclopédiſtes, qui finiront par tout envahir.

L'immortel Moliere par ſon chef-d'œuvre *du Tartuffe*, n'a pas extirpé les racines de l'hypocriſie, & dans ce ſiecle de lumieres & de philoſophie, on oſe encore ſe ſervir de ce maſque pour dérober aux regards du public & du Gouvernement, les vices les plus ſcandaleux; & c'eſt encore un moyen d'arriver à la fortune & d'en impoſer à la multitude. Sur la paroiſſe de St. Severin, un particulier vivoit à l'extérieur, d'une maniere très-réguliere & jouiſſoit de la réputation d'aimer le bien & de pratiquer des œuvres de charité. Aſſidu aux exercices de la Religion, il en paroiſſoit ſuivre toutes les maximes avec une ferveur tout-à-fait exemplaire. Il avoit édifié par ſa conduite tout le Clergé & tous les habitans de la paroiſſe. On le citoit comme un parfait modele. On ne l'appelloit que le ſaint homme. Mais il n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit. Sous le voile de la dévotion il cachoit une ame atroce & dépravée. Il enlevoit à droite & à gauche les jeunes filles de pauvres parens, leur faiſant eſpérer qu'il les placeroit avantageuſement &

leur procureroit un apprentiſſage utile & honnête. Bien-loin de remplir des engagemens ſi reſpectables, ce malheureux vendoit les jeunes filles & les livroit à la plus affreuſe proſtitution. Une de ces infortunées entr'autres qui depuis trois jours combattoit pour ſa vertu & s'oppoſoit aux perſécutions de cet indigne ſuborneur, douée d'une ame forte & élevée, conçut le généreux deſſein de lui échapper à tel prix que ce fût. Elle trace avec ſon ſang ſur un papier l'hiſtoire de ſes malheurs & de ſon oppreſſion, & l'adreſſe au Vicaire de la paroiſſe. Elle jette par la fenêtre cet écrit qu'elle abandonne au haſard. Heureuſement celui qui le trouva le lut, le porta au Vicaire & lui indiqua l'endroit où il avoit ramaſſé cet écrit. L'eccléſiaſtique va *trouver le Procureur-général, lui remet* l'écrit & déſigne l'homme en queſtion ſous les traits les plus capables de le faire reconnoître. » Il y a long-temps, dit le Procureur général, » que je cherche un homme du caractere dont » vous le dépeignez. Je veux m'en aſſurer & » y mettre ordre. » Il écrit en conſéquence à ce ſéducteur la lettre la plus preſſante & lui marquant « qu'inſtruit du bien qu'il faiſoit ſur » ſa paroiſſe, il deſiroit le voir pour lui com» uniquer des choſes très-importantes, rela» tives à ſes pieux deſſeins, & le prioit de ſe » rendre à telle heure chez lui. » Cet homme plein de confiance ſe rend à l'invitation du Magiſtrat. Celui-ci le reçoit avec l'accueil le mieux concerté & l'amuſe par le récit qu'il lui fait faire de ſes prétendues bonnes œuvres, & par de nouvelles vues qu'il propoſe à ce ſujet

Dans cet intervalle, un Commiſſaire eſt envoyé chez l'homme en queſtion, accompagné de quatre Officiers de Police. Ils trouvent en effet douze jeunes filles réduites à la plus extrême miſere & dont le plus grand nombre avoit déjà ſacrifié ſa vertu. Le Commiſſaire demande celle qui a écrit la lettre. Cette jeune perſonne, pleine de joie de ce que ſon projet avoit réuſſi, raconte avec ingénuité toutes les vexations qu'elle avoit eſſuyées. Elle ajouta que, renfermée depuis trois jours ſeulement dans ce lieu infame, elle étoit venue à bout de réſiſter aux indignes ſuggeſtions de ſon abominable tyran. Le Commiſſaire bien inſtruit, va rendre compte de ſa commiſſion au Procureur général, & laiſſe ſes aſſiſtans dans la maiſon. Après avoir parlé en ſecret au Magiſtrat, il en reçoit l'ordre de faire arrêter à la ſortie de ſon hôtel l'abominable impoſteur, ce qui fut exécuté. La paroiſſe prend ſoin des jeunes filles.

Vous venez de voir ce que l'hypocriſie, le plus lâche, le plus bas de tous les vices, étoit capable de produire; voyez ce que la véritable piété, la charité héroïque eſt capable de ſupporter. Un particulier avoit coutume d'aller faire la quête chez les plus riches perſonnes de cette ville, pour les pauvres, & il ajoutoit preſque toujours à ces aumônes ſouvent inſuffiſantes, vu le grand nombre des infortunés, plus de la moitié de ſon revenu. Un jour, cet excellent homme s'étant adreſſé à un riche de mauvaiſe humeur, en reçut au-lieu d'argent, un ſoufflet aſſez violent; *Voilà pour moi*, reprit ſans s'émouvoir le généreux ſolli-

citeur ; *maintenant, Monſieur, quelque choſe, je vous prie, pour les pauvres.* Et pour ajouter le dernier trait à ces deux portraits, il faut ſavoir que l'homme dur étoit un Fermier général, & que celui qui ſouffroit ſi charitablement cette brutalité, étoit un Conſeiller au Parlement.

Voici des vers que M. de Voltaire a faits dernièrement, lorſqu'il vouloit retourner à Ferney.

ADIEUX DU VIEILLARD.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois ſi volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnaſſe fêté comme aux bords du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un ſage.
Des champs Eliſiens adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfans d'Henri quatre & ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muſes, Graces nouvelles,
Dont les talens & les écrits
Seroient de tous nos beaux-eſprits
Ou la cenſure ou les modeles.
Que Paris eſt changé ! les Welches n'y ſont plus.
Je n'entends plus ſiffler les ténébreux reptiles,
Les Tartufes affreux, les inſolens Zoïles ;
J'ai paſſé : de la terre ils étoient diſparus.
Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuple aimable,
Inſtruit, mais indulgent ; doux, vif & ſociable.
Il eſt né pour aimer. L'élite des François
Eſt l'exemple du monde & vaut tous les Anglois.

De la ſociété les douceurs deſirées,
Dans vingt Etats puiſſans ſont encore ignorées:
On les goûte à Paris. C'eſt le premier des arts.
Peuple heureux, il naquit, il regne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à ſon charmant empire;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire:
Je vous regretterois à la table des dieux.

De Verſailles, le 21 Mai 1778.

La Cour eſt à Marly où l'on s'efforce de multiplier les amuſemens autour de la Reine pour la diſtraire de la vie ſédentaire qu'elle doit mener à cauſe de ſon état actuel. On a conſtruit à la hâte une ſalle pour lui donner le plaiſir du ſpectacle. Cette Princeſſe a non-ſeulement fait délivrer des priſons de Paris beaucoup de pauvres peres, détenus faute de paiement des mois de nourrices de leurs enfans, mais elle a dit : *Si le ciel me fait la grace d'accoucher heureuſement, je ferai en ſorte qu'il n'y ait plus de ces malheureux.*

La correſpondance qui s'eſt ouverte entre notre Monarque & celui d'Angleterre perſonnellement continue encore. Il eſt queſtion de concilier des intérêts preſqu'inconciliables.

Au moment où une partie des courtiſans s'attendoit à la retraite du Prince de Montbarrey, le Roi l'a nommé Miniſtre d'Etat, & lorſqu'il eſt venu prendre place au Conſeil, S. M. lui a dit : *Monſieur de Montbarrey, j'eſpere que vous occuperez long-temps cette place. — Sire, je ne vis que dans l'eſpérance de mourir à votre ſervice.*

Je vous ai parlé d'un ſermon de M. l'abbé Maury prêché cette année devant le Roi & toute la Cour, le jour du Jeudi Saint, & je vous ai dit que ce diſcours avoit fait la plus vive impreſſion : ſa peroraiſon ſur-tout a été regardée comme un chef-d'œuvre ; je crois vous faire plaiſir de la tranſcrire ici :

» Sire, l'amour de Votre Majeſté pour le bien public, invite les Miniſtres de la religion à vous préſenter cet affligeant tableau des calamités qui aſſiegent les aſyles de l'indigence; mais la charité d'un Souverain doit répondre à l'étendue de ſon autorité. La grande aumône des Rois, ou plutôt le tribut que Dieu leur impoſe envers les malheureux, c'eſt la juſtice, & c'eſt le légiſlateur en vous, que nous appellons ici au ſecours des pauvres. Nous ne ſaurions diſſimuler à Votre Majeſté, que pluſieurs établiſſemens conſacrés parmi nous à l'humanité, portent encore le caractere des ſiecles barbares qui les ont vu naître ; mais un ſeul de vos regards peut établir l'ordre dans cette partie ſi importante de l'adminiſtratiou publique. On vous dira peut-être que dans toutes les grandes inſtitutions les grands abus ſont inévitables; car c'eſt ainſi qu'en exagérant les difficultés d'opérer le bien, on décourage les meilleurs Rois. Ah ! ne déſeſpérez jamais, ni des hommes, ni de vous-même. Non, Sire, il n'eſt pas impoſſible de permettre à l'homme captif de reſpirer du moins un air ſalubre dans les priſons. Il n'eſt pas impoſſible d'ouvrir un aſyle aux malheureux dans les hôpitaux, ſans les y accumuler dans des lits de douleur. Il n'eſt pas

impoſſible d'aſſurer la ſubſiſtance & la conſervation de ces pauvres enfans, que le ciel a mis ſous la protection ſpéciale du pere du peuple. Il n'eſt pas impoſſible enfin de faire ceſſer les ravages de la mendicité, ſans y ſubſtituer les horreurs du plus effrayant eſclavage, & ſi vous mettez la main à ces œuvres de miſéricorde, vous éprouverez qu'avec un cœur ſenſible, un eſprit juſte, un caractere ferme, la bienfaiſance d'un Roi devient toute-puiſſante, Hélas! Sire, vous êtes à cet âge heureux où dans une belle ame la volonté du bien eſt une paſſion active & brûlante. C'eſt dans la jeuneſſe des Rois, que doivent s'opérer les révolutions utiles. Dans le cours d'un long regne, la ſenſibilité d'un Monarque s'émouſſe, ſon activité s'affoiblit, ſon ame ſe fatigue & ſe rebute. Une triſte expérience lui apprend à moins eſtimer les hommes; il ſe voit ſeul & ſans ſecours pour opérer le bien qu'il voudroit faire : cet abandon l'accable, & en ceſſant de croire à la vertu, il perd le courage de la bonté. Il parvient enfin à cet âge où les infirmités, l'approche de la mort, le ſoin & l'amour de ſoi-même rompent tous ſes autres liens; ſéparé de ſon peuple, il entre dans la ſolitude de la caducité, s'endort d'un ſommeil léthargique; & la nation elle-même, privée alors du reſſort de l'eſpérance, ſemble vieillir avec ſon Souverain. La France a paru ſe ranimer, Sire, à l'aurore de votre regne, elle a déjà repris ſon rang & ſa dignité dans l'Europe, & nous avons vu le crédit renaître avec l'eſpoir de l'économie, l'honneur national s'appuyer ſur la vigueur de vos conſeils, & nos ports, ſoli-

taires depuis ſi long-temps, couverts de flottes impoſantes. Cet amour du bien ne ſe ralentira pas ſans doute, & les pauvres ne ſeront pas oubliés dans cette régénération univerſelle, qui doit être l'objet de vos ſoins paternels. Vous les avez viſités, Sire, vous les avez ſoulagés dans une ſaiſon rigoureuſe ; mais votre vigilance royale ne ſe bornera point aux miſeres qui environnent ce palais. Votre auguſte Pere vous recommande, du haut du ciel, les établiſſemens publics. Penſez quelquefois, Sire, à ce qu'il auroit fait ſur le trône où vous êtes aſſis : c'eſt là ce que vous devez faire, & ſi vous exécutez ſes projets vertueux durant le cours de votre vie, vous partagerez ſa couronne pendant l'éternité. Ainſi ſoit-il. »

De Paris, le 23 Mai 1778.

On vient de recueillir dans une brochure très-élégamment imprimée d'environ 400 pages, toutes les chanſons qu'on a faites depuis l'*Anthologie françoiſe*. Ce recueil eſt intitulé *Le petit Chanſonnier françois ou Choix des meilleures chanſons, ſur des airs connus.* Ce choix eſt fait avec goût. Je vous tranſcrirai quelques couplets qui n'ont point été repandus. La plupart des autres ſont dans la bouche de tout le monde.

LA CONSOLATION.

Air de tous les Capucins du monde, &c.

Ma maîtreſſe en épouſe un autre ;
Amis, quelle erreur eſt la vôtre

D'en craindre pour moi du tourment!
Qui de nous vaut qu'on le regrette!
Elle perd le plus tendre amant:
Moi, je ne perds qu'une coquette.

Je veux une femme accomplie
Qui pour plaire ſe multiplie
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on puiſſe éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaiſirs du changement
Juſques dans la conſtance même.

LE CHARME DE L'AMOUR.

Air : *Vous qui du Vulgaire ſtupide, &c.*

L'eau qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'ouvre au zéphir,
Le vent qui rit dans ce feuillage,
Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir.

De deux amans l'égale flamme
Doublement fait les rendre heureux.
Les indifférens n'ont qu'une ame,
Mais lorſqu'on aime, on en a deux.

L'exemple ſuivant eſt trop intéreſſant pour ne pas trouver place dans votre collection.

» M. Gayot de la Réjaſſe, tenant ſa place ſur » un Tribunal de juſtice, ſe livra au ſommeil » contre ſa coutume, & pour la premiere fois » de ſa vie, l'excès du travail, de veilles ex- » traordinaires pour le bien public, l'avoient » fait ſuccomber ſous le poids de la fatigue. » Quand on vint aux opinions, il donna ſa » voix. La déciſion du procès fut fort balan-

» cée, puiſque celui qui le gagna, n'eut l'a-
» vantage qu'à la pluralité d'une ſeule voix, ce
» qui jetta ce Juge dans une ſcrupuleuſe crainte
» qu'on eût mal jugé cette cauſe. Pour éclair-
» cir ſon doute, l'audience étant finie, il fit
» porter chez lui les ſacs des parties, qu'il
» examina avec attention; & ayant reconnu
» que ſon ſoupçon étoit bien fondé, il fit ve-
» nir la partie qu'on avoit condamnée & lui
» rembourſa de ſes propres deniers, le capi-
» tal & les dépens auxquels elle avoit été con-
» damnée. »

Voici une autre anecdote tirée du même recueil, & qui n'eſt certainement pas la moins piquante.

» La probité eſt une vertu plus rare qu'on ne
» penſe. Quelque jaloux qu'on ſoit du titre
» d'honnête homme, il en eſt peut-être bien
» peu qui le méritent véritablement. Un parti-
» culier laiſſe dans un fiacre un ſac de 1200 li-
» vres; arrivé chez lui, il ne ſe rappelle que
» quelques heures après, l'oubli qu'il a fait de
» ſon argent, il affiche par-tout ſa perte &
» promet deux louis de récompenſe à celui qui
» lui rapportera le ſac. Le fiacre ſe tranſporte
» auſſi-tôt chez le particulier & le lui remet.
» Celui-ci, ſous prétexte d'être occupé, dit au
» fiacre de repaſſer dans une heure pour re-
» cevoir ſa récompenſe; le fiacre ſe retire, &
» revient au temps marqué. Le particulier,
» loin de lui donner la récompenſe promiſe
» l'accuſe d'avoir volé trois louis ſur la ſomme
» contenue dans le ſac. Le fiacre va ſe plain-
» dre ſur le champ au Lieutenant-général de

» Police. Ce Magiſtrat mande le particulier » pour une affaire très-importante ; celui-ci s'y » rend. — Quelle ſomme avez-vous réclamée, » dit le Magiſtrat ? — La ſomme de douze cens » livres, & je l'affirme. — Et vous, dit-il au » fiacre, quelle ſomme avez-vous trouvée dans » le ſac ? n'en avez-vous rien diſtrait ? — J'y » ai trouvé douze cens livres ; je n'en ai rien » ôté ; je l'affirme devant Dieu & devant les » hommes. — En ce cas, reprit le Magiſtrat en » s'adreſſant au particulier, puiſque le ſac ne » contient point la ſomme que vous avez ré- » clamée, il ne vous appartient pas ; mais il » appartient à cet honnête garçon qui, par ſa » droiture & par ſa fidélité, eſt incapable de la » baſſeſſe dont vous l'accuſez ; étant poſſeſſeur » de l'argent, il eût pu le garder en entier s'il » eut été mal-honnête homme. »

Voilà tout ce que j'ai pu tirer de deux gros volumes de plus de 600 pages chacun, intitulés *Bienfaiſance françoiſe*. L'auteur, pour groſſir les volumes, ne nous fait pas grace de la moindre fondation. Il rapporte même des actions de bienfaiſance du fameux Marin ſi connu par les Mémoires de M. de Beaumarchais. Il étoit chargé de diſtribuer les aumônes d'une grande Princeſſe, & il avoue qu'il a donné cet argent à une jeune fille. On ne ſait pourquoi on trouve dans ce recueil la naiſſance & la mort des Princes & des Souverains.

Le Patriarche de la littérature, malgré ſon grand âge & ſes maladies, eſt toujours d'une activité que rien n'égale. Il a tourmenté ſes confreres à l'Académie pour faire un nouveau

Dictionnaire de la langue françoiſe, & pour appuyer chaque précepte d'un exemple puiſé dans les meilleurs auteurs qui ont écrit en cette langue. On a eu beau lui repréſenter qu'un pareil ouvrage étoit l'affaire du temps. Il n'a voulu rien entendre, & l'on a dû s'aſſembler cette ſemaine pour décider, ſi l'on commenceroit cette entrepriſe. Il a bien fallu s'y réſoudre. Les lettres ont été tirées au ſort, & chaque académicien, (travailleur, s'entend) en a pris une. La lettre A eſt échue à M. de Voltaire. Il a dit : *je remercie l'académie au nom de l'Alphabet.* — *Et l'académie vous remercie au nom des Lettres*, a répondu M. le Chevalier de Chatelux, académicien connu par des productions aimables & eſtimables. Le grand homme eſt preſſé de jouir ; & vous devinez bien, ſans que je vous le diſe, qu'il eſpere que le plus grand nombre des exemples ſeront tirés de ſes ouvrages, & qu'on fera à coup ſûr remarquer comme des ſolécifmes les fautes échappées à Crébillon, à Rouſſeau, à Piron, & enfin à tous les hommes illuſtres dont la gloire importune le vieillard jaloux. Corneille n'y ſera ſûrement pas épargné.

Le peu de ſuccès qu'avoit le *Journal françois* entre les mains de Mrs. Clément & Paliſſot, avoit décidé le Libraire Moutard à choiſir M. l'Abbé Groſier pour rédacteur ; mais aujourd'hui ce journal eſt ſupprimé.

Les nouveaux voyages dans l'Amérique ſeptentrionale, que M. Boſſu, Chevalier de Saint-Louis, ancien Capitaine de marine vient de pu-

blier, offrent pluſieurs anecdotes curieuſes. mais la plus intéreſſante eſt l'hiſtoire de la femme du Czarowitz. On ne peut la lire ſans être ému, en voyant les viciſſitudes de la fortune. C'eſt la premiere fois que cette hiſtoire eſt publiée.

» On ſait que le Prince de Wolffenbuttel eut deux filles, dont l'ainée fut mariée à l'Empereur Charles VI, l'autre épouſa le Czarowitz, fils indigne du Czar Pierre-le-Grand. Cette aimable Princeſſe ne put venir à bout, par ſes graces naturelles, par les plus rares qualités du cœur & de l'eſprit, d'adoucir les mœurs de ce Prince féroce. A ſon air affable & prévenant, à ſes diſcours honnêtes & affectueux, ce ſauvage ne répondoit que par des manieres bruſques, des paroles outrageantes, & même par les traitemens les plus durs. On aura peut-être de la peine à croire qu'il porta la brutalité juſqu'à l'empoiſonner trois fois; heureuſement la Princeſſe reçut un prompt ſecours qui arrêta les effets du poiſon. »

» Pour ſurcroît de malheur, il n'y avoit alors perſonne dans cette Cour qui pût s'oppoſer aux violences du Czarowitz : Pierre-le-Grand parcouroit l'Europe pour ſortir de l'obſcurité où ſes prédéceſſeurs avoient vécu, & pour ſe mettre en état de créer un nouvel Empire. »

» Un jour la Princeſſe étant groſſe de huit mois, ſon mari lui donna tant de coups de pied dans le ventre qu'on la trouva évanouie & baignée dans ſon ſang. Après avoir quelque temps contemplé ſon ouvrage avec des yeux ſatisfaits; le barbare partit pour une de ſes maiſons de

campagne. Des perſonnes, touchées du ſort de cette infortunée Princeſſe, réſolurent de l'arracher pour jamais à ſon indigne époux. Les femmes furent gagnées ; on écrivit à Czarowitz qu'elle étoit morte. Le Prince dépêcha auſſi-tôt un courier pour ordonner qu'on l'enterrât ſans cérémonies. Il croyoit par-là ôter au public la connoiſſance des mauvais traitemens qu'il *lui* avoit fait éprouver la veille. »

» La Comteſſe de Konigsmark, mere de Maurice, Comte de Saxe, la fit évader du palais où elle étoit enfermée ; elle lui donna un vieux domeſtique de confiance qui ſavoit l'Allemand & le François, & une femme pour l'accompagner ; elle part *incognito*, n'ayant pour reſſource que le peu d'argent & de bijoux qu'elle put ramaſſer. Toute *l'Europe porta le deuil* d'une bûche qu'on avoit miſe dans ſon cercueil. »

» La Princeſſe arriva à Paris ; mais craignant d'y être reconnue, elle en partit pour ſe rendre à l'Orient, d'où partoient les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, à qui le Roi avoit concédé la Louiſiane, qu'on appelloit le *Miſſiſſipi*. Elle s'embarque avec les huit cens Allemands qu'on envoyoit pour peupler cette contrée nouvellement découverte. La Princeſſe, accompagnée de ſon fidele domeſtique, qu'elle faiſoit paſſer pour ſon pere, & de ſa femme-de-chambre, arriva à bon port à la Louiſiane. »

» Cette illuſtre inconnue ne tarda pas à y fixer les yeux & l'admiration de tous les habitans. Le Chevalier d'Aubant, Officier plein de mérite, qui avoit été autrefois à St. Pétersbourg

pour y ſolliciter de l'emploi, reconnut la Princeſſe; il n'oſa d'abord s'en rapporter au témoignage de ſes yeux; mais après avoir examiné bien attentivement ſa démarche, ſon air, les traits de ſon viſage; réfléchiſſant, d'un autre côté, ſur le caractere odieux du Czarowitz, il ne put douter que ce ne fût elle-même : il eut cependant la prudence de ſe taire, & ſe rendit ſi utile au vieux domeſtique, que celui-ci lui donna toute ſa confiance. Il ſe dit Allemand, & lui déclara qu'il avoit une ſomme ſuffiſante pour former une habitation ſur les bords du fleuve de Miſſiſſipi. D'Aubant, qui étoit très-entendu, en ſe chargeant de l'exploiter, unit ſes petits fonds à ceux de l'étrangere pour acheter des negres en ſociété. »

» Le Chevalier ne négligea rien pour s'attirer l'eſtime de la Princeſſe, à laquelle il donnoit dans toutes les occaſions de nouvelles preuves de ſon intelligence, de ſon zele & de ſon dévouement. Un jour qu'il ſe trouva ſeul avec elle, il ne fut plus maître de garder le ſilence: plein d'une tendreſſe reſpectueuſe, il tombe à ſes genoux, & lui avoue qu'il la connoît. Cet aveu jetta d'abord la Princeſſe dans une eſpece de déſeſpoir; mais ſe raſſurant ſur l'épreuve qu'elle avoit faite de la prudence de cet Officier, elle lui en témoigna ſa reconnoiſſance, & lui fit jurer qu'il garderoit inviolablement ce funeſte ſecret. »

» Quelque temps après, on apprit à la Nouvelle-Orléans, par les Gazettes d'Europe, la cataſtrophe arrivée en Ruſſie, & la mort du Czarowitz en 1719, qui s'étoit révolté contre

Pierre-le-Grand. Ce Prince dénaturé s'étoit vanté, pendant l'abſence de ſon pere, qu'il déferoit après ſa mort tout ce que ce génie créateur avoit fait. »

» La Princeſſe, morte civilement en Europe, ne voulut point y retourner. Le ſouvenir de ſes malheurs paſſés lui fit ſans doute préférer les douceurs d'une vie privée. Le bon vieillard, qu'elle daignoit appeller ſon pere, & qui, ſi on peut le dire, en rempliſſoit tous les devoirs, lui fut enlevé dans le même temps. Sa mort la pénétra d'une douleur qu'on ne ſauroit exprimer. Elle ſentoit qu'elle avoit perdu ſon plus cher appui, l'homme à qui elle devoit tout, depuis qu'elle étoit devenue la victime des caprices du ſort. »

» L'amour du Chevalier d'Aubant n'avoit pas échappé à la pénétration de la Princeſſe, quoique toujours couvert du voile de l'attachement & du reſpect. Elle n'avoit plus que lui pour conſolateur & pour confident; lui ſeul étoit le ſoutien de ſa vie. Auſſi, ce fut alors, qu'en lui rendant toujours les honneurs dus aux Souverains, il redoubla ſes ſoins pour lui faire oublier ſes peines, & pour lui procurer tous les agrémens poſſibles. Sa droiture, ſa capacité & ſon empreſſement à la ſervir, lui avoient gagné la bienveillance de la Princeſſe. Bientôt elle ouvrit ſon ame à un ſentiment plus tendre & plus généreux, & elle ne balança pas à couronner les vœux du Chevalier. »

» La voilà donc femme d'un Capitaine d'Infanterie, dans un pays peuplé de Negres, au milieu

milieu d'une Nation ſauvage, & de gens de toute eſpece, & cependant Princeſſe ſortie d'un ſang auguſte, veuve de l'héritier d'un des plus vaſtes Empires du monde, & ſœur de l'Impératrice d'Occident; ne s'occupant que du devoir de partager avec ſon mari les travaux pénibles qu'exige une nouvelle habitation, & mille fois plus heureuſe dans cet état, que lorſqu'elle étoit dans le Palais Impérial à Pétersbourg, & peut-être même plus que ſa ſœur ſur le Trône des Céſars. Le Ciel donna à ces vertueux époux, pour fruit de leur union, une fille que Madame d'Aubant nourrit elle-même, & à qui elle apprit l'Allemand, ſa langue naturelle. »

» Quelques années après, le Chevalier d'Aubant ayant été attaqué de la fiſtule, vendit ſon habitation, & alla à Paris pour s'y faire traiter. Madame d'Aubant ſoigna elle-même ſon mari, avec toute l'affection de la plus tendre des épouſes. Pendant la convaleſcence du Chevalier, elle alloit quelquefois ſe promener aux Thuileries avec ſa fille. Un jour, comme elle parloit allemand, le Comte de Saxe qui paſſoit dans la même allée, entendant parler la langue de ſon Pays, approcha. Quelle fut ſa ſurpriſe, en reconnoiſſant la Princeſſe! Elle le pria inſtamment de garder le ſecret, & lui raconta de quelle maniere la Comteſſe de Konigſmark avoit favoriſé ſon évaſion de Pétersbourg. Le Comte de Saxe ne lui diſſimula point qu'il en parleroit au Roi. La Princeſſe lui demanda en grace de ne le faire que dans trois mois. Le Comte y conſentit, & lui de-

manda la permiſſion de l'aller voir. Elle lui lui accorda, à condition qu'il n'iroit chez elle que la nuit & ſans témoins. »

» Cependant, le Chevalier d'Aubant, déjà rétabli de ſa maladie, voyoit ſes fonds preſque épuiſés. Il ſollicita & obtint de la Compagnie des Indes la majorité de l'Iſle de Bourbon. Le Comte de Saxe alloit de temps en temps rendre ſes devoirs à Madame d'Aubant. Les trois mois expirés, il ne manqua pas de ſe rendre chez elle avant de parler au Roi. Il ne put revenir de ſon étonnement, lorſqu'il apprit que Madame d'Aubant étoit partie, avec ſon mari & ſa fille, pour les Indes Orientales. Le Comte alla tout de ſuite informer le Roi, qui envoya chercher le Miniſtre, & lui ordonna d'écrire au Gouverneur de Bourbon de traiter Madame d'Aubant avec la plus grande diſtinction. Sa Majeſté écrivit de ſa propre main une lettre à la Reine de Hongrie, quoiqu'il fût en guerre avec elle, pour l'inſtruire du ſort de ſa tante. La Reine remercia le Roi, & lui adreſſa une lettre pour Madame d'Aubant, dans laquelle elle la ſollicitoit de ſe rendre près d'elle, & d'abandonner ſon mari & ſa fille, dont le Roi de France prendroit ſoin. »

» Cette généreuſe Princeſſe refuſa de ſouſcrire à une pareille condition. Elle reſta à l'Iſle de Bourbon juſqu'en 1754. Devenue veuve, après avoir perdu ſa fille, elle retourna à Paris où elle vécut ignorée. On a dit qu'elle s'étoit retirée à Montmartre, & qu'elle y étoit encore en 1760; d'autres diſent à Bruxelles,

où l'illuſtre Maiſon de Brunſwick lui faiſoit une penſion de ſoixante mille florins, dont cette reſpectable Princeſſe donnoit les trois quarts aux pauvres, qui l'appelloient leur mere. »

De Verſailles, le 28 Mai 1778.

Les forces immenſes que l'Angleterre eſt parvenue à raſſembler en ſi peu de temps, ſont bien capables d'effrayer, ſur-tout lorſqu'on ne peut s'empêcher de craindre que la Marine angloiſe n'ait ſur la nôtre preſque neuve l'avantage de l'habileté & du grand uſage de la mer. Nous regrettons que notre gouvernement, livré à un ſyſtême de prudence & de modération, n'ait pas profité du moment où l'Angleterre étourdie par les circonſtances, ſe croyoit perdue, & qu'il ait laiſſé à ſes Miniſtres le temps de ſe reconnoître & de voir qu'en faiſant de grands efforts, il auroit de grandes reſſources. La fortune qui ſembloit s'être laſſée de favoriſer les Anglois commence à revenir à eux. Les vents contraires qui ont ſi long-temps retenu l'eſcadre de Toulon dans la Méditerranée, ont donné le temps à l'Angleterre d'avoir deux eſcadres prêtes, l'une pour ſuivre le Comte d'Eſtaing & l'autre pour contenir celle de Breſt.

Le Roi avoit commandé à M. le Duc de Chartres qu'un de ſes ſoins, à ſon arrivée à Breſt, devoit être de tâcher de diſſiper l'antipathie dangereuſe entre les Officiers de la Marine Royale & ceux de la Marine marchande,

qu'on y avoit joints. Ce Prince n'a pas manqué de les inviter pêle-mêle à ſa table, & de leur prêcher l'union & l'eſtime réciproque. Il leur a fait obſerver que le célebre *Duguai Trouin* & le fameux *Jean Bart* étoient ſortis de la claſſe marchande, & qu'enfin lui, Duc de Chartres, ſe feroit honneur de ſervir avec eux. Il faut eſpérer que ces bonnes raiſons, le temps & la ſévérité mettront cette partie dans l'ordre convenable, ſans quoi les chefs d'eſcadre auroient tout à craindre dans leurs opérations. Il y a beaucoup de maladies à Breſt & ſur les équipages, mais les ſecours de la médecine y abondent.

Le Conſeil d'Etat a enfin admis la Requête en caſſation du Jugement porté par le Parlement contre le Comte de Lally. Vous ne doutez pas de toutes les menées que les Parlementaires ont employées pour parer ce coup ſenſible, mais le parti contraire étoit très-puiſſant & avoit toute la haute nobleſſe. La pluralité a été de 35 voix contre 24. On croit que la révifion du procès ſera confiée au Parlement de Nancy. L'arrêt qui a fait décapiter cette victime d'une cabale ennemie, a été déclaré nul comme rendu contre la forme judiciaire du Code criminel. Les Parlémentaires ſont furieux de la caſſation de ſon arrêt contre le Comte de Lally. Ils attribuent cette caſſation à la faveur dont la Reine honore la famille de *Lally* & de *Dillon*.

On prépare à Trianon une fête champêtre pour amuſer la Reine au retour de Marly. Cette fête ſera allégorique avec chants & dans

ſes, & repréſentera tous les attributs de la fécondité, de la bienfaiſance, de la tendreſſe maternelle, &c.

De Paris, le 30 Mai 1778.

M. de Voltaire aura bien de la peine, ſi l'on en croit les médecins, à ſe tirer d'affaire. Il eſt dans un état fort inquiétant. Le mêlange de mieux qu'il éprouve eſt ſuivi ordinairement d'un accès plus dangereux. Pour le ſoulager d'une rétention d'urine, M. Tronchin lui avoit ordonné une certaine priſe de laudanum, & le vieillard a eu l'imprudence de doubler la doſe. Il en eſt réſulté un aſſoupiſſement qui reſſemble à la démence, & dont il ne ſort que par des accès de fureur.

Je viens de trouver un quatrain de ce poëte célebre, lequel eſt, je crois, fort peu connu. Il eſt auſſi ingénieux que galant. M. de Voltaire entra chez Madame de Pompadour qui étoit occupée à deſſiner une tête au crayon. La Marquiſe en fit préſent au poëte, & celui-ci mit ſur le champ ces quatre vers au bas du portrait.

Pompadour, ton crayon divin
Devoit deſſiner ton viſage.
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

La Dlle. Mars a débuté ici avec ſuccès dans les rôles de Mlle. Dumeſnil. Elle a une belle figure & un organe très-plein & très-ſonore: mais il lui manque de la douceur & de la

ſouplеſſe. Monvel lui a donné des leçons ; on prétend même qu'il va l'épouſer. Comme elle a ſix mille livres de rente, & que Monvel eſt fort maigre & fort endetté, on n'a pas manqué de rappeller un ancien proverbe, en diſant : ce mariage viendra comme *Mars en carême*.

Un anonyme vient de mettre au jour un éloge de Philippe, Duc d'Orléans, régent du Royaume ; je vais vous extraire de cette brochure deux ou trois anecdotes aſſez curieuſes, que vous pourrez joindre à celles que je vous ai déjà envoyées, concernant le même Prince & que j'ai tirées d'une autre ſource. « Le » Régent diſoit quelquefois : *Quiconque eſt ſans » honneur & ſans humeur*, eſt un courtiſan par» fait. » Le trait ſuivant peut ſervir de commentaire à cette définition. « Il avoit exilé M. d'Agueſſeau, mais ſans lui ôter ſon eſtime ni ſon amitié. Un jour il dit en préſence d'une partie de la Cour, qu'il vouloit avoir l'avis de M. le Chancelier ſur une affaire importante. Tout le monde garda le ſilence ; M. d'Ormeſſon ſeul, beau-frere du Magiſtrat diſgracié, prit la parole & offrit de ſe charger de la commiſſion, parce qu'il partoit pour Freſnes, en ſortant du Conſeil. Les courtiſans ſe regardoient. Philippe s'apperçut de leur étonnement, & après avoir dit à M. d'Ormeſſon qu'il lui donneroit ſes dépêches, il ajouta en ſe retournant vers les autres : Meſſieurs, j'aime mieux cette noble franchiſe que votre fauſſe prudence, & que votre diſſimulation. »

» Une de ſes maîtreſſes lui avoit été en-

levée par un gentilhomme. C'étoit, à ce qu'on croit par le fameux Comte de Caylus, qui en effet étoit très-bien reçu chez cette Dame. Le Prince étoit piqué, & ſes favoris l'excitoient à la vengeance. — Puniſſez, diſoit-on, un téméraire. La vengeance vous eſt ſi facile. — Je le ſais, répondit-il, un mot ſuffit pour me défaire d'un rival, & c'eſt ce qui m'empêche de le prononcer. »

» On a conſervé quelques traits qui achevent de peindre l'ame de ce Prince. Le Chevalier de Meſnilles, qui avoit été impliqué dans la conſpiration de Cellamare, fut mis en priſon. Mais tout ſon crime étoit de n'avoir pas trahi ceux qui lui avoient donné leur confiance. Un Marquis de Meſnilles d'une autre famille alla trouver le Duc d'Orléans pour l'aſſurer qu'il n'étoit ni parent ni ami du Chevalier. — Tant pis pour vous, répondit le Régent; le Chevalier eſt un fort galant homme. »

» Dans la même conſpiration étoit engagé le Comte de Laval. Il fut enfermé à la Baſtille; mais il imagina un expédient pour n'être pas étranger à tout ce qui ſe paſſoit hors de ſa priſon. Il feignit d'avoir beſoin deux fois par jour d'un apothicaire; c'étoit ſon confident. On le ſut, & l'on en parla au Régent pour lui enlever cette reſſource. Le Prince répondit : *Puiſqu'il ne lui reſte que ce plaiſir, il faut au moins le lui laiſſer.* »

Voici un autre trait qui prouve que Philippe connoiſſoit bien le cœur humain. « Un homme & une femme de la Cour s'aimoient éperduement. Il forma le projet de les guérir

de leur amour en deux fois vingt-quatre heures. Il les fit enfermer enſemble. Au bout de vingt-quatre heures, les deux amans demanderent qu'on les ſéparât. » Cette épreuve imaginée par le Régent a fourni à la Motte le ſujet de la jolie fable des deux moineaux.

Philippe aimoit généralement tous les arts. Il en cultivoit même pluſieurs avec ſuccès. Il s'eſt principalement adonné à la chymie, & on lui eſt redevable de quelques découvertes aſſez importantes dans cette ſcience. Il compoſoit auſſi de la muſique. Mais ce qu'on ne peut trop remarquer dans un artiſte de ſon rang, il n'exigeoit point d'éloges. Il croyoit peu à ceux qu'on lui donnoit. Un jour il avoit fait repréſenter chez lui devant une ſociété choiſie, un opéra dont il avoit fait la muſique, & dont les paroles étoient du Marquis de la Fare, Capitaine de ſes Gardes. Campra, en ſortant, dit au Prince : la muſique eſt bonne, mais les vers ne ſont pas du même prix. Le Régent appella auſſi-tôt le Marquis de la Fare. « Parle, lui dit-il, à Campra en particulier : il trouvera les vers bons & la muſique mauvaiſe. Sais-tu à quoi il faut s'en tenir ? c'eſt que le tout ne vaut rien. »

Si l'on en croit quelques perſonnes bien inſtruites, Voltaire a cabalé pour payer au Marquis de Villette l'hoſpitalité qu'il en a reçue, en lui procurant le prix de poéſie que l'Académie donnera au mois d'Août prochain. Le Marquis aſſuré du ſuccès auroit déjà griffonné des vers ſur le ſujet qui lui a été donné. Le

Marquis de Villette traduire Homere, & le traduire en vers! *Riſum teneatis amici.*

Enfin, nous aurons des bouffons. Ils ſont arrivés en cette Capitale, & le ſort qu'on leur fait eſt trop brillant pour ne les avoir pas déterminés à quitter l'Italie.

Si vous étiez témoin, Monſieur, de la ſéchereſſe que la littérature éprouve ici, vous plaindriez bien ſincérement les peines ſouvent infructueuſes que je me donne pour vous intéreſſer ou du moins vous amuſer. Je ſuis forcé le plus ſouvent de fureter dans des porte-feuilles particuliers, & je n'y trouve pas toujours des anecdotes auſſi piquantes que celle-ci, qui regarde Madame de Maintenon, & que je n'ai encore vue nulle part, pas même dans ſes mémoires. Le philoſophe peut faire des réflexions utiles en contemplant le point d'humiliation d'où cette femme eſt partie pour arriver à cette élévation qui lui a fait partager la couche d'un des plus grands Rois. Dans tout l'éclat de ſa faveur, c'eſt-à-dire, lorſque, par une hipocriſie ſoutenue, elle eut amené Louis XIV à l'épouſer, il parut un jour dans ſon antichambre un homme qui fendit la foule, & qui l'abordant avec une hardieſſe reſpectueuſe, lui dit. « Il y a quarante ans, Madame, que je ne vous ai vue, & vous ne pouvez me reconnoître; mais vous ne pouvez m'avoir totalement oublié. Vous ſouvient-il qu'à votre retour des iſles, vous vous rendiez tous les jeudis à la porte des Jéſuites de la Rochelle, où, ſuivant l'uſage de la plupart des communautés, de jeunes Peres diſtribuoient de

la ſoupe aux pauvres. Employé à mon tour dans cette diſtribution, je vous diſtinguai dans la foule des mendians. Je vous rapporte ſans crainte un fait que vous écoutez ſans rougir. Je fus frappé de la nobleſſe de votre phyſionomie. Vous ne me parûtes point faite pour un état ſi vil. J'obſervai votre embarras à vous préſenter pour avoir part à l'aumône, & j'en eus pitié. — C'eſt donc vous, Monſieur, lui dit Madame de Maintenon, qui, pour m'épargner la honte d'être confondue avec ces miſérables, fîtes apporter la ſoupe chez moi, en me témoignant mille regrets d'être bornée à un ſi médiocre ſecours? Vous me ſauvâtes doublement la vie, & en me donnant cette nourriture, & en compatiſſant à ce que je ſouffrois d'être obligée de mendier publiquement. » Elle lui demanda enſuite ce qu'elle pouvoit faire pour lui, & lui préſenta une bourſe de cent piſtoles, en lui promettant de la remplir tous les ans, juſqu'à ce qu'elle ait pu lui obtenir une place. Le Roi étant entré chez elle dans ce moment, elle lui dit: » Vous voyez mon pere nourricier, & vous ne ſerez plus ſurpris, Sire, ſi je vous importune quelquefois pour les orphelins. »

Depuis peu, pluſieurs perſonnes ont fait des banqueroutes aſſez conſidérables. Ce qu'il y a de ſingulier dans ces faillites, c'eſt que trois perſonnes d'un état abſolument différent ont dépoſé leur Bilan le même jour; la fameuſe Gourdan, la pourvoyeuſe des plaiſirs de toute la nobleſſe & de toute la haute finance; le Principal du college du Pleſſis dont la ban-

quéroute monte, à ce qu'on dit, à plus de cent mille écus, & enfin le bourreau de cette Capitale.

Je ne vous parle point de tous les livres assez médiocres dont nous sommes inondés chaque jour; eh, n'avez-vous pas pour les connoître, le *Mercure de France* qui n'a pas son pareil pour l'énigme & le logogriphe; & le *Journal de politique & de littérature*, où le *Fameux critique* dicte ses oracles avec tant de bonne foi & tant d'aménité, & le *Journal de Paris* qui imprime avec tant de complaisance tout ce qu'on lui envoie, & le *Journal des sciences & beaux arts* qui, remplaçant le *Journal chrétien*, fournit tous les mois des prônes aux pauvres curés de village, presque pour rien, &c. &c. Je vous ferai cependant une analyse très-succinte d'une petite brochure, attribuée à M. le Comte de Lauraguais, & qui a pour titre : *Mémoire inutile sur un sujet important.* Après quelques phrases ironiques sur M. Linguet que l'auteur appelle toujours *Docteur ès loix*, il prétend que les courses sont absolument nécessaires pour avoir de bons chevaux. Selon lui, il faudroit laisser à chaque particulier la liberté de faire multiplier ses chevaux à sa fantaisie, & l'écrivain pense qu'on s'en trouveroit beaucoup mieux, lorsqu'il seroit nécessaire de faire des remontes à nos régimens de cavalerie. Il assure qu'en Angleterre, la quantité de chevaux de toute espece est presqu'incroyable, & qu'il n'y a point d'administration publique dans les haras : enfin cette brochure présente quelques traits d'es-

prit, mais en même temps des courses trop longues qu'on se fatigue à suivre les raisonnemens de l'auteur, malgré le petit espace qu'il fait parcourir. C'est une des folies les plus bizarres qui soit encore sortie de la presse.

Vous avez su combien l'abbé Terrasson étoit vraiment philosophe; avec quelle indifférence il a vu toute sa fortune renversée par le système. Un jour cet Abbé passoit dans la rue, vêtu d'une maniere bizarre & négligée, quelques enfans & quelques gens du peuple le suivoient avec des huées. Un de ses amis le rencontra & voulut écarter ces insolens. — *Eh! mon ami*, dit l'Abbé, *laissez-les faire. Cela les amuse & je ne peux leur faire que ce bien-là.*

Dans une société, on parloit dernièrement des scenes comiques que la modestie excessive du fameux critique donne de temps en temps au public. Un homme d'esprit qui n'avoit point encore parlé, dit : *Il y a long-temps que je connois ce petit bon homme. Je l'ai vu naître. Je l'ai suivi dans le monde, & me suis apperçu qu'il avoit un art infini pour cacher ses vices sous ses défauts.* Je ne crois pas qu'on puisse rien dire de plus ingénieux & de plus énergique.

On vient de me communiquer un manuscrit qui m'a paru trop piquant pour ne pas vous plaire. Il s'agit de prouver que les femmes sont plus faites pour réussir dans les négociations politiques que les hommes. A ne voir que le gros de la question, vous serez étonné combien l'Auteur a su répandre d'agrémens & de légereté sur une matiere qui semble au premier

coup-d'œil, ſeche & ſtérile. On le dit traduit de l'Anglois.

» La politique ſemble une ſcience abſtraite & compliquée, peu faite pour les Dames. Si j'écrivois dans un autre pays, en France, par exemple, où la loi rigoureuſe interdit au ſexe toute prétention au gouvernement, & ſouvent l'adminiſtration de ſon propre bien, je n'aurois garde de faire retentir à ſes oreilles délicates ce mot pédanteſque & barbare. Mais je travaille pour ma patrie, pour le nord de l'Europe, c'eſt-à-dire, pour des nations où les femmes auſteres, inſtruites, réfléchies, réuniſſent la force & les graces. Leurs organes plus vigoureux leur permettent la contention d'eſprit néceſſaire pour les études les plus ſérieuſes, & ſi elles n'ont pas les vapeurs, les maladies de nerf, toutes les gentilleſſes des autres, elles en ſont dédommagées par un caractere mâle & intrépide qui les rend propres au gouvernement le plus difficile; & quel moment fut jamais auſſi heureux pour parler politique au beau ſexe, dans ce pays, que celui où deux Princeſſes en ſont principalement le deſtin? L'une exercée depuis long-temps à manier le ſceptre, formée à l'école de l'adverſité, & n'en ſoutenant que mieux l'éclat des ſuccès, non contente de rendre ſes ſujets heureux, prépara encore le bonheur des générations futures par ſes inſtructions ſublimes à ſa nombreuſe poſtérité qu'elle fait aſſeoir ſur la plupart des trônes de l'Europe, enfin donnant à l'Empire un chef digne de ſon auguſte Mere. L'autre à peine montée ſur un trône ébranlé par des ſecouſſes

multipliées & trouvant tout-à-coup en elle les reſſources néceſſaires pour le raffermir, ſurmontant par l'aſcendant de ſon génie les factions inteſtines & les rivalités étrangeres, faiſant un Roi pour premier ouvrage : bientôt aſſaillie par un ennemi nombreux & puiſſant, ſoutenant la guerre avec une audace ſans exemple & donnant la paix avec une modération plus rare encore. »

» Mais indépendamment des circonſtances favorables, bien propres à tourner l'eſprit des femmes de ma patrie vers un objet ſi flatteur pour elles, & ſi capable par conſéquent de mériter leur attention, je veux leur démontrer que ce mot de politique effrayant d'abord n'eſt rien moins que tel ; que cette ſcience à laquelle elles paroiſſent trop étrangeres, elles la poſſedent mieux que les Richelieu & les Alberoni. En effet, elles mettent ſouvent dans la conduite d'une intrigue amoureuſe plus de conſtance & de fineſſe que n'en employa Cromwel pour conduire Charles premier ſur l'échafaud. Que les Dames me permettent quelques éclairciſſemens, & je les ferai convenir de mes aſſertions, qui du premier coup d'œil ont l'air du paradoxe. »

» Qu'eſt-ce que la politique d'un Souverain, ſinon l'art de conſerver ce qu'il a, ou d'uſurper ce qu'il n'a pas ? La premiere eſt juſte ; l'autre injuſte. De-là, le Monarque ſage & le Monarque ambitieux. Celui-là, ſimple dans ſes moyens comme dans ſes vœux, n'a que deux choſes à faire ; rendre ſes peuples heureux pour ſe garantir des troubles du dedans, &

les aguerrir, pour qu'ils puiſſent le ſoutenir contre les invaſions du dehors. Celui-ci ayant une fois franchi les bornes de l'équité, n'a plus que des principes verſatiles au gré de ſa paſſion, & change de meſures en changeant de deſirs. Je trouve dans ces deux Monarques la noble image de la femme honnête & de la femme coquette : la femme honnête, ſatisfaite de regner ſur le cœur qu'elle poſſede, cherche à s'attacher ſon amant de plus en plus, en faiſant ſon bonheur ; à le prémunir contre les ſéductions étrangeres, en l'enivrant d'un amour toujours nouveau. La coquette s'arme de la puiſſance de ſes attraits, voudroit faire autant d'eſclaves de tous ceux qu'elle rencontre, varie d'attaques ſuivant les circonſtances, & ne trouve aucun moyen illicite pour parvenir à ſon but. Or pour une femme honnête, que de coquettes dans ce monde ! De-là, cette multitude de tours, de ruſes, de pieges, de perfidies, de trahiſons, d'incidens bizarres, d'aventures ſingulieres dont ſont remplis les Romans, archives de Paphos, où les Verſac, & les Lovelace enflamment leur imagination, aiguiſent leur génie, & par de nouvelles combinaiſons, fourniſſent matiere à d'autres, & étendent le code de la galanterie. De même, peu de Princes équitables & beaucoup d'autres qui cherchent à envahir les poſſeſſions des autres ; ce qui eſt l'objet principal de l'hiſtoire, & a fait enfanter ces longs & volumineux traités ſur le droit des gens des Hobbes, des Grotius, des Puffendorf, des Machiavel, &c. »

» C'eſt ainſi que la politique ſimple dans ſes

élémens, eſt devenue compoſée à l'infini, par le jeu de tant de paſſions qui ſe croiſent, s'entrechoquent, & ſe combattent. Le Monarque le plus droit, le plus loyal, a été obligé de la ſuivre dans tous ſes détours, ſinon pour faire des dupes au moins pour ne pas l'être, pour ſe défendre, & jamais pour être agreſſeur. Un petit Etat, par exemple, après avoir tiré toute la force qu'il peut acquérir de lui-même par ſa population, par la richeſſe de ſes habitans, par l'énergie d'une adminiſtration intelligente & vertueuſe, qui craint l'ambition inquiete d'un voiſin trop puiſſant, eſt obligé malgré lui de ſuppléer à ſa foibleſſe par des ſecours étrangers. Tantôt il ſe lie avec d'autres ſes égaux, qui ayant les mêmes intérêts & les mêmes raiſons d'appréhender, font une ligue, une confédération. Tantôt il ſe ménage un protecteur dans un Potentat plus redoutable, en état de le garantir de l'invaſion d'un uſurpateur : ou bien, s'il a lieu de ſe défier de la bonne foi de ſon défenſeur, il ſeme adroitement la diviſion entre les deux, il les affoiblit l'un par l'autre ; il jouit en ſécurité de la paix qu'il ſe procure à leurs dépens ; c'eſt encore la repréſentation en grand de ce qui ſe paſſe tous les jours dans les ſociétés. Une jeune beauté qui entre dans le monde eſt bientôt dupe, ſi par des inſtructions ſalutaires elle n'eſt préparée contre les dangers qu'elle va courir. Il faut qu'elle ſe mette au fait, malgré elle, de tout le manege des gens pervers que ſon expérience lui feroit connoître trop tard enſuite. Heureuſement elle ne manque de ſecours ni de conſeils : preſque tou-

tes les femmes, ſentant leur impuiſſance, ſont naturellement conjurées contre les hommes, & comme rarement la vertu du ſexe lui ſuffit pour réſiſter à force ouverte aux attaques qu'on lui livre; à l'ingénuité, il ſubſtitue la fauſſeté; à l'auſtérité, la ruſe; à la candeur, l'artifice, il excite les rivaux aux priſes, & ne ſe garantit de leurs mauvais deſſeins, qu'en les faiſant changer d'objet. Souvent auſſi il devient la proie du défenſeur, ſous l'égide duquel il s'étoit rangé. »

» Car il faut remarquer à ce ſujet que la politique n'eſt qu'un moyen de détourner, de diviſer, de retarder les efforts d'un ennemi formidable & jamais celui de lui réſiſter. C'eſt ce qui fait qu'inventée par la foibleſſe, cette ſcience en a toujours été le partage. C'eſt à Rome que M. de Voltaire en établit le centre, parce que c'eſt par elle que les Papes ſe ſont élevés à ce degré de puiſſance, qui a fait trembler l'Europe; puiſſance toujours précaire, parce qu'elle n'étoit fondée que ſur l'illuſion & qui s'eſt bientôt diſſipée avec le preſtige qui groſſiſſoit aux yeux des peuples, toutes les fois que les Souverains ont ſenti, eſſayé & mis leurs forces en oppoſition. Alexandre & Charles XII n'ont jamais intrigué. Le ſentiment intime de leurs forces, cette impulſion d'un courage impatient de s'exercer, ne leur permettoit pas de ſe livrer aux lenteurs de la politique. »

» De ces obſervations, il réſulte que cette ſcience eſt plus à portée des femmes que des hommes; que c'eſt à elles que l'invention en

[illegible]

la phyſionomie avec la même habileté qu'il aſſortit les couleurs de ſon teint. »

» Mais les Princes, en donnant l'impulſion aux diverſes révolutions qu'ils combinent dans leur cabinet, n'agiſſent preſque jamais immédiatement par eux-mêmes. Ils ont des miniſtres, des ambaſſadeurs, des plénipotentiaires, des agens ſubalternes, des émiſſaires, des eſpions. Tout cela ſe pratique encore en amour. Les Mercures, les proxenetes, les Bonneaux ſont d'une grande reſſource dans les intrigues du ſexe. Il les met en action ou en eſt circonvenu. Et s'il n'a pas de négociations à leur donner, il faut toujours qu'il ſoit en garde contr'eux, & qu'il veille ſur les pieges qu'ils ſement ſous ſes pas. »

» Enfin la concluſion derniere de tous les mouvemens politiques, ce ſont les traités, ou défenſifs ou offenſifs, ou ſecrets ou publics, ou directs ou indirects; c'eſt ce qui conſomme la gloire du négociateur. Il doit les énoncer toujours avec la plus grande clarté relativement aux intérêts de ſon maître, toujours d'une façon ambiguë & captieuſe à l'égard de ceux des autres parties contractantes; lier celles-ci à leurs engagemens d'une façon indiſſoluble; ménager à celui-là les facilités de rompre quand il voudra. Il aura ſur-tout dreſſé un chef-d'œuvre, ſi par la perfection de ſon artifice, les autres ſe félicitent d'avoir abuſé ſon Souverain & ne reconnoiſſent leur faute qu'avec le temps & que par ces effets funeſtes & irréparables. »

» Oſera-t-on dire que les femmes dans le

réſultat de leurs menées, dans leurs converſations, n'entendent pas à merveille leurs intérêts? Elles dictent ordinairement leurs traités en deſpotes & les hommes les ſouſcrivent en eſclaves. Elles donnent des fers, ils tendent les mains pour les recevoir; ils les ſupplient de les enchaîner, & par une illuſion, le triomphe du ſexe, ils s'applaudiſſent de leur défaite, ou plutôt ils s'attribuent la victoire; ils ſe couronnent en conquérans, ils s'enivrent de leur bonheur; ils ſe réveillent humiliés, dépouillés, mépriſés, maudiſſant leur illuſion qui en ſe diſſipant met le comble à leur malheur. »

» Il eſt ſuperflu de pouſſer plus loin ces détails, les Dames doivent être maintenant convaincues de la vérité de ma première propoſition. S'il leur reſte encore quelque doute à cet égard, je terminerai par leur apprendre une anecdote concernant un miniſtre dont le nom eſt célèbre. »

» Ce Seigneur brillant de jeuneſſe & de ſanté, orné des graces du langage & de l'eſprit, mais repouſſant par ſa figure, ſembloit s'exercer déjà dans les cercles à l'art d'intriguer, qu'il a poſſédé ſi éminemment & développé dans les objets les plus importans de la politique. Il appliquoit cet art non-ſeulement aux circonſtances délicates où il falloit commencer par la ruſe une ſéduction amoureuſe à laquelle ne prêtoit pas ſon extérieur; mais comme par un preſſentiment ſecret, ſe ſentant né pour travailler plus en grand, il s'en faiſoit une occupation devenue bientôt un jeu pour lui. Un jour il parla de brouiller douze femmes

entr'elles & il y réuſſit. On voulut diminuer ſa gloire, on trouva que la choſe n'étoit pas difficile, & croyant lui propoſer une négociation impoſſible, on lui dit que le chef-d'œuvre du génie ſeroit de les raccommoder. Il accepta le défi, & gagna de même. »

» C'eſt ce même Miniſtre qui depuis, trouvant la France plongée dans une guerre malheureuſe dont elle ne pouvoit ſe tirer par la force des armes, tâcha d'oppoſer le génie de la politique au génie de la victoire aliéné, & fit partager à une autre Puiſſance & les pertes de ſon Souverain, & une honte qui autrement auroit réjailli ſur lui toute entiere. Mais ce coup d'adreſſe n'eût été rien, ſi dès-lors méditant une vengeance lente & combinée, il n'eut auſſi préparé les moyens de l'exécuter. C'eſt dans cet eſprit que, cherchant à affoiblir l'Angleterre par des troubles continuels, tandis que ſa patrie répareroit dans une paix profonde ſes forces épuiſées, il fomentoit à Londres les diviſions excitées par Wilkes; il excitoit les tracaſſeries entre les Colonies & la Métropole; il lui ſoulevoit juſques dans l'Inde un ennemi formidable dans la perſonne de Hider-Ali-Kan, & du même coup-d'œil embraſſant tout le Nord, il attachoit à la France la Maiſon d'Autriche par l'eſpoir d'une alliance; il enchaînoit l'activité du Roi de Pruſſe par la crainte de cette réunion; il amuſoit l'Impératrice des Ruſſies, occupée à calmer un Royaume agité par des cabales qu'il favoriſoit ſourdement, allumoit la guerre entr'elle & le Grand Seigneur, perſuadé que

étoit indirectement frapper l'Angleterre, placée dans l'alternative cruelle de perdre ſon commerce du Levant ou celui avec la Ruſſie. Enfin étant parvenu par une chaîne de combinaiſons éloignées à voir cette Puiſſance rivale ſe dégarnir de la meilleure partie de ſa marine pour ſecourir ſon alliée, il alloit de concert avec l'Eſpagne faire éclater les communs projets de reſſentiment, lorſqu'une femme, plus adroite que lui, l'a renverſé avec ſes deſſeins. »

» Mais j'en demande pardon aux Dames, inſenſiblement ſans leur aveu, je ſuis entré en matiere, & les voilà malgré elles embarquées avec moi. Je viens de former une eſquiſſe de la ſituation où ſe trouvoient les affaires politiques au moment de la diſgrace du Duc de Choiſeul; quoiqu'il n'ait quitté que depuis peu d'années le Gouvernement de la France, le ſyſtême des Cours a déjà changé prodigieuſement. L'Eſpagne impatiente de combattre & de ſe refaire de ſes pertes, ſe plaint de l'eſprit de paix qui dirigeoit le dernier Miniſtre des affaires étrangeres ſous le feu Roi; & ſemble être le même ſous le regne actuel. Au reſte, l'impulſion donnée par le Duc de Choiſeul à toute l'Europe étoit ſi forte que l'ébranlement ſubſiſte encore. Il eſt vrai que ſes intentions n'ont pas été remplies. Il en a réſulté des effets bien oppoſés à ſes vues. Les troubles de Pologne en ont occaſionné le démembrement: la guerre déclarée par les Turcs à la Ruſſie n'a fait qu'accroître la gloire & la puiſſance de cette derniere: les efforts pour chaſſer les Anglois de l'Inde ont tourné à leur avantage; & les y ont plus

ſolidement affermis, & peut-être que la réſiſtance des Colonies ne fera qu'accélérer leur réunion, ſi l'on laiſſe le temps à la fermentation de ſe calmer, aux eſprits de ſe concilier, aux enfans de la même patrie d'enviſager un intérêt commun dans leur indiviſibilité. »

» Tous ces points qui méritent d'être approfondis & ſont aujourd'hui la matiere des ſpéculations des nouveliſtes, ſeront traités la premiere fois. Les conteſtations élevées entre l'Eſpagne & le Portugal ne ſont pas moins dignes d'attention, & je jetterai enſuite un regard rapide ſur les autres Etats; comme n'étant que ſpectateur indifférent, ou n'ayant qu'un intérêt ſecondaire à ces événemens, ſur leſquels roule aujourd'hui la politique de l'Europe. Je tâcherai ſur-tout d'y porter la clarté néceſſaire & d'y joindre la rapidité de la narration, en un mot de gagner les ſuffrages de cette partie brillante & aimable de lecteurs auxquels je conſacre mes veilles & que je cherche à inſtruire en l'amuſant. . . . . »

Le manuſcrit s'arrête ici : que penſez-vous de cette petite diſſertation ? ne vous paroît-elle pas piquante ? vous aurez remarqué qu'elle doit avoir été compoſée en 1772 ou 1773.

Un ami m'apporte ce dialogue : je ne ſais s'il part d'une plume françoiſe ou angloiſe, & n'ayant rien de mieux je vous le tranſcris.

Le Cardinal de Richelieu & le Comte de Chatham aux Champs Elisées.

Le Comte. A peine admis parmi ces ombres, je me suis empressé de chercher votre Eminence : lorsque j'habitois la région supérieure, mes amis & mes ennemis s'accordoient tous à me dire que je vous ressemblois étonnamment, par l'intrépidité du caractère, la précision des connoissances & l'élévation fastueuse de l'ame : je suis, ou pour mieux dire, j'étois William Pitt, Comte de Chatham, Secrétaire d'Etat sous le feu Roi de la Grande-Bretagne, & sous son successeur actuellement régnant : nous avons été dominés vous & moi par la même passion de porter au plus haut période possible la grandeur de nos pays, & d'être les premiers hommes de notre siecle & de nos nations respectives ; cette passion a donné une vigueur égale à votre conduite & à la mienne.

Richelieu. Ces rapports dans nos vues & notre caractere, me rendent votre présence agréable ; on démêle en vous un mérite peu commun, une ame qui plane au-dessus de ce troupeau de grands & de Ministres qui passent sans cesse en revue sous mes yeux, sans que j'y fasse la moindre attention ; tout ce que vous voudrez bien m'apprendre de relatif à vous, fixera mon attention.

Chatham. J'avoue que le desir de me faire une haute réputation n'a point connu de bornes en moi, qu'il a constamment été la passion

ſion dominante de mon ame : vraiſemblablement il naquit dans mon berceau, & faiſoit partie de ma conſtitution : il n'eſt point de conſidérations que je ne lui aie ſacrifiées : condamné dès l'enfance au ſupplice d'une goutte héréditaire, je m'accoutumai de bonne heure à la privation de tout plaiſir réprouvé par la tempérance, à celle de toute jouiſſance vulgaire : avide dans mon printemps des tréſors réſervés à l'automne, j'enrichis mon entendement, tendre encore, de la moiſſon précoce des connoiſſances humaines : bientôt je découvris en moi des facultés extraordinaires ; une élocution naturelle, qui, pour ſe développer avec éclat, n'attendoit qu'un peu de culture, je me hâtai de la lui donner, & le crédit de ma famille ſecondant mon ambition, j'obtins dans le Sénat une place où je ne tardai pas à me diſtinguer par ma véhémente éloquence.

Richelieu. Si l'ambition eſt une foibleſſe, elle eſt celle des ames vraiment grandes. Quant à moi, j'euſſe mieux aimé, comme Céſar, être le premier dans un village, que le ſecond dans Rome : j'ai été paſſionné à l'excès pour les actions d'éclat ; & chargé de l'adminiſtration de la plus puiſſante Monarchie de l'Europe, je me ſuis livré ſans réſerve à cette paſſion héroïque : j'avois deux objets à remplir : agrandir la France, & faire trembler mes ennemis : pour y réuſſir, il me falloit des titres impoſans, une autorité ſans bornes ; je me ſuis armé d'autorité & de titres.

Chatham. Je ſais que vous avez été un politique conſommé ; mais il me ſemble que vous

vous êtes moins attaché à illuſtrer votre Pays & vous-même, qu'à fomenter la diviſion dans l'intérieur de la France, la rebellion au-dehors; vous avez ſemé la diſcorde d'une extrémité du globe à l'autre, & à tout prendre, vous étiez un Machiavel par excellence.

Richelieu. J'avoue que je n'ai jamais été arrêté par le ſcrupule, lorſqu'il s'agiſſoit des intérêts de la France; je n'étois pas Miniſtre à demi: cependant, au lit de la mort, lorſque je me ſuis examiné comme Homme-d'Etat, je n'ai rien trouvé dans ma conduite qui pût exciter en moi le plus léger repentir..... Mais par ce que vous m'avez dit en m'abordant, il paroît que vous avez été à la tête des Conſeils de la Grande-Bretagne.

Chatham. Oui, je parvins enfin à ce poſte gliſſant, objet de tous mes vœux; je ſus m'y frayer un chemin en me jettant dans l'oppoſition, au moment même où je pris place dans la chambre: ma premiere attaque fut vive; je commençai par déclamer contre l'oligarchie, qui venoit d'ériger en ſyſtême l'uſage de la corruption: je me déchaînai contre les hommes à places, à penſions, contre les connexions avec les petits Princes Allemands, les Parlemens ſeptenaux, l'uſage de tenir ſur pied des armées dans le ſein du Royaume; je blâmai hautement & avec force juſqu'aux diſpoſitions pacifiques de la Cour, je démontrai qu'elles ne tendoient qu'à énerver le courage de la nation; que notre honneur exigeoit que nous fiſſions la guerre à l'Eſpagne; mon éloquence déſeſpéra le Miniſtre, dont la politique étoit

d'éluder une rupture, crainte que le mauvais ſuccès n'accélérât ſa chûte; je haiſſois perſonnellement ce Miniſtre, parce qu'offenſé de ma conduite au Parlement il m'avoit ôté ma commiſſion de cornette : inflexible comme Caton, on me vit unir contre lui, à l'avantage d'un maintien également aiſé & impoſant, l'éloquence de Démoſthene, déclamant contre Philippe. Le tonnerre de mon organe étonnoit, entraînoit tout; enfin, le Miniſtre confondu abandonna les rênes : à cette époque une chaîne d'extravagances, de bévues, de revers, le tout ſecondé par quelques circonſtances particulieres, contribua à me faire remarquer : inſenſiblement on s'accoutuma à penſer que mes avis pourroient être utiles; d'abord je les donnai comme tels, bientôt ils devinrent des décrets : alors la confiance marchant ſur les pas du ſuccès, j'eus la ſatisfaction de voir régner en Angleterre cette unanimité précieuſe qui me mit en état d'entreprendre davantage : je ne doutai plus de rien, on me vit attaquer la France ſur mer, ſur terre, dans toutes ſes poſſeſſions, tandis que je gouvernois mon pays à-peu-près auſſi leſtement que vous traitiez Louis XIII.

Richelieu. Je vois que vous étiez homme à vous conduire préciſément comme je l'ai fait, ſi vous euſſiez été à ma place : tout eût été perdu ſi je n'eus pris & conſervé le plus grand aſcendant ſur le Roi; dans le fonds, lui & moi, nous n'étions qu'un, je lui étois auſſi néceſſaire qu'il pouvoit me l'être; ſes ennemis étoient les miens, il falloit qu'il m'armât de

toute ſon autorité pour me mettre en état de la faire reconnoître aux Princes du ſang, à la haute nobleſſe, aux Parlemens, & de fouler aux pieds les chartres des Huguenots.

Chatham. Le fait eſt que notre miſſion ſur la terre avoit des objets, non-ſeulement différens, mais ſinguliérement incompatibles : vous étiez le champion du deſpotiſme, moi, celui de la liberté ; vous aviez à ſoutenir les droits de la Couronne, moi, ceux du genre-humain ; mon triomphe eſt d'avoir protégé la conſtitution contre les uſurpations du Gouvernement ; ennemi des prérogatives arbitraires, ami des aſſemblées populaires, j'ai été le fléau de l'intolérance politique & religieuſe, & c'eſt le peuple lui-même, qui, malgré la répugnance & du Souverain & de ſon Conſeil, m'a élevé au premier poſte de l'Etat.

Richelieu. Et comment vous y êtes-vous maintenu ? Ne s'eſt-il point formé de parti contre vous ?

Chatham. J'ai ſouvent réſigné, mais jamais on ne m'a congédié : lorſque je m'apperçus que l'on négligeoit mes avis, & que je ne tenois plus les rênes que pour la forme, je les jettai à qui voulut les ramaſſer. J'avois la fierté de Richelieu, & je n'ai jamais pu ſouffrir la plus légere contradiction.

Richelieu. Je vous entends ; nous avons eu la même élévation d'ame, la même ſoif de domination, mais les circonſtances ne ſe reſſemblant pas de même, vous avez eſſuyé des dégoûts que je n'ai point connus, & ſûr de l'attachement de mon maître, je n'ai jamais

été dans le cas de céder ni d'abandonner la partie.

Chatham. En cela votre ſort a toujours excité mon envie ; quant à moi, avec toute ma fermeté, comme il falloit, autant qu'il étoit poſſible, unir le Républicain au Miniſtre, j'employois quelquefois la ſoupleſſe du jonc ; de la menace je paſſois à la priere, en ſorte que mon caractere à cet égard pourroit ne pas paroître auſſi décidé que le vôtre à des yeux ſuperficiels ; mais comme vous l'avez remarqué, les circonſtances étoient différentes, la conduite n'a pu être la même ; cela n'a pas empêché que je n'aie joui de toute mon importance juſqu'au dernier moment de ma vie : ſi j'euſſe voulu faire la moindre démarche, un Duché & la Jarretiere étoient à mes ordres ; je pouvois encore ordonner la paix ou la guerre ſi le peuple eût entendu ma voix.

Richelieu. C'eſt-à-dire, en deux mots, que ſi vous euſſiez été citoyen d'Athenes dans ſes beaux jours, l'oſtraciſme eût vraiſemblablement été le prix de vos talens dangereux.

Chatham. Vous vous trompez, j'étois populaire, mais non ſéditieux ; j'étois ſi peu ſuſpect à mon Souverain, qu'à la concluſion de la paix il récompenſa mes ſervices d'un titre & d'une penſion, que j'acceptai avec reconnoiſſance, ce qui acheva de lui prouver que je ne prétendois pas m'ériger en chef de faction.

Richelieu. Cette action dut ſans doute raſſurer le gouvernement contre les craintes que vous pouviez inſpirer, mais vos partiſans ne

ſurent-ils pas inquiets à leur tour lorſqu'ils vous virent anobli & enrichi ?

Chatham. Nous ſommes dans des lieux où il faut dire enfin la vérité : je ne vous diſſimulerai pas que l'on m'a reproché quelqu'inconſéquence dans ma conduite politique ; mais j'avois tant fait pour mon pays, je lui conſervois encore un attachement ſi pur, qu'il crut devoir me traiter avec indulgence, & je ne me rappelle pas un moment de ma vie où il ait paru me retirer ſa confiance : il m'a regardé juſqu'à ma derniere heure comme étant le ſeul homme capable de le ſauver. Hélas ! je l'ai laiſſé ſur le bord d'un précipice ; la France, en contractant avec nos Colonies rebelles un traité d'alliance, avoit jetté l'irréſolution dans le Conſeil & dans le *Sénat : frappé du danger* dont je voyois ma patrie menacée, je quittai le lit de douleur pour eſſayer dans la chambre haute le pouvoir de mon éloquence ; je m'élevai avec tant de véhémence contre la puſillanimité de l'adminiſtration diſpoſée à reconnoître l'indépendance des Colonies, que je ſuccombai à l'effort, & peu de temps après je fus débarraſſé de mon exiſtence charnelle ; depuis que j'habite ce ſéjour, une ombre angloiſe eſt arrivée, & m'a appris que mes concitoyens m'ont rendu des honneurs extraordinaires ; ils m'ont traité comme le pauvre Ariſtide, ils ont payé mes dettes, ils ont attaché à mon nom une penſion conſidérable, élevé à ma gloire un monument glorieux ; il n'égalera pas en ſomptuoſité le mauſolée de *Richelieu*, mais peut-être il ſera auſſi durable, & le nom de

Chatham ne ſera pas inconnu à la poſtérité; avouez que c'eſt une conſolation dont vous connoiſſez la douceur ?

Richelieu. Je ſuis charmé que vous la partagiez avec moi : c'eſt une ſeconde exiſtence incomparablement préférable à la premiere : nous avons travaillé pour jouir, actuellement nous jouiſſons.

De Paris, le 6 Juin 1778.

On avoit cru que M. Suard obtiendroit le privilege du Mercure; mais comme il a fallu financer & qu'il ne vouloit pas que ce morceau lui échappât, il a conſeillé à Panckouke ſon beau-frere de s'en charger. En conſéquence ce libraire a offert de payer tout ce que devoit le journal, tant aux penſionnaires, coopérateurs, qu'aux fourniſſeurs, & il eſt en poſſeſſion du privilege. Pour avoir un journal unique, il a fait ſupprimer le *Journal François* qui ſe ſupprimoit déjà très-bien de lui-même; & il ſe propoſe de faire paroître le *Mercure de France* trois fois par mois comme ſon *Journal de politique & de littérature*, qui par ce moyen ne ſubſiſtera plus. On ne ſait pas encore ſi la rédaction du nouveau journal ſera confiée au *fameux critique*. L'inſolence & la mauvaiſe foi qui caractériſent ſes extraits, ont fait depuis peu renouveller les plaintes les plus amères contre ce petit juge fougueux; on a ſur-tout été indigné du compte qu'il vient de rendre de la ſatyre de M. Gilbert, qui malgré ſa critique mépriſante, ou ſi vous voulez mépriſable,

a eu trois éditions conſécutives en moins d'un mois ; de *Gabrielle d'Eſtrées*, tragédie de M. de Sauvigni, qui, malgré l'arrêt lancé par le petit oracle, vient d'être décoré de la croix de St. Louis & dont la piece a été très-applaudie ſur le théâtre de Verſailles.

On vient de publier le ſecond volume *des Annales poétiques* ; on y rapporte un grand nombre de poéſies du célebre Clément Marot, qui a été l'amant de Diane de Poitiers, de Marguerite de Navarre, &c. On y remarque cette piece qui par la pureté du langage paroît avoir été écrite dans les beaux jours du ſiecle de Louis XIV.

Demandez-vous qui me fait glorieux?
Helene a dit, & j'en ai bien mémoire,
Que de nous trois elle m'aimoit le mieux.
Voilà pourquoi j'ai tant d'aiſe & de gloire.
Vous me direz qu'il eſt aſſez notoire
Qu'elle ſe moque & que je ſuis déçu;
Je le ſais bien : mais point ne veux le croire,
Car je perdrois l'aiſe que j'ai reçu.

Je ne vous parle point d'une petite comédie très-peu comique qui a pour titre : *Les Panaches* ou *les Coëffures à la mode*. Je laiſſe aux Journaliſtes l'ennui de la lire & d'en rendre compte : mais je ne puis me diſpenſer de vous parler d'un nouveau projet d'établiſſement d'une Académie de modes, qu'on trouve à la ſuite de cette prétendue comédie. Pour prouver la néceſſité de l'académie que l'auteur veut établir, il paſſe en revue les autres académies.

» La France, dit-il, s'honore depuis long-

temps de l'établiſſement de l'Académie Françoiſe qui a illuſtré les regnes de Louis XIII & de Louis XIV, mais cette Académie n'eſt qu'un tribunal érigé pour décider du ſort des mots qui ſont à la mode, de la proſcription de ceux qui n'y ſont plus, & de la valeur de ceux qu'on peut y mettre. Aſſurément le rapport dans les habillemens eſt auſſi intéreſſant que la convenance dans les périodes. Plus de gens ſubſiſtent de l'aunage des rubans que du toiſé des paroles. La ſimétrie des ornemens flatte agréablement les yeux, tandis que l'arrangement des phraſes ne produit qu'une ſenſation auriculaire & momentanée. »

» L'Académie des Belles-lettres met des ſyſtêmes en vogue & elle anéantit ſouvent les anciens : mais toutes ſes recherches ſont de pures ſpéculations. Il en réſulte peu de choſes en faveur de l'utilité publique, tandis qu'une découverte moderne dans les modes fait ouvrir toutes les bourſes, fructifie dans les Provinces, & fait au bout d'un mois circuler un million qui ſeroit reſté oiſif entre les mains des poſſeſſeurs. L'invention des grandes boucles, toute ſimple par elle-même & qui a dû peu coûter à ſon auteur, a fait rouler dans le monde plus de dix millions, dont les étrangers ont payé au moins les deux tiers. Un établiſſement ſavant ne frappe l'oreille que de cinq cens érudits : mais une mode agréable fixe l'attention des trois quarts du Royaume qui fait gloire de l'adopter. »

Je me borne à cette citation qui vous fera juger du ſtyle de l'ouvrage. L'auteur voudroit

qu'il y eût quarante Académiciens choiſis parmi les hommes & les femmes de la ville, qui ſe diſtinguent par l'élégance la plus recherchée. Ils s'aſſembleroient deux fois la ſemaine pour diſſerter ſur tout ce qui eſt relatif aux modes ; ils auroient des jettons, des prix & des *accessit* à diſtribuer, &c.

La médaille académique ſeroit un vaiſſeau en pleine mer, avec toutes ſes voiles déployées ; quatre vents les ſouffleroient en ſens contraires, & l'amour tiendroit le gouvernail ; Momus, une lorgnette à la main, ſeroit à la poupe, environné d'enfans ailés & faiſant des boules de ſavon. On liroit autour : *Mors aut ſalus ex ventis.* Le revers porteroit une renommée dont la coëffure ſe perdroit dans les nues.

La paix & l'harmonie régneroient dans la compagnie, d'où l'eſprit de parti & de tyrannie ſeroient abſolument proſcrits. On mépriſeroit les ſatyres, & l'on ſe croiroit aſſez ſupérieur pour dédaigner d'y répondre. Tel eſt le plan de cette nouvelle Académie. Je vous laiſſe juger ſi elle ne ſeroit pas néceſſaire dans une Capitale où la mode tient ſon empire.

L'épigramme ſuivante eſt, ſelon moi, pleine de graces & de fineſſe par l'idée & par l'expreſſion.

Un Moine confeſſoit Colette,
Et lui diſoit : ma chere enfant,
Faites la recherche parfaite
De vos péchés ; La bergere diſtraite

Aviſoit cependant ſi Colin ſon amant
Ne venoit pas : le bon anachorete
Lui dit : Eh, vous n'écoutez rien !
Recueillez-vous : faites donc la recherche
De vos péchés ! — Eh mais ! vous voyez bien,
Lui dit-elle, que je les cherche.

J'ai été témoin derniérement dans une maiſon, d'une aventure aſſez comique. Un jeune homme bien fot, bien élégant ne ceſſoit de débiter avec une facilité incroyable la liſte de ſes bonnes fortunes. « *Ce matin*, dit-il, *il m'eſt arrivé une hiſtoire unique. Je conduiſois dans ma voiture une fort jolie femme, fort connue & fort reſpectable que je ne nommerai pas : après quelques légeres difficultés de ſa part, nous étions arrangés & nous allions, pour terminer le Roman, à ma petite maiſon. L'embarras qui ſurvint au coin d'une rue nous force de nous y arrêter près d'une autre voiture. J'apperçois dedans... Devinez qui ?... Le mari de cette femme. Il ne ceſſoit de me faire des mines. Elle mouroit de peur, & je n'étois pas fort à mon aiſe. Mais heureuſement elle eut le temps de s'envelopper de ſa coëffe, & il n'eut point celui de la reconnoître. Avouez qu'il faut avoir bien du malheur, car cet homme eſt préciſément la ſeule perſonne de connoiſſance que j'aie rencontrée ce matin.* » Un laquais l'interrompit en annonçant le Baron de ***. Après les politeſſes ordinaires, le Baron dit en riant au jeune homme : *Ah, vous voilà libertin ? Lorſque je vous ai rencontré ce matin dans votre voiture, où conduiſez-vous cette femme ? à votre petite maiſon,*

je gage. Quoiqu'elle ſe ſoit cachée avec bien du ſoin, je la crois jolie. Vous êtes unique pour ces ſortes de trouvailles. Le jeune homme ſentit ſon imprudence. Toute la ſociété fit des efforts pour ne pas rire aux éclats. Chacun comprit ſans beaucoup de peine que le Baron jouoit dans cette Comédie un autre rôle que celui de ſpectateur & que la femme en queſtion ne lui étoit pas auſſi inconnue, qu'il le croyoit. Cette hiſtoire fit grand bruit & le lendemain la v[illegible]our en furent inſtruites.

Hélas il n'eſt que trop vrai, le beau génie que le ſiecle de Louis XIV revendiquoit, qui a fait l'ornement de celui-ci, qu'on avoit nommé à juſte titre *le Dictateur de la Littérature; il n'eſt plus. Ce fut ſamedi 30 Mai* que cette lumiere qui avoit éclairé l'univers, s'éteignit à 11 heures du ſoir; voici quelques particularités.

M. de Voltaire ſe plaignoit depuis quelque temps de douleurs de reins très-aigues, ſurtout de fréquens accès de rétention d'urine; on lui interdit les échauffans comme très-contraires à ſa ſituation, cependant ayant voulu travailler le lundi, il prit vingt-cinq taſſes de café; il eut un accès très-violent, il ne put dormir; M. le Maréchal de Richelieu étant venu le voir, lui conſeilla de prendre de l'opium & lui en envoya trois doſes préparées. On avoit d'abord dit qu'il les avoit priſes toutes trois en une fois, mais il eſt poſitif qu'il ne les avala pas toutes, qu'on s'empara même de la petite fiole qui fut jettée; ſoit

l'effet de l'opium, ſoit que la gangrene qui avoit gagné les inteſtins produiſit cet abattement; il fut cependant près de trente-ſix heures dans une eſpece d'aſſoupiſſement, mais il revint enſuite à lui; il a eu la tête libre juſqu'au dernier moment : il avoit des intervalles d'impatience & de colere; il déſiroit ardemment de vivre encore vingt-quatre heures de plus; il voulut dicter deux lettres qu'il ne put achever; l'une étoit à M. Tronchin. Quelques minutes avant d'expirer, M. de Voltaire ſe tâta le pouls lui-même, & fit ſigne de la tête que tout étoit fini. Ses parens allerent preſſentir M. le Curé de St. Sulpice ſur l'enterrement; ce Paſteur répondit qu'il ne feroit rien ſans les ordres de l'Archevêque de Paris, mais ce Prélat ſignifia qu'il ne ſouffriroit pas qu'on enterrât le défunt en terre ſainte. En conſéquence la famille prit ſon parti; on tint la nouvelle de la mort ſecrete, on fit embaumer le corps le dimanche matin, on trouva les inteſtins & la veſſie gangrenés, le reſte très-ſain; le chirurgien prit le cervelet pour le conſerver, M. de Villette a deſiré avoir le cœur; les entrailles ont été enterrées par le foſſoyeur de St. Sulpice, moyennant quelques écus, & le corps embaumé a été habillé de ſa robe de chambre, affublé de ſa perruque, d'un bonnet par-deſſus, & mis enſuite dans ſon carroſſe, ſoutenu avec des cordes comme s'il étoit vivant; on a fait venir des chevaux de poſte, & on a pris la route de Lyon. M. l'Abbé Mignot, ſon neveu, qui le précédoit, a fait arrêter la voiture à Sellieres,

Abbaye de Bernardins, dont il eſt Abbé, & qui eſt ſur la route ; il a feint que ſon oncle venoit de mourir, il a prié ſes moines de lui donner la ſépulture, on l'a enterré avec un cortege de 150, tant Prêtres que Religieux, &c. Par cet arrangement, on a prévenu les difficultés que M. l'Evêque Dannecy avoit déjà entamées, pour que M. de Voltaire ne fût pas enterré à Ferney. Cependant les Gazettes, Journaux, &c. ont reçu défenſe de la Cour, de parler du défunt avant quinze jours, & les comédiens de jouer aucune de ſes pieces avant cette époque ; M. de Voltaire avoit envoyé chercher ſon teſtament par ſon ſecrétaire qui n'eſt arrivé qu'hier ; on en ignore le contenu.

Tout Paris a été indigné de voir à l'opéra M. de la Harpe le jour de la mort de ſon bienfaiteur. Un des torts de Voltaire c'eſt d'avoir donné l'exiſtence à des avortons de cette eſpece qui n'en auroient jamais eu ſans lui. Au ſurplus, les Comédiens font actuellement les répétitions des *Barmécides*, & le libraire du fameux Critique va publier inceſſamment ſix volumes de ſes hautes & baſſes Œuvres. Le public lui rendra bien ce qu'il a fait à tant de gens de Lettres eſtimables ; on aſſure que dans ce Recueil il traite avec le plus grand mépris deux ou trois Littérateurs dont il croit avoir à ſe plaindre. Ils pourront aiſément ſe conſoler, car le mépris du fameux Critique devient aujourd'hui un titre pour prétendre à l'eſtime publique. . . . . .

J'ai parcouru quelques brochures nouvelles, & je n'ai rien trouvé qui pût vous inſtruire

ou vous amuſer. Rien de plus plat, de plus obſcur qu'une *courte Epître à M. Gilbert, auteur de très-longues ſatyres, par M. Sarrot :* Ces quatre vers ſuffiront pour vous montrer à quel point on abuſe ici de la liberté de faire imprimer.

Montre comme d'un vers mi-grave mi-bouffon,
On fuſtige Arrouet, Jean Jacques & Buffon ;
Dut la plume ſouvent rebelle à la penſée,
Barbouiller le vélin d'une phraſe inſenſée, &c.

Si vous voulez voir une folie de Gendarme, liſez *le Wisk & le Lotto*, petite comédie. Un Bourgeois qui aime paſſionnément le Wisk, déteſtoit le Lotto dont ſa femme raffoloit. Le bon-homme s'aviſe de propoſer Angélique ſa fille, à celui qui fera un Schlem, & ſa femme fait la même propoſition à celui qui amenera un Quine. Valere, qui eſt l'amant d'Angélique, engage Frontin, ſon valet, à imaginer un expédient qui lui procure la main de l'objet qu'il aime. Angélique ſe met de moitié avec ſon pere ; & Valere s'aſſocie avec la mere d'Angélique ; Frontin arrange ſi bien un jeu de cartes & un ſac de Lotto, que M. Caſſino, pere d'Angélique, fait un Schlem, & que Valere amene un Quine. En conſéquence les deux amans s'uniſſent avec le conſentement de leurs parens. Voilà toute l'intrigue de cette pitoyable Comédie, écrite cependant d'un ſtyle aſſez naturel.

Mais, vous lirez avec plaiſir une Epître morale adreſſée aux jolies femmes par M. de

Sauvigny, auteur de la Tragédie de *Gabrielle d'Eſtrées.*

J'ai voulu tracer le modele
Des bons Rois & des vrais amans ;
Henri partagea ſes momens
Entre ſon peuple & Gabrielle :
Gabrielle dont la candeur,
Et dont les yeux pleins de langueur
Annonçoient une ame ſi belle,
La ſeule dont il eut le cœur,
Et qui, je crois, lui fut fidelle.

Que le plus grand des potentats
Dans ſes mains porte le tonnerre,
Faſſe la paix, faſſe la guerre,
Et des heureux & des ingrats ;
Que devant lui tremble la terre !
Il eſt un pouvoir plus flatteur
Qu'on ne doit point à la Couronne,
Et ce pouvoir, ſexe enchanteur,
C'eſt la beauté qui vous le donne.
Non, la froide & fiere beauté
Qu'au premier coup-d'œil on admire ;
Et qui ſe rend par vanité,
Mais qui ne connoît, qui n'inſpire
Ni l'amour, ni la volupté.

Ses grands yeux, ſes levres de roſe,
Et les contours bien arrondis
D'un ſein qui triſtement repoſe,
Taille élégante, teint de lis,
Je l'avouerai, ſont quelque choſe :
Cependant fier de ce tréſor
On exige, on deſire encor ;
Quoi, direz-vous ? le don de plaire.

C'eſt lui qui donne à vos appas
Un pouvoir que les Rois n'ont pas.
Pouvoir qui ſemble involontaire,
Le dernier charme qui périt,
Qui tient aux graces de l'eſprit,
Et plus encor au caractere.

Voilà bien l'unique enchanteur
Dont jamais on ne ſe défie :
C'eſt lui qui remplit notre cœur
D'une conſtante idolâtrie,
Et qui pour fixer le bonheur
Sous mille formes ſe varie :
Il forme au plus ſimple diſcours
D'une beauté douce & naïve,
Ce ſentiment vrai qui toujours
Va ſaiſir notre ame attentive,
Je ne ſais quel art innocent,
Qui nait de la délicateſſe,
Et cette inſinuante adreſſe
Qui commande en obéiſſant.
Telle fut la belle d'Eſtrée.
Pour plaire, pour être adorée,
Et pour enchaîner la faveur,
L'adreſſe qu'elle s'eſt permiſe,
C'eſt de régner avec douceur;
Toute la peine qu'elle a priſe,
C'eſt de laiſſer agir ſon cœur.
En uſurpant le même empire
Verneuil ne voulut que ſéduire.
Voyez ſes efforts aſſidus
Pour feindre tout ce qui nous charme;
Remarquez comme tout l'alarme
Dans les pieges quelle a tendus.
Et comme elle flotte incertaine,

Dans les tourmens d'une ame vaine
Qui ſent qu'on ne l'eſtime plus,
Quand cette agaçante Sirene,
Prude & coquette, humble & hautaine,
Par des faveurs & des refus
Entretient ce flux & réflux
Qui nous repouſſe & nous ramene.

Gabrielle goûtoit en paix
Les doux fruits d'un amour durable :
Avec plus d'art, autant d'attraits,
Verneuil, l'as-tu ſenti jamais
Ce plaiſir pur & déſirable ?

Vous qui *brillez par vos appas*,
Vous voyez dans un rang plus bas
L'abus que vous en pouvez faire ;
Si l'art ſeme de quelques fleurs
Les premiers pas de la carriere,
Vos ſuccès feront vos malheurs.
Craignez les perfides douceurs
Dont la ſuite eſt toujours amere.
Craignez les conſeils ſéducteurs
D'une ſcience menſongere.
Eh ! comment regner ſur les cœurs
Sans que le cœur ne vous éclaire ?
Par de ſubtils déguiſemens
Pourquoi trahir les mouvemens
D'une ame délicate, honnête ?
Ne cherchez point à contretemps
L'amour dans les emportemens,
Et le ſentiment dans la tête.

La beauté vous égale aux Rois.
Pour donner des loix à la terre,
Deux moyens ſont à votre choix,
L'art de ſéduire & l'art de plaire.

Diſtinguez bien leurs attributs ;
Vous affermirez votre empire.
Par des défauts on peut ſéduire.
On ne plaît que par les vertus.

Un jeune Abbé de qualité avoit loué ces jours derniers une loge à l'opéra. Un Maréchal de France voulut avoir cette loge, que l'Abbé refuſa. Le Maréchal inſiſta & s'y prit ſi bien, que l'Abbé fut contraint de céder à la force. Pour avoir raiſon de cette inſulte, il attaqua le Maréchal au Tribunal de la Connetablie & demanda la permiſſion de plaider lui-même ſa cauſe, ce qu'il obtint. Il commença ſon diſcours par ſe féliciter de l'honneur qu'il avoit de paroître devant une aſſemblée auſſi illuſtre ; enſuite il exprima combien il étoit affligé d'avoir à ſe plaindre d'un des Membres qui la compoſoient : mais il ajouta qu'il les croyoit trop équitables pour ne pas lui faire avoir raiſon de la violence qu'il avoit éprouvée. Et déſignant alors chaque Maréchal de France par les actions mémorables qui les caractériſoient : ce n'eſt point, dit-il, M. le Maréchal un tel dont j'ai à me plaindre ; ce n'eſt point M. le Maréchal de Broglie qui s'eſt ſi bien diſtingué dans les dernieres guerres. Ce n'eſt pas M. le Maréchal de Clermont-tonnerre qui a fait de ſi belles retraites ; ce n'eſt pas M. le Maréchal de Contades qui a remporté tant de victoires ; ce n'eſt point M. le Maréchal de Richelieu qui a pris le Port-Mahon : celui dont j'ai à me plaindre n'a jamais rien pris que ma loge à l'opéra.

Le Tribunal, qui ne s'attendoit point à une pareille chûte, décida que l'Abbé avoit raiſon de ſe plaindre, & qu'il étoit vengé par la tournure de ſon plaidoyer.

COUPLET ÉPIGRAMMATIQUE.

Lubin dit à Cloris un jour :
Qu'on ſouffre quand on aime !
Je crains, dès qu'on vous fait la cour,
Votre inconſtance extrême.
Je ſais lui dit-elle, à tes maux
Un remede ſuprême.
Veux-tu n'avoir point de rivaux
Il faut t'aimer toi-même.

De Verſailles, le 12 Juin 1778.

L'INTENDANT des Poſtes a remis au Roi deux paquets ſous double enveloppe, l'une au Lord North & l'incluſe au Roi d'Angleterre. Ils avoient été interceptés au Bureau de Paris, ayant paru ſuſpects : les lettres ont été lues au Conſeil ; en voici la copie, & comme vous le jugerez à la lecture, ces innocentes lettres ont été renvoyées au Bureau des Poſtes avec l'apoſtille : *Laiſſez paſſer.*

A S. M. Britannique le très-auguſte Roi d'Angleterre.

De Paris, le 6 Juin.

» SIRE, je ne ſuis que peu de choſe, & j'oſe conſeiller un Roi ! V. M. veut-elle jouir d'une paix glorieuſe & ſolide ? Allez à la Meſſe,

invitez-y tous les Anglois, ſans en contraindre aucun; point de guerre, point d'intolérance, il en réſultera une paix univerſelle, les révoltes ſe diſſiperont, la liberté de religion s'étendra ſur le double hémiſphere, & la liberté de commerce ſe perpétuera ſur les deux mers. »

» Agréez, Sire, les hommages d'un ſimple » tonſuré citoyen Coſmopolite. »

A S. E. le très-illuſtre & très-honoré Lord Milord North.

De Paris, le 6 Juin.

» MILORD, la confiance de votre Maître détermine la mienne. J'oſe m'adreſſer à vous pour faire parvenir au trône la lettre incluſe. Elle ne contient pas un mot qui vous compromette. Il ne s'agit que d'un moyen peut-être infaillible de ſauver l'Angleterre. Je ſais ce que je dois être envers votre Excellence. »

A S. M. Britannique.

De Paris, le 7 Juin.

» SIRE, voici un ſupplément à l'humble adreſſe que je confiai hier à la Poſte pour V. M. Le Monarchiſme ſeul affermit les trônes *par la grace de Dieu.* Il vous importe donc de changer votre culte perſonnel & la conſtitution de vos Royaumes. »

» Soyez Roi converti, ſoyez Roi tolérant
» Soyez Monarque abſolu, débonnaire,

Pardonnez, Sire, un téméraire avis en nſidération d'un vœu de proſpérité pour V. M. »

» Puiſſe le rêve d'un homme de bien devenir la réalité même ! »

A S. E. Lord Milord North.

» MILORD, ſi la Poſte eſt fidele, V. E. recevra deux lettres conſécutives contenant une reſpectu[illegible] à votre auguſte Maître. Je ne doute p[illegible]n ce cas qu'elles ne lui parviennent, & je n'aurois pu choiſir une meilleure voie. »

De Paris, le 13 Juin 1778.

VOUS deſirez, ſans doute, de connoître toutes les autres circonſtances & les détails de la maladie & de la mort du Patriarche de la Littérature. Je vous les recueillerai d'autant plus volontiers que les feuilles publiques ne manqueront pas de s'approprier tous les contes qui ſe débitent ici à cette occaſion. Le Curé de St. Sulpice n'auroit fait aucune difficulté de donner la ſépulture au défunt dans ſon Egliſe, ſi, ayant été informé à temps qu'une cabale de dévots fanatiques s'étoit propoſée d'exhumer le corps & de le tranſporter en pleine campagne, il n'avoit jugé prudent d'éviter un ſcandale pareil, & conſeillé à la famille de le tranſporter hors de la Capitale; il a même délivré l'acte néceſſaire à cet effet. Pour cette raiſon auſſi, le

corps n'a point été préſenté à la Paroiſſe, ſuivant l'uſage. Un motif ſecret & eſſentiel qui a porté, dit-on, la famille à cacher la mort pendant vingt-quatre heures, a été d'avoir la liberté de mettre à couvert les manuſcrits du défunt, & principalement une Hiſtoire de Louis XV, dont on craignoit que le Gouvernement ne s'emparât.

M. de Villette a fait renfermer le cœur de M. de Voltaire dans une boîte d'or faite exprès, & ſur laquelle il a fait graver ce vers:

Son eſprit eſt par-tout, & ſon cœur eſt ici.

Quelques momens avant de mourir, M. de Voltaire avoit fait préſent de cinquante mille écus à ſa chere *Belle & Bonne.* Je vous ai déjà dit qu'il avoit demandé à M. Tronchin de tâcher de le faire vivre encore vingt-quatre heures, mais on ignore ce qu'il vouloit faire de ce temps. Ce Médecin lui ayant répondu franchement qu'il n'y avoit pas moyen, M. de Voltaire ſe réſigna avec une fermeté capable d'étonner bien des gens.

Le mardi avant ſa mort, M. de Lally a fait annoncer à M. de Voltaire la caſſation de l'arrêt du Parlement contre l'ancien Gouverneur de Pondichery. Ce digne fils s'étoit adreſſé, il y a quelques années, à M. de Voltaire pour jetter les fondemens du grand ouvrage qu'il méditoit dès-lors, & pour préparer les eſprits à recevoir l'impreſſion de la vérité. C'eſt en conſéquence de cette priere que M. de Voltaire avoit compoſé ſes fragmens

ſur l'Inde, où la crainte d'être partial l'avoit cependant, ſi l'on en croit les diſcours de M. de Lally le fils, rendu encore injuſte envers le pere, dans la peinture qu'il y faiſoit de ſon caractere, en établiſſant ſon innocence. Lorſqu'il a reçu cette nouvelle, il étoit dans l'accablement de la mort : cet événement l'a fait, pour ainſi dire, renaître, & lui a donné un inſtant de reſſort dont il a profité pour dicter le billet ſuivant qui a été envoyé auſſitôt à M. de Lally.

„ Le mourant reſſuſcite en apprenant cette „ grande nouvelle. Il embraſſe bien tendre„ ment M. de Lally. Il voit que le Roi eſt „ le défenſeur de la juſtice, il mourra con„ tent. „

Il eſt retombé ſur le champ dans l'accablement dont il n'eſt plus ſorti, ainſi M. de Lally peut ſe flatter d'avoir eu les derniers ſoupirs de cet homme unique dont il court dans le monde cette épitaphe aſſez plaiſante.

Du plus brillant génie admirez la planette :
Il naquit chez Ninon & mourut chez Villette.

On ne s'en tiendra pas à celle-là. On en aura de toutes les eſpeces, tant en bien qu'en mal. Sur ce qu'il a été défendu à tous les papiers publics d'annoncer la mort du grand homme, un de mes amis avoit conſeillé à un journaliſte de ſe borner à ces deux vers de Racine.

Arbate, on nous a fait un fidele rapport,
Rome en effet triomphe & Mithridate eſt mort.

Vous

Vous conviendrez que l'hémiſtiche, *Rome en effet triomphe*, auroit été très-piquant.

On prétend que le corps de M. de Voltaire n'a été que dépoſé à l'Abbaye de Scellieres, d'où il a été enſuite tranſporté à Ferney & inhumé dans le tombeau qu'il avoit fait conſtruire de ſon vivant.

Voici ſes dernieres diſpoſitions : Madame Denis ſa niece eſt nommée ſa légataire univerſelle. Il laiſſe cent mille livres une fois payées à chacun de ſes autres neveux, quatre mille livres de rente viagere à ſon ſecretaire, différens legs à ſes domeſtiques ſuivant le temps qu'ils ont été à ſon ſervice, & pas un ſou à aucun de ſes flatteurs. Je ne peux vous exprimer avec quelle joie le public a vu que le *fameux critique* qui avoit fait tant de choſes dans l'eſpoir d'être couché ſur ce teſtament, en a été tout-à-fait fruſtré. D'après la connoiſſance qu'on a de ſon ame, on ne doute point ici que petit à petit il ne blaſphême contre ce Dieu, (car c'eſt ainſi qu'à la fin il appelloit Papa grand homme) & qu'inſenſiblement de blaſphême en blaſphême il ne ſe croie plus dieu que lui.

On avoit d'abord préſumé que M. le Mierre obtiendroit enfin le fauteuil que ſes talens & ſa probité méritent ; mais comme ces Meſſieurs ont juré de ne plus recevoir dans le ſein de l'Académie Françoiſe que des ſectateurs de la Philoſophie moderne, ou du moins des affiliés à la ſecte, & que M. le Mierre n'a pas le bonheur d'être Encyclopédiſte, il y a apparence que M. le Marquis

de Condorcet aura l'honneur de ſuccéder à M. de Voltaire.

Vous ſavez que l'Académie Françoiſe eſt dans l'uſage de faire, dans l'Egliſe des Cordeliers, un ſervice pour chaque confrere nouvellement décédé, auquel aſſiſtent tous les gens de Lettres. Le Miniſtere a défendu à ce Corps d'en faire célébrer un pour M. de Voltaire ; & l'Académie a eu la noble fermeté d'arrêter, qu'à l'avenir on ne célébreroit plus de ſervices après la mort d'aucun Académicien.

Je vous ai dit que M. de Villette avoit conſervé le cœur de M. de Voltaire enfermé dans une boîte d'or. Aujourd'hui la famille, dit-on, veut le ravoir, & le Marquis le refuſe. Il ſeroit bien ſingulier qu'on eût un procès pour un pareil ſujet, & qu'on ſe diſputât à qui poſſéderoit ce cœur-là.

Nous ſommes ici ſur un théâtre où les ſcenes ſe varient ſans ceſſe, & ſouvent avec une rapidité incroyable. A peine la mort de M. de Voltaire eut ceſſé d'occuper nos cercles frivoles, qu'une aventure aſſez ordinaire eſt venue ranimer la converſation dans nos ſociétés & faire une profonde impreſſion ſur les nerfs délicats de nos femmes de qualité. Madame la Maréchale de Luxembourg avoit pour valet-de-chambre un vieillard qui la ſervoit depuis très-long-temps, & auquel elle étoit exceſſivement attachée. Ce vieillard tombe tout-à-coup dangereuſement malade. La Maréchale étoit dans une inquiétude inconcevable. Elle ne ceſſoit d'envoyer demander des nou-

velles de cet homme, & ſouvent alloit elle-même en ſavoir. Se portant très-bien, elle s'éveille au milieu de la nuit avec une agitation ſingulière; elle veut ſonner pour demander des nouvelles de ſon valet-de-chambre; elle ouvre les rideaux de ſon lit; mais à l'inſtant l'imagination fortement frappée, elle croit appercevoir dans ſon appartement un fantôme couvert d'un linceuil blanc; elle croit avoir entendu ces paroles : *Ne vous inquietez pas de moi. Je ne ſuis plus de ce monde, & avant la Pentecôte, vous viendrez me joindre.* Vous penſez bien qu'il n'en faut pas tant pour effrayer l'eſprit d'une femme. La fievre s'empara d'elle auſſi-tôt, & elle a été à toute extrémité. Ce qui a contribué le plus à augmenter ſa terreur, c'eſt qu'à l'inſtant même où elle a été frappée de cette viſion, l'homme en queſtion venoit effectivement d'expirer. Au reſte cette aventure eſt capable d'ébranler bien des eſprits puſillanimes; mais Madame la Maréchale a ſurvécu à la prédiction du fantôme imaginaire, & cette réſurrection fait diablement de tort aux ſpectres, pour l'avenir.

Depuis que M. de Voltaire eſt mort, on ſe porte en foule à l'attelier de M. Houdon pour voir le buſte de ce grand homme. C'eſt ſans contredit de tous les buſtes, de tous les portraits peints ou gravés, le plus reſſemblant qu'on ait encore vu. On croit voir M. de Voltaire & lui parler. Le ſculpteur poſſede un talent particulier pour donner au regard toute l'expreſſion & même la vivacité de la vérité. On y admire auſſi un buſte de Moliere

deſtiné à orner les foyers de la nouvelle ſalle de la Comédie Françoiſe.

Pendant qu'il eſt queſtion de ce *mort immortel*, il faut que je vous raconte ce que diſoit de lui M. Diderot après l'avoir vu. *Il reſſemble*, diſoit-il, *à un de ces antiques châteaux de Fées, qui tombe en ruines de toutes parts ; mais on s'apperçoit bien qu'il eſt habité par quelque vieux ſorcier.*

Vous ſerez bien aiſe auſſi de ſavoir ce que Voltaire a dit de l'auteur du pere de famille. Vous ſavez avec quelle prodigieuſe facilité & avec quelle affluence d'idées parle M. Didorot. On croit entendre lire un beau livre. La premiere fois qu'il alla rendre viſite à M. de Voltaire, il parla, parla & ne donna pas le temps à celui qu'il viſitoit de placer le moindre mot. Lorſqu'il fut parti ; *Cet homme*, dit Voltaire, *a de l'eſprit aſſurément ; mais la nature lui a refuſé un talent & un talent eſſentiel : celui du dialogue.*

Je dois vous faire part de ces vers à l'occaſion de la difficulté que la famille de M. de Voltaire a trouvée pour le faire enterrer.

Grand Arrouet, pardonne aux François inhumains
De ne pas recueillir ta cendre vagabonde.
Dieu t'offre pour tombeau le reſte entier du monde,
Et la terre eſt par-tout l'ouvrage de ſes mains.

Puiſque j'en ſuis à des épitaphes, il faut que je vous en diſe une que je me rappelle de M. le Comte de Caylus. Il faut ſavoir qu'il avoit demandé que ſon tombeau fût ſurmonté

d'une urne étruſque dans laquelle on renfermeroit ſon cœur.

Ci gît un antiquaire acariâtre & bruſque.
Oh! qu'il eſt bien placé dans cette cruche étruſque!

Les aſſemblées de M. de la Blancherie deviennent plus brillantes que jamais; les artiſtes, les ſavans, les gens de Lettres, les étrangers les plus diſtingués s'y rendent en foule. M. de la Blancherie rend un ſervice ſignalé aux arts & aux talens en leur procurant la facilité de former entre tous les Artiſtes & Littérateurs de l'Europe un point de réunion, & de produire au grand jour leurs ouvrages. Pluſieurs Souverains de l'Allemagne ont honoré de leur préſence ces aſſemblées qui deviendront encore plus brillantes lorſque M. de la Blancherie aura obtenu du Gouvernement, comme il l'eſpere, un emplacement plus ſpacieux & plus convenable. Chaque artiſte célébre y vient ſoumettre au jugement des connoiſſeurs les découvertes nouvelles qu'il a faites, & cet établiſſement a le double avantage de procurer à l'artiſte les moyens de ſe faire connoître, & aux amateurs de l'employer utilement.

De Verſailles, le 20 Juin 1778.

Le Roi a dit des choſes obligeantes aux deux nouveaux Cardinaux, M. de la Rochefoucault & le Prince Louis, grand Aumônier. S. M. leur a demandé combien d'années avoit

duré le cardinalat de leurs prédéceſſeurs, & après la réponſe, elle a dit : *le Cardinal de Rohan en a bien plus joui de toute façon.*

Madame la Vicomteſſe de Bernis, niece du Cardinal, revenue derniérement de Rome, pour être Dame du palais de Madame Victoire, a été trés-bien reçue de leurs Majeſtés, & elles s'entretiennent volontiers avec cette Dame de mérite & d'eſprit. L'une des premieres queſtions que le Roi lui a faite, a été ſi la Princeſſe de *Santa-Crux* étoit auſſi belle qu'on le diſoit. *Sire*, a répondu Madame de Bernis, *elle eſt auſſi belle que reſpectable.* Il faut vous dire que cette Princeſſe de Santa-Crux paſſe pour la maîtreſſe du Cardinal. Meſdames, tantes du Roi, ont reçu avec grand plaiſir des agnus, des reliques, & un ſuperbe chapelet de jaſpe ſanguin, garni en or, que le Cardinal avoit chargé ſa niece de leur préſenter. L'Abbé de Bernis, neveu de cette Eminence, reviendra de Rome dans un an, en qualité de ſon coadjuteur pour l'archevêché d'Alby.

La Marquiſe de Meſnard, épouſe ſéparée du Marquis de Marigni, frere de feue Madame de Pompadour, vient d'obtenir une augmentation de penſion de vingt mille livres. Elle habite l'abbaye aux Bois, où elle a un logement magnifique, Elle y reçoit la plus brillante ſociété, & particuliérement les fréquentes viſites du Prince Louis, nouveau Cardinal. Il faut encore que vous ſachiez que c'eſt l'intime liaiſon avec cette Eminence qui a ſervi de motif à la ſéparation des deux époux.

Cette Madame de Meſnard eſt fort jolie & fort aimable, fille naturelle de Louis XV, & pour cela encore plus conſidérée par l'ancienne Cour.

Il y a eu à Grenoble une émeute populaire à cauſe de la cherté du pain. Le Parlement a mis les *hola* de ſon mieux. Il a fallu faire faire feu par une partie de la garniſon pour effrayer les mutins, & des deux parts il y a eu des tués & des bleſſés. On a pourtant appaiſé le reſte en baiſſant le prix; mais cet expédient eſt d'un effet incertain, & ne peut durer que peu de temps. Les autres provinces méridionales éprouvent également la cherté des grains, qui a été occaſionnée par des exportations immenſes, faites dans un trop court eſpace de temps. Le Parlement de Grenoble perſiſte, malgré le Roi & le Chancelier, à ne vouloir pas reconnoître M. Moydieu, ou du moins à le tracaſſer de toutes les manieres.

De Paris, le 27 Juin 1778.

Vous avez ſans doute remarqué, dans certains écrivains, cette affectation ridicule à ſe louer réciproquement, & à ne louer qu'eux: un nommé St. Ange, éleve du fameux critique, bien ſot, bien dédaigneux comme lui, vient d'en donner un exemple aſſez frappant. M. de St. Ange a cru, ſur le témoignage de M. de la Harpe, qu'il pouvoit traduire en vers les Métamorphoſes d'Ovide, ce monument le plus brillant qui nous ſoit parvenu de l'anti-

quité, & d'après une autorité auſſi ſûre, M. de St. Ange a entrepris cette traduction. Preſſé de jouir de la grande réputation que ſon ouvrage doit lui faire, il vient de publier le premier livre. Cet eſſai eſt précédé d'une préface dans laquelle M. de St. Ange ne manque pas de déclarer que les éloges de cet académicien (*M. de la Harpe*) *ſi eſtimable par ſon zele courageux & infatigable à plaider la cauſe des talens, & à défendre le goût, lui ſont ſi chers & ſi précieux, qu'il a eu la vanité de croire qu'il pourroit réuſſir, par la ſeule raiſon qu'il l'en avoit jugé capable.* M. de la Harpe à ſon tour fort ſenſible à ce beau compliment, n'a rien de plus preſſé que d'aſſurer au public dans le premier numéro du *Journal de Politique & de Littérature*, que M. de St. Ange a un très-grand talent pour les vers, & que ſa traduction lui fera beaucoup d'honneur. Je ne ſerois pas étonné que M. de St. Ange, pour ne pas être en reſte avec M. de la Harpe, ne faſſe inſérer, dans différens journaux, des extraits des œuvres de M. de la Harpe, qui vont être publiées inceſſamment, & vous penſez bien que de politeſſe en politeſſe, ces Meſſieurs ſe traiteront aſſez favorablement. Pour en revenir à la nouvelle traduction en vers des Métamorphoſes, je laiſſe aux journaliſtes le ſoin de faire remarquer les vers plats & niais, les tournures moutonieres, le ſtyle flanqué & énervé, & enfin tous les défauts, ainſi que quelques vers bien tournés, & quelques morceaux aſſez bien rendus, tels que les quatre âges du monde, & l'hiſtoire de Daphné, changée en laurier.

Je me bornerai à mettre ſous vos yeux la traduction de la fable de *Syrinx, ou l'Origine de la Flute*, par le nouveau traducteur, en oppoſition avec le même morceau que M. le Mierre a auſſi mis en vers dans ſon poëme des *Faſtes*. Je commence par vous tranſcrire les vers de M. de St. Ange.

Jadis en Arcadie, une jeune Nayade
Adopta dans les bois les mœurs d'une Driade:
Syrinx étoit ſon nom. Elle éluda cent fois
Et les dieux des vergers & les faunes des bois.
Chaſte comme Diane, elle étoit auſſi belle
Et ſon arc ſervoit ſeul à la diſtinguer d'elle.
Son arc étoit d'argent, l'arc de Diane étoit d'or.
Même à voir ſa démarche, on s'y trompoit encor.
Pan l'apperçut un jour au pied du mont lycée;
O Nymphe, lui dit-il d'une voix empreſſée,
Cédez aux vœux d'un Dieu qui s'engage pour vous
A joindre au nom d'amant le nom ſacré d'époux.
Syrinx du dieu des bois évitant la pourſuite
Vers les bords du Ladon précipite ſa fuite.
Là, ſoudain expoſée à des périls nouveaux
Entre le dieu laſcif & l'obſtacle des eaux,
Et ne pouvant franchir leur barriere profonde,
Elle invoque à grands cris les déités de l'onde.
Les Nymphes à ſa voix transforment ſes appas.
Au moment où le dieu, qui vole ſur ſes pas,
Se prépare à ſaiſir la Nayade rebelle,
Il ſaiſit des Roſeaux qu'il embraſſe au-lieu d'elle.
Ces Roſeaux que ſon ſouffle agite & fait frémir
Par ſa bouche preſſés ſemblent alors gémir.
Pan ſurpris & charmé de cette voix plaintive
Prête amoureuſement une oreille attentive.

Ces ſoupirs ſi touchans des jones harmonieux
De la Nymphe pour lui ſont les derniers adieux.
A te perdre, Syrinx, ſi le Ciel me condamne,
Ah! puiſſai-je du moins, par ce nouvel organe,
T'entretenir encor. Il dit & ſept Roſeaux
Sont aſſortis entr'eux, quoiqu'entr'eux inégaux,
Forment un inſtrument que ſon amour invente,
Et qui retient depuis le nom de ſon amante.

Voilà la fable de Syrinx, ce morceau ſi ingénieux, traduite en vers par M. de St. Ange; voici maintenant le même endroit par M. Le Mierre.

L'Arcadie autrefois dans ſes riches campagnes
Vit une Hamadriade errer ſur ſes montagnes.
Syrinx étoit ſon nom. Par l'éclat des attraits,
Des Nymphes du canton elle effaçoit ſes traits.
Belle, mais inhumaine, elle avoit, par la fuite,
Du faune & du ſatyre évité la pourſuite.
Vêtue ainſi qu'on voit la Déeſſe des bois,
Elle étoit conſacrée à ſes pudiques loix.
O Diane, elle avoit ta grace enchantereſſe,
Ta démarche, ton air, & ta chaſte rudeſſe.
On la prendroit pour toi, ſi ſon arc étoit d'or,
Et ſouvent toutefois on s'y trompoit encor.
Le dieu Pan l'apperçoit, il ſort de ſes montagnes:
— Vous, dit-il, en beauté qui paſſez vos compagnes,
Je ſuis dieu, je vous aime, & le ciel m'eſt témoin....
A peine a-t-il parlé, la Nymphe eſt déjà loin.
Vers les bords du Ladon, elle fuyoit craintive.
Son amant la pourſuit, il l'atteint ſur la rive.
Ciel, comment échapper! la voilà dans ce lieu,
Entre les eaux du fleuve & les tranſports du dieu.

Nymphes à mon ſecours, de loin s'écria-t-elle!
Elle tremble, pâlit, & n'en eſt que plus belle.
Celles qu'elle imploroit la changent ſous les eaux.
Pan croyant l'embraſſer, embraſſe des Roſeaux.
Mais tandis que le dieu pleure, gémit, ſoupire,
Les airs furent émus par un léger zéphire,
Et tout-à-coup du creux des Roſeaux frémiſſans,
Il entendit ſortir je ne ſais quels accens.
De quel étonnement ſon ame fut atteinte!
C'étoit l'air dans les joncs qui répétoit ſa plainte.
Ingrat objet, dit-il, qui dédaignois ma foi,
Ta forme a diſparu, tu ne peux être à moi,
Mais je veux qu'avec toi malgré mon ſort funeſte;
A l'aide de tes joncs un entretien me reſte.
Il dit, & dans l'inſtant il coupe des Roſeaux,
Ouvre à l'air un paſſage en ces divers tuyaux,
Les preſſe de ſa levre, &, des ſons qu'il en tire,
Naiſſent les doux accens que la flûte ſoupire.

Vous ſentez la différence de ces deux verſions. Dans la premiere vous voyez un écolier qui lutte malheureuſement contre ſon original & qui l'affoiblit toujours lorſqu'il s'en écarte. Dans la ſeconde, vous remarquez un verſificateur plus exercé qui poſſede ſon texte & ne s'en éloigne que pour l'embellir. Un exemple rendra ce jugement ſenſible. M. de St. Ange dit en vers foibles & traînans.

Cédez aux vœux d'un dieu qui s'engage pour vous
A joindre au nom d'amant le nom ſacré d'époux,
Syrinx du Dieu des bois évitant la pourſuite
Vers les bords du Ladon précipite ſa fuite.

Voyez maintenant avec quelle préciſion &

quelle rapidité M. Le Mierre a enrichi ſur ſon modele.

Je ſuis dieu, je vous aime & le ciel m'eſt témoin....
A peine a-t-il parlé, la Nymphe eſt déjà loin.

Ne trouvez-vous pas que cette ſuſpenſion fait un effet admirable. Eh bien, M. Le Mierre eſt au nombre de ces verſificateurs qui ont un mérite réel, & que la tourbe philoſophique daigne à peine appercevoir.

M. de Voltaire voulut entendre un chant de la traduction de la Pharſale en vers par M. de la Harpe. Ce dernier ne ſe fit pas beaucoup prier. Il y avoit chez M. de Voltaire pluſieurs perſonnes de la cour, l'auteur de la Henriade ne fut pas exceſſivement content des vers du traducteur de la Pharſale. Il avoit alors une hémorragie ; il cracha du ſang : Meſſieurs, dit-il, vous devriez bien demander pour moi la croix de St. Louis. On crut qu'il extravaguoit ; on le fit repéter. *Eh oui*, dit-il, *la croix de St. Louis, pour ce pauvre Voltaire qui perd ſon ſang & qui ſoutient avec tant de courage cette cruelle bataille de Pharſale.*

Les Bouffons italiens trouvent ici des partiſans, mais encore plus d'antagoniſtes. Le neveu du célebre Rameau, ſurnommé Rameau le fou, vient de faire courir ce couplet aſſez plaiſant ſur l'air : *Nous nous marierons dimanche.*

Les Bouffons lundi,
Les Bouffons jeudi,
Auront une fin prochaine.

Excepté le
Fameux coin de
La Reine,
Tout l'opéra
Leur donnera
Pour peine,
D'aller avant peu
Etablir leur jeu
Près de la Samaritaine.

Apothéoſe de M. de Voltaire, par un Abbé qui n'auroit pas refuſé de l'enterrer.

Un Miniſtre du ciel oſe punir Voltaire
D'avoir dans ſes écrits trop éclairé la terre.
Dès talens, des beaux-arts cet ennemi ſacré,
Beaumont n'eſt à nos yeux qu'un Zoïle mitré.
Des réputations, toi qui te fais l'arbitre,
Ses ouvrages, Beaumont, valent mieux que ta mitre;
Tu mourras tout entier, mais ſes écrits vivront,
Chez nos derniers neveux ſes vers te ſiffleront.
Quand Beaumont fait gronder ſon tonnerre futile,
Il venge ſon orgueil, & non pas l'Evangile.
Courage, Auguſte chef des pédans à rabats,
Il falloit bien damner l'eſprit que tu n'as pas.
De Terray, vil objet des vengeances céleſtes,
Terſac peut recueillir les mépriſables reſtes.
L'Egliſe lui rendit un culte ſolemnel,
Et le crime repoſe à l'ombre de l'autel.
Trop imprudent Curé, rougis de ta mépriſe,
Cet accueil ſcandaleux avilit ton Egliſe.
Aveugle dans tes dons, comme dans tes refus,
Tu proſcris Apollon pour careſſer Plutus.
Aux honneurs du tombeau ſi Terray put prétendre,
Falloit-il de Voltaire en exclure la cendre?

Paſteur, par un ſot peuple, hélas! trop révéré,
Tu n'es, jaloux Terſac, qu'un Fréron tonſuré.
Tandis que de Terrai l'on pardonne les crimes,
L'agréable Voltaire eſt damné pour ſes rimes.
O vous, qui ſur l'hiſtoire accuſez ſes eſſais,
Depuis quand des erreurs ſont-elles des forfaits?
On veut flétrir Voltaire & ce dieu du génie,
Eſt traité par les ſots avec ignominie.
Déjà nous le voyons au rang des immortels,
Et privé d'un tombeau Voltaire a des autels.
Triſtes pédans, s'il eſt une terre profane,
Ah! ſans doute c'eſt celle où la ſottiſe damne
Les graces, le ſavoir, l'eſprit & la beauté,
Et ne ſait pardonner qu'à l'imbécillité.
Auguſte repoſoir des cendres de Voltaire,
Jardin trop fortuné, l'Europe te révere.
Beaumont, Terſac, je veux qu'on me damne à ce prix,
Et cet enfer brillant vaut bien le Paradis.

De Verſailles, le 29 Juin 1779.

L'Abbé de Vermont qui avoit été exilé à ſon abbaye, a été diſpenſé de s'y rendre, pourvu qu'il ſe tînt à Paris ſans paroître à la Cour. Comme l'on ſait l'intérêt que la Reine prend à ſon lecteur, on s'eſt permis différentes conjectures ſur ſa diſgrace : mais voici ce qui paroît le plus probable : l'abbé eſt une créature du Duc de Choiſeul qui a eu l'adreſſe de le faire placer à la Cour en vue de ſe procurer un homme de confiance auprès de la Reine. Lorſque l'Empereur eſt venu ici, l'abbé lui a été préſenté comme un homme d'eſprit & plein de zele pour ſa ſœur. Ce Prince a fort

goûté le lecteur, & depuis ce moment l'abbé eſt devenu l'agent ou le correſpondant entre Vienne & Verſailles. Les lettres de l'Impératrice mere & de l'Empereur pour la Reine lui ont été adreſſées, & les réponſes de la Reine ont été écrites ou ont paſſé par lui. Le Duc d'Aiguillon & la cabale qui le protege, n'ont vu qu'avec peine la liaiſon que par le moyen de l'abbé, le Duc de Choiſeul entretenoit, quoiqu'abſent de la Cour, avec la Reine & la Cour impériale. N'ayant que trop bien remarqué que la groſſeſſe de la Reine avoit encore raffermi l'amour & multiplié les complaiſances de ſon époux, & craignant que cette Princeſſe ne profitât de ces circonſtances pour faire rentrer le Duc de Choiſeul au miniſtere, ils ſe ſont réſolus de tenter juſqu'aux moyens extrêmes, pour parer un coup qui pulveriſeroit à jamais le Duc d'Aiguillon. En conſéquence ils ſont parvenus à intercepter deux lettres écrites par l'abbé à l'Impératrice Reine, & avec toute l'apparence du zele & de la chaleur, l'un d'eux a porté ces lettres à M. de Maurepas, lequel dans la crainte, lui a conſeillé d'aller directement les remettre au Roi. Le Mentor & les affidés ſont intervenus; on s'eſt beaucoup récrié ſur le danger d'une telle correſpondance, par laquelle tous les ſecrets du Conſeil & du miniſtere pourroient être pénétrés, & M. Amelot, Miniſtre ayant le département de la Cour, a été entraîné. La Surintendante n'a pas fait grande difficulté de ſe charger de l'ordre verbal du Roi pour l'abbé, parce que cette Princeſſe avoit déjà

une grippe contre lui, depuis qu'il s'étoit permis de remettre directement à la Reine des mémoires qui, ſuivant l'uſage, auroient dû paſſer par les mains de la Surintendante. L'abbé furieux lui dit qu'il ne quitteroit point la Cour & y ajouta quelques perſonnalités aſſez vives; Madame de Lamballe s'échauffa & dit que la Reine pouvoit opter, mais que ſi l'abbé reſtoit auprès de Sa Majeſté, elle donneroit la démiſſion de ſa charge. C'eſt ce qui détermina la Reine à conſeiller à l'abbé de s'en aller. A peine fut-il à Paris que M. Amelot lui fit porter une lettre de cachet qui lui ordonnoit de ſe rendre à ſon abbaye, mais dès le lendemain on lui fit ſavoir qu'il pouvoit reſter à Paris. Ce même lendemain il reçut des lettres de Vienne qu'il a d'abord envoyées à la Reine. C'eſt le frere de cet abbé que la Reine a choiſi il y a quelque temps pour ſon accoucheur.

Le courier qui avoit été dépêché à Breſt au reçu de la nouvelle du combat entre la *Belle-Poule* & la frégate angloiſe, eſt revenu, il avoit porté l'ordre de faire ſortir l'eſcadre pour ſe tenir en face de l'eſcadre angloiſe.

On a cru preſque généralement ici que l'acte offenſif très-caractériſé contre la frégate la *Belle-Poule*, à la ſuite de la capture d'un grand nombre de navires françois n'avoit plus permis à notre Gouvernement de garder ſa modération. Cependant le courier envoyé dans le premier moment à Londres, a eu pour objet de demander au Roi ſi ſon intention avoit été de commencer la guerre, ou ſi le Capitaine de la frégate avoit outrepaſſé ſes ordres.

Quoi qu'il en ſoit, M. de Sartine a écrit à tous les Commiſſaires ordonnateurs de la Marine dans les ports de l'océan, de délivrer des lettres de marque à tous les négocians qui voudroient armer en courſe à leurs riſques, périls & fortune; de leur ouvrir les arſenaux, pour y prendre des canons de douze & de ſeize livres de balle aux prix comptans & même à crédit, ſous condition de les payer ou de les rendre à la fin de la campagne: cette faveur du gouvernement refuſée durant la derniere guerre, va couvrir la mer de Corſaires qui ne tarderont pas à faire diſparoître ceux des iſles de Guerſey & Guerneſey qui ont juſqu'ici infeſté nos côtes. L'argent abonde de toutes parts pour ces armemens, les grands & les petits y prennent des actions.

Le Duc de Bragance a reçu par un Courier de Lisbonne l'invitation la plus affectueuſe de la Reine & de ſon Epoux de revenir à la Cour pour y retrouver tous les honneurs & les avantages dont il a été privé pendant vingt ans. Ce Prince a voyagé par-tout & a mérité l'eſtime générale.

De Verſailles, le 2 Juillet 1778.

LA réponſe du Roi d'Angleterre eſt venue, & comme elle tenoit encore du ton haut & fier dont on avoit cru la Cour de Londres corrigée, il s'eſt tenu à Choiſy hier un Conſeil extraordinaire, à l'iſſue duquel il a été expédié différens Couriers & entr'autres un à Breſt, portant l'ordre à notre formidable eſcadre d'ap-

pareiller & d'attaquer tout ce qu'elle rencontreroit. On ne ſauroit exprimer l'ardeur & le deſir d'en venir aux mains, qui animent tous les officiers & les ſoldats; ils brûlent de tirer une vengeance éclatante. On a en même temps fait paſſer par deux paquebots de nouveaux ordres au Comte d'Eſtaing.

Malgré cet excès d'humeur, il ſe trouve encore ici des gens qui parient que nous ne ferons point la guerre, que les deux Monarques s'entendent encore, & ils ſe fondent ſur ce que M. de Maurepas a témoigné beaucoup d'humeur de l'affaire de *la Belle-Poule*, qu'il l'a taxée d'étourderie de la part du Commandant, & qu'enfin ce Mentor veut conſerver la paix à tel prix que ce ſoit.

Je vous entretiens rarement de M. Franklin, parce que les Gazettes vous en parlent aſſez ſouvent; je vous dirai pourtant que nos Pariſiens ne ſont pas plus ſages à ſon égard qu'ils ne l'ont été à celui de Voltaire, dont ils ne parlent plus depuis le lendemain de ſa mort. M. Franklin eſt couru, ſuivi, admiré, adoré par-tout où il ſe montre, avec une fureur, un fanatiſme capable de le flatter & de lui faire honneur; mais qui démontre en même temps que jamais nous ne ſerons raiſonnables & que les vertus & les heureuſes qualités de notre nation ſeront toujours balancées par une légéreté, une inconſéquence & un enthouſiaſme trop exceſſifs pour être durable.

De Verſailles, le 5 Juillet 1778.

Le Roi a lu tout haut trois lettres qu'ont écrites à M. de Sartine les trois Commandans de l'eſcadre de Breſt, après avoir reçu l'ordre de mettre à la voile; c'eſt-à-dire, une de M. d'Orvilliers, Vice-Amiral, commandant en Chef, une de M. Duchaffaud, commandant la ſeconde diviſion, & une de M. de la Motte-Piquet, commandant la troiſieme conjointement avec M. le Duc de Chartres, lequel a a écrit auſſi, mais directement au Roi, ainſi qu'à Madame la Ducheſſe. La lettre de M. Duchaffaud étoit écrite du ſtyle d'un marin tout pur, c'eſt-à-dire franc, mais libre & même groſſier. Entr'autres phraſes il y avoit celle-ci: *Nous leur f..... le tour, ou le diable s'en mêlera.* M. de Sartine, à cauſe de cela, héſitoit de donner cette lettre au Roi, mais S. M. l'a exigé & a dit : *Le ton ne fait rien à la choſe, c'eſt un brave Officier.*

Lors de la fête donnée à Breſt par le Duc de Chartres aux Officiers de la *Belle-Poule*, Meſdames de la Porte, d'Aubeterre, & de Mauregard ont donné à chacun d'eux un baiſer, une cocarde & un nœud d'épée. Le baiſer de Madame de la Porte, épouſe de l'Intendant, avoit fait tant d'impreſſion ſur les ſens d'un de ces Officiers, qu'ayant ſu que cette Dame avoit paſſé dans un boudoir & qu'elle s'y trouvoit ſeule, il eut l'audace de s'y introduire, de fermer la porte à clef; il l'avoit ſaiſie pour la jetter ſur un lit de repos, lorſ-

que les cris qu'elle pouſſa appellérent ſon mari qui accourut & enfonça la porte. L'Officier s'échappa l'épée à la main & ſortit apparemment de la ville ſur le champ, car, quelques recherches qu'on ait faites, il n'a pu être arrêté.

De Paris, le 7 Juillet 1778.

ENFIN, après une aſſez longue éclipſe, le *Mercure*, cet aſtre des Journaux, vient de reparoître ſur notre horizon. C'eſt ſur les débris du *Journal François*, du *Journal des Dames*, & de celui *de Littérature & de Politique*, que ſous une nouvelle forme s'éleve ce petit Parnaſſe des poëtes provinciaux. On n'a rien épargné pour lui procurer un éclat plus brillant & plus durable. Si l'on en croit l'avertiſſement, ce ſont les écrivains les plus diſtingués qui doivent y coopérer, ce ſont les d'Alembert, les Marmontel, les Dorat, les Imbert, les Berquin, les Condorcet, les Suard, les la Harpe, &c. &c. &c. qui vont réunir leurs efforts pour en faire le journal de la nation. Mais, après tant de promeſſes, ſi vous voulez ſavoir à quoi vous en tenir, jettez les yeux ſur le premier volume qu'on vient de publier, & vous conviendrez avec moi ou plutôt avec Horace,

Parturient montes : naſcetur, &c.

Les 2me. & 3me. volumes des *Annales poétiques* préviennent de plus en plus le public

en faveur de cette intéreſſante compilation. Ce recueil manquoit à notre littérature, il eſt diſtingué de tous ceux qui ont paru juſqu'ici, par des recherches très-pénibles, & un choix fort heureux de matériaux de la part des éditeurs. Le poëte qui figure avec plus d'avantages dans le ſecond volume, celui dont le portrait très-bien gravé par M. Gaucher, orne le frontiſpice, c'eſt Clément Marot. Son article eſt très-étendu; on eſt curieux de voir les ouvrages d'un homme dont la naïveté dans le langage n'étoit preſque point connue avant lui, & qui n'a reparu que dans notre inimitable la Fontaine.

S'il faut en croire la vie aſſez curieuſe que les éditeurs donnent de ce poëte célebre, Marot étoit auſſi brave guerrier que tendre amant & bon poëte; il fut bleſſé à la bataille de Pavie & y fut fait priſonnier, ainſi que François I qu'il accompagnoit. Il aima les plus célebres femmes de la Cour & il en fut aimé : mais il ne fut point heureux dans ſes amours. La premiere de ſes conquêtes fut la fameuſe Diane de Poitiers, ſi renommée par ſa beauté. Mais l'ambition exclut Marot du cœur de Diane, elle quitta le poëte pour Henri II alors Dauphin, & l'on ſait aſſez avec quelle conſtance & quelle ardeur ce commerce ſe ſoutint. Marot ſe plaignit aſſez indiſcrétement de l'inconſtance de Diane, qui depuis ce moment fut la plus cruelle ennemie du poëte. Elle eut même la cruauté de l'accuſer d'héréſie, accuſation très-grave alors, & il fut empriſonné. François I, ſon protec-

teur, étoit lui-même priſonnier en Eſpagne, & le poëte fut quelque temps dans les priſons. Après cette cruelle aventure, Marot devint amoureux de Marguerite Ducheſſe d'Alençon, & enſuite Reine de Navarre. Il étoit ſon valet de chambre. Les confidences qu'elle lui fit ſans doute ſur les mauvais procédés du Roi Henri d'Albret, Roi de Navarre ſon ſecond époux, avoient établi entre cette Princeſſe & Marot une douce familiarité. Il eut occaſion de danſer un jour avec elle; il s'en acquitta avec beaucoup de graces & la Princeſſe n'y fut pas inſenſible. Le bal a des privileges dont Marot ne manqua pas de profiter. Il fut galant & il s'apperçut que ſes ſoins ne déplaiſoient point. Il alla juſqu'à la tendreſſe. La Princeſſe y répondit. Dès ce jour, Marot s'accoutuma à parler d'amour & Marguerite s'accoutuma à l'entendre. Cette intrigue, plus extraordinaire encore que la premiere, ſans être plus heureuſe, n'eut pourtant pas des ſuites ſi dangereuſes. Cependant, le commerce de galanterie qui étoit entre le poëte & la Princeſſe, joint à quelque rendez-vous qu'ils ſe donnerent, firent murmurer la Cour de François I. Ce Monarque lui-même craignit que le Roi de Navarre n'en prît de l'ombrage & s'en crut autoriſé à tyranniſer encore plus la Princeſſe Marguerite. Les ennemis que Marot s'étoit attirés par ſes talens & par les faveurs du Roi, divulguerent cette liaiſon & même ils ne manquerent pas de l'empoiſonner. Enfin on défendit à Marot de voir Marguerite, qui de ſon côté, pour diſſiper tous ces

bruits, pria Marot de ne plus faire de vers pour elle. Il fut contraint de s'éloigner de la Cour. Les circonſtances réunirent encore les deux amans. Mais Marot ayant traduit les Pſeaumes, la Sorbonne trouva mauvais que des mains profanes n'euſſent pas reſpecté ce monument ſacré. Diane qui ne perdoit pas de vue ſa vengeance, l'accuſa encore d'héréſie & révéla quelques confidences qu'il lui avoit faites. On fit une deſcente chez lui, on ſaiſit ſes papiers, on y trouva des livres défendus. On voulut lui faire ſon procès, & pour ſe ſouſtraire à cette perſécution, il ſe retira à Geneve où il mourut âgé de cinquante-neuf ans.

On vient d'imprimer des ſermons de M. de Surian Evêque de Vence, prêchés anciennement devant Louis XV. En les parcourant, j'y ai trouvé différens morceaux qui m'ont fait grand plaiſir; en voici un *ſur le mépris des grandeurs humaines*, dont je crois que vous me ſaurez gré. L'Orateur s'adreſſe aux Grands & leur demande par où ils ſe trouvent heureux.

» Eſt-ce, leur dit-il, par ces richeſſes immenſes que vous avez acquiſes? mais vous êtes forcés de nous répondre qu'elles ne vous ont ont pas donné la félicité, parce qu'elles ne vous ont pas ôté la cupidité; que ce bien eſt hors de vous & tout détaché de votre ame, mais que le dedans, c'eſt-à-dire vous-mêmes, eſt encore pauvre & indigent; que les beſoins de votre cœur excedent votre abondance; qu'il y a, ce ſemble, un malheur

inſéparable des richeſſes, qui fait qu'elles étendent le vuide qu'elles promettent de remplir, qu'elles multiplient le crime, ſans aſſouvir la paſſion, & qu'au-lieu de nourrir le cœur, elles l'affament davantage..... Eſt-ce par les voluptés & les délices de la vie? mais combien de fois avons-nous arraché de votre bouche cet avis ſincere, que le remede des plaiſirs, c'eſt les plaiſirs mêmes; que leur uſage en inſpire le dégoût; qu'ils laiſſent dans l'ame un poids d'amertume qui l'accable, qu'on n'en goûte guere que l'eſpérance, &c..... Eſt-ce enfin par la facilité où votre condition vous ſemble mettre de ſatisfaire à votre gré tous vos penchans? mais votre ame en eſt-elle au fond plus heureuſe? je le veux, dans l'élévation où Dieu vous a fait naître, vous trouvez la pompe de la grandeur, la magnificence des palais, la ſomptuoſité des habits, la délicateſſe des repas, le charme des ſpectacles, & par-deſſus cela des chagrins, des inquiétudes, des remords, un vuide immenſe qui vous dévore; lorſque le monde vous croit heureux, vous n'êtes pas tranquilles; votre bonheur n'eſt que dans la ſurface; vous cachez ſous un faux dehors de félicité une ame au fond miſérable; vous êtes comme cet arbre de l'Ecriture qu'un feuillage encore frais couvroit au-dehors, mais dont un ver ſecret rongeoit le cœur & dévoroit toute la ſubſtance; vous avez beau vous donner des divertiſſemens & des réjouiſſances: vous n'en avez jamais que de trompeuſes; vous vous dégoûtez de vos paſſions

par

par vos paſſions elles-mêmes ; plus votre condition vous offre de bonne heure l'uſage des plaiſirs, & plutôt vous en avez la ſatiété & la laſſitude : heureux plutôt que nous, vous ceſſez plutôt de l'être. Vos plaiſirs une fois épuiſés, vous êtes livrés à l'ennui, la grande plaie des Grands & néanmoins la deſtinée la plus douce qu'ils puiſſent attendre ; votre propre félicité vous eſt à charge ; tout ce qui a pour vous un caractere de nouveauté peut vous plaire quelque temps, à peu près comme le changement de ſituation plaît à un malade ; il ſe trouve mieux, parce qu'il n'eſt plus comme il étoit, mais cette conſolation n'eſt pas longue & la douleur la ſuit de près ; dès que votre inquiétude a eſſayé de toutes les places, qu'elle a uſé toutes ſes reſſources, il ne vous reſte plus rien pour être heureux ; dans cet état même de dégoût, vous qui êtes ſi difficiles à réjouir ; vous qui ne ſentez plus aucun plaiſir, vous êtes plus ſenſibles à la peine ; la moindre contrainte vous accable, le moindre plaiſir dérangé vous déſeſpere ; vous vous faites des chagrins de ce qui feroit des momens de félicité pour le peuple. Alors le crime même vous apportant de la honte ne vous cauſe aucune joie ; & en un mot, tous les objets enſemble, loin de donner à votre cœur le raſſaſiement, rendent ſa faim plus cruelle, &c. »

Vous connoiſſez les François, & ſur-tout les Pariſiens, ainſi vous ne vous étonnerez point, quand je vous dirai qu'il y a déjà long-temps qu'on ne parle plus ici de Vol-

taire, ſi ce n'eſt dans quelques aſſez mauvais vers ; la guerre entre les dévots & les philoſophes n'eſt cependant pas terminée ; mais elle eſt obſcure & ſourde. Quoi qu'il en ſoit, Madame Denis ſe trouve héritiere d'environ cent mille livres de rentes, outre un mobilier immenſe, & M. de Villette encore propriétaire du cœur du défunt. On m'aſſure qu'en dépit de la cabale à ſoutane, le Roi a ordonné qu'il ſeroit fait un ſervice à Paris ſuivant l'uſage, pour le repos de l'ame de Voltaire ; & que M. l'abbé Mignot s'eſt pourvu au Grand-Conſeil contre l'Evêque de Troyes, pour faire lever l'interdiction de l'Egliſe où ſon oncle a été inhumé.

Mais une nouvelle qui vous fera preſqu'autant de ſenſation que celle de la mort de Voltaire, c'eſt celle que Jean-Jacques Rouſſeau eſt mort au château d'Ermenonville, à douze lieues d'ici. A neuf heures du matin il a été frappé d'apoplexie ; & trois heures après il étoit déjà mort. Depuis long-temps il étoit très-incommodé de la gravelle & d'une rétention d'urine. M. le Marquis de Girardin, ſeigneur du lieu, lui avoit donné depuis quelque temps une petite maiſon attenante à ſon château pour calmer les inquiétudes dont étoit tourmenté ce Philoſophe, depuis le vol du manuſcrit qui lui avoit été fait par ſa femme, ci-devant ſa ſervante, portée à cette affreuſe perfidie par une ſomme de mille louis que lui a payée un certain libraire. Je n'ai pu encore me procurer même la lecture des Mémoires de ce cynique Moderne, tant la Po-

lice en a ſurveillé le débit ; je ſais que des perſonnages de conſidération y ſont maltraités, & entr'autres Madame la Maréchale de Luxembourg, qui pourtant a eu beaucoup de bontés pour l'auteur, il y a quelques années, lorſqu'il s'étoit retiré à Montmorency.

M. de Girardin a fait embaumer le corps de Rouſſeau & l'a fait inhumer dans une petite Iſle dite *des Peupliers*, au milieu d'un étang. Le corps a été mis dans une tombe décorée & élevée à dix pieds de terre.

On raconte qu'une de nos Nymphes d'opéra, renommée par ſes bons mots, a dit à un ſouper, qu'elle regardoit l'Amérique ſeptentrionale comme *une catin que la France s'étoit chargée d'entretenir, & qui finiroit par ſe laiſſer greluchoner par l'Angleterre.* M. Francklin fut honoré du caducée de Mercure. C'eſt ainſi que chacun voit les choſes par le priſme dont il ſe ſert habituellement.

Les Comédiens Italiens donnent un nouvel opéra comique intitulé *le jugement de Midas*, muſique de Gretry, paroles de M. d'Hele. Cette nouveauté a le plus grand ſuccès & le mérite.

A MM. d'Hele et Gretry.

Hommage aux deux Auteurs charmans,
Qui par une heureuſe harmonie,
Ont uni leurs rares talens,
Et font triompher le génie
Du mauvais goût de l'ancien temps.
De l'excellent comique, oui, d'Hele ;

Tu viens nous donner le tableau,
Malgré l'arrêt & le faux zele
De plus d'un lourd Midas nouveau,
Qui ſe propoſoit pour modele.
Et toi, Gretry, des paſſions
Interprête & chantre fidele,
Que tu ſais bien ſaiſir les tons
De cette langue univerſelle,
Dont tu charmes les nations
Attentives à tous les ſons
Qu'enfante ta Lyre immortelle !

De Paris, le 12 Juillet 1778.

Ne vous ſouvient-il pas, Monſieur, que je vous ai prédit que le *fameux critique* ne manqueroit pas, quelque jour, de dire du mal du Papa grand homme? eh bien, je ne me ſuis trompé que ſur le temps, je ne croyois pas qu'à peine il auroit les yeux fermés, celui qui l'appelloit ſon pere, ſon maître, ſon ami, &c. placeroit dans le nouveau *Mercure*, une critique très-amere de la tragédie de *Zulime*. Liſez cette lettre.

Lettre de M. le Marquis de Villevieille à M. Pankouke, inſérée dans le Journal de Paris.

» Tous ceux qui s'intéreſſent, Monſieur, à la mémoire de l'homme illuſtre que la France vient de perdre, ont vu avec peine que le premier N°. de votre *Mercure* où ſon nom ait été prononcé, contint une critique dure & amere de l'une de ſes tragédies. A l'âge de ſeptante ans, M. de Voltaire s'eſt permis de

critiquer Corneille & Racine; cinquante ans de gloire & vingt chef-d'œuvres lui en donnoient le droit. Votre rédacteur eſt ſans doute plus jeune, qu'il jouiſſe des agrémens de ſon âge, & que pour juger M. de Voltaire, il attende qu'il ait approché d'*Alzire* ou de *Mahomet*. J'aimois M. de Voltaire, je pleure encore ſa mort; s'il a eu des défauts, je les ai oubliés, & la douleur de ſa perte ne me permet pas de m'appercevoir ſi ſes ouvrages ont des imperfections. »

» Votre rédacteur, Monſieur, n'a pas ſans doute les mêmes raiſons de regretter ce grand homme; il n'a pas été reçu avec la même bonté dans le château de Ferney, il n'y a point paſſé des années entieres; M. de Voltaire lui eſt indifférent, & il ne doit rien à ſa mémoire : mais du moins perſonne n'eſt diſpenſé d'être juſte, & votre rédacteur ne l'a point été. »

» *Les défauts de* Bajazet *ont engagé Voltaire vers* 1740, *à traiter dans* Zulime *un ſujet à-peu-près ſemblable; jamais tentative n'a été plus malheureuſe.* Cela n'eſt point exact; j'ai oui dire que le *Guſtave* qu'un jeune homme a voulu ſubſtituer au *Guſtave* de Piron, avoit été plus mal reçu que *Zulime*; que *Pharamond*, *Timoléon*, avoient eu moins de ſuccès que *Zulime*. Il y a donc eu des tentatives plus malheureuſes ? »

» *Il y a dans le rôle de Zulime quelques traits de paſſion; mais d'ailleurs la piece manque à la fois par l'intrigue qui eſt froide & embrouillée, & par le ſtyle qui n'eſt pas celui de Voltaire.* »

» Il y a plus que *quelques traits de paſſion* dans le rôle de Zulime ; le rôle eſt toujours paſſionné ſans jamais ceſſer d'être noble & tendre. Si dans l'emportement de la paſſion, Zulime ſe porte à des actions dont elle éprouve des remords, jamais il ne lui échappe un mot dont elle ait à rougir. Ce n'eſt point une eſclave lâche & cruelle comme Roxane, également prête à détrôner ſon bienfaiteur, ou à faire étrangler ſon amant. Elle ne calomnie point comme Phedre, elle n'abuſe point, comme Hermione, du pouvoir qu'elle a ſur un de ſes amans pour l'engager à maſſacrer l'autre au pied des autels. Racine a peint les emportemens de l'amour dans des ames corrompues ; ne blâmons point M. de Voltaire d'avoir voulu les peindre dans une ame vertueuſe. »

» *L'intrigue de Zulime eſt froide & embrouillée.* Je prie le rédacteur de vouloir bien m'expliquer ce que c'eſt qu'une intrigue froide, & de me dire enſuite comment il peut ſe faire qu'il trouve l'intrigue de Zulime embrouillée, & que je la ſuive ſans peine, moi qui ſuis bien loin d'avoir aſſez d'eſprit pour juger M. de Voltaire ? *Le ſtyle de Zulime n'eſt pas celui de Voltaire.* J'avois cru juſqu'ici retrouver dans Zulime le ſtyle de M. de Voltaire, mais je m'en rapporte au rédacteur lui-même, qu'il reliſe Zulime, & qu'il me diſe ſi dans le cas où il ne ſauroit pas que cette piece fût de M. de Voltaire, il ne trouveroit point que malgré les incorrections, les négligences que l'auteur y a laiſſées, le ſtyle de Zulime a plus de reſſemblance avec le ſtyle d'Alzire ou d'A-

delaïde, qu'avec le ſtyle de Warwick, par exemple : »

» *Quelle diſtance de Zulime à Roxane & au Viſir Acomat !* Je ne vois pas trop pourquoi le rédacteur voudroit que la Princeſſe Zulime eût quelque reſſemblance avec le Viſir Acomat. M. de Voltaire a auſſi comparé la tragédie de *Zulime* à celle de *Bajazet.* »

» Malheureuſement la piece paroît avoir » quelque reſſemblance avec Bajazet, & pour » comble de malheur elle n'a point d'Aco- » mat : mais auſſi cet Acomat me paroît l'ef- » fort de l'eſprit humain, je ne vois rien dans » l'antiquité ni chez les modernes qui ſoit de » ce caractere, & la beauté de la diction le » releve encore : pas un ſeul vers dur ou » foible, pas un mot qui ne ſoit le mot pro- » pre : jamais de ſublime hors d'œuvre qui » ceſſe alors d'être ſublime, jamais de diſſer- » tation étrangere au ſujet, toutes les con- » venances parfaitement obſervées ; enfin ce » rôle me paroît d'autant plus admirable qu'il » ſe trouve dans la ſeule tragédie où l'on » pouvoit l'introduire, & qu'il auroit été dé- » placé par-tout ailleurs. (*Préface de Zulime.*) »

Voilà comme un grand cœur ſait penſer d'un grand homme.

Volt. Diſcours ſur l'Envie.

» Je deſire bien ſincérement que les articles de votre rédacteur méritent quelque jour qu'on en diſe autant de lui. »

» Mais pourquoi *Zulime* a-t-elle eu peu de ſuccès ? »

« *Le rôle de Ramire eſt très-foible, & la médiocrité de ce rôle ſe répand ſur tout l'ouvrage ;* » qui a porté ce jugement rigoureux, mais juſte ? le ſeul homme qui eut le droit de juger l'auteur de Zulime avec ſévérité ; M. de Voltaire lui-même ; il eſt fâcheux pour le rédacteur d'avoir trouvé de ſi mauvaiſes raiſons pour condamner Zulime après que M. de Voltaire en avoit ſi bien vu les défauts & les avoit ſi noblement avoués. »

« *C'eſt une terrible entrepriſe de refaire une pièce de Racine quand même Racine n'a pas très-bien fait.* »

M. de Voltaire eſt-il donc ſi au-deſſous de Racine ? Ne peut-on pas mettre *Mahomet* à côté d'*Athalie*, *Alzire* à côté d'*Iphigénie* ; *Mérope* ne peut-elle pas ſe ſoutenir à côté d'*Andromaque* ? »

« *Tancrède*, *Zaïre*, *Adelaïde*, ces chefs-d'œuvres de pathétique & de paſſion, *Brutus* et *Alzire* de leur, *Semiramis* ſauvée, *l'Orphelin de la Chine*, ces chef-d'œuvres de grandeur & de raiſon n'auroient-ils pas été avoués par Racine ? en y obſervant des négligences qu'il eut corrigées, n'y eût-il pas admiré une foule de traits qu'il eût voulu avoir trouvés ? »

« M. de Voltaire eſt dans la poſition la plus fâcheuſe pour être juge ; mort, il n'eſt plus à craindre, & il eſt trop près de nous pour qu'on ne le juge pas avec autant de ſévérité que s'il vivoit encore ; mais je n'ai garde de me plaindre du rédacteur. Je lui demande ſeulement pourquoi lui, qui parle de Zulime

parce que les comédiens ont joué Bajazet, ne parle pas de Tancrede puiſqu'ils ont auſſi joué Tancrede. Il étoit plus naturel, ce me ſemble, de louer Tancrede à propos de Tancrede, que de cenſurer Zulime à propos de Bajazet. Mais je le répete, n'ayant jamais loué M. de Voltaire pendant ſa vie, n'ayant point fait profeſſion d'être ſon admirateur & ſon ami, le rédacteur ne lui devoit aucun ménagement. Il s'eſt trompé par une exceſſive délicateſſe de goût, cela eſt très-pardonnable, auſſi n'ai-je garde de le blâmer, je lui ſouhaite ſeulement, ſi jamais il fait une tragédie, de trouver un cinquieme acte qui approche du cinquieme acte de Zulime; mais comment, vous, Monſieur, que M. de Voltaire aimoit, comment M. de la Harpe qui s'honoroit d'être ſon diſciple, avez-vous laiſſé paſſer cet article. Vous avez cru tous deux ſans doute donner une marque d'impartialité. Il eût mieux valu, ſelon moi, en donner une de reſpect pour le génie. Cette injuſtice envers les grands hommes, quand on a ceſſé d'en eſpérer & d'en craindre, eſt de tous les pays. Pope, que la Dunciade avoit rendu ſi redoutable, l'a éprouvé. A peine eut-il fermé les yeux, que ſes admirateurs remplirent l'Angleterre de critiques faites uniquement, diſoient-ils, par amour de la juſtice, de la vérité & du bon goût. Milord Cheſterfield rapporte dans ſes lettres une anecdote aſſez plaiſante à ce ſujet. Environ cinq ſemaines après la mort de Pope, dit-il, je rencontrai dans Peters-Street un jeune poëte que j'avois vu chez Pope; il por-

toit un manuſcrit ſous le bras : qu'avez-vous là, lui dis-je, — Milord, c'eſt une critique de quelques ouvrages de Pope que je vais donner dans le London-Magazine. — Comment! je vous croyois de ſes amis, ne vous ai-je pas vu lui baiſer la main & l'appeller votre pere? — Cela eſt vrai, Milord, je le voyois beaucoup, je le louois encore davantage, mais il ne m'a rien laiſſé par ſon teſtament, & je me paie de mon legs en vendant aux Journaux des remarques critiques ſur ſes œuvres. — Vous paſſerez pour un ingrat. — Point du tout. Pope m'a rendu des ſervices à la vérité, & même il m'a loué, mais il a laiſſé entrevoir qu'il ne me croyoit pas un grand poëte : ce ſont-là de ces injures qu'on ne pardonne point & qui diſpenſent de toute reconnoiſſance; d'ailleurs, Milord, la vérité, la juſtice doivent paſſer avant tout. — Cela eſt vrai au banc du Roi; dans le Parlement; dans les diſcuſſions qui intéreſſent le bonheur des hommes; c'eſt ſans doute alors un devoir de dire la vérité. Mais dans le *London-Magazine*, dans l'art important de ranger des mots ſur des lignes égales & paralleles.... je crois qu'il vaut mieux manquer au devoir d'éclairer le genre-humain ſur le bon goût, que de bleſſer ceux de la reconnoiſſance & de l'amitié. Le poëte me quitta, & il y eut un paragraphe contre moi dans le premier Journal qu'il imprima contre Pope. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 9 Juillet 1778.

Enfin, Monſieur, ce chef-d'œuvre d'éloquence ſi vanté par les ſophiſtes, ſi bien annoncé par quelques écoliers qui le ſeront toujours, cette ſublime tragédie des *Barmécides*, j'en ai vu hier la premiere repréſentation.

On avoit d'abord répandu dans le public qu'il y avoit une forte cabale contre la piece. On rapportoit même les complots les plus formels qu'on diſoit avoir vu faire. C'étoit une reſſource que l'amour-propre de l'auteur ſe ménageoit en cas de chûte ou de ſuccès. Si la piece étoit tombée, on en auroit accuſé la cabale, & le public prévenu n'auroit pas manqué de le croire. Si au contraire elle avoit réuſſi, on auroit dit qu'elle avoit ſubjugué les ſpectateurs, malgré la cabale. Mais malheureuſement pour l'amour-propre de l'auteur, jamais aſſemblée n'a été plus tranquille, plus ſilencieuſe, plus indulgente même. Cette tragédie a été écoutée juſqu'au bout avec la plus grande attention, & même, j'oſe le dire, avec la plus grande patience. Imaginez une intrigue très-froide, très-invraiſemblable, un dialogue lourd & faux, point de caractere, un ſtyle ſec, lâche & commun, quelques beaux vers, mais qui décelent plutôt le bel eſprit, l'obſervateur tranquille qui combine des mots, que l'homme ſenſible & entraîné par l'impulſion du génie; ajoutez à cela une trentaine de vers ridicules & autant de bourſouflés, voilà le jugement que vous devez porter de la piece. Si vous en voulez connoître le plan, je vais vous tranſcrire l'expoſé très-exact qu'en donne aujourd'hui le *Journal de Paris*.

» Tout le monde connoît l'hiſtoire des Califes qui ſuccéderent à la puiſſance de Mahomet. On ſait que la Dynaſtie des Abaſſides commença vers l'an 752, après avoir uſurpé l'Empire à la Maiſon des Ammiades qui avoit donné dix-neuf Califes. Le plus grand, le plus célebre des Abaſſides fut Aaron Arachid, qui régnoit du temps de Charlemagne. L'Empire d'Aaron, dont le ſiege étoit à Bagdad, s'étendoit juſqu'en Eſpagne d'un côté, & juſqu'aux Indes de l'autre. Il fit cultiver les Sciences, aima les Arts, & même, dit-on, compoſa des vers, comme en compoſoit, à-peu-près dans le même temps, Alfred en Angleterre. Des Rois Poëtes ne ſont pas rares dans les temps où il y a peu de civiliſation encore. Ce Calife eut un Miniſtre qui contribua beaucoup à la gloire de ſon regne, & très-fameux ſur-tout par ſa diſgrace; c'eſt Giafar le Barmécide, né d'une famille de tout temps célebre dans l'Orient par ſa généroſité. Peu de gens ignorent ces vers d'un Poëte Arabe ſur la diſgrace de Giafar.

Mortel, foible mortel, à qui le ſort proſpere
Fait goûter de ſes dons les charmes dangereux;
Connois quelle eſt des Rois la faveur paſſagere,
Contemple Barmécide, & tremble d'être heureux.

C'eſt dans cette diſgrace de Giafar & dans le caractere généreux que la tradition attribue à la Maiſon des Barmécides, que M. de la Harpe a puiſé le ſujet de ſa piece; voici à-peu-près quel eſt le Roman de ſa Tragédie. —

Dans les temps de ſa faveur, Giafar oſa porter ſes vœux juſqu'à la niece du Calife. L'orgueil d'Aaron en fut bleſſé. Barmécide étoit trop amoureux pour ſacrifier ſes ſentimens à l'orgueil de ſon Maître.

. . . . . *Par un nœud clandeſtin,*
A la niece d'Aaron il unit ſon deſtin.

A l'inſtant que le Calife connut ce mariage,

. . . . . *Des ordres homicides*
Livrerent au trépas quarante Barmécides.

Mais l'exécuteur de ſes ordres, Saed, qui devoit ſa fortune à Giafar, voulut lui ſauver la vie.

. . . . . *Un eſclave à peu près de ſon âge,*
Aſſez ſemblable à lui de taille & de viſage,

fut immolé à la place de Barmécide, qui s'échappa *par des ſouterreins obſcurs* & alla cacher ſes malheurs dans les déſerts de la Syrie. Saed fit plus encore, il ſauva également la vie à un enfant de Giafar, qui étoit élevé loin des murs de Bagdad. Il le tint long-temps caché dans ſa maiſon & le préſenta dans la ſuite au Calife comme un de ces enfans, que l'Arabe du déſert porte toutes les années en tribut. Amoraſſan (c'eſt le nom du fils de Giafar) ſe diſtingua bientôt, & par degrés eſt parvenu à la place que Barmécide avoit remplie avec tant d'éclat. Il y montre les mêmes talens, les mêmes vertus; mais Saed ne lui a pas fait

connoître encore le ſecret de ſa naiſſance. Ce jeune Viſir aime Sémire, jeune Princeſſe élevée dans la Cour d'Aaron, ſeul reſte de la Maiſon de Ammiades. Il a oſé la demander au Calife; mais Aaron qui craint qu'elle ne porte ſes prétentions en dot à ſon époux, défend au Viſir d'y penſer. Ce deſpote ſi jaloux de ſon pouvoir & ſi cruel pour le venger, n'eſt pourtant pas un homme ſans humanité. Depuis vingt ans il pleure la mort de Barmécide; il lui a fait élever un monument parmi les tombeaux de ſes ancêtres, & il dit lui-même

J'y deſcends tous les jours & c'eſt pour y pleurer.

Tels ſont les faits antérieurs au moment où la piece commence. Saed révele enfin à Amoraſſan le ſecret de ſa naiſſance, & lui remet une lettre écrite par ſon pere mourant dans les déſerts de la Syrie. Cette lettre finit par ces mots :

Mais il me reſte un fils, il vengera ſon pere.

Saed apprend dans la même ſcene au Viſir, que tout eſt déjà prêt pour cette vengeance; qu'il a formé, avec Sémire, une conjuration contre le pouvoir & la vie du Calife. La Princeſſe arrive elle-même, & développe encore mieux à ſon amant ſes projets, ſes moyens & ſes eſpérances. Elle lui offre ſa main & ſes droits à l'Empire. La voix de la nature & celle de l'amour engagent le jeune Viſir dans cette conjuration; il en devient le chef. Au moment même qu'elle eſt prête d'éclater, ar-

rive à Bagdad un vieillard qui demande un entretien ſecret à Amoraſſan. Ce vieillard c'eſt Barmécide, que perſonne ne reconnoît dans ces lieux remplis jadis de ſa gloire & de ſa puiſſance. — Sémire avoit écrit une lettre au Soudan de Damas qui devoit ſoutenir la conjuration. L'eſclave chargé de cette lettre, prêt à mourir dans les déſerts de la Syrie, cherche un aſyle dans la demeure de Barmécide, & preſſé de ſes remords au moment de perdre la vie, révele à ce vieillard, qu'il ne connoît point, le danger qui menace celle d'Aaron. Barmécide, qui juſqu'alors n'a reſpiré que la vengeance, conçoit dans ce moment le généreux deſſein de ſauver la vie au meurtrier de ſa famille. C'eſt-là ce qui l'amene à Bagdad. Ne pouvant pénétrer d'abord juſqu'au Calife même, il vient tout dévoiler au Viſir, & ce Viſir eſt le chef de la conjuration, & la conjuration eſt formée en partie pour venger la mort de celui même qui vient la dévoiler. Amoraſſan veut immoler d'abord ce vieillard à ſa ſûreté & à celle de ſes deſſeins ; mais auprès du trône même d'un deſpote, il n'a point appris à verſer le ſang de l'innocence ; un ſentiment confus d'ailleurs lui parle en faveur de ce vieillard. Il ſe contente de le faire veiller & de le faire remettre entre les mains de Saed, au nom duquel Barmécide a paru s'attendrir. Saed, qui reconnoît l'ami qu'il a voulu venger, veut faire abandonner à Barmécide le deſſein qui l'a conduit auprès du Calife ; mais le vieillard eſt inébranlable dans ſa généroſité. Il va ſauver Aaron, ſûr d'ob-

tenir enſuite d'Aaron la grace de ſon fils. Le Calife eſt déjà averti que l'on conſpire contre lui, lorſque Barmécide veut forcer ſon fils à renoncer à des deſſeins déjà dévoilés à demi, & qu'il va faire connoître entiérement. Cette ſcene eſt celle qu'on peut appeller, dans les ouvrages de ce genre, *la criſe tragique*. Amoraſſan défend ſon projet & Barmécide ſa généroſité. L'un & l'autre reſtent dans leurs ſentimens; le fils vole à la tête des conjurés, & le pere court aux pieds du Calife. Dans un combat qui ſe donne dans l'intervalle du quatrieme au cinquieme acte, Amoraſſan tue Amenor, le fils d'Aaron, qui étoit à la tête des troupes de ſon pere. Le Calife, par ſa préſence, arrache la victoire aux conjurés prêts à triompher. Amoraſſan & ſes complices, qui ont échappé à la mort, ſont chargés de fers. Aaron, ſi terrible dans ſes vengeances, ne ſonge plus qu'à faire couler le ſang du Viſir ſur le tombeau de ſon fils; mais le vieillard, qui lui a conſervé l'Empire, lui demande un entretien. Aaron, qui veut le récompenſer avec magnificence, refuſe de le voir dans ce moment; mais Barmécide force les gardes au moment où l'on conduit Amoraſſan aux pieds du Calife furieux. Aaron reconnoît le Miniſtre qu'il croyoit avoir immolé depuis vingt ans à ſon orgueil, apprend qu'Amoraſſan eſt fils de Barmécide, & ne peut refuſer la grace du meurtrier de ſon fils au pere généreux de ce meurtrier. Tels ſont à-peu-près tous les faits qui compoſent l'action de cette Tragédie.

Le Papa grand-homme n'avoit-il pas très-

bien jugé, en diſant comme je vous l'ai rapporté dans le temps, que cette piece étoit un Roman invraiſemblable où il y avoit quelques beaux vers déplacés. Croiriez-vous que loin de ſe rendre à un avis auſſi ſage, le fameux critique dit à quelqu'un : *Oh ! mon Dieu, comme le vieillard baiſſe ! comme il radote !* concevez-vous une vanité ſi ridicule ?

De Paris, le 16 *Juillet* 1778.

M. de la Harpe a fait cette réponſe à la lettre de M. *le Marquis de Villevieille.*

» L'indignation que m'inſpire la lettre ſignée *le Marquis Villevielle*, le choix des circonſtances où elle a été écrite, les imputations qu'elle contient, ne me laiſſent point aſſez de liberté d'eſprit pour y faire une réponſe convenable. Tout ce que je puis dire pour ceux ſur qui cette étrange diatribe auroit pu faire quelque impreſſion ; c'eſt que l'Auteur de *Zaïre* & de la *Henriade*, mort à quatre-vingt-quatre ans, après tant de chef-d'œuvres & tant de gloire, eſt pour moi ce qu'il doit être déjà pour tous les amateurs des lettres, un claſſique, un ancien; que j'ai parlé de *Zulime* comme j'aurois parlé d'*Othon*, c'eſt-à-dire, ſans croire nuire en rien ni à Corneille, ni à Voltaire; que dans ce même article que l'on interprete avec une malignité ſi réfléchie, il eſt appellé *un Maître de l'Art*, ce qu'on a eu l'attention de ſupprimer; que ſi l'on pouvoit me ſuppoſer l'intention de me contredire ſur le grand homme qui a été quinze ans l'objet de mon hom-

mage ; il faudroit me croire, non-ſeulement lâche, mais ſtupide. A l'égard des motifs qu'on me prête.... je m'arrête ; ce n'eſt ici ni le temps, ni le lieu de répondre ; & j'abandonne ma cauſe aux réflexions des honnêtes gens, en attendant que je puiſſe la défendre. »

J'ai l'honneur d'être, &c. de la Harpe.

Seconde Lettre ou Replique de M. le Marquis de Villevieille.

MESSIEURS,

» JE ne ſais à qui en veut M. de la Harpe ; je ne l'ai point accuſé d'être l'auteur de l'article du Mercure, en vain même s'en avoueroit-il l'auteur, je ne le croirois point ; M. de Voltaire a été ſon bienfaiteur & ſon ami, donc la premiere page où il a parlé de lui après ſa mort n'a point été une critique. Ce raiſonnement me paroît une démonſtration ſi convaincante, que je verrois la ſignature de M. de la Harpe au bas de l'article du *Mercure*, que je ne l'en croirois point coupable. M. de Chabanon a fait une Elégie touchante ſur la mort de M. de Voltaire, M. de Marmontel a profité d'un article du *Mercure* où *il rendoit* compte du Poëme de M. l'Abbé Serre, pour y inſérer un témoignage de ſa reconnoiſſance & de ſon admiration pour le maître qu'il a mérité d'avoir pour ami ; il eſt impoſſible que M. de la Harpe, diſciple comme eux de M. de Voltaire, ait cru qu'une critique de *Zulime* fût

tout le tribut qu'il devoit à la mémoire de ce grand homme. M. de la Harpe dit qu'il a loué M. de Voltaire pendant quinze ans ; mais pendant ces quinze ans M. de Voltaire étoit vivant, & on ne blâme le Rédacteur que de l'avoir attaqué après ſa mort. M. de la Harpe dit que le Rédacteur a donné à M. de Voltaire le titre de *Maître de l'Art*, je partage la reconnoiſſance que doit avoir l'ombre de M. de Voltaire pour cette bonté du Rédacteur. M. de la Harpe ajoute que pour avoir manqué à la mémoire de M. de Voltaire il faudroit qu'il fût lâche & ſtupide. Je n'ai eu garde de m'exprimer avec cette énergie. M. de la Harpe parle des motifs que je lui ai prêtés, je ne lui ai pu prêter aucun motif, puiſque je ne le ſoupçonnois pas d'être l'auteur de l'article du *Mercure*. Il prend pour lui une anecdote angloiſe ; M. de la Harpe croit ſans doute qu'il eſt impoſſible que jamais un Poëte Anglois ait manqué à ce qu'il devoit à la mémoire de ſon bienfaiteur : je le félicite d'avoir de cette brave Nation une opinion ſi avantageuſe. »

» M. de la Harpe parle des *circonſtances* où ma lettre a été publiée ; je le prie de réfléchir un moment ſur les *circonſtances* où l'article du *Mercure* a paru ; j'ignorois d'ailleurs dans *quelles circonſtances* ſe trouvoit le Rédacteur du *Mercure*. Je prends la liberté de conſeiller aux Journaliſtes de croire un peu moins, que l'univers s'occupe des *circonſtances* où ils ſe trouvent. M. de la Harpe prétend qu'il regarde M. de Voltaire comme un ancien. Il eſt heureux pour lui qu'un mois après la mort de ſon

bienfaiteur, de ſon ami, ce bienfaiteur, cet ami ne ſoit plus pour lui qu'un homme mort il y a deux ſiecles; cette maniere de ſentir eſt malheureuſement très-commune; mais il y a un courage peu commun à l'avouer ſi publiquement. Lorſque M. de la Harpe en aura *le temps*, & ſur-tout lorſqu'il aura plus *de liberté d'eſprit, il répondra plus longuement à ma Lettre;* il en eſt le maître: *ſon ame* pourra même *ſe ſoulever de toute ſa hauteur*, comme il l'a dit ſi élégamment dans un ancien *Mercure*. Je ne lui répondrai point. Je ne ſais point répondre à un homme qui annonce au Public qu'il regarde comme des anciens ſes amis morts depuis un mois; je perſiſte à ne pas croire que M. de la Harpe ſoit l'auteur de l'article inſéré dans le *Mercure*; il n'a pu le prendre ſur ſon compte que dans un moment où il n'avoit pas *la liberté d'eſprit* néceſſaire. J'ai vengé mon ami, mon maître; je ſuis content, & je n'aurai jamais rien à dire à M. de la Harpe. »

J'ai l'honneur d'être,

Ce 12 Juillet 1778.

On avoit dit que le fameux Linguet étoit renfermé à la Baſtille ou au château de Pierre-en-ciſe, mais dans le même moment qu'on débitoit cela, il étoit en cette capitale, & s'y eſt même montré à l'amphithéâtre de l'opéra où il a été fort accueilli. On prétend que depuis lors, après avoir eu un long entretien avec M. le Comte de Vergennes, il eſt parti pour Lauſanne ou pour Bruxelles. On eſt fort

inquiet s'il reprendra ſes Annales ou non. Ce ſeroit une vraie perte, car il n'y a point eu encore de feuille périodique qui ait été auſſi recherchée en France & dans les pays étrangers.

J'ai beau parcourir nos livres nouveaux; j'ai bien de la peine à en trouver qui vaille la peine que je vous en rende compte. Je vous parlerai pourtant d'un Poëme, intitulé la *Guzmanade* ou *l'Etabliſſement de l'Inquiſition*, en douze chants. Je ſerois fort embarraſſé de vous indiquer le plan de cet ouvrage. C'eſt un amas monſtrueux de deſcriptions vagues & ſans but, en vers bourſouflés ou ridicules. Je ne vous citerai que les vers ſuivans; ils vous ſuffiront pour juger le ſtyle; c'eſt la peinture du temps.

Tenant un ſablier & creuſant des ſillons,
Sous la pourpre des Rois comme ſous des haillons;
Parmi d'affreux débris, pouſſant, réduits en cendres
Les ſceptres des Cyrus, les noms des Alexandres,
Branlant ſa longue faulx, & ſourd dans ſes rigueurs
Le refrogné vieillard rouloit ſes pas vainqueurs.

Avez-vous jamais rien lû de plus amphigourique? voulez-vous voir un échantillon encore plus ridicule? il s'agit de l'Eternel.

Cette puiſſante main, ſource des vrais tréſors;
Qui du vaſte univers monta tous les reſſorts
. . . . . .
Enrichit le matin des perles qu'il diſtile.
Organiſa les fleurs, les pourvut d'un piſtile,
Des ailes du zéphir leur fit un éventail.

Je ne pouſſerai pas plus loin ces citations poëtiques : mais je vous rapporterai quelques notes hiſtoriques, qui m'ont paru curieuſes; je tranſcris fidélement la proſe de l'auteur.

» En paſſant à Tortoſe, j'appris l'anecdote que voici. Lors des guerres pour la ſucceſſion d'Eſpagne, M. de Vendôme ſéjourna quelque temps dans cette ville dont l'inquiſiteur lorgna la femme de ſon intendant. Le diable tenta le moine, qui voyant que la Dame en valoit la peine, ſentit que Satan avoit raiſon & crut bonnement que ce ſeroit ſon fait. Dans cette perſuaſion, il va lui décocher une viſite, & comme les Eſpagnols vont droit en beſogne, ſans lambiner, ſans tourner autour du pot, il ſe met en devoir d'y tremper ſon pain. La Dame ſtupéfaite & priſe au bond, n'a juſtement que le temps de ſe raviſer : elle ſe ſcandaliſe de ces façons & demande un moment de répit pour réfléchir : car en vérité c'eſt pouſſer les choſes trop bruſquement. Quoi, ſans préliminaire ? ſans filer un inſtant l'amour.... Durant ces pourparlers & ces mercuriales, voilà le mari qui ſurvient. Il remarque la rougeur de ſa femme, veut en ſavoir la cauſe, & le moine s'étant évadé, ſa moitié lui révele tout. Dès lors il projette de s'en venger. Il reviendra, diſoit-il en lui-même, & ſûrement il me la paiera. »

» De fait, le moine qui grilloit dans ſa peau, revient le lendemain, vous rencontre la belle ſeule & ſe preſſe d'en profiter. C'étoit un gaillard expéditif; par malheur, au plus beau du jeu, voilà mon intendant qui paroît, armé

d'un billot. Entrer, tomber ſur le moine, & vous le roſſer à plaiſir, c'eſt tout un; il s'applaudit : mais ſon triomphe ne ſera pas long. Des gens qui tiennent la main à l'inquiſiteur vous le mènent un jour promener dans le cloître des Jacobins. Il eſt ſaiſi, traîné dans un cachot, flagellé d'importance & menacé d'y périr. La femme n'ayant pu le déterrer nulle part, va conter au Prince la ſcene du moine & lui déclare ſes ſoupçons. A l'inſtant il dépêche un de ſes gens au ſupérieur pour réclamer ſon intendant. Le ſupérieur fait beaucoup l'étonné, proteſte qu'il ne tient perſonne & qu'il n'auroit garde de ſe porter à un pareil attentat. M. de Vendôme n'eſt pas dupe & n'en fait pas à deux fois. Dès la pointe du jour, il vous fait inveſtir le couvent, dreſſer une potence devant la porte, & ſommer derechef le Supérieur. On lui répond des *alibi-forains*. Alors il vous fait ſortir les moines, & les fait pendre un par un. Quand on en vit huit à dix d'étranglés, les autres, effrayés d'une pareille déconfiture, ſe jettent aux pieds du Général, & vont lui quérir ſon Intendant. On dit qu'en le voyant tout défait & meurtri, ce Prince fut ſaiſi du plus violent courroux. Peu s'en fallut qu'il ne fit raſer leur couvent, & ſupplicier tous ces coquins-là; c'eſt ainſi qu'il les nommoit. »

Je ne puis me diſpenſer de vous rapporter encore l'extrait d'une lettre écrite par Maria Spoletti à Michel Baudran, dont l'auteur du poëme dit avoir vu l'original chez un noble Florentin. Elle eſt de 1672.

Je ne pouſſerai pas plus loin ces citations poétiques : mais je vous rapporterai quelques notes hiſtoriques qui m'ont paru curieuſes; je tranſcris fidèlement la proſe de l'auteur.

» En paſſant à Tortoſe, j'appris l'anecdote que voici. Lors des guerres pour la ſucceſſion d'Eſpagne, M. de Vendôme ſéjourna quelque temps dans cette ville dont l'inquiſiteur *lorgna* la femme de ſon intendant. Le diable tenta le moine, qui voyant que la Dame en valoit la peine, ſentit que Satan avoit raiſon & crut bonnement que ce ſeroit ſon fait. Dans cette perſuaſion, il va lui *décocher une viſite*, & comme les Eſpagnols vont droit en beſogne, ſans lambiner, ſans tourner autour du pot, il ſe met en devoir d'y tremper ſon pain. La Dame ſtupéfaite & priſe au *bond, n'a juſtement que* le temps de le raviſer : elle ſe ſcandaliſe de ces façons & demande un moment de répit pour réfléchir : car en vérité c'eſt pouſſer les choſes trop brusquement. Quoi, ſans préliminaire ? ſans filer un inſtant l'amour.... Durant ces pourparlers & ces mercuriales, voilà le mari qui ſurvient. Il remarque la rougeur de ſa femme, veut en ſavoir la cauſe, & le moine s'étant évadé, ſa moitié lui révèle tout. Dès lors il projette de s'en venger. Il reviendra, diſoit-il en lui-même, & ſûrement il me la paiera. »

» De fait, le moine qui grilloit dans ſa peau, revient le lendemain, vous rencontre la belle ſeule & ſe preſſe d'en profiter. C[illegible] raillait expédié, par malheur [illegible] la jeu, voilà mon [illegible]

ment. Ta tendre Maria vivra dans ton ſouvenir : mais hélas ! voilà mon déſeſpoir. Oui, ton amour dont j'étois ſi jalouſe, ton amour déchirera mon cœur. Puiſſes-tu m'oublier ! Je dois t'adorer ; mais toi, cher Baudran, tu dois me haïr. Je n'oſe plus t'appeller mon époux. Je frémis de te parler : mais c'eſt pour la derniere fois. Ecoute, & ne t'emporte pas. J'avois plu malheureuſement à l'Inquiſiteur. Il eſſuya mes dédains, & l'infame s'en vengea ſur toi. Le bûcher t'attendoit ;... on mit ton ſalut au prix de mon honneur.... Pardonne ces détails. La honte me couvre le viſage.... Je balançai.... J'en rougis.... mais enfin mon amour & mon devoir ont triomphé. Tu dois m'abhorrer pour un ſacrifice dont je m'applaudis. Quoi qu'il en ſoit, n'expoſe plus des jours rachetés ſi chérement. Pour moi, le monde ne me verra plus, & mon ſéjour n'y ſera pas long. Fuis ſoudain, fuis ; mais en fuyant, plains une perſonne qui ne s'attira ta haine qu'en te donnant la plus forte preuve de ſon amour. »

L'auteur raconte pluſieurs autres anecdotes, & le mal ſingulier qu'il dit en général des moines me feroit croire qu'il eſt lui-même un moine défroqué.

Voici quelques circonſtances de la mort du vraiment célebre J. J. Rouſſeau. Il avoit recommandé inſtamment qu'on le fît ouvrir après ſa mort, de crainte d'être enterré vivant. Sa femme étoit auſſi à Armenonville ; elle pleuroit amérement à côté de ſon mari mourant. Il fit ouvrir les fenêtres de ſa chambre, &

dit à ſa femme : *conſolez-vous, vous voyez combien ce ciel eſt pur & ſerein ; eh bien : j'y vais*, & en même temps il expire. Depuis peu, Monſieur, voilà pour la France, pour l'Europe, deux pertes irréparables, Voltaire & Rouſſeau, & quoiqu'à la honte de la littérature ces deux grands hommes n'aient pas été amis, il ſemble que la mort doit les mettre pour le talent au même niveau. Rouſſeau étoit plus éloquent, & malgré les calomnies de ſes ennemis, ſa probité étoit inconteſtable. Il eſt difficile de peindre la vertu avec tant de ſenſibilité ſans en éprouver tous les charmes. Voltaire avoit beaucoup plus d'eſprit : mais il étoit jaloux, vindicatif, & ſon ame n'étoit pas auſſi belle. La guerre de Geneve ſera une tache éternelle à ſa mémoire. Voltaire au fond du cœur n'en ſentoit pas moins tout ce que valoit l'immortel auteur d'Emile. Un jour un homme de ſa connoiſſance lui parloit de lui. *Ah ! le bourreau*, dit Voltaire, *s'il avoit voulu que nous nous entendiſſions, nous aurions fait une révolution dans la maniere de penſer, & le public n'y auroit pas perdu.* N'étoit-ce pas convenir qu'il lui manquoit ce que poſſédoit éminemment l'auteur du *Contrat ſocial?*

ÉPITAPHE DE J. J. ROUSSEAU,

Par M. l'Abbé de Launay.

Jean Jacques vint comme il s'en eſt allé,
Pauvre Cynique & grand cerveau brûlé.
Paradoxiſte ſans créance,

Syſtématique avec outrance.
Poëte, naturel, orateur véhément,
Diſſertateur abſtrait, Muſicien charmant.
L'éducation domeſtique
Lui dut autant que la muſique.
Aux arts il fit beaucoup de bien,
En dit du mal, n'en tira rien.

De Verſailles, le 17 Juillet 1778.

VINGT-QUATRE heures après l'arrivée d'un courier de Berlin qui nous a fait part de la néceſſité où ſe trouvoit le Roi de Pruſſe de déclarer la guerre à la Maiſon Impériale & Royale, il en eſt arrivé un de Vienne, & le lendemain un ſecond chargé de dépêches relatives à ce terrible événement. Comme on s'étoit endormi ici ſur les affaires d'Allemagne, depuis que les négociations d'abord interrompues avoient été reprifes, vous n'aurez pas de peine à imaginer la vive ſenſation que cette nouvelle a cauſée. La Reine a verſé des larmes qui ont touché ſon époux & tous ceux qui les approchent. Il doit ſe tenir demain un conſeil extraordinaire ſur cet objet important.

Les intrigues du Miniſtere Britannique avoient ralenti les projets d'aggreſſion du Roi Catholique, mais ce Monarque a été ramené à ſes vrais intérêts, & un courier de Madrid qui a paſſé ici, eſt allé porter l'ordre au Comte d'Almodovar de quitter Londres ſur le champ.

Le Tonnant, vaiſſeau que monte le Comte d'Eſtaing a couru le plus grand danger, & cet

accident a été une des cent & une cauſe qui ont rétardé la navigation de l'eſcadre. Un ſoldat nommé *Lalioſe* s'eſt apperçu fort ſinguliérement d'une voie d'eau ſous ce vaiſſeau, qui l'auroit fait engloutir ſans qu'on s'en doutât. Il a plongé aſſez habilement & aſſez heureuſement pour boucher parfaitement le trou. M. d'Eſtaing lui a donné cinquante louis de gratification & ſix cent livres de penſion viagere.

De Verſailles, le 21 Juillet 1778.

LA publication de la lettre du Roi au grand Amiral, portant ordre de délivrer des lettres de marque & de repréſailles, a levé tous les doutes ſur la guerre qui s'allume. Les Pariſiens toujours frondeurs prétendent qu'on a trop tardé & que notre humeur pacifique coûte au commerce, des navires que l'on auroit pu conſerver.

On ſe dit à l'oreille qu'il ſe trame en Irlande une rebellion générale, & que ce peuple cherche auſſi à ſecouer le joug de l'Angleterre.

De Paris, le 23 Juillet 1778.

J'AI oublié, Monſieur, de vous faire part d'une ſaillie un peu bruſque de feu M. de Voltaire. Je vous la cite parce qu'elle ſert à mettre à leur place ces hommes de qualité aſſez ſots pour être jaloux des gens de lettres, & pour ſe croire en état de leur donner des le-

çons. A une des répétitions d'*Irène*, M. de Voltaire mécontent des Comédiens, ſe tourmentoit beaucoup pour leur donner le ſens de quelques morceaux ; un Duc ſe trouvoit là, je ne ſais trop lequel, il y en a tant ! Il oſa dire à l'auteur de la piece qu'il avoit tort de s'enflammer, qu'il lui paroiſſoit que les Comédiens rendoient fort bien ſes vers. *Cela peut être fort bon pour un Duc*, dit Voltaire, *mais pour moi, cela ne vaut rien.*

De la muſique en Italie, par le Prince de Beloſelsky, de l'Inſtitut de Bologne, &c. tel eſt le titre d'une petite brochure que les circonſtances rendent très-curieuſe. Le ſens ſeul de l'épigraphe ſuivante tirée du Prince Cantemir : (*elle s'éleve au-deſſus des autres, comme un lys éclatant s'éleve au-deſſus du ſimple gazon, & plus accomplie, elle ſeroit peut-être moins belle*) vous indique aſſez l'eſprit dans lequel eſt compoſée cette brochure. Vous y voyez clairement que c'eſt pour y donner la prééminence à la muſique Italienne ſur toutes les muſiques de l'Europe, & pour vous dire tout bas ce que j'en penſe, je ſuis un peu de l'avis du Prince. Quoi qu'il en ſoit, cette brochure préſente des traits qui méritent d'être recueillis. L'auteur commence par faire voir le pouvoir de la muſique en général. « Il faut avoir, » dit-il, un goût acquis pour ſe connoître en » architecture. Il faut être heureuſement or» ganiſé & avoir de l'imagination pour ap» précier la poéſie ; il faut être accoutumé » à obſerver philoſophiquement la nature pour » porter un jugement ſain ſur la ſculpture &

» ſur la peinture : mais pour ce qui regarde la » mélodie, elle doit intéreſſer tous les hommes » qui peuvent l'ouïr, & l'on diroit que pour la » goûter, il ſuffit de n'être pas mort. » Parmi les exemples que l'auteur rapporte du pouvoir de la muſique chez les anciens, les plus remarquables ſont l'expérience que le muſicien Timothée avoit faite ſur le tempérament bilieux d'Alexandre, par le mode lydien, & lorſqu'Agamemnon partit pour la guerre de Troye ; ce Roi des Grecs laiſſa un muſicien auprès de Clytemneſtre pour lui rappeller ſans ceſſe par ſes accords le reſpect qu'elle devoit à ſon ſexe, à elle-même & à ſon époux. L'artiſte remplit ſi bien les vues du Monarque, qu'on prétend qu'Egiſte ne ſeroit jamais venu à bout de ſéduire cette Princeſſe, s'il n'avoit tué le muſicien & briſé ſa lyre. Parmi les exemples plus modernes, on diſtingue une anecdote concernant Erick III, Roi de Danemarck. La voici. Un joueur de harpe ſe vantoit, ſous le regne de ce Prince, d'exciter dans ſes auditeurs toutes les paſſions qu'il vouloit, & même d'aliéner & de rappeller alternativement leur raiſon, à-peu-près comme les Phyſiciens de nos jours ôtent & rendent, à leur volonté, la vie à un animal dans la machine pneumatique. Les Rois ſont curieux quelquefois, Erick le fut. Il voulut même partager avec ſa Cour le ſpectacle d'un phénomene auſſi étrange. Mais joignant la préſomption à la curioſité, Erick ſe perſuade que cette muſique impérieuſe n'agiroit que ſur les ſens de ſes ſujets, & que pour lui il

en jouiroit tranquillement. Le muſicien entre avec ſa harpe, & comme il en connoît tous les effets, il croit devoir prendre les précautions les plus ſages. Il fait placer des hommes hors de portée de l'entendre, afin de venir à temps calmer le déſordre qu'il étoit ſûr d'exciter. Tout étant diſpoſé, & ſes auditeurs placés en cercle autour de lui, il commence par un mode qui les pénetre de mélancolie; il les fait paſſer enſuite par degrés à une joie exceſſive & tout d'un coup à la fureur, la rage, & Sa Majeſté n'en eſt pas plus exempte que les autres. Vous euſſiez vu les gens apoſtés courir ſur les furieux & les lier tous : mais comment oſer trop ſerrer les mains d'un Roi, quand même il ſeroit maniaque : Erick briſe bientôt ſes liens, court en furibond, ſe ſaiſit d'une épée, qu'on avoit oublié d'écarter & tue quatre hommes avant de recouvrer ſes ſens.

L'hiſtoire du fameux violon de Naples nommé *Stradella*, n'eſt pas moins extraordinaire. Une jeune Demoiſelle de Veniſe, auſſi ſenſible que jolie, à la veille d'épouſer le fils d'un Sénateur qu'elle ne haïſſoit pas, & voilà tout, entendit par haſard Stradella jouer de ſon mélodieux inſtrument. Elle en fut pénétrée juſqu'au fond de l'ame : elle l'avoua au muſicien. Dire que l'amour ſe gliſſa dans leurs cœurs, c'eſt choſe qu'on devine. Dans leur enchantement, les deux amans s'enfuirent à Rome la nuit même. Le futur de la Demoiſelle l'apprend, il court après eux, dans le deſſein d'aſſaſſiner ſon raviſſeur. Arrivé ſans

accident, il ſe rend d'abord dans une égliſe pour remercier le Ciel, car il étoit dévot. Le haſard voulut qu'il y avoit muſique dans cette égliſe; un violon délicieux y tenoit tout le monde dans le raviſſement. Le fils du ſénateur écoute, ſon cœur eſt charmé, ſa jalouſe fureur ſuſpendue; & la ſimphonie n'eſt pas plutôt finie qu'il fend la preſſe, monte précipitamment à l'orcheſtre & embraſſe avec tranſport le joueur de violon, en criant *bravo*, *braviſſimo*. Quel fut ſon étonnement, lorſqu'il vit qu'il ſerroit entre ſes bras celui qui lui avoit enlevé ſa maîtreſſe. Il tombe immobile d'étonnement, ſa fureur veut ſe réveiller. Mais le plaiſir reprenant bientôt le deſſus, il lui dit en extaſe; *ah, mon ami, je vous pardonne; je vois bien que vous êtes fait pour entraîner tous les cœurs.*

Comme il y a trois ou quatre reconnoiſſances dans les *Barmécides*, qui ſont toutes manquées, des plaiſans ont dit que l'auteur n'avoit pas le talent de la *reconnoiſſance*. On a retourné cette plaiſanterie dans l'épigramme ſuivante :

Sans raiſon & ſans bienſéance,
La Harpe, dites-vous, flétrit ſon bienfaiteur;
C'eſt une erreur. Nommez-nous un Auteur
Plus fécond en reconnoiſſance.

Le troiſieme volume des *Annales poétiques* eſt précédé d'un diſcours ſur l'origine de notre théâtre. Ce morceau eſt plein de recherches très-curieuſes & très-laborieuſes : mais

ſi vous voulez que je vous diſe franchement ce que j'en penſe, il importe peu de ſavoir ſi les commencemens de notre théâtre ſont un peu plus ou moins barbares, & cette curioſité ne vaut pas en vérité la peine que ſe ſont donnée les auteurs. Voici pourtant une anecdote tirée de ce diſcours, laquelle ſert à faire chérir encore davantage la mémoire de Louis XII. Loin de réprimer la liberté des comédiens, ce bon Roi leur permit la ſatyre.

» Le bon Roi Louis XII ſe plaignant que de ſon temps, perſonne ne lui vouloit dire la vérité, ce qui étoit cauſe qu'il ne pouvoit ſavoir comment ſon Royaume étoit gouverné, & pour que la vérité pût parvenir juſqu'à lui, il permit les théâtres libres, & voulut que ſur-iceux l'on jouât librement les abus qui ſe commettoient tant en ſa Cour qu'en ſon Royaume : penſant par-là, apprendre & ſavoir beaucoup de choſes, leſquelles autrement il lui étoit impoſſible d'entendre. »

Ces mêmes comédiens abuſerent ſi bien de la permiſſion ou connurent ſi bien la clémence de Louis XII, qu'ils oſerent le taxer d'avarice en ſa préſence & en plein théâtre.

Le poëte le plus diſtingué de ce temps, c'eſt Melin de St. Gelais. Je ne puis réſiſter au plaiſir de vous tranſcrire une de ſes pieces que pluſieurs beaux eſprits de notre ſiecle voudroient avoir faites.

Un charlatan diſoit, en plein marché,
Qu'il montreroit le diable à tout le monde,
Si n'y eut nul, tant fut-il empêché,

Qu'il ne courut pour voir l'eſprit immonde,
Lors une bourſe aſſez large & profonde,
Il leur déploie & leur dit : gens de bien,
Ouvrez vos yeux ; voyez, y a-t-il rien ?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans,
Eh ! c'eſt, dit-il, le diable, oyez-vous bien ?
Qu'ouvrir ſa bourſe, & ne voir rien dedans.

Ces quatre vers ont été trouvés ſur le Pſeautier de Madame de Nemours.

Si Dieu mettoit les dons en vous & moi,
Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite,
Pour votre part ſeriez femme de Roi,
Et par ſouhait j'en ſerois le prophète.

De Paris, le 25 Juillet 1778.

On a continué les repréſentations des *Barmécides*, mais malgré l'obſtination de l'auteur à donner ſa piece, malgré le courage de quelques audacieux qui la prônent dans la ſociété & l'impudence de l'auteur à en faire le plus grand éloge dans ſon Journal, cette rapſodie ſe traîne dans une longue agonie ſans témoins. Le fond eſt trop vicieux & trop invraiſemblable.

L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.

Boileau l'a dit & les *Barmécides* le font répéter. Il eſt plus aiſé de dénigrer ou de prôner une piece que d'en compoſer une qui ſoutienne les regards du connoiſſeur. M. de

la Harpe peut s'en convaincre encore cette fois.

LES BARMECIDES.

Complainte ſur l'air des pendus.

Or, écoutez Petits & Grands,
Les tragiques événemens,
Qu'un Philoſophe Journaliſte,
(Qui ſuit nos défauts à la piſte,)
Fit jouer hier aux François,
En s'arrangeant pour le ſuccès.

Tombe deçà, tombe delà,
Trois lampes éclairant cela,
C'eſt ce qu'aux yeux offre la ſcene;
Vient un Monſieur qui s'y promene,
Et qui dit à ſon confident:
» J'ai bien du chagrin, mon enfant. »

Il fait une expoſition
Qui n'expoſe point l'action;
Car Saëd qui vient ſur la brune,
Croit devoir en faire encore une;
Mais après un fort long récit,
C'eſt comme s'il n'avoit rien dit.

Dans tout ce galimathias
Saëd crie en levant les bras:
» Puniſſez la race Abaſſide,
» Vous êtes fils de Barmécide. »
Amoraſſan répond à ça,
» Eſt-il poſſible?.... Ah! dieux! ha! ha! »

Saëd toujours fin & ſubtil :
» Attendez-moi-là, lui dit-il,
» Je m'en vais chercher la Princeſſe,
» Quoique inutile dans la piece;
» Il ne faudra pas la prier,
» Car elle attend ſur l'eſcalier.

Auſſi-tôt fait qu'auſſi-tôt dit;
Elle arrive & fait un récit
Qu'on n'entend pas plus que le reſte:
Ce que l'on comprend par le geſte,
C'eſt qu'ils font tous un grand ſerment
Sur le tombeau du mort vivant.

Au ſecond acte arrive Aron,
Fier comme un paon, droit comme un jonc,
On lui dit mille choſes dures,
De grands mots, de groſſes injures,
Qu'il ſouffre comme un hébété,
Quoiqu'il ait un ſabre au côté.

Il nous parle d'un Aménor,
Son fils aîné, ſon cher tréſor,
Qui reſte comme un vrai Jocriſſe
Caché derriere la couliſſe,
Et qui tranquille juſqu'au bout
Sert à la rime & puis c'eſt tout.

Arrive enfin, comme Narbas,
Un bon vieillard, criant tout bas:
» Me voilà, je ſuis Barmécide,
» On ne ſait pas ce qui me guide....
» Mettons le Spectateur au fait
» Pour mieux détruire l'intérêt. »

Amoraſſan vient ſans retard
Savoir ce que veut le vieillard;
» Contre Aron, dit-il, on conſpire,
» Je viens exprès pour vous le dire,
» Monſieur, ne me refuſez pas,
» Dépêchons-nous; car je ſuis las. »

Le Grand Viſir un peu trop chaud
Dégaîne.... & rengaîne auſſi-tôt;
La nature, je ne ſais comme,
Lui parle en faveur de cet homme.
Saëd ſurvient, « Ah! tout eſt ſu,
» Dit le Viſir, je ſuis perdu. »

» Vous tenez ce vieux roquentin,
» Et vous épargnez le coquin?
» Faites-le pendre tout de ſuite,
» Car s'il vient à prendre la fuite,
» Il ira dire nos ſecrets,
» Au diable alors tous nos projets? »

» Saëd vous raiſonnez fort bien;
» Car s'il meurt il ne dira rien;
» Lui mort, je lui prendrai la lettre
» Qu'au ſeul Calife il veut remettre;
» Mais pour filer le dénoument
» Avec lui cauſez un moment. »

Comme il y va de bonne-foi
Barmécide lui dit, « c'eſt moi;
» Cher Saëd, je ſuis Barmécide.
» — Quoi tu veux ſauver l'Abaſſide?
» Il faut, ami, que tu ſois fou:
» Tu veux donc nous caſſer le cou?

» Tu viens de voir ton propre fils,
» Celui que j'ai tiré d'un puits,
» Il eſt le chef de l'entrepriſe;
» S'il fait ſottiſe ſur ſottiſe,
» S'il a l'air d'avoir mauvais cœur,
» C'eſt bien la faute de l'auteur. »

» Mon fils eſt Cinna.... mais *motus*.
» Je ſuis le Cadet de Brutus,
» Sémire eſt l'informe copie
» De Pulcherie & d'Emilie,
» Il faut bien qu'au Calife Aron
» Auguſte ſerve de patron. »

Le quatrieme acte en entier,
Eſt l'ouvrage d'un écolier,
Et malgré trois reconnoiſſances,
Force portraits, maintes ſentences
Barmécide, en dépit du nom,
Eſt frère de Timoléon.

Au cinq on baiſſe le rideau,
On le releve de nouveau
Pour nous montrer dans les ténebres
Des tombeaux, des torches funebres,
Et le Calife hors de ſens,
Qui pleure & croit aux revenans.

Comme il falloit qu'Amoraffan
Tuât quelqu'un ſelon le plan,
Sur Aménor, Prince inutile,
Il vient de décharger ſa bile;
Mais à peine il l'a maſſacré,
Que le jeune homme eſt enterré.

» Aron crie, Ah!.... mauvaise,
» Allez, mettez-vous dix contre un,
» Sur le tombeau perçons le traître,
» Que j'aurois dû *plutôt connoître*,
» Qui vient d'envoyer *ad patres*,
» Un fils l'objet de mes regrets. »

Resté seul, le Calife en pleurs,
Dit des vers de toutes couleurs,
Et puis s'écrie, ainsi qu'Auguste,
» Tout ce qu'on me fait est bien juste,
» J'ai tué quarante sujets,
» Et l'on veut me tuer après. »

Arrive enfin Amoraffan,
Sémire & tout le Bataclan;
Le vieux Saed qui pour ses peines
A les deux bras chargés de chaînes,
Et Barmécide qui vient-là
Pour voir comment ça finira.

Le Calife dit de gros mots;
Barmécide jure à huis clos,
Il se nomme, chacun s'étonne;
Le Calife pleure & pardonne,
Et la piece finit enfin
Par une antithese en quatrain.

De Versailles, le 30 Juillet 1778.

M. le Duc de Chartres est entré à Brest à minuit, & arrivera incessamment pour apporter la nouvelle d'une victoire. Voici le gros de la lettre de ce Prince au Roi & à la Duchesse son épouse.

» Le 27, nous avons cherché avec impa-
ce l'Amiral Keppel. Le vaiſſeau monté par
le Duc de Chartres & deux autres, ſe ſont
enus à une certaine diſtance de l'ennemi & de
» notre eſcadre, de maniere que l'eſcadre étoit
» hors de vue pour les Anglois comme pous
» nous. L'Amiral Keppel ſe flattant de s'em-
er de trois vaiſſeaux & de conduire un
ſtre priſonnier en Angleterre, les a at-
qués avec un feu terrible. Quand le com-
t fut bien engagé, M. Duchaffaud vint le
» ſurprendre par derriere & en flanc. Le com-
» bat a duré trois heures & nous a coûté
» quatre cent tant tués que bleſſés. La perte
» des Anglois doit être conſidérable. Huit à
» neuf de leurs vaiſſeaux démâtés ou hors de
» combat. Deux des nôtres ſeulement ont été
» un peu endommagés. Les ennemis ont pris
» la fuite. Nous les avons pourſuivis pendant
» une heure ſans les joindre, & l'eſcadre eſt
» rentrée le 28 à Breſt. »

De Verſailles, le premier Août 1778.

NOTRE victoire ne me paroît plus auſſi ſignalée qu'on l'avoit débité dans le premier moment. Voici la relation que j'ai pu former des récits de M. le Duc de Chartres & de ſa ſuite.

Lundi 27 Juillet, à onze heures du matin, l'action eſt devenue générale entre les deux eſcadres qui, depuis deux jours, s'étoient canonnées par parties. Elle a duré avec une violence & une intrépidité inexprimables des

deux parts juſqu'à quatre heures du ſoir, alors les Anglois ayant eſſuyé une nouvelle attaque encore plus violente de notre part, ont foibli & ont profité de la nuit pour s'éloigner de nous. Ils ont eu au moins douze de leurs vaiſſeaux démâtés ou hors de combat, & doivent avoir perdu beaucoup de monde par notre artillerie, notre mouſqueterie nombreuſe & ſur-tout par nos grenades. Mrs. Duchaffaud pere & fils ſont bleſſés, mais pas dangereuſement. Le neveu de cet Officier a été tué : notre eſcadre ayant tenu la mer juſqu'au lendemain, & cherché vainement les ennemis, eſt rentrée dans le port de Breſt, tant pour prendre des proviſions de bouche & de guerre qne pour ſe repoſer & réparer. Elle en reſſortira dans huit jours ſi le Roi le permet. Les Anglois doivent leur ſalut au vent qui a changé ſubitement, ſans quoi preſque toute leur eſcadre auroit été coulée à fond ou priſe. Sur la fin du combat, ils étoient ſi accablés & abattus qu'ils ont eſſuyé pluſieurs décharges ſans répondre. Nos vaiſſeaux l'*Actif*, l'*Amphion*, & la *Bretagne* ont fait des prodiges de valeur & d'habileté à étonner tous les marins. La *Bretagne* que montoit M. d'Orvilliers, a été attaquée par un vaiſſeau ennemi de la premiere force, & l'a déſemparé dès la premiere bordée. La *Bretagne* avoit l'air d'un volcan effroyable : ce vaiſſeau a tiré dans l'action 1420 coups de canons. A neuf heures du ſoir, les Anglois avoient entiérement diſparu, ayant éteint tous leurs feux pour n'être point apperçus. Le *St. Eſprit*, vaiſſeau

que montoit le Duc de Chartres, a le plus éprouvé, dit-on, la fureur des Anglois, & leur a fait payer cher leur acharnement à vouloir s'en emparer.

De Verſailles, le 4 Août 1778.

Il étoit deux heures du matin quand M. le Duc de Chartres eſt arrivé ici. Le Roi étoit depuis long-temps couché. Le Prince ne l'a vu qu'à huit heures du matin, & lui a rendu un compte détaillé du combat, conforme pour l'eſſentiel à ce que je vous ai mandé. Après avoir fait ſa cour à la Reine & à la Famille Royale, M. le Duc de Chartres s'eſt rendu à Paris avec la Ducheſſe, où il a été reçu aux acclamations exceſſives du public. Le Palais Royal a été inondé de peuple le reſte du jour & de la nuit. Le Prince & la Princeſſe ſe ſont rendus à l'opéra, où les applaudiſſemens ont été inſupportables, enſuite il y a eu un ſouper ſplendide au Palais Royal, muſique, feu d'artifice, &c. &c.

Quelques heures avant l'arrivée de M. le Duc de Chartres, M. de Sartine avoit reçu la bonne nouvelle que cinq navires anglois revenant des Indes, avoient été rencontrés par notre eſcadre, pris & envoyés à Breſt.

Notre victoire n'a cependant pas flatté infiniment le Roi & encore moins M. de Sartine. Ils auroient voulu que des vaiſſeaux ennemis euſſent été pris ou coulés à fond, qu'on eût pourſuivi les vaincus juſques dans leur retraite.

On blâme le jeune Prince d'être venu ra

chercher l'adulation parisienne. On sent bien que M. d'Orvilliers n'aura pas osé lui refuser d'être le porteur de la nouvelle.

M. de Chartres & ses compagnons alleguent qu'il n'a pas été possible d'en faire plus. Que les Anglois ayant eu le vent pour eux, on n'a jamais pu les serrer d'assez près, que d'ailleurs notre escadre a employé tous les moyens de rengager le combat, de le rendre plus général & plus conséquent, mais que M. Keppel a de son côté fait tous ses efforts pour l'éviter, & qu'ayant éteint tous ses feux au commencement de la nuit, il n'a plus été possible de le poursuivre, que le lendemain matin notre escadre a tenu la mer sans voir l'ennemi, & qu'elle est donc incontestablement restée maîtresse du champ de bataille. M. d'Orvilliers n'a pu aussi s'empêcher, dit-on, de ramener l'escadre à Brest, parce qu'elle avoit besoin de vivres, parce qu'il falloit réparer quelques vaisseaux, débarquer les malades, prendre des munitions de guerre, &c.

Quoi qu'il en soit, le Roi vient d'envoyer ordre à M. le Duc de Chartres de partir sur le champ pour Brest, & à l'escadre de remettre à la voile, pour aller chercher l'Amiral Keppel, l'attaquer ou le bloquer dans le port, où il se sera retiré. En même temps M. de Broglie & tous les Officiers généraux ont reçu l'ordre de se rendre à l'armée. Peut-être exécutera-t-on une descente si l'escadre de Keppel peut être rendue inutile.

La Gazette de France n'a point donné le détail du combat naval. M. le Duc de Penthie-

ſenſibilité même à leur propre infortune vous attendriront juſqu'aux larmes. Qu'il nous ſeroit alors aiſé d'achever leur triomphe ſur vous. »

Ces Mémoires de feu J. J. Rouſſeau dont on a tant parlé, que tant de gens s'étoient vantés d'avoir vus imprimés, même d'avoir lus en entier ou en partie, ne ſont pourtant point imprimés & l'on doute même ſi l'original en exiſte. Ce qui a pu induire en erreur à cet égard, c'eſt un écrit du célebre Genevois qui étoit deſtiné à ſervir de préface à ces mémoires & que voici.

» Je forme une entrepriſe qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes ſemblables un homme dans toute la vérité de la nature; & cet homme, c'eſt moi. »

» Moi ſeul je ſens mon cœur, & je connois les hommes. Je ne ſuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus. J'oſe croire n'être fait comme aucun de ceux qui exiſtent. Je ne vaux pas mieux ou moins; je ſuis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briſer le moule dans lequel elle m'a jetté, c'eſt ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu. »

» Que la trompette du jugement dernier ſonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me préſenter devant le ſouverain Juge. Je dirai hautement; voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchiſe; je n'ai rien tû, rien déguiſé, rien pallié; je me ſuis montré coupable & vil quand

je

je l'ai été ; j'ai montré mon intérieur comme tu l'as vu toi-même, Etre éternel. Raſſemble autour de moi l'innombrable foule de mes ſemblables ; qu'ils écoutent mes confeſſions, qu'ils rougiſſent de mes indignités, qu'ils gémiſſent de mes miſeres. Que chacun dévoile à ſon tour ſon cœur au pied de ton trône ; & qu'un ſeul te diſe enſuite s'il l'oſe, je fus meilleur que cet homme-là. »

Vous vous ſouviendrez peut-être de M. le Chevalier du Coudrai dont je vous ai parlé à propos du voyage de M. le Comte de Falkenſtein : ce Littérateur ne ceſſe d'enfanter des livres ou des brochures. Je vous tranſcrirai l'annonce que le *Journal de Paris* fait d'une nouvelle production de ce fécond auteur.

» *Correſpondance dramatique*, contenant 1°. les annales du théâtre François depuis 1722 juſqu'en 1760 ; 2°. les annales du théâtre Italien depuis ſa création en 1716 juſqu'en 1705 ; 3°. le précis hiſtorique des théâtres des foires, & ceux établis ſur les remparts, le tout mêlé d'anecdotes, de faits hiſtoriques ſur les auteurs & leurs ouvrages. »

Cette correſpondance eſt de l'illuſtre auteur du *Poëme du luxe*, du *Théâtre de famille*, de *l'Egoïſte qui a été refuſé à Paris & joué en Province*, *&c.* *&c.* pour tout dire en un mot, elle eſt de M. le Chevalier du Coudray, comme nous l'apprend le Cenſeur dans ſon approbation, & comme le lecteur un peu au fait l'auroit pu deviner dès la ſeconde ligne. Les lettres qui la compoſent ſont toujours

adreſſées à la chere Comteſſe de M. le Chevalier. On commence par dénoncer à cette chere Comteſſe ainſi qu'aux lecteurs bénévoles, le projet d'une *Société dramatique dont les membres ſe qualifient Joviens.* Ce projet eſt tout entier de l'imagination de l'auteur. Il l'a même exécuté en partie pendant l'hiver de 1775; il y a eu chez lui vingt-trois ſéances, mais *M. le Chevalier étant parti pour ſa Terre*, la ſociété a eu *relâche de ſix mois.* En 1776, autre idée excellente pour *la perfection de l'Art:* il vouloit que les Joviens s'aſſemblaſſent dans la ſalle de *la Confrérie de la Paſſion*, aux Jacobins. Il eſt ſurvenu apparemment quelque difficulté: l'auteur ne nous en rend pas compte: il nous donne ſeulement le diſcours qu'il devoit prononcer dans cette aſſemblée qui ne s'eſt pas tenue. Il fait d'abord mention *de Rome dans ſon berceau* & de *Paris ſous la ſeconde race*; puis il parle du Cardinal de *Richelieu que la France regrette depuis ſi long-temps. D'après cet expoſé, il oſe propoſer un établiſſement utile aux lettres & néceſſaire à la partie dramatique*; cet établiſſement, c'eſt la ſociété des Joviens. « J'ajouterai, pourſuit-il, que les membres de la ſociété libre d'émulation pour » l'encouragement des arts & métiers, nouvellement formée, tiennent des aſſemblées » publiques, & que nous pouvons en tenir de » même, en nous conformant aux réglemens » de Police ſur ce. »

A la ſuite de ce diſcours, on trouve l'exorde d'une Philippique contre les comédiens. M. le Chevalier du Coudray ne les aime

pas & pour cauſe ; ils ont refuſé preſque toutes les pieces de ſon *Théâtre de famille*, l'une après l'autre : auſſi les appelle-t-il ironiquement dans ſa correſpondance, *ces Meſſieurs & ces Dames*. Pour *la Philippique*, elle n'a que douze lignes : mais elle eſt terrible.

L'orateur emprunte à Cicéron les foudres qu'il a lancés autrefois contre Catilina ; c'eſt véritablement ce qu'on appelle un exorde *ab abrupto*. « Juſques à quand, s'écrie-t-il, fiers » hiſtrions, abuſerez-vous de notre patience ? » Juſques à quand reſterez-vous les maîtres » des gens de lettres ?.... Juſques à quand » empêcherez-vous les talens d'éclorre ?... Juſ- » ques à quand manquerez-vous au parterre » impunément & ſans lui faire excuſe ?.... ? » Juſques à quand ceſſerez-vous d'afficher le » luxe des habits & de la table ? &c. » L'auteur vouloit dire probablement, *juſques à quand ne ceſſerez-vous pas d'afficher le luxe ?* Mais il faut excuſer cette petite mépriſe que certaines gens trouveront plaiſante ; il faut l'attribuer à la véhémence de l'orateur & au déſordre de ſon action qui a dû ſe communiquer naturellement à ſon diſcours.

Revenons au principal objet de la *Correſpondance*. Ce ſont de petites tablettes dramatiques où il n'y a guere plus d'ordre que dans l'exorde *ab abrupto*. La vivacité de l'auteur & ſon amour pour la diverſité, ont produit cet arrangement-là ou plutôt ce dérangement. Après trois pages de prétendues anecdotes, viennent des notices ou courtes analyſes de pieces Italiennes depuis 1716, une liſte des

troupes qui ont joué à la Foire, de vieilles nouvelles des foyers, des notices de pieces données au théâtre François depuis 1730. Tous ces morceaux ſont coupés au bout de douze ou quinze pages & recommencent enſuite de la même maniere. » Quelques criti» ques, obſerve l'auteur, pourront trouver à » redire que je partage ainſi les annales des » théâtres François & Italien par les extraits » des ouvrages nouveaux relatifs à l'art dra» matique, par les nouvelles du foyer, » par, &c. mais cette variété vous plaît, & » cela me ſuffit, ma chere Comteſſe. » Du reſte, M. le Chevalier n'eſt pas toujours d'humeur à donner des analyſes; il y a des pieces au ſujet deſquelles il s'en diſpenſe : en parlant de *la Surpriſe de la haine de Boiſſy; mon cœur*, dit-il, *repugne à faire un extrait.*

» Nous finirons celui-ci par une anecdote ſinguliere qu'il nous débite ſans répugnance. Il s'agit de Rameau qui, *ſe promenant un jour dans ſon appartement en long & en large, marche par haſard ſur la patte du chien de ſon épouſe.* » Le pauvre animal fit un cri cauſé par la » douleur. Notre muſicien repart : ah! co» quin, tu chantes faux! Il le prend auſſi-tôt » & le jette par la fenêtre. »

Tout eſt curieux dans ce ſecond volume, juſqu'à l'approbation. « J'ai lu, dit le Cen» ſeur, le ſecond volume de la *Correſpondance* » *dramatique* de M. le Chevalier du Coudray, » je n'y ai rien trouvé qui ne réponde à l'o» pinion que le public a de ſes ouvrages. »

On a beaucoup parlé du diſcours prononcé

par M. l'Archevêque de Lyon, à la derniere rentrée du Parlement de Paris. Il m'en eſt tombé une copie entre les mains. Vous me ſaurez gré de vous la communiquer.

» Les grands objets auxquels le Parlement eſt deſtiné; l'avantage qu'il a de compter au nombre de ſes membres les premiers hommes de l'Etat; les lumieres, les vertus que ſes fonctions exigent; la fidélité avec laquelle il veille ſur les intérêts de l'autel, du trône & de la nation, tout annonce à la France, qu'après la majeſté de ſes Rois, elle n'a rien de plus reſpectable & de plus cher que ce ſénat auguſte. »

» Et quand je publie ici, Meſſieurs, les ſervices ſignalés que vous avez rendus à la religion, je ne viens point trahir, par une lâche adulation, les droits de l'apoſtolat dont je ſuis revêtu. Je ſais que ce n'eſt ni en réglant la croyance des peuples, ni en formant la diſcipline des canons, que vous influez ſur la majeſté du ſanctuaire. Vous me déſavoueriez vous-mêmes, ſi je vous attribuois des prérogatives qui ſont réſervées aux juges de la foi; mais ce que l'Egliſe a décidé ou établi pour le bien commun des fideles, vous avez reçu du Souverain le pouvoir & l'obligation de le protéger. Et avec quel zele n'avez-vous pas rempli cet important miniſtere! »

» Il fut un temps où la diſcipline de l'Egliſe gémiſſoit ſous la multitude & l'abus des privileges; c'eſt à vous principalement qu'elle doit le rétabliſſement de l'ordre, & le maintien du droit primitif. »

» On ſe rappelle encore, avec effroi, les efforts redoublés de la prétendue réforme pour s'élever ſur les ruines de la catholicité. Elle n'a pas eu dans ce Royaume tous les ſuccès dont elle s'étoit flattée ; & nous reconnoiſſons avec actions de graces, qu'une partie de la gloire en eſt due à la ſageſſe & à la vigilance des Magiſtrats. »

» Après la foi de nos peres, nous n'avons rien de plus précieux que nos libertés ſacrées, puiſqu'elles tiennent à la conſtitution de l'Egliſe, & qu'elles aſſurent l'indépendance de la couronne & la tranquillité de l'Etat. Vous en avez toujours été, Meſſieurs, les défenſeurs les plus intrépides ; & ceux qui ont volontairement fermé les yeux à la lumiere répandue par les *Gerſon*, *les Marca* & *les Boſſuet*, ont au moins été contenus par la fermeté toujours ſoutenue de vos arrêts. »

» La grande calamité de notre ſiecle, eſt ce déluge d'écrits impies & licencieux qui déshonorent la raiſon humaine, ſous prétexte d'en étendre les droits. Il n'en a paru aucun de conſidérable qui n'ait excité l'éloquente réclamation du miniſtere public, que vous n'ayiez fait rentrer dans les ténebres d'où il n'auroit jamais dû ſortir. »

» Les Evêques doivent à l'Egliſe de réprimer les déſordres qui réſiſtent à leurs invitations paternelles ; & ils ne peuvent ſe diſſimuler que leur ſollicitude paſtorale auroit preſque toujours été réduite à des remedes impuiſſans & à des gémiſſemens inutiles, ſi elle n'avoit été appuyée de votre autorité. »

» Il eſt vrai que cette ſainte harmonie, ſi néceſſaire à conſerver entre le ſacerdoce & la magiſtrature, a ſouffert quelquefois des affoibliſſemens; mais ce ſont des malheurs nés de la condition humaine, ſur leſquels il faut tirer le voile, dont nous ne devons au moins conſerver la mémoire que pour achever d'en tarir la ſource, & en éviter de pareils à l'avenir. »

» Nous y parviendrons infailliblement, Meſſieurs, nous, Miniſtres de la religion, en uſant beaucoup plus de la charité que de la ſévérité de notre miniſtere, en écartant les guerres d'opinion, les excès du zele, en ſoumettant toujours notre conſcience particuliere à la conſcience publique qui eſt la loi. Vous, Meſſieurs, en conſidérant que l'oubli des regles fait tous les jours dans l'Egliſe de nouveaux progrès; qu'au défaut de Conciles, la vigilance particuliere des Paſteurs peut ſeule y maintenir l'ordre; & que ſi leur zele ſe rebute, ſi leur autorité ceſſe d'être reſpectée, bientôt il ne reſtera plus de traces de diſcipline & de ſubordination: en conſidérant encore, que quand les ſupérieurs ont des intentions pures, ils méritent, même en s'égarant, d'être ménagés, & que le plus grand des abus ſeroit de ne jamais rien relâcher de la rigueur des formes en faveur du bien évident. »

» Nous y parviendrons enfin, Meſſieurs, en nous pénétrant mutuellement de ces vérités, que la force des grands corps de l'Etat eſt dans la conſidération dont ils jouiſſent, que cette conſidération s'affoiblit lorſqu'ils ſe diviſent, & que tout ſeroit perdu pour eux

& pour la choſe publique, s'ils venoient à perdre leur influence, dont la plus grande partie dépend de l'opinion. »

» Vous n'avez pas travaillé moins utilement, Meſſieurs, pour la ſplendeur du diadême & pour la félicité publique, que pour le bien de la religion. Dans ces ſiecles heureux où l'intérêt & la fraude n'avoient point encore altéré l'innocence des mœurs, les Souverains furent eux-mêmes les juges de leurs peuples. Ils ſe partageoient entre le bien public & le repos des particuliers; & après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions ſupérieures de l'État, ils ne dédaignoient pas d'appaiſer ces légers orages qui s'élevent quelquefois dans les inférieures. »

» Mais depuis que la malice des hommes a rendu preſque inépuiſable la ſcience des formalités & des loix; depuis qu'il eſt devenu néceſſaire d'être ſavant pour être juſte, c'eſt à vous, Meſſieurs, qu'a été confié l'exercice de cette partie du pouvoir ſuprême. Et, en combien de manieres n'avez-vous pas contribué à la grandeur du Monarque, & au bonheur des ſujets! »

» Si nos Rois ont recouvré la plénitude de la puiſſance; s'ils ſont devenus l'unique ſource du pouvoir légiſlatif & judiciaire; ſi les agitations de la tyrannie féodale ont fait place au ſage & paiſible exercice de leur autorité; ſi la juſtice a ceſſé de ſe précipiter comme un torrent, ou de s'égarer dans le labyrinthe de l'anarchie; ſi dans ſon cours toujours

tranquille & certain, elle a embraſſé toutes les parties de ce vaſte Empire, elle a entraîné tous ces oppreſſeurs ſubalternes, qui déchiroient impunément le ſein de la Patrie; ſi des plus hauts rangs elle eſt deſcendue, comme par degrés, juſqu'aux dernieres claſſes de la Société; ſi la France, en un mot, jouit d'un calme inaltérable à l'ombre du trône chéri, & de la ſainte majeſté des loix, qu'on parcoure notre hiſtoire, & on verra que les Parlemens ont eu la plus grande part à cette heureuſe révolution. »

» Que ne puis-je enſevelir dans un oubli profond, ces jours à jamais lamentables, où une fermentation générale s'empara du corps politique, & menaça la Monarchie d'une totale ſubverſion; où le trône lui-même, enſanglanté & chancelant alloit, ou s'abymer dans les horreurs de la guerre civile, ou devenir la proie d'un uſurpateur étranger! Mais puiſque ces fureurs de l'ambition & du fanatiſme ſont écrites en caracteres de ſang dans toutes nos annales, diſons du moins à la gloire du véritable Sénat, que ce furent ſa fidélité & ſon courage, qui, autant que les alarmes du Grand Henri, ſauverent la France, conſerverent le ſceptre à la Maiſon régnante, & préparerent le bonheur dont nous jouiſſons. »

» Vos vertus privées & les ſacrifices journaliers que vous nous faites, Meſſieurs, vous donnent de nouveaux droits à notre reſpect & à notre reconnoiſſance. Eh! qu'y a-t-il en effet de plus propre à faire naître ce double ſentiment dans tous les cœurs, qu'une aſſem-

blée de magiſtrats qui, nés la plupart dans l'opulence, ſe privent d'une partie de leur patrimoine pour acquérir le droit de ſe rendre utiles; qui, ſagement renfermés dans des tribus patriciennes, forment autour d'eux une eſpece de barriere que le luxe & la corruption des nouvelles mœurs ne peuvent franchir; qui ſe conſacrent à un recueillement prématuré, à des études ſeches & rebutantes, à des bienſéances auſteres, ſans autres vues que celle de ſervir leurs concitoyens; qui, placés preſque toujours entre deux devoirs, ont un égal & continuel beſoin de veiller ſur leur courage & ſur leur ſageſſe pour ne manquer ni à la loi qu'ils ont juré de défendre, ni à l'autorité qu'ils ſont chargés d'éclairer; qui du haut du tribunal où ils ſont aſſis, voient, comme la divinité dont ils exercent les droits, le jeu de toutes les paſſions humaines, ſans jamais en favoriſer aucune, & nous rendent en quelque ſorte ſa providence ſenſible par l'équité de leurs jugemens? »

» Tant de vertus & de ſervices ne ſeront point oubliés par notre auguſte Monarque. A peine eſt-il monté ſur le trône, que ſon cœur s'ouvre à tous les biens qu'il peut connoître, & à tous ceux qu'on voudra lui propoſer. Il voit les pierres de ce ſanctuaire diſperſées & emportées, comme par un violent tourbillon, juſqu'aux extrémités de ſon Empire; il ſe hâte de les raſſembler, de les réunir, & de rendre aux loix toute leur vigueur, en rendant à la magiſtrature toute ſa dignité. »

» Le Roi, Meſſieurs, ne s'eſt pas contenté de vous donner une marque de protection ſi honorable, & devenue encore plus flatteuſe par les applaudiſſemens qu'elle a reçus de tout ce que la nation a de vertueux & d'éclairé. Il vous a tracé lui-même la route que vous devez ſuivre, pour lui témoigner la reconnoiſſance & l'amour dont vous êtes pénétrés. Tous les deſirs qu'il a manifeſtés juſqu'à ce jour, tendent à rendre ſon Royaume heureux, à faire reſpecter la religion, à établir la décence dans les mœurs, l'ordre dans les finances, l'économie dans les dépenſes publiques. Vous ne ſerez donc jamais plus aſſurés de lui plaire, qu'en concourant de tout votre pouvoir au ſuccès de ſes vues bienfaiſantes, qu'en ne lui cachant aucune des vérités qui peuvent l'y conduire. Eh! qui ne ſe féliciteroit pas pour vous & pour ſoi-même, en voyant que vous pouvez tout-à-la-fois ſatisfaire le plus doux de vos penchans, & remplir le plus important de vos devoirs? »

» Plus j'obſerve les circonſtances, Meſſieurs, & plus j'y découvre d'encouragemens pour votre zele. Je le ſais; la bonté des Souverains ne garantit pas toujours des paſſions de leurs Miniſtres: & quand il s'en trouve d'ambitieux ou de violens, malheur à celui dont la chûte importe à leur haine ou à leur élévation, dût elle être fatale au ſalut de la Patrie. Je le ſais encore; les chefs influent puiſſamment ſur les intérêts de leurs corps; ſouvent même ils en ont de tout oppoſés; & s'ils manquent de courage ou d'intégrité, ils

nuiſent d'autant plus ſûrement, qu'ils ſont plus exercés à cacher leur infidélité ou leur foibleſſe. Mais aucun de ces dangers n'eſt à redouter pour vous. Le Roi a donné ſa confiance à des hommes vertueux, ſages, modérés juſques dans les biens qu'ils ſe propoſent, qui ne demandent qu'à être éclairés ſur tous ceux qu'ils ſont chargés de procurer. Eh! quel temps fut jamais plus propre à faire prévaloir les ſaines maximes, les vues patriotiques, que celui où l'autorité cherche la lumiere, & où la lumiere reſpecte l'autorité? »

» Si pour y parvenir, Meſſieurs, vous avez beſoin de nouveaux ſecours, vous les trouverez dans l'illuſtre Sénateur qui vous préſide. Il porte un nom décoré depuis long-temps des premiers honneurs de la magiſtrature, qui l'attache néceſſairement à ſa gloire, & qui lui en rappelle toutes les vertus. Il jouit de la confiance du Prince, & il ne peut manquer de vous la rendre utile, parce qu'il la doit uniquement au caractere de franchiſe & de loyauté qui lui a mérité la vôtre. Par modeſtie, comme par déſintéreſſement, il auroit préféré les douceurs de la vie privée au tumulte des affaires; mais par honneur il n'en eſt pas moins tout entier aux devoirs de ſa place. Et peut-être n'a-t-elle jamais été remplie avec plus d'exactitude & moins d'auſtérité. »

» Ne vous plaignez pas, Meſſieurs, de ce que je vous entretiens trop long-temps de vous-mêmes. Je ne puis renfermer dans des bornes plus étroites, le tribut de louanges.

qui vous étoit dû. Il me reſte des vœux à vous offrir, & ces vœux doivent être dignes de l'autel dont je deſcends, de la ſainte cérémonie qui vous raſſemble, & de la piété de vos peres, à qui elle doit ſon inſtitution. Puiſſent donc les ſentimens religieux qui lui ont donné naiſſance, ſe perpétuer à jamais dans cette illuſtre Compagnie! Puiſſiez-vous tous, & toujours, être vivement perſuadés que, ſans la religion, il n'y a point de lumieres ſûres, de vertus ſolides, de juſtice incorruptible, de gloire qui conduiſe à l'immortalité; que la religion ſeule peut ennoblir & ſanctifier vos travaux, adoucir vos ſacrifices, vous conſoler dans vos peines, vous donner du poids auprès du trône, vous conſerver le reſpect éternel de la nation. »

De Paris, le 12 Avril 1778.

M. de Beaumarchais a gagné ſon procès au Parlement d'Aix le 22 Juillet. La lacération de ſon Mémoire & l'amende de mille écus ne ſont qu'un léger déſagrément bien mérité. On lit ici une Lettre d'Aix à ce ſujet, dont voici le précis.

» Le fameux procès entre M. Caron de Beaumarchais & M. le Comte de la Blache eſt enfin jugé. Les conſultations que le légataire de M. Pâris du Vernay avoit fait débiter depuis deux ans; ſon ſéjour dans cette ville depuis deux mois; l'activité de ſes démarches, & l'exceſſive adreſſe de ſes allégations; ſon uniforme, ſes titres, & ſa conſanguinité avec

quelques familles nobles de cette Province ; ſoit dans le militaire, ſoit dans la magiſtrature, avoient élevé en ſa faveur un parti nombreux. On s'étonnoit du ſilence de ſon adverſaire. Un Mémoire à conſulter, ſigné de huit avocats de Paris, hériſſé de citations de loix, n'étoit point ce qu'on attendoit de M. de Beaumarchais ; en effet, il l'avoit laiſſé faire, & s'étoit impoſé, en partant de Paris avec ce Mémoire pour tout bagage, la plus grande circonſpection dans cette affaire : mais arrivé à Aix, il y trouva tant de venin répandu, qu'il lui parut dangereux pour ſa réputation de laiſſer le public préjuger de ſa retenue, comme il avoit fait de ſon ſilence, & reprenant alors le pinceau dont il a barbouillé Goëſman & tous les Maringouins, il donna un Mémoire intitulé : *Réponſe ingénue.* — Requête de M. le Comte de la Blache pour que ce Mémoire fût brûlé, avec une Requête ſignée de ſix avocats. — Replique de M. de Beaumarchais, intitulée : *le Tartare à la légion.* — Nouvelle Requête incendiaire de M. le Comte de la Blache. — Enfin harangues reſpectives ; car ces Meſſieurs ont réſumé eux-mêmes leur cauſe en préſence de leurs Juges. Ils parlent bien tous deux ; mais la maniere ſimple & forte d'expoſer les faits, & l'évidence des démonſtrations que M. de Beaumarchais a déployée, ont entraîné tous les eſprits que les ſubtilités de ſon adverſaire n'ont pu ramener. La cauſe fut jugée dès-lors par le public ; mais cet arrêt, tout flatteur qu'il étoit pour M. de Beaumarchais, avoit

beſoin de la ſanction du Tribunal, elle lui a été donnée hier au ſoir, d'une voix unanime. »

» Les Juges délibéroient pour la derniere fois, les portes du palais étoient aſſiégées; les femmes, les curieux, les amateurs des plaids, & il y en a beaucoup en ce pays, étoient aſſemblés par pelotons ſous la belle allée d'arbres, près du palais; les cafés qui bordent cette promenade, étoient remplis de monde; & M. le Comte de la Blache attendoit dans ſon ſalon flamboyant de bougies, l'iſſue de l'affaire. S'il eût été, comme M. de Beaumarchais, logé loin du palais, il n'auroit pas entendu un des premiers ces mots terribles, *Beaumarchais a gagné.* A peine ont-ils deſcendu les degrés, mille voix les répetent, les battemens de mains ſe propagent le long de la promenade; & les fenêtres du ſalon de M. le Comte ſe ferment ſoudain. On court, on crie, la foule arrive avec acclamation à la maiſon de M. de Beaumarchais; la cour & les chambres s'empliſſent; les hommes, les femmes, les gens qu'il connoît, ceux qu'il ne connoît pas, l'embraſſent & le félicitent; les larmes le gagnent, & il s'évanouit; mais, comme il l'a dit lui-même, les douces impreſſions de la joie n'ont jamais de ſuites fâcheuſes. A peine lui donne-t-on le temps de ſe remettre; on l'entraîne chez le premier Préſident pour le remercier. Je fus du nombre de ceux qui le ſuivirent, & qui entrerent avec lui chez le premier Préſident. Ce Magiſtrat, avec la noble ſévérité du chef d'un Tribunal auguſte, lui dit: « En vous rendant juſtice, Monſieur,

» ſur ce qui concerne votre honneur & votre » fortune, la Cour à déſapprouvé la vivacité » de vos mémoires : elle vous accorde vos » demandes principales, quinze mille livres » de dommages & intérêts, & condamne vo- » tre partie adverſe aux dépens ; mais comme » il ſeroit dangereux que les plaideurs ſe mo- » delaſſent ſur votre maniere de vous défen- » dre, la Cour a ordonné que votre dernier » mémoire ſeroit déchiré au greffe, & que » vous payeriez mille écus aux pauvres. » Je leur en donnerai deux mille, a répondu M. de Beaumarchais, pour qu'ils ſe félicitent d'avoir de ſi bons & de ſi vertueux Magiſtrats. »

» En revenant de la premiere préſidence, nous trouvâmes la maiſon encore pleine de monde ; les tambourins, les flûtes, les violons ſe firent entendre avant & après le ſouper ; tous les fagots du quartier ont été employés à faire des feux de joie, & la foule, qui demandoit à voir M. de Beaumarchais, devint ſi grande, que quelques perſonnes crierent : *Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.* Les Dames qui étoient alors avec M. de Beaumarchais, l'entraînerent vers la fenêtre : & les artiſans lui chanterent une chanſon Proven- çale qu'ils avoient ajuſtée à l'événement. En voilà, Meſſieurs, les détails certains ; nous ſommes enchantés de la juſtice qui vient d'être rendue à cet homme célebre ; & les honnêtes gens de toutes les claſſes partagent nos ſenti- mens & notre joie. «

Les Gazettes ne vous auront vraiſemblablement pas communiqué ce *Bulletin du Par-*

naſſe préſenté au Duc de Chartres, lorſqu'il deſcendit de voiture à ſon arrivée, par M. l'Abbé de Launay.

Le ſaint Eſprit conduiſoit le courage
D'un rejetton digne des plus grands Rois.
Bientôt le *Sphinx* ſe mêlant au carnage,
Joint le héros.... & cet heureux préſage
Va garantir les plus rares exploits.
Le Dieu des *Lys* préſide à cette joute,
L'ardent Keppel, battu, mis en déroute,
Cache ſa honte à l'ombre de la nuit.
Hors de combat, il avouera ſans doute
Que l'on n'eſt pas vainqueur pendant qu'on fuit.

De Verſailles, le 15 *Août* 1778.

Les gens ſenſés n'apprécient notre petit avantage naval que ce qu'il vaut. Ils n'y voient qu'une preuve que les François bien commandés ſur mer pourroient tenir tête à leurs ennemis, & ſinon encore leur enlever leur ancienne ſupériorité, du moins la leur bien diſputer. On convient que M. d'Orvilliers s'eſt acquis beaucoup de gloire par ſes manœuvres, auſſi habiles que hardies, contre une eſcadre commandée par M. Keppel, que l'Angleterre regarde comme le plus grand homme de mer de ce ſiecle. La flotte Angloiſe que notre eſcadre n'a pas empêché d'arriver en Angleterre, étoit compoſée de dix navires marchands, dont ſept de la Chine, un de Bengale & deux de Coromandel, très-richement chargés. Il auroit mieux valu, ſans doute, de s'en em-

parer, ou de les couler à fond, que de canonner l'Amiral Keppel. Ce n'eſt pas les richeſſes de cette flotte qui méritent tant de regrets, parce que ſoixante armateurs qui vont ſortir de nos Ports, nous rapporteront aſſez de butin; mais le mal, & un mal irréparable autant qu'eſſentiel, c'eſt que cette diabolique flotte eſt venue procurer à M. Keppel une grande partie des matelots qui lui manquoient & dont il lui auroit été impoſſible de ſe pourvoir en Angleterre.

Notre adorable Reine a reçu avec plaiſir ces vers à l'occaſion du ſigne évident de maternité qu'elle a éprouvé en apprenant la nouvelle du combat naval du 27 Juillet.

Avec trop de lenteur s'annonçoit à nos vœux
L'auguſte rejetton que nous donnent les cieux:
Mais le récit d'une victoire
A paru l'animer ſoudain.
N'en doutons pas: c'eſt un Dauphin,
Au moment qu'il reſpire, un Bourbon ſent la gloire.

On trouve ſouvent chez nous l'injuſtice & le ſarcaſme à côté des éloges mérités. On a adreſſé ce couplet à un jeune guerrier qui a combattu ſur l'eſcadre de M. d'Orvilliers.

Air: *Chanſon, chanſon.*

Tel cherchant la toiſon fameuſe;
Jaſon ſur la mer orageuſe
Se haſarda,
Il n'en eut qu'une, & pour tes peines,
Nous t'en promettons deux douzaines
A l'Opéra.

Vous lirez avec plus de plaiſir la chanſon ſuivante en l'honneur de M. le Duc de Chartres.

Air : *Du Lapin.*

Mais amis chantons en refrein
Ce Héros, ce Dieu, ce Lutin,
Qui plaît, qui bat
Aime & combat,
Et fait bien tout cela :
Oui, d'accord ou non,
Chantons ſon nom ;
Pour celui-là
Jamais la voix ne ſe fatiguera.

Ce Héros, ce Dieu, ce Lutin, *bis.*
De Neptune à le pied marin,
Il plaît, il bat, &c.

De Neptune a le pied marin ;
Déjà de Mars il va le train,
Il plaît, il bat, &c.

Déjà de Mars il va le train ;
Aux Anglois il a mis un frein ;
Il plaît, il bat, &c.

Aux Anglois il a mis un frein,
Il va leur préparer un bain,
Il plaît, il bat, &c.

Il va leur préparer un bain,
Nous aurons des jockeys pour rien ;
Il plaît, il bat, &c.

Nous aurons des jockeys pour rien,
La gloire eſt femme & veut ſon bien,
Il plaît, il bat, &c.

La gloire eſt femme & veut ſon bien,
Le pauvre Keppel n'en a brin,
Hors de combat,
Un rien l'abbat,
Nous ferons mieux cela,
Oui, d'accord ou non, &c.

Le pauvre Keppel n'en a brin,
Notre Héros met tout en train,
Il plaît, il bat, &c.

Notre Héros met tout en train;
La gloire eſt femme, elle eſt ſon bien,
Il plaît, il bat, &c.

COUPLET

Sur l'Air : *Faiſons l'amour, faiſons la guerre.*

Faites l'amour, faites la guerre;
Ces deux métiers ſont faits pour vous,
Jeunes Héros dont l'Angleterre
Connoît les redoutables coups.
Pour rendre votre ſort plus doux,
Les Bourbons peuvent-ils mieux faire,
Que de remplir une carriere,
Où Mars les voit triompher tous.

De Paris, le 18 *Août* 1778.

J'ai fait un voyage à Ermenonville. Vous croyez bien que l'objet de ce pélérinage a été

de rendre hommage au tombeau qui renferme les cendres de J. J. Rouſſeau. Je ne puis vous exprimer quel ſentiment m'a pénétré en mettant le pied dans l'iſle où ce monument eſt placé. Je me ſentois un attendriſſement mêlé de vénération. Je me ſurpris les larmes aux yeux, & j'apperçus que ceux qui m'accompagnoient (car on y va par troupe) éprouvoient la même ſenſation. Vous n'avez pas d'idée de la beauté du lieu où les reſtes de ce grand homme ſont dépoſés. On y lit cette inſcription que l'amitié ſeule a inſpirée à M. de Gerardin, & que ce Seigneur y a fait graver.

Ici, ſous ces ombres paiſibles,
Pour les reſtes mortels de Jean Jacques Rouſſeau,
L'amitié poſa ce tombeau:
Mais, c'eſt dans tous les cœurs ſenſibles
Que cet homme divin qui fut tout ſentiment,
Doit trouver de ſon cœur l'éternel monument.

Après avoir vu ce tombeau, je voulus viſiter l'hermitage qu'il habitoit. J'y trouvai ſa femme, & je converſai beaucoup avec elle. Comme notre entretien roula principalement ſur la perte qu'elle venoit de faire, & qui devient commune à tous ceux qui aiment le génie & la vertu, elle me parut pénétrée d'une profonde affliction; elle ne parla de ſon mari qu'avec le plus tendre reſpect. Je vous avouerai que je n'ai pu me défendre d'une émotion ſinguliere. Elle m'a dit que ſon mari n'avoit jamais été ſi content, ſi tranquille, ſi gai même que depuis qu'il s'étoit déterminé à habiter cette retraite; qu'il y avoit formé le

projet de recommencer à écrire, & qu'il étoit prêt à l'exécuter lorſque la mort l'a enlevé. Je ne manquai pas de l'interroger ſur ces fameux mémoires, dont il a été tant parlé; elle m'a aſſuré que J. J. Rouſſeau en avoit remis l'unique exemplaire qu'il avoit entre des mains très-ſûres, & qu'en les remettant, il a fait promettre que ces mémoires ne verroient le jour que long-temps après ſa mort. Elle a ajouté que l'auteur étoit bien aſſuré que ſes intentions ſeroient exécutées très-rigoureuſement. Ainſi, Monſieur, tous les bruits qui ont couru à ce ſujet de l'impreſſion déjà faite, du prix exhorbitant auquel on en vendoit l'exemplaire, ſont abſolument dépourvus de vérité.

Et pour vous convaincre de l'exiſtence réelle de ces mémoires que quelques perſonnes ont voulu révoquer en doute, comme pour détruire entiérement les calomnies que répandent contre cet homme juſtement regretté de vils & d'obſcurs ennemis, il ſuffit de lire cette copie d'une lettre que M. Dorat vient d'adreſſer au Journal de Paris.

» Il y a ſix ou ſept ans, Meſſieurs, qu'après avoir entendu les mémoires de la vie de J. J. Rouſſeau, j'écrivis la lettre que je vous envoie à une femme digne d'apprécier ce grand homme. Je ne ſais par quel haſard je l'ai retrouvée imprimée dans un papier public. Je vous la fais paſſer telle que je l'ai écrite, & je vous prie de vouloir bien l'inſérer dans le *Journal de Paris.* »

» J'ai l'honneur d'être, &c. »

A trois heures après minuit.

» Je rentre chez moi, Madame ; ivre de plaiſir & d'admiration ; je comptois ſur une ſéance de huit heures, elle en a duré quatorze ou quinze ; nous nous ſommes aſſemblés à neuf heures du matin, & nous nous ſéparons à l'inſtant ſans qu'il y ait eu d'intervalle à la lecture, que ceux du répas, dont les inſtants quoique rapides, nous ont encore paru trop longs. Ce ſont les mémoires de ſa vie que Rouſſeau nous a lus. Quel ouvrage ! comme il s'y peint, & comme on aime à l'y reconnoître ! il y avoue ſes bonnes qualités avec un orgueil bien noble, & ſes défauts avec une franchiſe plus noble encore. Il nous a arraché des larmes par le tableau pathétique de ſes malheurs & de ſes foibleſſes, de la confiance payée d'ingratitude, de tous les orages de ſon cœur ſenſible tant de fois bleſſé par la main careſſante de l'hypocriſie, ſurtout de ces paſſions ſi douces qui plaiſent encore à l'ame qu'elles rendent infortunée. J'ai pleuré de bon cœur, & je me faiſois une volupté ſecrete de vous offrir ces larmes d'attendriſſement, auquel ma ſituation actuelle a peut-être autant de part que ce que j'entendois. Le bon J. J., dans ces mémoires divins, fait d'une femme qu'il a adorée, un portrait ſi enchanteur, ſi aimable, d'un coloris ſi frais & ſi tendre, que j'ai cru vous y reconnoître ; je jouiſſois de cette délicieuſe reſſemblance, & ce plaiſir étoit pour moi ſeul. Quand on aime, on a mille jouiſſances que les in-

différens ne ſoupçonnent même pas, & pour leſquelles les témoins diſparoiſſent. »

» Mais ne mêlons rien de moi à tout cela; afin de vous intéreſſer davantage. L'écrit dont je vous parle eſt vraiment un chef-d'œuvre de génie, de ſimplicité, de candeur & de courage. Que de géans changés en nains ! que d'hommes obſcurs & vertueux rétablis dans tous leurs droits, & vengés à jamais des méchans par le ſeul ſuffrage d'un honnête homme. Tout le monde y eſt nommé. On n'a pas fait le moindre bien à l'auteur qui ne ſoit conſacré dans ſon livre; mais auſſi démaſque-t-il avec la même vérité tous les charlatans dont ce ſiecle abonde. »

» Je m'étends ſur tout cela, Madame, parce que j'ai lu dans votre ame bienfaiſante, délicate & noble, parce que vous aimez Rouſſeau, parce que vous êtes digne de l'admirer, enfin, parce que je me reprocherois de vous cacher une ſeule des impreſſions douces & honnêtes que mon cœur éprouve. Trois heures ſonnent, & je ne m'arrache qu'avec peine au plaiſir de m'entretenir avec vous; mais je vous ai offert ma premiere & derniere penſée; j'ai entendu la confeſſion d'un Sage; ma journée n'eſt point perdue. »

» Je ſuis, &c. DORAT. »

Puiſque nous venons de perdre preſqu'à la fois les deux plus grands hommes du ſiecle, J. J. Rouſſeau & Voltaire, on ne manquera ſûrement pas de les comparer enſemble dans quelque brochure. Déjà la ſecte philoſophique

ne

ne ceſſe de répandre dans le monde que J. J. Rouſſeau étoit un mal-honnête homme, un ingrat, & mille autres gentilleſſes de ce genre. Je n'aurois pas cru qu'un homme qui jamais n'a rien voulu recevoir de qui que ce ſoit, qui avoit peur d'avoir aux hommes la plus légere obligation, qui a vécu & eſt mort pauvre, pût jamais être taxé d'ingratitude. J'ai bien de la peine à croire qu'un homme qui a peint la vertu dans ſes écrits *ex abundantia cordis*, tandis que la plupart de ceux qui l'accuſent ne la peignent que de tête, fut un mal-honnête homme. Les mêmes Encyclopédiſtes s'efforcent d'exalter la belle ame de Voltaire. Quoi qu'il en ſoit, pour vous aider à juger de la différence qui ſe trouvoit dans le caractere de ces deux hommes ſinguliers, je ne crois pas pouvoir vous en donner un exemple plus frappant, qu'en mettant ſous vos yeux la copie de deux lettres qui me ſont tombées entre les mains. Un certain *Desboulmiers* auquel on ne penſoit guere pendant ſa vie, & qu'on a totalement oublié depuis qu'il eſt mort, avoit formé le projet de faire je ne ſais quelle compilation, & pour y donner plus de ſuccès, il avoit écrit à Rouſſeau & à Voltaire pour les engager à y contribuer. Voici leurs réponſes. Je commence par tranſcrire celle de Rouſſeau, qui étoit ainſi figurée.

A Paris { Pauvres aveugles que nous ſommes ! / Ciel, démaſque les impoſteurs, / Et force leurs barbares cœurs / A s'ouvrir aux yeux des hommes ! } 17 $\frac{4}{7}$ 70.

» Je ſuis trop vieux, Monſieur, & j'ai trop d'occupations pour qu'il me ſoit permis de faire de nouvelles connoiſſances : quelque mérite qu'elles puiſſent avoir, les anciennes doivent ſans contredit être préférées, & je ſuis même obligé d'élaguer celles-ci, faute de pouvoir y ſuffire. Ainſi quelque utile & agréable que pût m'être la vôtre, j'ai le regret de me voir hors d'état d'en profiter. »

» Je ſuis très-ſenſible à vos attentions obligeantes dans la propoſition qu'il vous a plu de faire aux comédiens Italiens en ma faveur. S'ils y ont déféré, c'eſt uniquement par conſidération pour vous, & je ne dois pas accepter leur invitation, puiſque je ne puis vous en rendre le foible prix que vous avez jugé à propos d'y mettre. »

» Je vous dois des remercîmens encore pour le cadeau que vous avez la bonté de me faire de votre derniere production. Mais ce ſeroit en abuſer que de l'accepter, puiſque je ne lis plus de livres, & que je n'ai que le moins qu'il m'eſt poſſible d'habitude avec ceux qui en font. »

» Pardon des ratures, mais l'affluence des curieux oiſifs ne me permet pas de tranſcrire ma lettre. Je vous ſalue, Monſieur, très-humblement. *J. J. Rouſſeau.* »

Vous allez voir actuellement, Monſieur, la réponſe de Voltaire.

» Je vous aurois fait mes remercîmens, Monſieur, à la réception de votre lettre, je vous aurois dit combien elle m'a charmé, & à quel point elle m'honore, ſi je n'étois atta-

qué d'une fluxion ſur les yeux qui m'ôte l'uſage de la vue, pendant quatre ou cinq mois de l'année, & qui eſt accompagnée d'une maladie cruelle. Vous parlez d'archives du goût; les vers qui ſont dans votre lettre ſont une piece de ces archives. Le triſte état où je ſuis ne me permet pas d'y répondre, mais ne m'empêche pas d'en ſentir le prix. Si vous avez beaucoup de pieces auſſi joliment écrites, je ne vous conſeille pas d'en chercher d'autres. Les ouvrages parfaits ſont rares, & les ouvrages médiocres dans leſquels il y a de jolies choſes ſont innombrables. Nous avons une profuſion de tout & ſur-tout de journaux, & le dégoût a un peu ſuivi cet excès d'abondance, mais le bon ſera toujours précieux. »

» Je vous félicite, Monſieur, de faire votre amuſement des belles-lettres, dans le loiſir de la paix. Oſerois-je vous ſupplier de préſenter mes reſpects à M. le Comte de Turpin qui joint tant d'autres mérites au mérite militaire. Je vous dois les mêmes éloges, & j'ai l'honneur d'être avec l'eſtime la plus reſpectueuſe, MONSIEUR, votre, &c. » *Voltaire.*

Aux Délices, près Geneve, 26 Octobre 1778.

Par le rapprochement de ces deux réponſes, vous voyez dans l'une un homme franc, ouvert, qui dit avec aſſurance la vérité & qui ne doit ſa politeſſe qu'à la douceur de ſon ame & à la crainte de bleſſer l'amour-propre des autres. Dans l'autre, vous remarquez un homme qui craint de choquer les autres à cauſe

[redacted]

[redacted] comédie, en [redacted] Acte, & en Prose.

PERSONNAGES.

[redacted], Médecin de Rouen.
[redacted], Fille de Pelletier,
La Rhétoré, Amie de la maison.
La Perrenelle, Servante de Pelletier.
Le Comte de St. Selpice.
Dimanche Cartouche, Suppôt des Immolés.
La Pivoine, Coupe-Aplatissoir.

(*La scene est à Paris, chez le Pelletier*; (*rue des Fossoyeurs.*)

SCENE PREMIERE.

LE MARQ. DE VILLETTE. LA HARPE.

LE MARQUIS.

Oui, mon cher la Harpe, ce diable d'Abbé Cartouche veut entrer à toute force. Je l'ai fait consigner vingt fois, & vingt fois il revient à la porte.

LA HARPE.

Quoi ! ce fanatique convertiſſeur..... ce Prêtre inſenſé ?

LE MARQUIS.

Oui, ce preſtolet a appris la maladie grave du grand-homme qui loge chez moi. Il prétend triompher du double état de vieilleſſe & d'agonie du philoſophe Voltaire, comme il a triomphé de la décrépitude du Chanſonnier l'Attaignant.

LA HARPE.

Il me vient une idée : il faut jouer un tour à cet ardent Apôtre.

LE MARQUIS.

Comment cela ?

LA HARPE.

Laiſſez-moi faire.... il ſera baffoué d'importance.

LE MARQUIS.

Oh ! ſoyons prudens : ces gens-là ſont dangereux.

LA HARPE.

Ne craignez rien, Monſieur : il n'y a que façon de s'y prendre.

SCENE II.

Les Précédens. LA FORTUNE.

LA FORTUNE.

M. le Marquis, je viens pour...;

LE MARQUIS.

Eh bien! la Fortune, ton maître a-t-il un peu reposé cette nuit?

LA FORTUNE.

Cela va très-mal, très-mal: mais j'espere toujours; car tant qu'on vit, il y a de l'espérance: & M. de Voltaire est si accoutumé de vivre, qu'il *perdra difficilement* cette bonne habitude. Il souhaiteroit vous parler un instant, Monsieur.

LE MARQUIS, *en s'en allant:*

Je crois, petit coquin, que tu plaisanteras jusqu'à ton dernier soupir..

SCENE III.

LA HARPE. LA FORTUNE.

LA HARPE.

Ecoute, la Fortune; aimes-tu les Prêtres?

LA FORTUNE.

Dieu m'en préserve. Le Secrétaire de Voltaire aimeroit cette engeance de Calotins!

LA HARPE.

Pardon, ſi je te demande cela : mais c'eſt que j'ai un projet qui ne peut s'exécuter que par ton miniſtere.

LA FORTUNE.

Un projet anti-ſacerdotal ? Oh ! je ſuis des vôtres, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de riſque.

LA HARPE.

Pas le moindre danger.

LA FORTUNE.

C'eſt que, voyez-vous, on eſt tout auſſi bien pendu de la part de ces Meſſieurs-là que de toute autre part.

LA HARPE.

Il ne s'agit point ici, ni de crime, ni de pendaiſon. Il s'agit.....

SCENE IV.

Les Précédens. LA PILULE.

LA PILULE.

Où eſt M. le Marquis de Villette ? j'ai une déclaration à lui faire. Quelle indignité ! quelle abomination ! les chiens de Prêtres !

LA FORTUNE.

Eh ! qu'as-tu, notre ami la Pilule ? tu es tout eſſouflé ? Ton maître eſt-il malade auſſi ?

LA PILULE. *Courant çà & là.*

Je n'ai rien à vous dire. M. le Marquis... M. le Marquis....

LA HARPE.

Repoſe-toi, la Pilule, je vais trouver M. le Marquis.

LA FORTUNE.

Le fieur de la Pilule eſt devenu bien fier; apparemment qu'un autre garçon eſt chargé à ſa place de l'adminiſtration des pays-bas. La ſcience enfle, & ſur-tout celle de M. de la Pilule. (*Il ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS. LA PILULE.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous à me dire, la Pilule?

LA PILULE.

Rien n'eſt plus noir, rien n'eſt plus affreux; j'ai reçu, Monſieur, un billet que voici, par lequel on me mande au Cours-la-Reine. J'y ai été, & deux Eccléſiaſtiques, me gliſſant trois louis dans la main, me promirent des monceaux d'or, ſi je voulois empoiſonner M. de Voltaire, & ils firent un beau diſcours pour prouver que, ſelon toutes les loix divines & humaines, il étoit permis & méritoire d'ôter la vie à Voltaire.

LE MARQUIS.

Ceci me paroît bien étrange. Voltaire a dit tout ce qu'il avoit à dire contre la ſoutane & le froc. Sois ſûr que c'eſt une méchante ruſe, pour donner des inquiétudes à mon illuſtre hôte. Quand on veut empoiſonner quelqu'un, on a d'autres moyens. N'ébruitez donc pas cette aventure, je vous en prie.

LA PILULE.

Vous penſez juſte, M. le Marquis, je ſuivrai votre conſeil.

LE MARQUIS.

Quant à l'argent d'iniquité que l'on t'a remis, donne-le aux pauvres.

LA PILULE.

C'eſt ce que j'ai fait, Monſieur, en le mettant dans ma poche : car je ſuis gueux comme rat d'égliſe.

SCENE VI.

LE MARQUIS. LA HARPE.

LA HARPE.

Ma propoſition, Monſieur, fait plaiſir à la Fortune ; il s'y prêtera volontiers. Etant fort maigre, & ne manquant pas d'eſprit, il jouera parfaitement ſon rôle : ſa ſeule crainte eſt de ne pouvoir pas s'empêcher de rire.

LE MARQUIS

ne qu'à ſe placer les lettres Patentes... on trompe. C'eſt ſans doute l'Abbé Gautier. Je donne ordre de le laiſſer en bas pour cette fois.

SCENE VII.

Les Précédens. L'ABBÉ GAUTIER.

L'ABBÉ.

Dieu en ſoit loué. Nos prieres commencent à s'exaucer. Je viens ici, Monſieur, pour rappeller une ame à Dieu, pour tirer une ame des bords eſcarpés d'un profond précipice. Je viens pour placer une ame dans le ſein glorieux d'Abraham.

LE MARQUIS.

Dieu en ſoit loué, Monſieur.

L'ABBÉ.

Je ne demande qu'à parler au moribond pour réuſſir, Dieu aidant.

LE MARQUIS.

La ſcience de M. l'Abbé eſt ſi vaſte, ſa logique ſi ſaine! ſon éloquence ſi terraſſante! ſon crédit auprès du Pere éternel ſi éprouvé! ſa réputation eſt ſi bien établie que le ſuccès le plus éclatant couronnera infailliblement ſa miſſion.

L'ABBÉ.

Ah! Monſieur, que me dites-vous là? Si

je ſuis quelque choſe, c'eſt par les ſouffrances du Fils de l'Eternel, c'eſt par le zele qui me dévore pour la maiſon du Seigneur.

LA HARPE.

Un ſaint homme comme vous, M. l'Abbé, n'eſt aſſurément pas dévoré par l'ambition, par la cupidité, par la ſoif de l'or, par le zele pour la maiſon de Plutus ; non. La médiſance n'a point de priſe ſur vous ; ce n'eſt point là le défaut des Prêtres.

SCENE VIII.

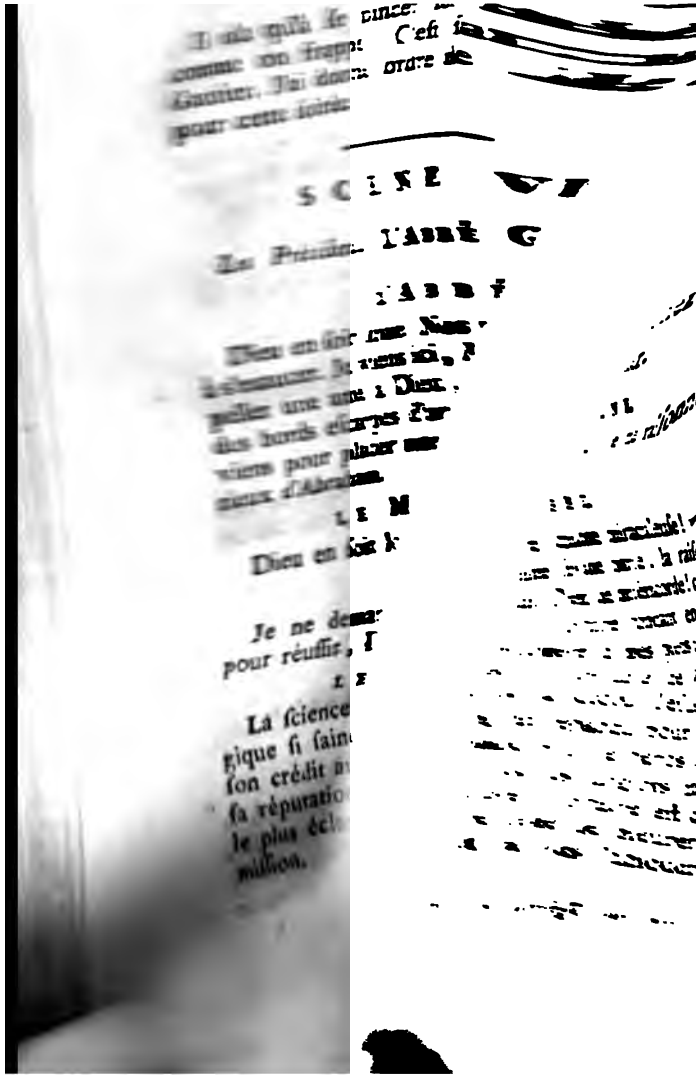
Les Précédens. LA FORTUNE.

LA FORTUNE.

Etre des êtres, ne permets pas que l'erreur de mon enfance rentre jamais dans mon eſprit.

L'ABBÉ.

Plût à Dieu, trop célebre vieillard, que la doctrine de votre enfance eût été celle de votre vie entiere, & que la même plume qui a manifeſté durant ſoixante ans une funeſte apoſtaſie, eût ſervi durant ſoixante ans à conſtater votre chriſtianiſme ! les portes du Ciel maintenant vous ſeroient ouvertes : les meſſagers de l'Agneau ſans tache étendroient leurs ailes pour vous tranſporter dans le ſéjour ineffable des Bienheureux. Mais hélas ! je vois s'ouvrir un gouffre enflammé. Voilà



tant du péni-
dit tout

illi, &

c'eſt la vérité
oi dans ce mé-
prieres ferven-
ccès, la gloire de
e parti nombreux
trop grand avan-
le d'un génie, comme
les fideles devoient
ſignalée de la bonté
me permettrez, Meſ-
: le temps preſſe, je
angemens avec M. le
Sans adieu.

C E N E IX.

IS. LA HARPE. LA FORTUNE.

ſautie du lit, ſe débarraſſe de ſon coſ-
e malade, & parcourt la chambre en
nt de rire.

LA FORTUNE.

! ah! ah! ah! que je ſuis aiſe de pou-
ire à mon aiſe! ah! le bon Abbé Gautier!

ui redouble ſes ſupplices : Satan rou-
s un feu de bitume les chaînes qui
t captiver éternellement une ame qui a
la damnation de tant d'ames.

LA FORTUNE.

Dieu ! que dites-vous là ! je tremble !
ſonne : Jeſus ! Maria ! je ſuis damné,
a plus d'eſpoir : au ſecours ! au ſe-
rs.

L'ABBÉ.

Ne vous découragez pas, il eſt encore
ps : rétractez vos erreurs, confeſſez vos
hés, & vous échapperez à l'enfer.

LA FORTUNE.

Je rétracte, je confeſſe, *je ne raiſonne plus, je crains.*

L'ABBÉ.

Crainte ſalutaire ! crainte miraculeuſe ! — quand cette crainte divine parle, la raiſon orgueilleuſe ſe tait. Dieu de miſéricorde ! conſulte ta clémence. Voltaire fondant en larmes tombe humblement à mes pieds ; Voltaire contrit *efface le ſcandale* de ſa plume par le ſcandale de la Croix. Jeſus ! Jeſus-Chriſt ! ton ſang fut répandu pour le héros de l'impiété, comme pour le héros de la foi. Ton ſang mêlé avec les ſanglots du pécheur efface toute ſouillure. Voltaire eſt couvert de ton ſang, & il ne ceſſe de pleurer. Songe à tes promeſſes, & tu vas l'abſoudre par ma bouche....

(*Ici la Fortune ſe confeſſe tout bas. On entend*

par-ci par-là des mots entrecoupés, tant du pénitent que du confeſſeur, après quoi l'Abbé dit tout haut :)

Ego te abſolvo in nomine Patris & Filii, & Spiritûs ſancti. Amen.

LE MARQUIS.

Vous avez vaincu, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

C'eſt Dieu, c'eſt la religion, c'eſt la vérité qui ont vaincu : il n'y a de moi dans ce mémorable événement que des prieres ferventes. Je n'ai point douté du ſuccès, la gloire de Dieu m'en étoit garante. Le parti nombreux des incrédules auroit tiré trop grand avantage de l'impénitence finale d'un génie, comme l'incomparable Voltaire, les fideles devoient s'attendre à cette marche ſignalée de la bonté de leur cauſe. Vous me permettrez, Meſſieurs, de vous quitter : le temps preſſe, je vais prendre des arrangemens avec M. le Curé de St. Sulpice. Sans adieu.

SCENE IX.

LE MARQUIS. LA HARPE. LA FORTUNE.

La Fortune ſaute du lit, ſe débarraſſe de ſon coſtume de malade, & parcourt la chambre en éclatant de rire.

LA FORTUNE.

Ah! ah! ah! ah! que je ſuis aiſe de pouvoir rire à mon aiſe! ah! le bon Abbé Gautier!

LE MARQUIS.

Sambleu, la Fortune, tu as joué ton rôle en perfection. La même voix, le même geſte, le même tic. J'ai penſé d'y être trompé moi-même.

LA FORTUNE.

J'aurois voulu, Monſieur, que vous euſſiez entendu ma confeſſion.

LE MARQUIS.

Tu as beaucoup touſſé.

LA FORTUNE.

La toux m'a beaucoup aidé à couvrir les éclats de rire, dont je n'étois pas le maître en écoutant les étranges capucinades du très-étrange Gautier.

LE MARQUIS.

Comment ce tête à tête s'eſt-il paſſé ?

LA FORTUNE.

Le mieux du monde. J'ai dit à ce crâne de Prêtre que j'avois aſſaſſiné vingt hommes & autant de femmes; que j'avois exercé la pédéraſtie & la beſtialité; que j'avois volé quelques douzaines d'hoſties conſacrées, pour les faire ſervir en nougas chez des filles, & que par conſéquent ni Dieu, ni lui Gautier, ne pouvoient m'abſoudre. Qu'à cela ne tienne, m'a répondu le complaiſant Directeur, qu'à cela ne tienne. J'ai droit de remettre tous les péchés quelconques, euſſiez-vous violé & pere & mere. Dites, *je me repens*, & je vais vous abſoudre.

LE MARQUIS.

Et l'on dira que cette religion n'eſt pas dangereuſe !

LA HARPE.

Il me ſemble, Monſieur, que tous les ſcélérats devroient embraſſer une ſecte pareille. Comme ils ſont moralement ſûrs qu'un jour la crainte de l'éternité leur amenera un ſincere repentir, ils ſont conſéquemment certains qu'une vie criminelle ne les empêchera point d'aller en paradis.

L'OMBRE DE VOLTAIRE AU CURÉ DE ST. SULPICE,

PAR UN GENEVOIS.

Des Cagots ardent Emiſſaire,
Dans leurs principes élevé,
Reculez au nom de Voltaire;
Et ſur-tout tremblez de colere,
En apprenant, qu'il eſt ſauvé.
D'abord, dans un beau monaſtere,
De Moines vermeils entouré,
Par un Prieur tout débonnaire,
J'eus le plaiſir d'être enterré.
C'en eſt un fort grand, je vous jure;
Nous autres fragiles humains,
Foibles Jouets de l'impoſture,
Après nos orageux deſtins,
Rentrans au ſein de la nature,

Innocens, profanes, ou ſaints,
Sommes jaloux de ſépulture :
Chaque être s'en fait une loi,
Et malheureuſement pour moi,
Vous étiez-là pour m'en exclure,
Je n'aimai jamais autrement
Tous ces tonſurés deſpotiques,
Qui nous débitent gravement,
Cent bêtiſes apoſtoliques,
Au nom du nouveau teſtament,
Qui par état ſont tyranniques,
Ont par excès de piété
Ventre rebondis, cœurs étiques,
De leurs vetilles dogmatiques
Bercent la pauvre humanité,
Et lui voilent la vérité,
Sous les brouillards théologiques.
Auſſi, tous ces grands Docteurs-là,
Et vous mon Paſteur à leur tête,
Vous m'avez revalu cela,
(La haine eſt par fois un peu bête
En vous liguant pour empêcher,
Qu'on m'accordât le dernier gîte,
Et refuſant de me cacher
Dans un coin de terre bénite,
Mais Dieu, dont toujours j'adorai
La bienfaiſance ſans limite,
Dieu qu'en rien un Prêtre n'imite,
N'eſt pas méchant, comme un Curé,
Il a fait grace à la priere,
Que mes organes défaillans,
Firent dans mon heure derniere,
A ce moteur des élémens
Dont la puiſſance productrice,

Dirige tous nos mouvemens,
Meut d'un clin-d'œil de ſa juſtice,
Les mondes à ſes pieds flottans,
Sans trop d'égard aux réglemens
De l'Egliſe de St. Sulpice :
Dans ſes décrets plus Souverains,
Que ne ſont les vôtres mêmes,
Il a pardonné mes blaſphêmes,
Mes ſoulevemens enfantins
Contre ſes volontés ſuprêmes ;
Mes vers, ma proſe, mes ſyſtêmes,
Mon mépris pour les Jacobins,
Et mon goût pour la gloriole
Que ſe diſputent les humains,
Sur le globe le plus frivole,
Qui ſoit échappé de ſes mains.
Mon ame, étincelle légere,
S'eſt rejointe au vaſte foyer,
D'où tout émane ſur la terre ;
Je nage en des flots de lumiere,
Et j'apperçois Dieu tout entier,
Sans que ni Curé ni Vicaire,
De leurs ſouffles viennent ſouiller
L'éternel rayon qui m'éclaire,
Près du grand Etre, mon cher frere,
Qui vraiment s'embarraſſe peu
Des chicanes du Presbitere,
Je vois Piron près de St. Pierre
Sourire à l'aimable Chaulieu :
Unis au même ſanctuaire
Par le temps & par la raiſon,
St. Louis, Aurele, Platon,
Pline, Virgile, & St. Hilaire,
Paul, Auguſtin & Cicéron,

Dans leurs cercle ont admis Voltaire ;
Quoique mort ſans communion ;
Malgré cette cruelle angoiſſe,
Fhabite au ſéjour des vertus,
Ne croyez pas, que les Elus
Ne ſoient que ſur votre paroiſſe ;
Etranger à tous vos débats,
Dieu n'admet pas ces différences,
Il prodigue des récompenſes
A ceux que vous n'enterrez pas.
Lorſqu'aux tyrans de tous états,
Votre fourmillere eſt en bute,
Il conſole, il fait pardonner ;
D'un Etre foible il plaint la chûte ;
Et pour trancher toute diſpute,
S'il avoit quelqu'un à damner,
C'eſt un Curé qui perſécute.

EPITRE DE VOLTAIRE A M. DE LA HARPE.

Experto crede Roberto.

Toi qui de mes autels conſtant thuriféraire,
D'un emploi ſi brillant as reçu le ſalaire ;
Toi que j'ai décoré du tendre nom de fils
Dans ces derniers inſtans où j'ai revu Paris ;
Quoique je tienne encor ſur l'infernale rive
A des objets plus chers que ma muſe adoptive ;
Introduit, couronné, dans les champs bienheureux,
La H..... je t'écris du ſein de ces beaux lieux ;
Où Phœbus & l'Amour en dépit de Chriſtophe,
M'ont placé comme Amant, Poëte & Philoſophe.
Malgré tant de lauriers & de titres divers,
Je l'avouerai pourtant, le juge des enfers,

Minos me reprochant ma ſatyrique rage,
M'a retenu long-temps captif ſur le rivage.
Il n'a point imputé dans ſon livre infernal,
Mes vers contre N...., à crime capital :
Il n'a point condamné le fréquent anathême
Lancé contre N..... G..... P..... même :
Sur l'Abbé S..... il a tacitement
Approuvé mon aigreur & mon acharnement.
Mais offrant à ma vue un libelle anonyme,
D'un ton plein de courroux, voilà, dit-il, ton crime :
» A quel titre as-tu donc, détracteur ſcandaleux,
» Pourſuivi dans la tombe un rival (*) généreux ?
» *Vainqueur* (**) *des deux rivaux qui regnent ſur la ſcene*
» Il falloit triompher de l'autre & de ta haine. »
J'en convins, je blâmai cet (***) écrit diffamant,
De malice & d'orgueil inſigne monument,
Où mon eſprit jaloux d'abaiſſer le génie,
De l'Eſchile François oſa noircir la vie.
Croyant fléchir *Minos* par ma docilité,
Je tourne en ſuppliant mes yeux vers le Léthé !
Au nom de tous les Dieux je preſſe mon paſſage...
» Alte-là, dit le juge & vois cet autre ouvrage !
» Si (****) Chaulieu de Chapelle eût attaqué les mœurs,

(*) V.... ayant achevé ſa Tragédie d'Oreſte ; en fut faire un prétendu hommage à l'Auteur d'Electre, qui ne put mieux témoigner ſa reconnoiſſance qu'en ſouhaitant au frere un ſuccès égal à celui de la ſœur.

(**) Vers du Poëme des Saiſons. M. de S. L. n'a pas craint d'élever V.... au-deſſus de Corneille & de Racine.

(***) Satyre contre Crébillon publiée après ſa mort, ſous le titre d'Eloge de ce célebre tragique.

(****) Chaulieu fut diſciple de Chapelle, il dit lui-même que le maître lui apprit,

Au ſon harmonieux des rimes redoublées
L'art de charmer l'oreille & d'enchanter l'eſprit
Par la diverſité de ces nobles idées.

» Tu l'euſſes peint en noir aux faſtes des neuf ſœurs:
» Ton Apollon vengeur ſe fut fait une étude,
» D'inſtruire l'Univers de ſon ingratitude!
» Et toi, cruel, & toi, quel fiel as-tu vomi
» Contre le grand Rouſſeau ton maître & ton ami?
» Prêtre du Dieu du goût (*) devois-tu dans ſon temple,
» Flétrir un mortel né pour t'y ſervir d'exemple? »
Livré par ce reproche aux traits les plus aigus,
Du ſéjour enchanté je tremblois d'être exclus:
Quand Minos déridant ſon front atrabilaire;
» Des Colons de Ferney tu t'es montré le pere:
» Des Calas, (**) des Sirven généreux défenſeur,
» Tu réparas leurs maux & plaignis leur malheur:
» De ces traits bienfaiſans telle eſt la récompenſe;
» Ils t'offrent dans ces lieux un titre à l'indulgence:
» Ne crois pas cependant ſans un long repentir,
» Pénétrer aux lieux purs où regne le plaiſir;
» Rélégué pour cent ans aux bords de l'onde noire
» L'avenir t'apprendra qu'il eſt un purgatoire. »
Frappé d'un tel arrêt, ſtupéfait, confondu,
Au cri de l'équité qu'euſſé-je répondu?
Incliné triſtement dans un humble ſilence,
J'allois exécuter la fatale ſentence....
Le bruit harmonieux de mille accords divers
Frappe ſubitement les échos des enfers:

(*) Voyez le Temple du Goût & l'Epitre ſur la calomnie.

(**) M. de V.... peut être cité parmi les Philoſophes qui n'ont point borné l'amour de l'humanité à la ſtérilité des prédications. Sa vie privée à Ferney offre des traits de bienfaiſance les plus glorieux & les plus multipliés. En défendant la mémoire des Calas, il combattoit l'erreur & le fanatiſme, en même temps qu'il combloit de largeſſes leurs malheureuſes victimes.

J'écoute : j'apperçois ſur la rive oppoſée,
Un groupe d'habitans du tranquille Eliſée :
Qui couronnés de fleurs entremêlent leurs voix
Au ſon mélodieux des flûtes, des hautbois....
Ce ſpectacle en mon cœur ramene l'eſpérance ;
Leurs concerts de Minos invoquant la clémence ;
J'entendis prononcer, *grace*, *grace*, *il a fait*
Brutus, *Semiramis*, *Alzire* & *Mahomet* :
Et l'Echo ſecondant leurs accens & leur zele,
Grace de par Henri, *l'Amour* & *Gabrielle*.
A ces noms glorieux l'arrêt eſt révoqué :
Du livre de Minos je me vois démarqué :
A pas précipités fuyant l'urne fatale,
Des rives du Léthé je franchis l'intervale.
Du trouble de mes ſens figure-toi l'excès !
Interdit & confus je vois, je reconnois
Crébillon & Rouſſeau qui compagnons d'Horace
Se vengent de mes traits en demandant ma grace.
Oui, je ſentis alors que le poids des bienfaits
Aux eſprits épurés n'offre que des attraits :
J'embraſſe tendrement ces héros du Permeſſe,
Et l'envie en mon cœur fait place à la tendreſſe
A l'ombre de leur gloire & de leur amitié,
Au ſéjour des heureux enfin initié,
Dans le cercle où Sapho brille près de Lesbie
Mon œil avec tranſport reconnoît Emilie :
Quinault & Fontenelle accompagnent ſes pas :
Des fleurs leurs tiennent lieu de lire & de compas :
Leurs inſtans ſont filés par Vénus & par Flore,
Qui pour eux des beaux jours éterniſent l'aurore.
J'oublie à leur aſpect les honneurs du fauteuil :
Je dépoſe à leurs pieds le ſceptre de l'orgueil :
J'obéis à la loi que l'Eliſée impoſe,
J'abdique le laurier pour le myrte & la roſe :

Et renverſant l'autel du tyran de mon cœur,
J'immole ſans retour la gloire à mon bonheur.
Parmi les habitans de ces bords pleins de charmes
Le Couvreur dont la mort nous cauſa tant de larmes, (*)
Oubliant Melpomene & ſes ſombres terreurs,
Au fier Vengeur des Lys conſacre ſes ardeurs.
Agréable rival de l'amant de Corine,
Dans un autre *Choiſi*, *Bernard* fête *Claudine* :
Des graces & des ris le peintre libertin
De ſon aimable Annette eſt encor le Lubin.
Du tendre Colardeau l'ombre douce & ſenſible,
Jouit près de Zulni du ſort le plus paiſible :
Et toi dont j'ai chéri le cœur & les talens,
Toi que l'affreuſe mort ravit avant le temps,
Je te retrouve enfin dans ces plaines riantes,
De Tibulle & d'Ovide égayant les amantes :
» O mon cher (**) Deſmahis, en ce lieu plein d'attraits
» Du vieillard de Ferney reconnois-tu les traits ? »
» Quoi c'eſt vous que j'embraſſe ! ô jour doux & proſpere !
» Des faveurs du deſtin tu me rends la plus chere !
» O Voltaire ! ô moment qui comble tous mes vœux
» Vous manquiez au bonheur que je goûte en ces lieux !
» Cinq luſtres écoulés de plaiſir & de gloire,
» N'ont pû de vos bienfaits effacer la mémoire :
» Voluptueux & tendre entre vos nourriſſons,
» D'Epicure & de vous j'ai ſuivi les leçons :
» Les plaiſirs ſont trop chers, bien fou qui les oublie !
» C'eſt par le ſouvenir qu'on ſe les multiplie :

(*) Adrienne le Couvreur. Les circonſtances de ſa mort furent on ne peut plus tragiques. Le Maréchal de.... la regretta beaucoup,

(**) Poëte charmant, éleve de M. de Voltaire. Ses Poéſies fugitives annonçoient les plus grands talens.

„ Sans lui les jours heureux l'un par l'uutre effacés
„ Nous paroiſſent préſens qu'ils ſont déjà paſſés.
Environné ſoudain des ombres que la Seine,
Du Pinde avec honneur vit parcourir l'arêne ;
Il me fallut quittant un ſi doux entretien,
Recevoir les ſaluts du peuple Eliſien,
A l'accueil fraternel dont le cercle m'honore
Au Temple des neuf ſœurs (*) je crois revivre encore ;
Je reconnois Chaulieu, Lafare, Pavillon,
L'aimable voyageur qui guida Bachaumont :
Et ce Prince chéri dont l'heureuſe régence
Fit fleurir les plaiſirs, les arts & l'abondance.
Piron au milieu d'eux des traits de ſa gaîté
Brille encor, mais ſans fiel & ſans aſpérité.
Que te dirai-je enfin, tous ces fils du Parnaſſe
Réunis près de moi, ſe rangent, prennent place :
„ Ami, me diſent-ils, dans ce paiſible lieu
„ Aux frivoles humains on tient encor un peu :
„ Tu nous dois les détails du monde littéraire :
„ Du dernier arrivé c'eſt la tâche ordinaire :
„ Ainſi de ce ſéjour devenu commenſal,
„ Il nous faut de Paris eſquiſſer le journal,
— Hélas ! qu'exigez-vous ? Bon Dieu, quelle gazette !
„ De gloire & de talens quelle affreuſe diſette !
„ Exceptez-en Favart, N.... & B....,
„ Le Pinde n'offre plus qu'un peuple d'ennemis
„ Qui, cherchant & donnant matiere à la ſatyre,
„ Des ſots, à leurs dépens, alimentent le rire,
„ *Qui, de leurs vers ſanglans, ſe fouettant tour-à-tour,*
„ D'un mépris mutuel ſe couvrent ſans retour,
„ Et, victimes enfin de guerres inteſtines,

(*) Loge Maçonne, où fut reçu M. de Voltaire peu de temps avant ſa mort.

... leurs propres ruines.
... cent journaux divers,
... a produit ces revers:
... ans goût, un encens mercenaire;
... un rival, ſans ſonger à mieux faire;
... ſſéquer Orphanis (*), Muſtapha (**),
... trop néceſſaire à ranimer Vaſa.
... l'état déplorable où ſe trouve la ſcene,
... a partagé le ſort de Melpomene:
... voulant les unir, d'étranges Novateurs
. Ont contriſté les ris, & fait rire les pleurs.
„ On voudroit, de Moliere, en vain ſuivre la trace,
„ Aujourd'hui la gaité ne rit que par grimace:
„ Cent madrigaux, flanqués de ces vers ſententieux,
„ Fatiguent l'auditeur d'un ſalmis ennuyeux:
„ Et de traits découſus l'incohérente image

(*) Tragédie de M. Blin de Sainmore, ſupérieure à Vaſa, Pharamond, &c. &c. Dans l'examen qu'en fit l'Auteur du Mercure, on vit plutôt un rival jaloux, qu'un critique éclairé: au moins le Journaliſte, qui trouvoit dans cette piece du froid & de la lenteur, dût-il trouver, dans la réponſe de M. Blin, de la vivacité & de l'énergie.

(**) Coup d'eſſai de M. Champfort. Le ſtyle en eſt noble, élegant. On admire le *quatrieme acte*; *le cinquieme a été juſtement critiqué*. Quoi qu'il en ſoit, le Traducteur hiperboréen de Suétone étoit-il en droit de préſager que M. de Champfort ne feroit jamais une bonne tragédie. Les débuts ſi brillans ont auſſi par fois leurs inconvéniens. Aux premieres repréſentations de Warvick, bien des gens n'attendoient pas moins du pere putatif, que des Cinna & des Rodogunes (*Quid feret hic tanto dignum promiſſor hiatu?* diſoient les autres) On peut leur répondre après quinze ans, — *parturient montes, naſcentur* Guſtave, Pharamond, Mélanie, Timoléon, Menzicoff, les Barmécides, Conſeils à un jeune Poëte, &c. &c. &c.

„ Préſente,

„ Préſente, à chaque ſcene, un bizarre aſſemblage.
„ Témoin l'Amant bourru de l'étique M....,
„ Précurſeur triomphant de l'Homme perſonnel. „
J'allois brunir encor la lugubre peinture
Du déclin affligeant de la Littérature,
Et, dans un même ſac, envoyer du R.... (*),
Ses décès & Richard, aux Comédiens de bois:
Quand l'eſſain des beautés qui parent l'Eliſée,
Nous fait, par ſes hérauts, annoncer Coliſée.
On ſe leve, on accourt; je ſuis de loin leurs pas,
A travers des boſquets de myrte, de lilas,
Où libre & recueilli, ſans table ni pupitre,
Je griffonne à l'écart cette inſtructive Epitre.
Puiſſe des ſombres bords la rigoureuſe loi
Imprimer, dans mon cœur, un ſalutaire effroi.
Ton article, apperçu ſur le livre de vie,
M'offre, de bien des traits, ta mémoire ternie.
Docile à mes leçons, frappé de mes dangers,
Renonce, il en eſt temps, aux extraits menſongers;
Tu vois où m'ont conduit le fiel & la ſatyre,
Des champs de l'Eliſée ils m'ont failli proſcrire.
Si j'entrepris en vain d'humaniſer Minos,
Qu'attendre en ta faveur de tes maigres Héros?
Tes tragiques lauriers ſont de foibles égides:
Duſſes-tu renforcer Vaſa, des (**) Barmécides;

(*) Connu par des contes & des chanſons, prit tout d'un coup l'eſſor, & chauſſa le cothurne. Il compoſa les Décius François, Richard III, pieces rivales d'Egyptus & des Héraclides. Suivant enſuite, vers le temple de la gloire, la même marche & la même gradation que l'auteur du Silvain, il quitta Melpomene, pour étaler pompeuſement à l'Opéra bouffon les mariages Samnites, a bataille d'Ivry, la Réduction de Paris, &c. &c.

(**) Nouvelle production de.... On a trouvé dans cette eſpece de Tragédie de mauvaiſes parodies de pluſieurs

Des pinceaux de Corneille oſé profanateur,
Et des traits de Cinna meſquin imitateur,
Sur les bords du Cocite, il te faudroit en rade
Pour expiation faire la Milliade (*)
Songe par quel traité poſſeſſeur d'un Journal
On t'a vu dès ſa ſource empeſter le canal;
Veux-tu de cette tache imprimée à ta gloire
Juſques dans ſa naiſſance étouffer la mémoire?
Dans un chemin trompeur fuis les pas de Querlon:
Ne ſois plus le Séjan de la Cour d'Apollon:
Fais oublier tes torts à l'exemple d'Auguſte,
Sur un Trône uſurpé, deviens clément & juſte:
Dans le Fevre & Champfort vois au moins tes égaux;
De Zulime & d'Othon, reſpecte les défauts;
Et fuyant les excès où t'emporte l'envie,
D'une critique ſage éclaire le génie.
Zoïle impénitent, où ſeroit ton pardon?
Convaincs-toi bien ſur-tout, Auteur de Pharamond,
Quels que ſoient les honneurs qu'au Louvre on te défere,
Que tu n'es que La Harpe, & que j'étois Voltaire.
Prête l'oreille aux cris des C...., des G....,
Eclairant le public ſur mes larcins divers:

---

endroits de Cinna; quelques beaux vers en très-méchante compagnie; on a vu des ſituations ſuſceptibles de chaleur & d'intérêt, ſe réſoudre en glace & en déclamations, &c. &c.... On a reconnu à tous ces traits M. de la H...., ainſi qu'à ſa manière de ſe prodiguer des éloges dans le Mercure qu'il compoſe, & chacun a chanté,

Toujours, toujours, il eſt toujours le même.

(*) Révolution de mille ans. On a cru pouvoir dire faire la milliade, comme on dit faire la quarantaine. Virgile faiſoit abſoudre les ombres après cent ans (*centum erunt annos*). On a voulu ici proportionner la peine à la gravité du délit & à la qualité du délinquant.

A m'ôter Mahomet ne pouvant pas prétendre ;
Ils diviſent Mérope, ils s'efforcent de rendre
(*) Alzire à P.... Zaïre à Makarti....
Ah ! s'ils rendent auſſi le Warwick à Kéli.... (**)
Du plumage du paon ſi comme Maſcarille,
Aux yeux de tout Paris leur ſoin te déshabille :
Quel revers foudroyant pour toute ta maiſon !
J'entends encore Faublas atteinte de poiſon,
Prononcer triſtement à ſon heure derniere,
C'en eſt fait, *Menzicoff, nous n'avons plus de frere.*

De Verſailles, le 26 Août 1778.

Le Parlement de Rouen réſiſte, avec la plus grande vigueur, à la déclaration que M. Necker a fait rendre ſur la perception des vingtiemes. Les remontrances qu'il a arrêtées ſont d'une énergie peu ordinaire.

Le Roi entra derniérement chez ſon auguſte épouſe, en diſant : *voilà que la mort d'un penſionnaire ſur ma caſſette me rend héritier de douze mille livres de rente. — Laiſſe-t-il des enfans*, re-

(*) L'envie ſeule a pu accréditer de pareils bruits. Son venin ſe répand par-tout. Il n'eſt point juſqu'au Mevius du jour, qui par ſes obſervations ſur Zulime ne renouvelle la fable de la lime & du ſerpent. Au reſte, Alzire & Zaïre n'auroient qu'à ſe féliciter d'avoir été comme Lucile changées en nourrice.

(**) L'auteur des trois ſiecles a parlé de ce pere Kéli à propos de Warvik.

Du vivant de Colletet ſa ſervante fit d'aſſez bons vers ; Colletet mourut, la verve de Manon s'anéantit.

Les Oracles ont ceſſé,
Colletet eſt trépaſſé.

prit vivement la Reine ? — *Oui.* — *Ce ſont donc eux qui hériteront.* — *Vous avez raiſon*, repartit le Monarque, & il partit ſur le champ pour en donner l'ordre.

De Verſailles, le 30 Août 1778.

Le Roi a congédié aſſez durement la députation du Parlement de Rouen. S. M. a témoigné la volonté d'être obéie, & un vif mécontentement de ce que cette Cour s'eſt permis de faire l'application de loix très-ſages à des principes abuſifs qui ſentent l'amour de l'indépendance.

De Paris, le premier Septembre 1778.

La piece de *Barmécides* eſt imprimée, & l'on diſtribue en même temps une édition très-élégante des œuvres de M. de la Harpe, en 6 vol. 8vo.

Avant que de vous parler de toutes ces belles choſes, je dois vous donner cette épigramme qui a précédé la premiere repréſentation des *Barmécides*.

Tu vas accroître le renom
Des grands auteurs bernés en France.
Le ſifflet attendoit Pradon :
Pour toi, la Harpe, il te devance.

Quel fardeau me ſuis-je impoſé de vouloir lire cette prétendue tragédie, pour vous en rendre compte ! Comme le ſtyle eſt ſec &

commun ! Comme tout eſt froid & découſu ! Ce qui eſt inconcevable, c'eſt le ton que prend l'auteur dans une épître dédicatoire à M. le Comte de Schowalow. Comme il parle avec mépris du public ! On croiroit voir l'auteur d'*Athalie* qui parle de *Viſé* ou de l'Abbé *d'Aubignac*. M. de la Harpe ne parle de ſa tragédie qu'avec la plus profonde eſtime. Il en fait ſentir toutes les beautés que le public n'a pas voulu voir à la repréſentation.

Cette épître ſert en même temps de préface. Vous trouverez peut-être ſingulier que l'auteur, qui a paſſé ſa vie à ſe moquer des préfaces, en faſſe une ſi longue & ſi ennuyeuſe. Après les complimens d'uſage adreſſés au Seigneur, à qui la piece eſt dédiée, M. de la Harpe entre en matiere. Il donne un abrégé de l'hiſtoire qui lui a fourni le ſujet de ſa tragédie. Ce morceau mérite d'être rapporté. Il contient une anecdote curieuſe, & mille fois plus intéreſſante que la piece qu'il a produite. Le voici.

» La famille des Barmécides eſt célebre dans l'hiſtoire de l'Orient. Giafar, le Barmécide ou fils de Barmec, étoit Viſir du Calife Aaron Rachid, l'un des plus illuſtres Souverains de ſon temps, & celui qui contribua le plus, ainſi que ſon fils Almamon, au progrès des lettres chez les Arabes. Aaron aimoit beaucoup Barmécide, & jouiſſoit avec plaiſir des agrémens qu'il trouvoit dans la ſociété de ce miniſtre. Il avoit une ſœur très-aimable, près de qui il paſſoit les momens que lui laiſſoit le ſoin des affaires publiques. Ces deux perſon-

nes étoient ce qu'il aimoit le mieux ; il eut voulu les réunir auprès de lui, & goûter à la fois les douceurs de leur commerce, & le plaiſir de raſſembler, près de ſon trône, ce qu'il avoit de plus cher ; mais les mœurs de ſon pays ne permettoient pas que Barmécide pût paroître devant la ſœur du Caliſe. Pour lever cet obſtacle, il prit le parti de la lui donner en mariage, mais comme il ſe faiſoit un point de religion, qu'aucun ſujet ne mêlât ſon ſang à celui d'Ali, qui étoit ſacré chez les Arabes, il exigea de Barmécide de n'uſer jamais des droits du mariage, Barmécide s'y engagea, il n'avoit pas encore vu l'épouſe qu'on lui deſtinoit. Quand il la connut, ſon cœur réclama contre l'engagement qu'il avoit pris. Il le trouva cruel & injuſte. L'amour & la nature lui parurent des droits plus ſacrés que ſa promeſſe ; mais malheureuſement il ne put cacher les ſuites d'un commerce d'autant plus délicieux peut-être, qu'il étoit ſecret & défendu. Le Caliſe, quoique rempli d'ailleurs d'excellentes qualités, étoit d'un caractere violent, porté à la colere & à la vengeance, & l'habitude du pouvoir ſuprême ne lui avoit pas appris à réprimer ſes mouvemens. Il condamna Barmécide à la mort, & ſuivant l'abominable uſage, trop commun dans les Etats deſpotiques, il enveloppa la famille entiere dans la proſcription. L'Officier, chargé de cet ordre barbare, vint l'annoncer à Barmécide. Le Miniſtre, qui connoiſſoit le caractere impétueux du Caliſe, & qui le croyoit capable d'un retour ſur lui-même, s'imagina qu'il pou-

voit encore lui reſter un moyen de ſauver ſa vie. « *Va*, dit-il à l'Officier, *va dire au Calife que tu as exécuté ſes ordres, & que Barmécide eſt mort. Peut-être le moment de la colere ſera paſſé, & aura fait place à celui du repentir. S'il ſe reproche ſa barbarie envers un ſujet qu'il a tant aimé, tu auras à ſes yeux le mérite d'avoir prévu ſes remords, & de lui avoir épargné un crime, tu lui diras que Barmécide eſt vivant. Si au contraire il m'a condamné ſans retour, s'il te demande ma tête, viens la chercher ; elle eſt prête.* L'Arabe conſentit à tout. Il ſe préſenta devant le Calife, & lui annonça que ſon Miniſtre n'étoit plus. L'implacable Aaron demande ſa tête. L'Officier alors va la chercher & l'apporte aux pieds du Calife. Quarante Barmécides furent égorgés, & l'épouſe de cet infortuné favori, enfermée dans une étroite priſon, y ſuccomba bientôt à ſes chagrins. »

Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois que ſans trop s'éloigner de ce ſujet, il y avoit de quoi bâtir une fable très-intéreſſante & propre à produire de grands mouvemens, & il y a de la mal-adreſſe à M. de la Harpe de la rapporter à la tête de ſa piece.

Permettez encore que je vous raconte ces deux anecdotes, l'une tirée de l'hiſtoire des Barmécides & citée par M. de la Harpe, & l'autre concernant cet hiſtorien lui-même.

» Un Poëte Arabe, qui avoit eu part aux bienfaits de Barmécide, vint s'aſſeoir à la porte du palais d'Aaron, & chanta des vers qu'il avoit faits à la louange de ſon bienfaiteur. J'oubliois de vous dire que le Calife s'étant

repenti de la mort du Viſir, avoit défendu de prononcer devant lui le nom de Barmécide. Aaron étoit à table. Il ordonna qu'on fît venir le poëte devant lui, & lui demanda pourquoi il oſoit contrevenir à ſes ordres ? *Seigneur*, répondit l'Arabe, *le Roi des Rois eſt bien puiſſant ; mais il y a quelque choſe de plus puiſſant.* — *Eh quoi !* dit le Calife étonné. *Les bienfaits*, répond le Poëte. Aaron fut frappé de cette repartie. Il prit une très-belle coupe d'or qui étoit ſur la table & la donna au Poëte. *Puiſque tu es ſi reconnoiſſant*, lui dit-il, *c'eſt moi que tu dois chanter à préſent. Aaron eſt devenu ton bienfaiteur ; mets ſon nom à la place de celui de Barmécide.* L'Arabe en prenant le vaſe leva les mains au Ciel, *O Barmécide !* s'écria-t il, *comment veut-on que je t'oublie ? voilà encore un préſent que je te dois.* » L'hiſtorien ajoute : *Je ne connois rien au-deſſus de cette réponſe.*

L'autre anecdote vous prouvera que tous les poëtes ou ſoi-diſant tels ne ſont pas auſſi reconnoiſſans. Il y a quelques années que le fameux critique s'aviſa de faire des commentaires ſur les œuvres de M. de Voltaire, & particuliérement ſur ſon théâtre. Il vendit ce manuſcrit à un Libraire ; mais la précaution que le critique prit vous fera juger que le Poëte étoit jugé aſſez ſévérement. Il exigea du Libraire par écrit, que cet ouvrage ne paroîtroit qu'après la mort du Patriarche. Le Libraire eut beſoin d'argent & revendit le manuſcrit en queſtion à un de ſes confreres, ſous la même condition de ne le faire imprimer que lorſqu'on n'auroit plus rien à crain-

dre ni à eſpérer de celui qu'on *flagornoit* publiquement, & qu'on déchiroit en ſecret. Aujourd'hui que la mort a frappé l'homme immortel, le Libraire poſſeſſeur du manuſcrit a voulu en faire uſage; mais le fameux critique ayant vu que quelques petits traits lancés imprudemment contre ſon pere, ſon ami, ſon maître & ſon bienfaiteur, avoient indigné les honnêtes gens & enfanté deux lettres délicieuſes que vous avez lues; ſe doutant bien que cet autre tour acheveroit de le perdre, il a voulu ravoir ſon manuſcrit; mais le Libraire ne veut point s'en deſſaiſir qu'il ne ſoit rembourſé de la ſomme qu'il en a donnée. M. de la Harpe voudroit que par égard pour ſes grands talens, on le lui remît pour rien: or les marchands ne font point de ces ſortes de marchés, ainſi je ne ſais ce qui en arrivera.

Je ne vous rendrai, Monſieur, qu'un compte ſuccinct de la collection volumineuſe des œuvres de ce fameux critique. Le premier volume contient la tragédie de *Varvick*, que vous connoiſſez peut-être, & qui devoit le ſuccès qu'elle a eu autrefois aux talens de le Kain, le drame de *Mélanie*, & un drame nouveau qui a pour titre *Barnevelt*. Le reſte du volume eſt rempli par des diſſertations ſur la tragédie grecque & ſur le théâtre de Sakeſpear. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce volume, ce ſont les préfaces, rien n'eſt ſi ridicule. Quand l'auteur auroit voulu ſe faire moquer de lui il n'auroit pas réuſſi plus heureuſement. S'il parle de Varvick, c'eſt une tragédie qui a eu

le plus grand ſuccès ſur tous les Théâtres, qui a été traduite dans toutes les langues. S'il eſt queſtion de *Mélanie*, il ne manque point de rapporter un mot d'une lettre de M. de Voltaire par laquelle il mandoit à un de ſes amis, *Mélanie attendue de l'Europe.* Le Patriarche de Ferney n'auroit pas dit la même choſe de l'Emile de Rouſſeau, d'un ouvrage de Buffon, de la Métromanie, &c. On connoiſſoit aſſez ſon caractere pour ſavoir qu'il ne louoit, ne prônoit que ceux qu'il ne craignoit pas. Quant au Barnevelt imité du drame Anglois, c'eſt bien ſans contredit la piece la plus froide, la plus déteſtable qu'on ait encore vue. On ſe reſſouvient du mot célebre de Mlle. d'Eſpinaſſe après en avoir entendu la lecture; *je viens de la Greve*, diſoit-elle, *& je n'ai pas ſeulement été émue.*

La verſification répond parfaitement à l'exécution du plan. Dans un monologue où Barnevelt eſt prêt à aſſaſſiner ſon oncle, l'auteur lui fait dire,

Pourquoi venir ici? Dieu, qu'eſt-ce qui m'amene?
A chaque pas, il ſemble à mes ſens effrayés,
Que la terre s'ébranle & s'ouvre ſous mes pieds.
Je me crois pourſuivi par toute la nature.
Je m'entends appeller meurtrier & parjure,
Aſſaſſin, parricide. Il eſt vrai, je le ſuis, &c.

Les autres volumes contiennent tous ces poëmes & ces diſcours qui ont tranſporté l'Académie & ennuyé le public. Je vous ci-

terai pourtant un joli madrigal. Il eſt adreſſé à une femme :

Vos yeux ſont beaux, & votre eſprit eſt ſage ;
L'amour le raconte en tous lieux.
Ce que l'amour publie eſt quelquefois douteux,
Mais l'amitié joint ſon ſuffrage ;
Quand ils s'accordent tous les deux,
Il faut croire leur témoignage.
D'un jeune amant des arts, éloigné de vos yeux,
Ce tribut haſardé vous ſurprendra peut-être.
Vous reſſemblez en tout aux dieux
Qu'on adore ſans les connoître.

Après cela, le meilleur du recueil c'eſt le papier blanc, & il n'y en a pas mal.

Je ne veux point finir cet article ſans vous raconter une eſpieglerie aſſez gaie. Un *Monſieur* ſe promenoit derniérement dans le bois de Boulogne avec pluſieurs jolies femmes très-élégantes. Un homme les aborde en leur préſentant des cannes d'une nouvelle eſpece, & en leur demandant ſi elles vouloient en acheter. C'étoit un gros bâton d'épine bien noueux, ſurmonté d'une petite pomme d'ivoire. Le marchand dit que ce ſont des *cannes à la Barmécide*. On lui demande pourquoi ? — Vous voyez bien, dit-il, cette pomme d'ivoire ; donnez-vous, Meſdames, la peine de la tourner. Les Dames la dévicent & trouvent deſſous un fort joli petit ſifflet. Toute la compagnie eut bien de la peine à s'empêcher de rire. Le *Monſieur* qui étoit là ne rioit pas du tout : devinez pourquoi ? c'eſt que c'étoit l'auteur des *Barmécides* lui-même.

M. Luneau de Boisjermain vient de perdre le procès qu'il avoit depuis dix ans contre les Libraires de l'Encyclopédie. Il avoit mis dans le plus grand jour les manœuvres odieuſes que ces pirates avoient employées pour faire payer aux ſouſcripteurs 984 livres l'ouvrage qu'ils s'étoient engagés de fournir pour 280 livres, ſuivant le *Proſpectus* qu'ils firent diſtribuer dans le public en 1750. Il avoit même prétendu démontrer leurs fripponneries d'après leurs livres de recette & de dépenſe qu'il étoit parvenu à ſe faire communiquer. Un grand nombre de ſouſcripteurs, frappés du jour lumineux qu'il avoit répandu ſur ces ténebres d'iniquité, ont ouvert les yeux, & indignés d'avoir été dupes de ces marchands de livres, ſont intervenus au procès & ſe ſont joints à la demande en reſtitution qu'avoit formée M. Luneau de Boisjermain; mais par un arrêt du Parlement qui vient d'être prononcé, M. Luneau & ceux qui ſe ſont joints à lui ont été déboutés de leur demande & condamnés aux dépens, &c. Ce jugement a étonné, pour ne pas dire plus, toutes les perſonnes inſtruites de ce procès. Auſſi l'on vient de m'aſſurer que les parties condamnées ſe propoſent inceſſamment d'en appeller au Conſeil d'Etat & de s'y pourvoir en caſſation. . . . .

De Paris, le 8 Septembre 1778.

J'AI oublié de vous parler du peu de ſuccès qu'avoit eu cette année le panégyrique de St. Louis prononcé dans la chapelle du Lou-

vre devant l'Académie françoiſe. On n'en a guere entendu de plus mauvais. Le prédicateur ſe nomme l'*Abbé Gibelin.* Ce qui a fait dire très-plaiſamment que l'auditoire avoit été Guelphe.

Les aſſemblées de M. de la Blancherie ſe continuent avec le même ſuccès; les gens de lettres, les artiſtes, les étrangers s'y rendent en foule. Chaque artiſte s'empreſſe à y expoſer tout ce que les arts peuvent produire de plus curieux. Parmi ces chef-d'œuvres, on diſtingue un orgue qui par le moyen d'un reſſort joue tout ſeul douze airs de ſuite avec les accompagnemens. On y admire ſur-tout un buſte de notre charmante Reine, modelé en carton. De tous les portraits de cette Souveraine, c'eſt ſans contredit le plus reſſemblant; il eſt bon de remarquer que ce buſte réunit les couleurs du paſtel & la forme du marbre. On croit voir l'original qu'il repréſente, & ſur le piédeſtal richement orné du buſte de notre adorable Reine, on lit ce quatrain de M. Blin de Sainmore.

Dans ce buſte fidele Antoinette reſpire.
Je ne ſuis pas ſurpris qu'avec de tels attraits,
Elle ait ſoumis à ſon empire,
Et le Monarque & les Sujets.

Le 25 du mois dernier l'Académie françoiſe a tenu une ſéance publique dans laquelle elle a déclaré que, peu ſatisfaite des ouvrages qu'on avoit envoyés au concours, elle s'eſt déterminée à remettre le prix qu'elle devoit

adjuger à l'année prochaine ; M. d'Alembert a lu l'éloge de Crébillon qui, comme on l'a fort bien remarqué, n'eſt qu'une ſatyre de Crébillon doublée de l'éloge de Voltaire. Ce morceau renferme cependant pluſieurs vues très-fines & un grand nombre d'aſſertions fauſſes. L'Académie enſuite a propoſé aux poëtes pour le ſujet du prix remis l'*Eloge de Voltaire*. Elle exige que la piece ait au moins deux cens vers. Indépendamment de la difficulté de faire en vers ce qui eſt plutôt le ſujet d'une diſſertation, comment peut-on traiter une pareille matiere avec toute la liberté qu'elle demande, lorſqu'à chaque pas on craint la ſévérité du Gouvernement ? voulez-vous, Monſieur, que je vous diſe d'avance à quel ouvrage on accordera le prix ? ce ſera à celui, non pas qui louera *le mieux*, mais qui louera le plus. Un particulier, qu'on ſoupçonne être M. d'Alembert, a joint 600 liv. aux 600 liv. qui compoſent ordinairement le prix ; ainſi la médaille de l'année prochaine ſera de la valeur de 1200 livres. J'oubliois de vous dire que parmi les concurrens de cette année, l'Académie a diſtingué avec éloge la traduction en vers du commencement du ſeiſieme livre de l'Iliade, par M. Locillard, jeune Américain de dix-huit ans. Malgré la négligence extrême & l'eſpece de dédain avec leſquels M. de la Harpe a lu les fragmens de cet ouvrage, les connoiſſeurs ont cru y appercevoir un talent diſtingué pour la verſification.

Les repréſentations que les gens de lettres & ſur-tout l'Académie ont faites au Roi ſur

les nouveaux Réglemens concernant la Librairie, ont déterminé S. M. à modifier quelques articles qui avoient paru un peu trop déſavantageux aux lettres. Les Auteurs auront dorénavant le droit de ſévir contre les Imprimeurs, Libraires & Colporteurs qui imprimeront ou débiteront les contrefaçons de leurs ouvrages, par la voie d'appel & d'informations, avec les mêmes peines & amendes contre les contrevenans que ci-devant. Par ce moyen, les Libraires, ſurpris en fraude, n'auront plus aucune porte pour échapper à la rigueur des Ordonnances. Le Roi a encore expliqué l'article où il eſt queſtion de la ceſſion des Auteurs aux Libraires. L'arrangement que les gens de lettres prendront avec les Libraires, chargés de la vente d'une édition imprimée de leurs ouvrages, ne ſera point réputé pour une ceſſion de leurs droits, & l'ouvrage appartiendra toujours à l'Auteur ou à ſes repréſentans.

Si vous cherchez dans un Roman des aventures extraordinaires & ſurprenantes, des caracteres giganteſques, des ſentimens exagérés, un ſtyle à prétention, ne liſez pas *la Correſpondance d'un jeune Militaire ou Mémoires du Marquis de Luſigny & d'Hortenſe de St. Juſt.* Mais ſi vous n'y voulez trouver qu'un plan ſuivi, une marche ſimple, un intérêt doux, des ſentimens vrais, des caracteres pris dans la nature, un ſtyle pur & attachant, liſez, Monſieur, & reliſez même ce Roman, vous y verrez une peinture fidelle de ce qui ſe paſſe dans les ſociétés, dans les régimens,

vous y reconnoîtrez un mérite bien rare dans ce ſiecle, c'eſt un éloignement marqué pour le faſte de philoſophie tant à la mode aujourd'hui, pour cette artillerie fatigante du bel eſprit moderne & pour les efforts convulſifs qui décelent la ſéchereſſe & l'impuiſſance de nos écrivains. Vous y reconnoîtrez ſur-tout avec plaiſir un talent vrai, ſimple, naturel, une ame honnête, un cœur ſenſible dans l'auteur de cette production, & les larmes que vous répandrez mettront le comble à l'opinion avantageuſe que vous aurez conçue & de l'homme & de l'ouvrage.

Voici une épigramme qu'on vient de m'apporter, elle me ſemble bien tournée.

Quand la nature en ſes heureux inſtans,
A bien voulu nous donner un grand homme ;
Las, n'eſpérons ſes faveurs de long-temps.
Quand elle dort, c'eſt d'un aſſez bon ſomme.
Eſt-ce fatigue, humeur ? nous l'ignorons.
Car ſon défaut fut toujours de ſe taire.
Elle nous fait coup ſur coup des Frérons,
Et dans mille ans forme à peine un Voltaire.

Tout le monde connoît l'acharnement avec lequel M. de Voltaire a cherché à dénigrer le mérite de Shakeſpear. On ſait auſſi comme il a été bravement ſecondé dans ce projet par ſon Lieutenant, le rédacteur du *Mercure*. On m'a rapporté, à ce ſujet, une converſation entre M. de Voltaire & M. Diderot qui mérite d'être recueillie dans votre Correſpondance. Ces deux hommes ſinguliers diſputoient en-

ſemble ſur les ouvrages du tragique anglois. Voltaire étoit ſoigneux de ne montrer que les défauts de ſes tragédies en rapprochant malignement tous les endroits défectueux qui, comme on ſait, ſont en aſſez grand nombre. M. Diderot défendoit avec chaleur le Poëte Anglois, en accumulant les traits de génie qu'on y admire. — Je ne vous comprends pas, dit Voltaire avec humeur, vous autres, vous êtes engoués de ce farceur-là. Je ſuis même perſuadé que ſans balancer vous lui donnez la préférence ſur tout ce que nous avons produit dans le même genre. — Non, Monſieur, reprit Diderot, je ne ſuis pas aſſez injuſte pour comparer l'Apollon de Bellevedere au St. Chriſtophe de Notre-Dame. (*) Mais vous conviendrez au moins avec moi que malgré tous ſes défauts, ce coloſſe gothique a quelque choſe de vénérable & d'impoſant. — Pourrez-vous me dire, interrompit Madame Denis qui étoit préſente, le nom de l'ouvrier qui a produit ce monument? — Je n'en ſais rien, répondit Diderot après avoir cherché quelque temps, mais, ajouta-t-il, c'eſt un maçon, Madame. — Oh oui, c'eſt un maçon, pourſuivit Voltaire, un maçon eſt fort bien dit. — Oui, Monſieur, repartit Diderot, ce n'eſt qu'un maçon : mais les plus grands hommes peuvent paſſer entre les jambes de ſon coloſſe. — Cette réponſe vous paroît ſans doute

(*) Statue coloſſale qu'on remarque à l'entrée de l'Egliſe de Notre-Dame la Métropolitaine de Paris.

vigoureuſe & pleine de ſens. Auſſi Voltaire ne fut-il pas exceſſivement content de Diderot.

Les Comédiens françois nous ont donné une premiere repréſentation de l'*Impatient*, comédie en un acte & en vers. L'Auteur eſt un Marſeillois dont le nom eſt encore inconnu dans la république des lettres. Nous avons déjà eu deux comédies ſous le même titre; la premiere de *Boiſſi* en cinq actes entièrement oubliée & la ſeconde de Poinſinet, en un acte, dont on ne ſe ſouvient pas davantage. La nouvelle a eu très-peu de ſuccès. Le caractere principal eſt manqué. C'eſt plus ſouvent un étourdi, un bruſque, un emporté, qu'un impatient. La difficulté de ce ſujet, Monſieur, étoit de ſaiſir la nuance juſte qui diſtingue ce caractere.

Entr'autres défauts en voici un eſſentiel; c'eſt la mal-adreſſe qu'a eue l'Auteur de placer ſon principal perſonnage dans des poſitions qui ne varient point. On ne lui oppoſe jamais que des acteurs impatientans. Par exemple, il aime une jeune perſonne dont il eſt aimé malgré ſes fréquentes incartades. Le pere de cette fille a un procès ſur le point d'être jugé. Le vieillard prie ſon prétendu gendre de s'intéreſſer à ſon procès & de le recommander à un de ſes oncles, Préſident & l'un des Juges. Pour l'inſtruire de cette affaire, il ne nomme pas un perſonnage qui figure dans cette procédure, ſans faire ſon portrait, ſans raconter ſon hiſtoire & même celle de ſa famille, & tout cela d'une maniere ſi longue, ſi traînante, que le ſpectateur même fait ſouvent le rôle d'impa-

tient. Enſuite ce jeune homme veut donner ſon portrait à ſa maîtreſſe, & il a à faire à un peintre qui, tout en le peignant, lui tient les propos les plus fades & les plus inſupportables. Depuis le commencement juſqu'à la fin il eſt toujours dans la même ſituation, de ſorte qu'on peut dire que c'eſt moins l'*impatient* que l'*impatienté*. La piece en général eſt très-foiblement écrite. On y voit un homme peu exercé dans l'art d'écrire en vers. Cependant on y rencontre par-ci par-là, de fort jolis traits. Je ne m'en rappelle qu'un ſeul qui certainement n'eſt pas le moins comique : c'eſt dans la ſcene entre l'impatient & ſon peintre. Vous jugez bien que le premier ne ſe tient pas long-temps dans l'attitude néceſſaire pour être peint. Après s'être bien agité, il demande au peintre où il en eſt. Celui-ci répond qu'il fait les yeux. Bientôt l'impatient recommence ſes interrogations & ſes vivacités. *Mon Dieu*, dit-il au peintre, *vous ne finiſſez pas. Encore des yeux! Eh! mais, Monſieur, combien m'en faites-vous donc?* ce trait de caractere eſt plaiſant. Auſſi a-t-il été fort applaudi.

Voici des vers de notre antique muſe Limonadiere dont je vous ai parlé quelquefois.

A LA REINE SUR SA GROSSESSE,

EN 1778.

Sans avoir conſulté Sybille,
Du haſard devinant la loi,
A la Mere de notre Roi,
Je prédis, ſans trop être habile,

...s contre mes
Mes yeux verront l'aurore é
Avant le soleil, comme aux

Fin du Tome sixi

DC
136
.A2.C
v.6

Stanford University Libraries
3 6105 013 445 635

DATE DUE